

# Europa blues

**Dahl, Arne**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



ARNE

**DAHL**

**Europa Blues**

POLICIERS  
**SEUIL**



Arne Dahl

# EUROPA BLUES

roman

TRADUIT DU SUÉDOIS  
PAR RÉMI CASSAIGNE

ÉDITIONS DU SEUIL  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

CE LIVRE EST ÉDITÉ  
PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Europa Blues*  
Éditeur original : Bra Böcker, Malmö  
© original : Arne Dahl, 2001  
ISBN original : 91-7133-805-5

Cette traduction est publiée en accord  
avec Salomonsson Agency à Stockholm

ISBN 978-2-02-092766-6

© Février 2012, Éditions du Seuil, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

C'était un soir début mai. Pas un souffle de vent.

Pas la moindre brise sur la Baltique. Sur Kastellholm, la bannière du château pendait au bout de son mât. Au loin, les façades en dents de scie du quai de Skeppsbron semblaient un décor de théâtre. Pas un fanion ne frissonnait sur le port de Stadsgården, pas un arbre ne balançait sa cime le long de Fjällgatan, pas même un feuillage ne bronchait, là-haut, sur la terrasse de Mosebacke. L'eau sombre de la passe de Beckholmssundet avait tout d'un miroir, à part quelques irisations d'essence flottant à sa surface.

Un bref instant, le reflet du jeune homme s'auréola d'un arc-en-ciel presque parfaitement concentrique, *comme dans un viseur*, puis le cercle se brisa et glissa doucement vers le pont de Beckholmsbron, prenant d'autres formes, sans cesse changeantes. Le jeune homme s'ébroua pour chasser un malaise passager et sniffa la première ligne.

Il se rejeta en arrière sur son banc, bras écartés sur le dossier, visage tourné vers le ciel limpide qui s'assombrissait à vue d'œil. La coke ne lui fit pas tellement d'effet. Il retrouva juste le calme et l'assurance qui un bref instant lui avaient fait défaut. Un sourire arrogant aux lèvres, il considéra la carte posée à côté de lui sur le banc. Dame de pique. Dessus, la deuxième ligne était prête.

Il déroula le billet pour lécher les restes de poudre blanche. Puis il l'étala et le regarda. Mille couronnes suédoises. Un billet de mille. Un vieux bonhomme avec une barbe. Il allait la voir passer, sa trogne, ces prochains mois, il en était fatigué d'avance. Il roula de nouveau le bonhomme et saisit avec précaution la dame de pique. Il se sentait doublement courageux, doublement fort. Après une semaine dans une nouvelle ville, un nouveau pays, s'asseoir bien tranquillement sur un banc public pour sniffer de la coke était déjà courageux, mais ça l'était deux fois plus de prendre le risque de voir un coup de vent emporter toute la dope.

Sauf qu'il n'y avait pas un souffle de vent.

Il lui fallait désormais deux lignes pour décoller. Il lui en faudrait bientôt trois, quatre, cinq – mais cela, il n'y songeait guère en approchant le vieux bonhomme roulé en tube des charmes de la dame en noir pour y inhaler le paradis.

Et ça arriva. Sauf que ce n'était pas le même flash qu'autrefois, cette batte de base-ball en pleine gueule, plutôt une sensation sournoise, le désir insatiable et instantané d'en avoir davantage.

La transe se développa lentement mais sûrement, déformant doucement les marges de son champ de vision, légèrement penchées, sans provoquer pourtant le moindre courant d'air. Toujours pas un souffle de vent sur la ville peu à peu plongée dans l'obscurité, qui ressemblait presque à une carte postale. Des fenêtres s'allumaient çà et là aux façades des immeubles, les phares des voitures glissaient au loin et les effluves un peu moisies d'un printemps pris au dépourvu s'amplifièrent soudain en cloaque, déjections de deux girafes gigantesques dressées au-dessus de lui dans un vacarme de cris stridents d'enfants. Lui qui détestait les animaux. Les animaux l'effrayaient, déjà tout jeune il les détestait. Et voilà que surgissaient ces girafes géantes, monstrueuses, puantes et criardes, une vision de cauchemar. Un soupçon de panique le traversa puis il réalisa que les girafes n'étaient que deux grues de l'arsenal et que les cris d'enfants provenaient de la fête foraine voisine, qui venait d'ouvrir pour la saison. Et les déjections de girafes redevinrent les effluves d'un printemps pris au dépourvu.

Du temps passa. Beaucoup de temps. Un temps inconnu. Il était ailleurs. Dans un autre temps. Le temps de la transe. Un temps immémorial.

Un orage intérieur commença à gronder. Il se leva et regarda la ville comme s'il observait un ennemi. Stockholm, pensa-t-il en levant la main. Une capitale en miniature. T'as de beaux yeux, tu sais, songea-t-il en serrant le poing. Si facile à prendre, se dit-il en tendant son poing serré vers la ville, comme s'il était le premier à le faire.

Il se retourna dans l'obscurité plus épaisse du crépuscule. Son champ visuel était toujours légèrement penché, les sons et les odeurs un peu déformés. Les environs étaient déserts. Pendant tout ce temps-là, il n'avait vu personne distinctement. Pourtant, il ressentait une sorte de présence. Vague, comme un mirage. Des ombres qui semblaient glisser à l'extérieur de son champ de vision. Il chassa cette impression. Ça faisait tache, pour quelqu'un qui s'appropriait à conquérir une ville.

Il ramassa la dame de pique sur le banc, la lécha avec volupté, la fourra dans sa poche intérieure, au plus près du cœur, puis tapota la poche de poitrine de sa veste d'été rose clair. Il déroula alors le billet de mille resté collé dans sa main le temps indéfinissable du rush. Il y lécha à nouveau les derniers restes de poudre blanche puis déchira ostensiblement le billet en longs lambeaux qu'il laissa tomber à terre. Ils ne bougèrent pas d'un iota. Il n'y avait pas un souffle de vent.

Il s'ébranla dans un bruit de breloques. Comme toujours,



désormais. Pour lui, la richesse se mesurait à l'épaisseur de la chaîne en or bling-bling qu'il portait autour du cou. Il fallait qu'on puisse *entendre* sa réussite.

Il s'étonna de trouver Vattugränd – il déchiffra laborieusement la plaque de la rue – complètement déserte. Les Suédois ne sortaient-ils donc pas le soir ? C'est seulement alors qu'il sentit combien il s'était mis à faire froid. Et noir comme dans un four. Et un silence total. Plus un seul cri d'enfant n'arrivait de la fête foraine.

Combien de temps était-il resté là-bas, au bord de l'eau, plongé dans sa transe ?

Quelque chose lui glissa entre les jambes. Des serpents ? Des animaux ! Court instant de terreur.

Puis il vit ce que c'était.

Les lambeaux d'un billet de mille.

Il se retourna. Des oies passaient sur la Baltique. Un vent glacé le transperçait. Les serpentins du billet de mille se carapatèrent vers Djurgården.

Il sentit alors à nouveau cette étrange présence. Rien. Rien du tout. Et pourtant, c'était là. Une présence glaciale. Un vent gelé lui traversait l'âme. Et pourtant, rien. Comme si ça restait toujours aux franges de son champ visuel.

Il remonta la rue principale. Personne. Pas une voiture. Il traversa et pénétra dans la forêt. On se serait dit dans une forêt. Des arbres partout. Et cette présence, de plus en plus nette. Une chouette hulula.

Une chouette ? Un animal !

Il vit alors du coin de l'œil une ombre glisser derrière un arbre. Et une autre.

Il se figea. La chouette hulula de nouveau. Minerve, songea-t-il. Toute cette mythologie dont on l'avait gavé pendant son enfance, dans les quartiers pauvres d'Athènes.

Minerve, la déesse de la sagesse ; Athéna, avant que les Romains ne s'en emparent.

Il resta un instant immobile, s'efforçant d'être comme Athéna. Sage.

Est-ce réel ? Ne suis-je pas en train d'imaginer ces mouvements presque imperceptibles ? Et pourquoi en avoir peur ? Ne me suis-je pas déjà retrouvé nez à nez avec des junkies en manque que j'ai mis au tapis en deux temps et trois mouvements ? Je règne sur un empire. De quoi aurais-je peur ?

Alors, sa terreur se matérialise. D'une certaine façon, il se sent mieux. Quand la brindille craque, là-bas, derrière le sapin, et que le bruit couvre celui du vent qui se lève, il sait qu'ils sont là. C'est presque un soulagement. Une confirmation. Il ne les voit pas, mais il

décampe.

La nuit est tombée, et il a l'impression de courir dans une forêt sortie du fond des âges. Immémoriale. Les branches le fouettent. Sa grosse chaîne en or tinte, tinte. Comme la cloche d'une vache.

Des animaux, se dit-il en traversant la route en courant. Pas une voiture. Comme si le monde avait cessé d'exister. Il reste seul avec ces êtres qu'il ne comprend pas.

Encore la forêt. Des arbres partout. Le vent qui le transperce. Vent glacé. Et les ombres qui glissent partout alentour, aux limites de son champ de vision. Des créatures immémoriales, songe-t-il en traversant un petit chemin, droit sur une clôture grillagée. Il se jette à l'assaut de la clôture. Elle se balance. Il grimpe, grimpe. Ses doigts lui font mal. Et toujours pas un bruit, à part le vent. Si, là : la chouette. Déchirante. Un hululement avec distorsion. Cri effroyable mêlé au vent infatigable.

Cri immémorial.

Ses doigts se coupent, ensanglantés, sur les mailles acérées du grillage. La présence est maintenant partout. Un jeu d'ombres plus noires dans le noir.

Il sort son pistolet de son holster. Pendu d'une main à la clôture, il tire de l'autre. Dans toutes les directions. Sans viser. Coups de feu silencieux dans la forêt immémoriale. Pas de riposte. Pas de réaction. Les glissements continuent autour de lui. Inchangés. Imperturbables. Inexorables.

Il remet à tâtons le pistolet dans le holster, garde quelques coups, par mesure de précaution. La proximité des ombres lui donne des forces surhumaines, c'est en tout cas ce qu'il ressent lorsqu'il se hisse au sommet de la clôture et agrippe les barbelés un peu en surplomb.

Des forces surhumaines, se dit-il avec un sourire ironique, en se dégageant des pointes métalliques qui lui labourent les mains pour basculer par-dessus la clôture.

Et maintenant ? songe-t-il en sautant dans la verdure de l'autre côté. Faites-en autant !

Aussitôt fait. Il sent immédiatement leur présence. Il se relève du buisson où il a atterri et tombe face à deux yeux fuyants, jaunâtres. Il pousse un cri. Des oreilles pointues se dressent sous son nez, et une rangée de dents acérées se dénude. Un animal ! Il se jette de côté. Droit sur un autre, identique. Les mêmes yeux fuyants, jaunâtres, qui voient un autre monde que le sien. Des yeux sortis du fond des âges. Immémoriaux. Quand il repart en courant à travers les bois, il est revenu avant l'âge de glace.

Des loups, réalise-t-il soudain. Mon Dieu, est-ce que ce n'étaient pas des loups ?

On n'est pas en ville ? crie-t-il intérieurement. Putain, c'est une grande ville d'Europe, ça ?

Sa chaîne en or bringuebale. On le suit à la trace. Il l'arrache et la jette dans la végétation. En pleine nature.

Il arrive à un mur, s'y agrippe aussitôt du bout de ses doigts ensanglantés, palpitant d'une douleur qui l'élance à travers tout le corps. Tel un alpiniste, il escalade la paroi verticale, se hisse par-dessus le grillage qui surmonte le mur, et sous ses pieds la nature tout entière grouille d'ombres qui glissent, les arbres semblent bouger, la forêt s'avancer, les loups immobiles participer à ce glissement de toute leur indifférence immémoriale. Il sort alors son pistolet et tire en direction des animaux, vers cette nature mouvante. Rien. Son arme cliquette. Vide. Il la jette sur les ombres. Il ne voit plus rien. Il ne sait pas où il atterrit.

Et le voilà à nouveau sur une route. De l'asphalte. Enfin de l'asphalte. Il se précipite vers le haut de la pente et tout autour de lui des animaux le fixent, sombres, indifférents, ça pue, des cris remplissent l'air qui siffle, et il cherche un nom pour ces créatures d'ombre qui glissent à sa poursuite et semblent ne jamais devoir abandonner.

Les noms rassurent.

Des Furies, pense-t-il en courant. Des Gorgones, des Harpies. Non, pas vraiment. Comment les appelle-t-on, déjà ? Les déesses de la vengeance ?

Et soudain, il comprend qu'il s'agit bien des déesses de la vengeance. Ce sont bien elles, les mouches, déesses immémoriales, inexorables. La vengeance féminine. Mais comment s'appellent-elles donc ? Au milieu de cette folie, il cherche un nom.

Les noms rassurent.

Il court, court, mais il a l'impression de faire du surplace. Comme courir sur un tapis roulant, sur de l'asphalte collant. Et elles sont là, elles prennent corps, continuent à glisser, mais incarnées. Il lui semble les voir. Il tombe. On le fait tomber.

Il se sent hissé. Il fait nuit noire. Nuit immémoriale. Le vent siffle, glacé. Son corps tournoie. Ou pas ? Il ne sait pas. Soudain, il ne sait plus rien. Soudain, tout est devenu un chaos sans nom, sans forme. Tout ce qu'il fait, c'est chercher un nom. Le nom de ces divinités. Il veut savoir qui est en train de le tuer.

Alors il voit un visage. C'est peut-être un visage. Ou plusieurs. Visages de femmes. Déesses de la vengeance.

Et il tourne. Tout est à l'envers. Il voit la lune percer entre ses pieds. Il entend éclater le chant lumineux des étoiles. Et il voit s'assombrir les ombres de la nuit.

À présent, il voit un visage. À l'envers. C'est une femme, qui est toutes les femmes qu'il a blessées, violées, brutalisées, avilies. Une femme qui est toutes les femmes, qui devient un animal qui devient une femme qui devient un animal. Une mignonne frimousse de martre qui se fend en gueule béante, assassine. Elle plante ses crocs dans son visage et il sent les bouts sanglants de ses doigts danser sur le sol terreux. Puis il est traversé par une douleur si intense qu'elle fait passer pour une caresse l'attaque de l'animal qui s'éloigne à présent en emportant sa joue. Il ne comprend rien, absolument rien.

Sinon qu'il meurt.

Il meurt de pure douleur.

Et alors, dans une dernière bribe de satisfaction, il se rappelle le nom des créatures de l'ombre.

La terre collée au bout de ses doigts en sang est sa dernière sensation.

Ça rassure.

Le vieux pêcheur en avait vu d'autres. De fait, il pensait avoir *tout* vu. Le jour finissant, comme il remballait son stand de pastèques qui depuis longtemps avait remplacé ses filets, il dut reconnaître qu'il existait encore des occasions d'être surpris. Ce qui le surprenait. La vie – et surtout le tourisme – lui réservait encore quelques grains de folie. C'était plutôt rassurant. Tout n'était pas fini.

Voilà bien des années que le vieux pêcheur avait compris que vendre des pastèques aux touristes était beaucoup plus lucratif que ce que lui rapportaient ses filets. Et pour un effort bien moindre.

Il n'aimait pas trop faire d'efforts. Tout le contraire d'un pêcheur qui se respecte.

Le vieil homme contempla la mer, qui s'arrondissait dans la soirée printanière, comme si elle jouissait autant que celui qui admirait le paysage. Le regard du vieux pêcheur continua le long des collines couvertes d'arbres qui entouraient le petit village, puis les murs d'enceinte de la vieille ville, jadis port étrusque – mais cela, il n'en savait rien. Ce qu'il savait, en inspirant à pleines narines l'air marin au parfum de pinède, c'était qu'il était chez lui à Castiglione della Pescaia, et qu'il s'y plaisait.

Et qu'il avait aujourd'hui été surpris pour la première fois depuis bien, bien longtemps.

Tout avait commencé de manière assez anodine. Son regard un peu émoussé avait distingué un parasol bleu et blanc au beau milieu de la plage où quelques bronzers s'exposaient aussi nus que possible au soleil printanier. Sous le parasol, trois enfants d'âges divers, tous blancs comme la craie, peau comme cheveux. Puis arriva un autre enfant, identique, puis une femme, identique, tenant par la main un enfant plus petit, identique. Six personnes d'une blancheur de craie se blottissaient à présent sous le parasol en se partageant le petit cercle d'ombre qu'il projetait sur la plage largement baignée de soleil.

Fasciné par ce curieux spectacle, le vieux pêcheur avait un instant oublié son petit commerce, quand il entendit, comme au loin :

— *Cinque cocomeri, per favore.*

À l'étonnement causé par cette curieuse famille sous le parasol s'ajouta celui de cette commande gigantesque – et la vue du sourire

bonhomme de son client en rajouta une louche.

Ce sourire appartenait à un homme maigre, au teint de craie, fagoté d'un costume en lin informe et coiffé d'un bob bizarre orné d'un Pikachu jaune fluo.

En dépit d'une prononciation fantaisiste, la commande était parfaitement claire. Quoiqu'extravagante.

— *Cinque ?* s'exclama le vieux pêcheur.

— *Cinque*, confirma en hochant la tête l'homme de craie.

Une fois reçue sa commande, celui-ci se dirigea vers la plage en chancelant comme un équilibriste ivre, cinq grosses pastèques dans les bras. Elles tombèrent une à une sur le sable devant le parasol, telles d'énormes graines plantées par un géant à la main verte. L'homme au teint de craie se jeta littéralement dans le cercle d'ombre, comme s'il sortait d'une zone contaminée pour se mettre enfin à l'abri de la radioactivité.

Le vieux pêcheur se demanda un instant comment cinq pastèques allaient être partagées entre sept personnes. Puis il formula une question inévitable : Pourquoi venir jusqu'en Italie, la côte toscane, la Maremme, Castiglione della Pescaia, *si on ne supporte pas le soleil ?*

Arto Söderstedt lui-même n'avait pas de réponse satisfaisante à cette question. La « beauté » n'était pas une raison suffisante pour retirer de l'école cinq enfants un mois durant, en fin de troisième trimestre. La « paix » ne tenait pas non plus la route : deux fonctionnaires ne quittaient pas leur poste pour deux mois, surtout si, comme c'était le cas de son épouse Anja, on était inspectrice des impôts et que l'administration croulait sous les déclarations douteuses.

L'aiguillon de la conscience s'acharnait insidieusement contre cette « beauté » et cette « paix », mais il ne parvenait pas à égratigner Arto Söderstedt qui avait, sans le moindre état d'âme, quitté provisoirement les rangs de la police.

Le groupe A – c'est-à-dire « l'unité spéciale pour les crimes de catégorie internationale » au sein de la Criminelle – n'avait certes pas chômé ces dernières années, mais les grosses affaires prioritaires brillaient par leur absence ces derniers temps.

Aussi, quand l'argent avait plu comme la manne céleste, Arto Söderstedt n'avait pas été long à la détente.

Et puis il souffrait de *burnout*, sans vraiment comprendre ce que cela signifiait. Tout le monde souffrait de *burnout*, sauf lui – juste parce qu'il n'avait jamais vraiment compris le sens de l'expression. Il en était probablement atteint depuis longtemps, sans s'en douter.

Maintenant, en tout cas, c'était son tour. Sous les auspices de la *beauté* et de la *paix*, il s'offrait le luxe de soigner son *burnout* – réel ou supposé. Et la beauté et la paix abondaient en Toscane, il l'avait su

après quelques jours seulement.

La famille louait une maison au milieu des vignobles du Chianti. Ce n'était pas une villa – « villa » avait une signification bien particulière en italien –, mais une petite maison de pierre assez rustique au flanc d'une colline sentant la pinède, sur la commune de Montefioralle, aux environs de Greve. En bas de la colline, les vignes s'étendaient à l'infini, comme si le ciel avait crevé, laissant tomber sur terre le paradis sous la forme de ce divin patchwork.

Arto Söderstedt en jouissait sans retenue – tout en s'en sentant particulièrement *indigne*, comme si saint Pierre s'était assoupi, laissant juste le temps à un inspecteur de police enfariné de glisser sa carcasse efflanquée entre les portes du paradis. Il ne le méritait absolument pas. Assis sur la véranda, il attendait la tombée de la nuit devant un verre de vino santo, ou en roulant un majestueux Brunello di Montalcino sur ses papilles. Il gobait tout le mythe de la Toscane avec une très volontaire absence d'esprit critique, et s'y plaisait énormément. Quant à sa visite de Sienne – cette ville magique –, il n'en oublierait pas une minute. Malgré ses gosses qui hurlaient en canon, en pleine cathédrale. *Des tuyaux d'orgue*, voilà ce qu'il avait pensé en considérant sa marmaille alignée par taille décroissante, occupée à brailler en chœur, imitant en vrac corne de brume, cochon, dromadaire, jusqu'à ce qu'un bedeau vienne mettre toute la brochette à la porte. Sans la moindre mauvaise conscience, il avait nié la paternité. Le bedeau avait regardé de travers, incrédule, cet individu identique à sa progéniture, quoique de plus grande taille. Mentir sur un sujet pareil dans la maison de Dieu... Pendant une demi-heure de calme absolu, il avait ainsi flâné dans la cathédrale en se gorgeant de Donatello, Michel-Ange, Pinturicchio, Bernin, Pisano. En sortant, il avait trouvé ses enfants sur les marches de la Piazza del Duomo, tranquillement occupés à s'empiffrer de glaces. Même Anja, qui s'empiffrait plus encore, ne semblait pas lui tenir rigueur de les avoir reniés.

Il avait même coupé son téléphone portable.

Tandis qu'assis sous le parasol bleu et blanc il tentait de se rappeler comment il avait prévu de partager cinq pastèques entre sept personnes de tailles différentes, il se mit à songer à Oncle Pertti. Avec gratitude. Et mauvaise conscience.

Il avait complètement oublié l'existence du bonhomme. Et voilà qu'il était mort.

Oncle Pertti était en fait l'oncle maternel de sa mère, et Arto avait grandi à l'ombre de sa légende. Le héros de la guerre d'Hiver. Le médecin devenu un des grands noms de l'armée de Mannerheim.

Arto Söderstedt était fils unique – probablement la raison pour laquelle il avait eu cinq enfants avec sa femme, elle aussi fille unique –

et sa famille en Finlande était réduite à la portion congrue. Ses parents – enfants uniques – étaient morts depuis longtemps, et il n’y avait personne d’autre. Donc pas d’autre héritier.

Arto Söderstedt tâtonna, couteau à la main : Voyons, 5 divisé par 7... hum... 0,714 pastèque par personne, en supposant une part égale pour chacun... mais en revanche, si on tient compte du poids...

Il s’interrompit et considéra, à l’ombre du parasol, sa famille nombreuse qui, de plus en plus ronchon, observait son couteau inactif. Étaient-ils vraiment les dignes héritiers de Pertti Lindrot, le vainqueur de Suomussalmi, un des architectes de la fameuse tactique du *motti*, qui avait brisé l’Armée rouge en l’éloignant des routes, la dispersant dans la forêt en petits groupes qui furent l’un après l’autre encerclés et éliminés ?

— Mais coupe-la en morceaux, quoi ! s’impatiente sa deuxième fille, Linda.

Arto Söderstedt la regarda, offusqué. Ce n’était vraiment pas son genre de bâcler. Non. Arto, 65 kg, à peu près autant pour Anja ; Mikaela, 40 kg, Linda 35, autant pour Peter, Stefan 25, et 20 pour la petite Lina. En tout, 285 kg. Dont 23 % pour chaque parent, 65 sur 285. 23 % de cinq pastèques font...

— Mais coupe-la en morceaux, quoi ! répéta en écho la petite Lina.

... font 1,15 pastèque. Plus d’une pastèque par parent. Avait-il vraiment imaginé un partage de ce genre ?

Le couteau restait serein. Pas la famille.

... Dans ce cas, cela ferait 0,35 pastèque pour la petite Lina, cela ne semblait pas juste.

*Juste.*

Était-il *juste* – alors qu’il venait de s’endetter jusqu’au cou pour acheter une grosse voiture familiale – qu’il se retrouve du jour au lendemain avec sa voiture payée et assez d’argent pour se précipiter sur Internet, sans consulter sa famille, et louer une maison en Toscane pour deux mois ?

Non, pas tellement juste.

Mais qu’est-ce qui était *juste* dans la vie ?

En tout cas, pas 0,35 pastèque pour la benjamine, songea-t-il, avant de se décider à couper des tranches, qu’il répartit avec justice entre les membres de sa nombreuse famille.

Presque un million. Qui aurait cru que le vieil Oncle Pertti, dont il avait complètement oublié l’existence, était assis sur de telles économies ? Avec cet argent, les souvenirs étaient revenus, et Arto Söderstedt ne se rappelait en fait de lui qu’une bouche puante, pleine de chicots. Un héros déchu, mais dont l’aura héroïque brillait toujours, intacte – ce qui lui donnait en quelque sorte *le droit* de se laisser aller



à cette déchéance, voilà ce qu'il avait compris des simagrées de ses parents. Il pensait que c'étaient eux, les derniers proches qui lui restaient, qui subvenaient aux besoins du vieux. Et voilà qu'on le découvrait assis sur un million. De marks.

Rien n'est vraiment comme on l'imagine.

Pour Arto Söderstedt, qui était vraiment Oncle Pertti ? Un jeune médecin de campagne enthousiaste entraîné dans la guerre d'Hiver finlandaise après l'attaque assez abrupte de l'Union soviétique qui se découvre un faible pour la guérilla dans les forêts enneigées et monte rapidement en grade. Devenu un héros après quelques batailles décisives, il disparaît dans les bois après la victoire des Russes, en guérillero classique. Après la guerre, le voilà de retour, plus ou moins brisé. Il boit de plus en plus, peine à garder ses postes de médecin dans des trous de plus en plus reculés, et finit par revenir à Vasa, où il vit en original le restant de sa triste existence, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. *End of the story.*

C'est ce que croyait Söderstedt.

Jusqu'à ce qu'arrive l'héritage.

Aujourd'hui dilapidé sous la forme d'une quantité impressionnante de tranches de pastèque, à l'ombre grandissante d'un parasol. Le soleil printanier de Toscane frôlait à présent l'horizon clairement bombé de la mer Tyrrhénienne. Il serait bientôt suffisamment bas pour que la famille au teint de craie se risque à aller se baigner.

Au moment où tous les adeptes du bronzage auraient quitté – en grelottant – la plage.

Arto Söderstedt vit le vieux pêcheur remballer son stand de pastèques, jeter un dernier regard étonné à la famille blottie à l'ombre, secouer la tête et se diriger vers la table des habitués de l'*osteria*. Là, il parlerait de ces touristes bizarres qui ne supportaient pas le soleil, et paierait son verre de vin avec un argent qui avait jadis appartenu à un autre original solitaire, à un tout autre endroit de la planète.

Arto Söderstedt songea un instant, fasciné, à la circulation de l'argent, à l'origine de l'argent.

Puis il ôta son costume fripé et se précipita, suivi d'une flopée de gamins, jusqu'au bord de l'eau, où il trempa le gros orteil. Glacée. Comme les lacs finlandais de son enfance.

À quelques mètres, Oncle Pertti sifflait sa Koskenkorva au goulot en se moquant de sa lâcheté d'une voix rauque.

Il se jeta à l'eau. Les enfants hurlèrent comme des tuyaux d'orgue.

Dans son sac à dos, là-haut, sous le parasol, son téléphone portable était toujours éteint.

La fillette qui avait de la chance dans son malheur était assise sur son lit d'hôpital, l'air étonné. Une expression qui ne l'avait probablement pas quittée depuis la veille au soir. Un étonnement persistant.

Paul Hjelm le trouvait parfaitement compréhensible. Quand on a dix ans, qu'on se promène un soir de printemps en tenant la main de son papa, on ne s'attend pas à se faire tirer dessus.

C'était pourtant ce qui lui était arrivé.

Elle avait un peu froid : le vent qui s'était levé d'un coup transperçait son fin blouson et glaçait ses jambes presque nues. Elle tenait d'une main son père, de l'autre un ballon en forme de bonhomme jaune jovial. Elle sautillait, surtout pour se réchauffer, mais aussi de joie, en pensant au paquet de bonbons qu'elle avait gagné à la pêche aux canards, et que Papa portait dans un sac en plastique. Même si elle avait froid, tout allait bien.

C'était alors qu'on lui avait tiré dessus.

Une balle venue d'on ne savait où l'avait touchée dans l'avant-bras droit. Et s'y était arrêtée. Heureusement.

Elle avait de la chance dans son malheur.

— Ça va bien se passer, Lisa, dit Paul Hjelm en posant sa main sur la sienne. La blessure est superficielle.

Les yeux rougis de larmes, le père de Lisa ronflait bruyamment, affalé dans un fauteuil. Paul Hjelm lui effleura l'épaule. Il sursauta en reniflant et leva une tête ahurie vers ce policier assis au chevet du lit. Puis il vit sa fille avec son bras bandé et reprit pied dans son cauchemar.

— Excusez-moi, monsieur Altbratt, fit poliment Hjelm. Je dois être absolument certain que vous n'avez pas vu la moindre trace du malfaiteur. Pas de mouvement parmi les arbres ? Rien ?

Altbratt secoua la tête en fixant ses mains.

— Il n'y avait personne dans les environs, fit-il d'une voix sourde. Pas un bruit. Lisa a soudain crié et le sang s'est mis à couler. Avant que le médecin ne me le dise, je n'ai pas compris qu'elle s'était fait tirer dessus. Tirer dessus ! Mais dans quel monde vivons-nous ?

— Vous marchiez donc sur Sirishovsvägen en direction de

Djurgårdsvägen ? D'où veniez-vous ?

— C'est important ?

Le téléphone portable de Hjelm sonna. Ça tombait mal. Il répondit en espérant que les interférences n'allaient pas dégligner un respirateur ou une machine cœur-poumon. Il imaginait les gros titres : « Drame à l'hôpital ! Exclusivité ! Un célèbre policier provoque la mort de quatre personnes avec son téléphone portable. »

— Hjelm, répondit-il laconiquement – mais d'ailleurs, qui ferait de longs discours en décrochant le téléphone ? Un répondeur, peut-être...

Un silence. Altbratt père le dévisagea comme un vandale s'apprêtant à plumer un rapace en voie de disparition. Altbratt fille continuait d'avoir l'air étonné.

— Au Skansen ? s'exclama le vandale.

Et ce fut tout. Il se leva, caressa la tête de Lisa et tendit la main au père.

— Je dois hélas y aller. Je vous recontacte.

Un soleil matinal qui ne chauffait guère l'accueillit sur les marches des urgences pédiatriques de l'hôpital Karolinska. L'unité Astrid Lindgren. Il tâta toutes ses poches tandis qu'il se dirigeait vers le parking. Ses clés de voiture avaient disparu. En même temps, elles disparaissaient toujours, aussi réitéra-t-il le rituel et, abracadabra ! elles sortirent de la poche de sa veste en lin. Tout va très bien, madame la marquise.

C'était un matin frais de printemps dans le genre tombé du lit, comme il y en a la première semaine de mai. Ces journées si engageantes vues de la fenêtre mais qui s'avèrent une fois dehors des jours d'hiver sournoisement camouflés. Lui qui s'habillait toujours trop légèrement se sentait aujourd'hui comme nu. Ses pauvres frusques n'offraient aucune résistance au vent glacé.

9 heures du matin : les embouteillages autour de Haga Sud et Nortull étaient au point mort. La circulation automobile avait explosé au cours de l'année. Tout à coup, tout le monde avait décidé de prendre sa voiture coûte que coûte, quitte à rester coincé dans son véhicule. Une psychothérapie bon marché ? Dans ces rangées de cages, des émules de Mister Hyde s'exerçaient au cri primal. D'un autre côté, l'alternative était le train de banlieue tout juste privatisé qui ne fonctionnait jamais, les métros de la même farine qui restaient bloqués des heures durant dans des tunnels obscurs ou le vélo sur des pistes cyclables qui semblaient spécialement conçues pour provoquer les blessures les plus graves.

Bon, d'accord, Hjelm était un rôleur.

Lui-même n'avait pas lieu de se plaindre. Sa ligne de métro, la rouge, était relativement épargnée. Pendant son long trajet quotidien

entre Norsborg et Stockholm il s'évadait de la réalité en écoutant passionnément du jazz. Après une excursion dans le monde de l'opéra, tel un commissaire Wallander fourvoyé, il était revenu à ses premières amours. Il n'arrivait pas à quitter les années be-bop, autour de 1960. En ce moment, c'était Miles Davis. *Kind of Blue*. Fabuleux chefs-d'œuvre, tout simplement, à chaque plage du disque. Des classiques : « So What », « Freddie Freeloader », « Blue in Green », « All Blues » et « Flamenco Sketches » – tous plus ou moins improvisés en studio au cours de l'année 1959, un âge d'or. Les musiciens arrivaient sans avoir répété, Miles distribuait quelques partitions, et on raconte que ces cinq pièces se sont calées dès la première prise. D'une certaine façon, on sentait que cette musique se faisait en jouant, se mettait immédiatement en place. Une nouvelle sorte de blues, infiniment terrien, hypersophistiqué. Chaque seconde était un délice.

Mais, en service, il utilisait sa voiture de fonction. Il introduisit la clé retrouvée comme par magie dans la serrure de la vieille Audi beige, jeta un œil sur la circulation et poussa un profond soupir. Il aurait probablement plus vite fait de *nager* jusqu'à Djurgården.

Car c'était là qu'il se rendait. Son collègue et binôme Jorge Chavez avait dans la voix cette pointe d'espoir cachée que Paul Hjelm attendait depuis si longtemps. « Je crois que tu devrais venir, Paul. Au Skansen. »

La cerise sur le gâteau : le parc Skansen était à proximité de l'endroit où Lisa Altbratt avait été blessée.

Il échoua dans un bouchon alors qu'il n'était *pas encore sorti* de l'hôpital. Pas question de se transformer en Mister Hyde. Ça n'en valait pas la peine. Il inséra plutôt *Kind of Blue* dans le lecteur de CD de la voiture et sourit lorsque les premières notes tartinèrent leur miel sur ses tympanes. Tandis qu'il se frayait patiemment un passage hors de l'immense complexe hospitalier, il entreprit de récapituler.

Anton Altbratt était le propriétaire cossu d'un magasin de fourrure d'Östermalm, résidant dans le quartier idyllique de Djurgårdsstaden, père de Lisa, dix ans, fruit d'un deuxième mariage. Il avait deux enfants adultes d'un précédent lit, et sa nouvelle épouse, la mère de Lisa, s'était avérée injoignable. En voyage d'affaires dans un lieu inconnu. Hjelm avait eu l'impression qu'il y avait là anguille sous roche, quelque adultère alambiqué, mais il avait décidé de ne pas insister.

D'où pouvait bien venir ce coup de feu dont avait été victime la pauvre petite Lisa ? Si on avait voulu viser son père, il était déjà plus aisé d'imaginer des mobiles rationnels – la jeune épouse, les affaires dans la haute, ou même, pourquoi pas, des végétaliens militants ciblant un fourreur. Sauf que l'absence de détonation signifiait l'usage d'un silencieux et donc un certain professionnalisme – ce qui ferait

plutôt pencher pour l'épouse cherchant à se débarrasser de son mari pour des raisons sexuelles ou financières, ou des affaires louches, peut-être un trafic de fourrures de contrebande. Ce genre de choses. Dans ce cas, on avait affaire à une attaque isolée, planifiée, mais ratée. Si, en revanche, c'était bien Lisa qui était visée, ça se compliquait. La plupart des mobiles rationnels disparaissaient. On était alors forcé de penser à un tueur en série comme cet Ausonius, alias *Laserman*, qui sévissait au début des années 1990. Mais cette fois spécialisé dans les enfants.

Paul Hjelm préférait ne pas y penser.

Il y avait aussi une troisième possibilité : que ni le père ni la fille n'aient été visés, et que le projectile venu se loger dans le bras de Lisa soit une balle perdue. Se dessinait alors l'hypothèse d'un règlement de comptes de la pègre sous les arbres de Djurgården.

Il avait donc du pain sur la planche. Vérifier l'alibi de l'épouse, les relations réelles du couple, qui était au courant de la fête d'anniversaire à Rosendal, les éventuelles irrégularités dans les affaires du père, l'existence d'éventuelles menaces de végétaliens militants ou assimilés, sans oublier d'inspecter le secteur du bois d'où le coup de feu avait le plus probablement été tiré. Et cætera.

Et puis attendre de voir ce que Jorge aurait à lui mettre sous la dent – il avait l'air de se passer beaucoup de choses, au Skansen...

Le temps lui filait entre les doigts. Il était vraiment bloqué : comme d'habitude, le moteur de l'Audi se mettait à surchauffer au moindre embouteillage. Cette voiture n'avait pas de patience. Le conducteur se refusant à se transformer en Mister Hyde, la voiture s'en chargeait. Comme s'il fallait forcément qu'un des deux craque dans un bouchon. Pour refroidir le moteur, Paul Hjelm poussa le chauffage et le ventilateur au maximum, en remerciant le ciel que ce ne soit pas la canicule. Un œil rivé à la température du moteur, il laissa filer ses pensées sur les improvisations inégalées de Miles Davis, John Coltrane, Bill Evans, Cannonball Adderley, Wynton Kelly, Paul Chambers et Jimmy Cobb.

Une situation à l'image de sa vie, c'en était frappant.

Un œil impitoyable contrôlant un moteur sur le point de lâcher. L'esprit parti dans d'audacieuses improvisations. Et, pendant ce temps, le véhicule avançait avec une exceptionnelle lenteur.

Eh oui, c'était exactement ça. Sauf qu'il manquait quelque chose pour compléter le tableau.

Au moment où « So What » cédait la place à « Freddie Freeloader », et qu'un blues à douze temps plus classique se déversait dans la voiture transformée en sauna, une brèche s'ouvrit dans la file de droite à la hauteur de Roslagstull. Il s'y faufila, accéléra à en faire crisser ses

pneus, passa tout juste à l'orange flambant neuf du feu récemment harmonisé aux normes européennes et trouva devant lui Birger Jarlsgatan déserte.

Voilà, se dit-il, là, l'image est complète.

« Freddie Freeloader », songea-t-il, pied au plancher.

La circulation fut remarquablement fluide jusqu'à Stureplan, où il se retrouva aux prises avec quelques automobilistes d'opérette qui s'obstinaient à clamer leur bon droit, quels que soient leurs torts. Paul Hjelm laissa pisser. Si ça les amuse, songea-t-il en chantonnant les notes finales de l'enchaînement circulaire de solos qui composait « Blue in Green ». Il s'abstint également du moindre commentaire dans la confusion de Nybroplan. Au moment précis où il chantait à tue-tête fenêtre ouverte une phrase favorite d'« All Blues », il aperçut Ingmar Bergman en personne, appuyé sur sa canne, qui entrait cahin-caha au théâtre national Dramaten. Non sans étonnement, le vieil homme se retourna et croisa un instant son regard. Comme à point nommé.

Sur Strandvägen, c'était pire. Le bouchon semblait affreusement compact.

Non, se dit-il. *Maintenant*, l'image est complète. Un bref moment de liberté, puis à nouveau la progression lente, laborieuse, heurtée. Le piétinement du troupeau.

La circulation se relâcha un peu et, une fois sur le pont de Djurgårdsbron, tout se débloqua. L'allégorie de sa vie n'était plus qu'un souvenir. Il se gara comme un sagouin devant l'entrée du parc Skansen, au moment même où les dernières harmonies espagnolisantes de « Flamenco Sketches » s'estompaient. Si ça, ce n'était pas de la précision : le trajet d'Astrid Lindgren à Skansen via Ingmar Bergman – une sorte de voyage au cœur de la Suède – durait exactement autant que le disque *Kind of Blue* de Miles Davis. Pile-poil. Trois quarts d'heure, à la seconde près.

C'est donc à 9 h 45 que Paul Hjelm franchit les grilles du Skansen, muni d'un petit plan et invité à se rendre dans la zone « animaux sauvages », au coin nord-est du musée en plein air. Tandis qu'il glissait sur les longs escalators couverts qui conduisaient au sommet du rocher, il se demanda quels animaux n'étaient pas sauvages. L'homme, par exemple, était-il un animal sauvage ? Quand il déboucha en haut, le temps avait complètement changé. Balayés, les vents d'hiver : c'est sous un ciel estival qu'il s'engagea dans les rues de la ville artificielle figée au dix-neuvième siècle. Un temps d'avril, faillit-il dire – et pourtant on était bel et bien déjà en mai. Un bug ? Le fameux bug de l'an 2000 ? Tandis que le soleil se réfléchissait sur les murs peints au rouge de Falun, il songea aux récentes conjectures contradictoires qui avaient accompagné le changement de millénaire. Au début, il lui semblait aller de soi que tout se passerait bien, puis – après une

campagne de propagande massive d'une instance inconnue annonçant l'apocalypse informatique – il lui était devenu tout aussi évident de s'attendre au pire. Et maintenant que tout s'était apparemment bien passé, et que la ligne officielle semblait désormais être de rejeter comme une foutaise tout ce battage autour du bug de l'an 2000, il voyait de plus en plus souvent cette théorie douteuse du bug utilisée en douce, à tout propos, comme l'expression d'un mouvement de résistance clandestin. Résistance populaire. Il s'en tenait pour sa part à une position de neutralité, refusant de choisir – ce qui lui valait la réprobation générale. En l'absence d'argument décisif permettant de trancher, il s'en remettait à son humeur, pour choisir, selon le contexte. La lutte entre ces deux théories était aux yeux de Paul Hjelm une image sans fard de l'époque : la volonté de puissance à l'état pur. On voulait *avoir raison*, on voulait *gagner*, peu importaient la futilité de la question ou l'absence d'argument. Et les adversaires s'unissaient sur un point : *l'indécis* était le pire ennemi. Il était pourtant absolument convaincu que sa position sceptique constituait le seul vrai mouvement de résistance.

Bug ou pas bug, la Suède venait cette année d'être épinglée par Amnesty International pour forte augmentation des violences policières – les agents retournaient désormais régulièrement leur matraque pour se servir du côté dur, tandis que les Albanais du Kosovo étaient renvoyés vers leurs maisons détruites avec cinq mille couronnes suédoises sonnantes et trébuchantes en poche.

Un bref instant, il lui sembla que *quelqu'un* contrôlait le cours de ses pensées.

Il se demanda où étaient donc passés ces bons vieux fantasmes sexuels qui, selon une récente étude, étaient censés faire surface au moins quinze fois par jour.

Une dernière interrogation lui traversa l'esprit avant que l'appel des bêtes sauvages ne reprenne le dessus : qui donc était cet individu lambda visité quinze fois par jour par ses fantasmes ? Puis il ne pensa plus qu'aux fauves et il ressentit l'excitation fébrile d'un enfant quelques minutes avant l'apparition du père Noël, au moment où Papa s'éclipse aux toilettes avec des efforts ridicules pour avoir l'air de rien. Et l'improbable père Noël du jour s'appelait Jorge Chavez. Inspecteur de la Criminelle.

Comme lui.

Puis l'excitation disparut aussi vite qu'elle était venue. Paul Hjelm s'était perdu. Il devait par la suite farouchement nier l'incident mais, de fait, il s'était perdu, en plein Skansen ! À sa décharge, ses enfants approchaient de la barre des vingt ans, et le vieux truc de la sortie au Skansen – dernière cartouche quand on n'a plus d'idées – n'avait plus servi depuis bien longtemps. Entretemps, on avait complètement

réaménagé le secteur « animaux sauvages » du musée en plein air, et il s'était retrouvé nez à nez avec un élan mâle en train de ruminer avec une infinie mollesse, entre l'automate et l'animal empaillé. Pas très causant, le gaillard. On allait sur les 10 heures du matin, et le parc du Skansen était probablement encore fermé. Il n'y avait personne en vue, et rien à tirer de ce fichu élan.

Et surtout il ignorait complètement où l'on pouvait espérer trouver les féroces mustélidés.

Hjelm finit par atterrir sur la colline des ours, *terra incognita*. C'était du solide. Il se faufila hors du labyrinthe des enclos avec le sentiment de suivre un fil d'Ariane. Il passa devant des chevaux, des lynx, des sangliers, des loups et, soudain, il était arrivé à destination.

Chez les gloutons.

Là, il y avait foule. Il reconnut immédiatement les hommes des services techniques de la Criminelle : tout de blanc vêtus, ils crapahutaient en alpinistes débutants sur les petites collines qui vallonnaient le territoire des gloutons. Il reconnut la rubalise rouge et blanche qui clamait « Police » en long et en large autour de la clôture. Il reconnut le visage plus ou moins vermoulu du légiste en chef octogénaire Sigvard Qvarfordt. Et aussi le visage empreint de sévérité germanique du chef du laboratoire de la police scientifique, Brynolf Svenhagen. Et enfin le visage noiraud et singulièrement énergique de son très cher collègue – gendre de surcroît dudit Svenhagen –, Jorge Chavez.

Ce dernier aperçut Hjelm. Un sourire aux lèvres, il s'avança vers le profond fossé qui délimitait l'enclos des gloutons et, avec un effet de manches, s'exclama, comme s'il avait répété sa tirade (ce qui était sans doute le cas) :

— Entre ici, ô roi de la création, abandonne ta figure humaine et rejoins-nous dans cette orgie bestiale !

Paul Hjelm soupira et lâcha :

— Et je suis censé faire comment ?

Jorge Chavez leva un sourcil surpris et regarda autour de lui. Il finit par se tourner vers Svenhagen, dont la principale occupation semblait d'aller et venir l'air sévère – une seconde nature, chez lui.

— C'est toi qui as retiré la passerelle, Olfie ?

Brynolf Svenhagen considéra son gendre avec un profond dégoût et dit :

— Je ne m'appelle pas Olfie.

Ce qui était assez peu éclairant. Sur quoi, il continua d'aller et venir l'air sévère.

Paul Hjelm escalada la balustrade branlante, resta un instant en équilibre, puis fit un bond audacieux dans le vide. Il plana comme une



ballerine au-dessus du profond fossé plein d'eau et se réceptionna en souplesse près de son collègue. C'était très surprenant.

— Gracieux, le félicita Chavez.

— Merci, fit Hjelm, encore étonné de ne pas être couvert de crottes de glouton, au fond du fossé, la nuque brisée.

Il regarda alentour. Le territoire des gloutons était assez vaste, une parcelle vallonnée qui s'étendait autour d'un promontoire relativement élevé. Ici et là, on apercevait quelques trous, sans doute des terriers, et une grande partie du sol herbeux semblait jonchée de très petits lambeaux de tissu, comme un duvet de couleurs et matières variées. Les techniciens de la police scientifique s'évertuaient à empêcher la légère brise matinale de balayer toutes les fibres.

Paul Hjelm les désigna du doigt. Jorge hocha la tête, lui prit le bras et l'entraîna vers le coin opposé de l'enclos, où le fossé n'était qu'un mur de béton de trois mètres tombant à pic vers un sol plus terreux qu'herbeux.

— Reprenons les choses dans l'ordre.

Le tandem s'arrêta. Les lambeaux de tissu prenaient ici un peu forme : on devinait une jambe de pantalon rose pâle.

En sortait une paire d'os d'une dizaine de centimètres, proprement rongée.

Probablement un tibia et un péroné.

— Ça, c'est le plus gros bout qui reste, dit calmement Chavez en s'accroupissant.

Hjelm l'imita, attendant la suite. Qui arriva :

— *Gulo gulo*, voilà notre client. Glouton en latin. Mignonnes petites bestioles. On dirait d'adorables oursons. Des mustélidés. Cousins du blaireau, de la martre, du putois, de la belette, de la loutre et du vison. Aujourd'hui menacés d'extinction, il n'en reste plus qu'une centaine en Suède. En altitude, en montagne. Ils font jusqu'à un mètre de long et se nourrissent normalement de petits rongeurs. Mais parfois ils changent de proie...

Hjelm se redressa.

— Bon, se lança-t-il. Un ivrogne escalade la clôture du Skansen et dégringole chez les gloutons. Ce n'est sûrement pas la première fois.

— Est-ce que je t'aurais appelé pour ça ? fit Chavez en le dévisageant. On a affaire à des bêtes tueuses réglées au quart de tour. Tu n'as pas lu Ellroy ? À la moindre provocation, elles te déchiquettent quelqu'un, surtout quand elles agissent en groupe. Leurs mâchoires sont de vraies cisailles. Sans faire dans la dentelle, elles broient les os et les réduisent en miettes. Nous avons de la chance d'avoir retrouvé un aussi gros morceau.

Du bout de son crayon, Chavez retroussa précautionneusement le

tissu sur la jambe coupée. Cachée un peu plus haut, de la chair tenait encore les os ensemble. Autour, un nœud. Un bout de corde.

— Ah, fit Hjelm en s'accroupissant à nouveau.

— Je ne te le fais pas dire, dit Chavez, en ajoutant : M.

— E, reprit Hjelm.

— U-R, poursuivit Chavez.

— T-R-E, conclut Hjelm.

— Sans aucun doute, fit Chavez. Et ce serait bien si on pouvait trouver une tête. En tout cas, c'est une variation sur un thème connu, continua-t-il.

Il héla alors le vieux légiste Qvarfordt :

— Quoi de neuf, mon cher ami ? demanda-t-il avec déférence.

— Rien, répondit l'archiretraité émérite Sigvard Qvarfordt en rajustant d'un claquement de mâchoire machinal son dentier déchaussé. Pas de tête, pas de doigts. Identification difficile. On peut bien sûr recueillir de l'ADN mais, comme vous le savez, la base de données n'est pas très développée. En tout cas, il s'agit d'un homme. Individu adulte de sexe masculin, donc. Le degré de coagulation du sang indique hier soir ou cette nuit. D'un autre côté, il aurait été étonnant qu'il soit là depuis plus longtemps. Les familles avec enfants n'auraient sûrement pas apprécié que notre ami ait été consommé à la lumière du jour. À part ça, je n'ai rien d'autre à vous offrir.

À cet instant, un des techniciens poussa un cri en haut de la butte en agitant quelque chose qu'il avait pêché au fond d'un trou. Un dégueulis de glouton ?

Hjelm se répéta plusieurs fois l'expression pour l'éprouver en bouche. Combien de fois dans sa vie l'avait-il employée ? Sans doute jamais.

— Dégloutant, chuchota Chavez en aparté.

— Veni, vedi, vomì, renchérit Hjelm.

Tandis que le technicien dévalait la butte, Hjelm songea un instant aux associations d'idées et à ce qu'elles pouvaient signifier. Le technicien rejoignit son chef, qui l'attendait, raide et sévère. Brynolf Svenhagen saisit l'objet, le tourna dans tous les sens puis se dirigea vers le trio. Il mit l'objet sous le nez du vieux Qvarfordt, qui le regarda fixement de derrière ses verres de cinq centimètres d'épaisseur, puis hocha la tête.

— Remarquable, se contenta-t-il de dire.

À contrecœur, le sévère Svenhagen se tourna alors vers son gendre et son non moins méprisable collègue. Il leur présenta l'objet.

C'était un doigt.

— Remarquable, dit Chavez, sans faire mine de vouloir regarder de plus près. Une empreinte digitale, ajouta-t-il, un peu pataud.

Svenhagen tourna les talons. Chavez l'attrapa par la manche de sa blouse blanche. Cela valait un carton rouge.

— Quoi encore ? éructa Svenhagen.

— Pourrions-nous voir l'inscription, Olfie ? Si ce n'est pas trop demander ?

Brynnolf Svenhagen hochait lourdement la tête.

— Nous sommes de la police, glissa Hjelm pour arrondir les angles.

Svenhagen émit une expression non verbale de son mécontentement, puis se fit violence. Il conduisit les deux inspecteurs jusqu'au bord de l'enclos des gloutons, au pied du mur à pic de trois mètres sous la balustrade des visiteurs. Là, le sol couvert d'herbe et de rochers cédait la place à une terre noire, et c'était à cet endroit qu'on trouvait le plus de fibres multicolores. Et aussi l'unique trace de sang, une tache plus sombre presque entièrement bue par le sol terreux.

— Faites attention où vous mettez les pieds, dit Svenhagen.

— Combien de gloutons y avait-il ? demanda Hjelm.

— Quatre, répondit Svenhagen.

— Quatre monstres qui boulorent un homme, et presque aucune trace de sang – ce n'est pas un peu bizarre ?

Svenhagen s'arrêta et le regarda d'un œil bleu glacial, comme un demeuré.

— Il a plu cette nuit, dit-il en se penchant. Mais heureusement, il reste ça.

Dans la terre, juste à côté de l'index de Brynnolf Svenhagen, Hjelm distingua quelques creux. Avec une certaine difficulté, il parvint à y voir des lettres. Cinq. Il déchiffra :

— Epivu ?

— Apparemment, confirma Svenhagen. Mais ne me demandez pas ce que ça veut dire.

— C'est lui qui a écrit ça ?

— Nous ne le savons pas. L'épaisseur du trait paraît correspondre à celle d'un doigt humain, c'est tout ce qu'on sait. En outre, la quantité de fibres disséminées dans cette zone semble suggérer qu'il s'agit à proprement parler du lieu du... repas. Dans ce cas, on peut bien sûr imaginer que la victime, pieds et poings liés, a écrit un dernier message. Nous avons prélevé des échantillons de terre dans les lettres pour chercher des traces de sang ou des restes de peau, et ce doigt va peut-être nous aider à éclaircir le mystère.

— Y a-t-il le moindre indice qui permette de savoir comment il a échoué ici ?

— Non, dit Svenhagen. Une tripotée d'empreintes digitales sur la clôture, bien sûr, mais sinon rien. On va devoir tout vérifier.

— Si nous supposons que c'est lui qui a écrit « Epivu », alors il n'a pas atterri ici sans sa tête. Comment une tête peut-elle disparaître ?

— Il y a plusieurs possibilités, dit Svenhagen en considérant Hjelm.

Peut-être cet homme n'était-il finalement pas le demeuré pour qui il le prenait jusqu'alors. Mais Brynolf n'était pas homme à apprécier de voir bousculer ses idées préconçues. Cela le rendit encore plus cassant, si c'était possible. Il reprit d'un air renfrogné :

— Les gloutons peuvent tout simplement l'avoir mangée. Il n'est pas invraisemblable qu'ils aient croqué le crâne, les os, les dents, et tout le toutim. Mais, en même temps, ce n'est peut-être pas lui qui a écrit ces lettres. Vérifiez ça avec les types du zoo, c'est votre boulot. Un des gloutons s'appelle peut-être Epivu, je ne sais pas, moi.

Hjelm ne lâcha pas le morceau. Il embrassa du regard le terrain vallonné.

— Donc le crâne peut très bien être encore là, quelque part ? Alors il n'y a qu'à continuer à chercher. En plus de toutes les crottes de glouton que vous allez devoir analyser très prochainement, je suppose. Car ce n'est peut-être pas un seul individu, mais deux, ou plus, voire toute une équipe de foot qui a été dévorée par les féroces gloutons.

À la mention de l'analyse des crottes de glouton, Hjelm décela un léger froncement entre les deux yeux de Brynolf Svenhagen. Tout hyper organisé qu'il était, le chef du laboratoire de la police scientifique n'avait apparemment pas envisagé la chose. C'était assez réjouissant. La vie sociale était décidément truffée de luttes de pouvoir aussi étranges que mesquines.

Pourquoi les rapports humains ne pouvaient-ils pas être débarrassés de ces enfantillages ?

Svenhagen battit en retraite. Hjelm regarda Chavez dans les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il franchement.

— Je ne sais pas, répondit Chavez, mais ce n'est pas banal.

— Non, dit Paul Hjelm. Ce n'est pas banal.

\*\*\*

Ils allèrent casser la croûte à Bredablick. Ils s'installèrent au sommet de la tour panoramique pour mâchonner des sandwiches secs au fromage en contemplant sous le soleil printanier le parc du Skansen, où le public affluait de plus en plus nombreux. Tous les retraités de Stockholm semblaient s'y être donné rendez-vous, les poches bourrées de bouts de pain fatals : les oiseaux marins qui allaient bientôt s'étouffer avec seraient plus nombreux que la totalité des victimes annuelles du braconnage dans le pays.

Mais Paul Hjelm et Jorge Chavez avaient la tête ailleurs. Ils réfléchissaient à un meurtre.

S'il s'agissait bien d'un meurtre.

— La pègre, dit Chavez en essayant de mordre sa tranche de fromage.

Il aurait lui aussi bien aimé avoir des cisailles à la place des mâchoires.

— Ellroy ? dit Hjelm, le regard perdu dans la magnifique vue de Stockholm. Quel Ellroy ?

— D'une manière ou d'une autre, la pègre, précisa Chavez.

— D'une manière ou d'une autre, oui. Mais pas n'importe laquelle. Pas un règlement de comptes entre dealers, pas une exécution habituelle. On ne s'y prend pas comme ça. On a ici quelque chose de spécial. Un message.

— Epivu ?

Hjelm opina du chef et se tut. Chavez continua de penser à voix haute :

— Il a probablement été attaché, puis jeté aux gloutons. Là, il a eu le temps d'écrire ce message, « Epivu ». Pourquoi ? Pourquoi n'essait-il pas plutôt de fuir ? Même un sportif aussi médiocre que toi a réussi à sauter par-dessus le fossé sans trop d'encombre.

— L'aine droite, dit Paul Hjelm en buvant une gorgée d'un café étrangement visqueux. Une douleur dans l'aine droite. Qui irradie vers le genou.

— Ça ressemble à un cancer, dit Chavez. Le cancer de l'aine, le plus dangereux. 97 % de mortalité, selon les dernières recherches.

— Pour sa défense, disons qu'il est plus facile de sauter dans l'enclos que d'en sortir.

— Quand on est jeté en pâture à une meute de bêtes sauvages, la première chose qu'on fait n'est pas de s'asseoir pour écrire par terre avec son doigt. On essaie de sortir.

— D'un autre côté, il est peu probable que ses assassins se contentent de le jeter aux fauves et se barrent direct. Probable qu'ils restent à regarder. Probable qu'ils braquent leurs armes sur lui. Probable qu'ils l'empêchent de fuir et qu'ils veulent profiter du spectacle. Les jeux du cirque.

— Est-ce que tout cela n'a pas l'air un peu tiré par les cheveux ? dit Chavez. Quelqu'un doit être exécuté. On l'attache, on fait le mur avec pour entrer dans le Skansen fermé, on le porte jusqu'au zoo, où des employés retardataires peuvent se pointer à tout moment, et tout ça, juste pour le jeter aux gloutons. On ne se donne pas tout ce mal sans une bonne raison.

— Et nous voilà revenus chez Ellroy, dit Hjelm. Mais qui est-ce, à la fin, ce Ellroy ?

— Ou alors, s'exclama Chavez en reposant sa tasse de café si

violemment que sa soucoupe se divisa en deux élégants demi-cercles, ou alors on le poursuit et il atterrit au Skansen par hasard !

— Et dans ce cas, dit Hjelm en hochant la tête, il n'est pas invraisemblable qu'une fusillade ait éclaté quelque part en chemin et qu'une balle perdue ait fini sa course dans le bras d'une fillette de dix ans.

Chavez le regarda avec un certain étonnement. Hjelm fit durer son silence rhétorique assez longtemps pour que son collègue commence à se tortiller sur place.

Eh oui, un enfantillage...

— À 22 h 14 hier soir, Lisa Altbratt, dix ans, a reçu une balle de neuf millimètres dans le bras alors qu'elle marchait sur Sirishovsvägen.

— Et où est cette rue ?

— C'est une perpendiculaire à Djurgårdsvägen qui descend de Rosendal.

— La carte du Skansen, dit Chavez.

Hjelm sortit de la poche de sa veste la carte aux pliures assez abîmées. Chavez l'aplanit et s'y plonge.

— Voici Sirishovsvägen, montra Hjelm.

— Et où se trouvait Lisa Alstedt quand on lui a tiré dessus ?

— Altbratt, corrigea Hjelm. Ici, à peu près.

Il indiqua un point avant que Sirishovsvägen ne rejoigne Djurgårdsvägen, non loin de l'ambassade italienne. Juste à côté passait la clôture du Skansen.

— Mmmmh, émit Chavez, qui avait la mauvaise habitude de faire le même bruit que Sherlock Holmes en réfléchissant. Lisa Altbrunn ici, une croix, l'homme des gloutons là, une croix.

— Altbratt, corrigea Hjelm en suivant des yeux le crayon de Chavez.

Qui poursuivit :

— La balle ?

— Dans le bras droit, en descendant vers Djurgårdsvägen.

— Elle provient donc de l'intérieur de l'enceinte du Skansen. Là. Est-ce qu'on peut faire le mur, à cet endroit ? Qu'est-ce qu'on trouve, à l'intérieur ?

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ? Les loups.

— Exact. Là : les loups. Là.

Hjelm suivit des yeux le crayon qui se déplaça de la carte vers le Skansen tel qu'ils pouvaient l'apercevoir derrière la baie vitrée de la tour de Bredablick. Hjelm distingua le labyrinthe de la colline aux ours, puis son regard glissa sur les chevaux, les lynx, les sangliers et

les buffles, continua en dépassant l'enclos des gloutons, où les rubalises rouge et blanc tremblaient dans la brise de l'après-midi, pour atteindre la vaste prairie des loups. La clôture y était haute, mais ne semblait pas impossible à escalader. Sauf qu'elle était surplombée de barbelés.

Paul Hjelm hocha la tête. Un petit sourire malicieux lui éclaira le visage.

— Je crois bien que Olfie va devoir étendre un brin son terrain d'investigation. Tu veux bien le prévenir ?

— Avec le plus grand plaisir, dit Chavez, en lui rendant son sourire.

Professeur émérite. Il ne s'était pas vraiment habitué à ce titre, qu'il portait pourtant depuis des années. C'était aujourd'hui un homme très âgé.

Mais ce n'était que ces derniers jours qu'il avait commencé à se sentir vieux. Depuis que tout commençait à revenir.

Difficile de mettre le doigt dessus. Il ne s'était rien passé de particulier.

Pourtant, il était persuadé d'être sur le point de mourir.

Il n'avait pas beaucoup songé à la mort jusqu'ici. Elle faisait partie de tout ce qu'il fallait refouler. Et il avait réussi. Au-delà de toute attente. Il avait pu tirer un trait sur le passé et repartir de zéro. Comme si la vie était une feuille blanche, vierge. Sans doute devait-elle à présent être entièrement couverte d'écriture, et sans doute était-ce pour cela que l'autre côté commençait à baver. Au dos, il y avait tout le passé, tout ce qu'un demi-siècle n'était pas parvenu à gommer. Il n'écrivait plus – il lisait. Et c'était bien pire.

Cela avait d'abord été une simple présence. Vague, diffuse. Elle avait soudain pris place dans sa vie paisible, bien compartimentée. Il en ressentait presque de la gratitude : il n'était pas donné à tous de cheminer un peu en compagnie de la mort avant la fin, d'avoir le temps de réfléchir à ce que sa vie avait offert. Mais d'une certaine façon, il aurait préféré mourir d'un seul coup, sans regrets, sans y penser, sans remords. Tomber comme une pierre en pleine rue et être balayé comme les tessons d'une bouteille de vin.

*The end*, comme il était autrefois indiqué à la fin des films américains. Pour qu'on le sache.

Mais non : pour une raison impénétrable, on l'avait gratifié de ce... répit. Il ne comprenait pas pourquoi.

Ou plutôt : plus cela durait, mieux il comprenait.

C'était un matin comme tous les autres. Pas trop de crampes, juste cette méchante sciatique et cette digestion difficile. En apparence, aucun changement.

Sauf cette présence abrupte.

Oui. La présence abrupte de la mort.

En apparence, la vie suivait son cours, comme chez un octogénaire



jadis très actif. C'est-à-dire en se traînant. Il allait comme d'habitude voir les enfants, venait à leurs repas du dimanche, toujours aussi agréables, fêtait avec eux Shabbat, Pessah, Souccot, Hanoukka, Yom Kippour, comme d'habitude. Et c'était justement cette apparente normalité qui rendait la chose tellement sinistre. Car c'était bien sinistre, non ? C'était sinistre de mourir ? Il n'en était pas si sûr.

Le plus gênant était de ne pas avoir d'explication rationnelle.

Il avait consacré sa vie au cerveau humain. Avant ses recherches, ce domaine était encore quasiment vierge. Dès son arrivée en Suède, après avoir appris la langue et s'être inséré dans la société, il s'était lancé dans la recherche médicale, frappé de constater combien étaient absurdemment faibles nos connaissances sur notre propre cerveau. En gros, il avait à lui seul donné le coup d'envoi de la recherche neurologique en Suède. Professeur à l'institut Karolinska dès les années 1950, à tout juste la quarantaine, il avait invariablement été pressenti pour le prix Nobel. Qui ne lui avait jamais été décerné. Il s'était en revanche forgé une conviction chaque jour plus solide que l'homme n'était que matière. « L'âme » était une conception ancienne construite de toutes pièces pour combler un vide dans le savoir humain : la connaissance du cerveau. À mesure que progressaient les recherches sur les fonctions cérébrales disparaissait le besoin d'âme, à l'instar des dieux et des mythes qui reculaient toujours dès que la science gagnait du terrain. Il s'était marié, avait eu des enfants et connu tous les miracles de la vie quotidienne sans démordre de sa foi dans le matérialisme. L'homme était entièrement déterminé par des influx nerveux dans le cerveau. Voilà tout.

Et puis, à l'aube de ses quatre-vingt-dix ans, cette présence soudaine sans explication rationnelle, apparemment extérieure aux influx nerveux du cerveau.

Ou peut-être manquait-il tout simplement de connaissances sur ce qui était en train de lui arriver.

Il se mit à voyager : c'était devenu un besoin irrépessible. Pas de vols charters lointains, par-delà les vastes océans, pas de traversée de la Russie en Transsibérien, pas d'ascension du mont Everest. Il s'agissait juste d'être en mouvement. D'habitude, il prenait le métro – c'était ce qui semblait le plus logique. Voyager sans voir vers où on voyage. Pur mouvement. Sentir le voyage, le mouvement, sans que cela mène nulle part. Voilà de quoi il avait besoin.

Il avait donc consacré ces derniers jours à circuler en métro. Il se contentait de voyager, sans but, sans gouvernail. D'une certaine manière, cela correspondait au voyage entrepris en son for intérieur. Vers ces lettres refoulées au dos de la feuille. Cette feuille qu'il avait essayé de retourner pour qu'elle paraisse vierge.

Et les choses avaient afflué vers lui. Elles jaillissaient des tunnels,

se déversaient des quais, dévalaient les escalators. Des scènes, seulement, de courtes séquences, et il lui était impossible d'y mettre de l'ordre. C'était très étrange. Il était condamné à errer, condamné à rester en mouvement, comme s'il devait mourir à peine arrêté. Comme un requin.

Ou comme Ahasvérus, le Juif errant, condamné à une vie éternelle et à une éternelle souffrance.

Et il restait encore tant à comprendre, cela, il le comprenait.

Il était dans le métro. Où ? Aucune idée. Mais c'était sans importance. Les lumières défilaient, parfois celles d'une station, parfois les éclairages sporadiques des tunnels. Et des bras étaient sur lui, des jambes étaient sur lui, de maigres, si maigres jambes, de maigres, si maigres bras, et il voyait un visage à l'envers, un mince fil de fer introduit dans sa tempe, et il voyait ce visage à l'envers se tordre de douleur. Et il écrivait dans un livre. Il y lisait les textes qu'il avait lui-même écrits, et ce livre ne parlait que de douleur, de douleur, et encore de douleur.

Il regardait son bras là où le numéro était tatoué, et ces chiffres le traversaient, étaient en train de le quitter.

Il était emporté plus loin, plus loin vers le cœur de la ville, et la mort était à ses côtés, et cette mort voulait quelque chose, et il ne comprenait pas quoi.

Tout ce qu'il faisait, c'était voyager.

Sara Svenhagen avait du mal à comprendre ce qu'elle faisait dans une voiture de police banalisée, en route vers un motel miteux perdu en banlieue sud : elle se mit plutôt à songer à sa matinée. Sa pensée franchit un élégant porche du quartier chic de Birkastan, gravit un escalier en pur style Art nouveau, poussa une porte portant l'unique nom étranger du coin, traversa l'élégante cuisine du trois pièces, pour l'heure assez poisseuse, se glissa enfin dans le lit conjugal ébranlé de violentes secousses et, au moment où le premier coin de la peau olivâtre de l'ardent amant latino allait apparaître, le long travelling de sa pensée fut interrompu par un coup de klaxon particulièrement agressif qui ramena son champ visuel au siège passager d'une voiture de police banalisée, en route vers un motel miteux perdu en banlieue sud.

Il y avait des jours comme ça.

Au volant, Kerstin Holm jura comme un charretier, puis se tourna vers sa collègue :

— Excuse-moi.

Sara Svenhagen fit une grimace et parvint à fixer son regard sur son aînée.

— Quoi ? fit-elle, sincèrement ahurie.

Kerstin la regarda en riant sous cape.

— Laisse-moi deviner où tu étais partie, dit-elle en faisant un doigt d'honneur à un vieux monsieur stupéfait sous son béret à carreaux dans sa Volkswagen Jetta métallisée.

— Qu'est-ce qu'il a donc fait ? demanda Sara, encore mal réveillée.

— Il a démontré que le permis de conduire avait une date de péremption. Mais n'essaie pas de changer de sujet. Je crois que tu étais dans la chambre à coucher d'un trois-pièces nouvellement acheté dans Birkastan. C'est ça ?

Sara fit un petit sourire en se sentant prise sur le fait. Kerstin hocha la tête, contente d'elle, se débattit avec une boîte de tabac à chiquer récalcitrante et finit par réussir à s'en fourrer une dose sous la lèvre.

— Et tu ne m'as toujours pas dit combien cet appart avait coûté.

— Il était en assez mauvais état...

— C'est ça ! Je ne connaissais pas cette variante. Bien trouvé. J'avais déjà entendu : « On l'a échangé contre deux contrats de location », « Le prix du mètre carré était particulièrement bas », ou, plus tarabiscoté : « Les taux des crédits non hypothécaires sont très bons en ce moment ». Je veux un chiffre !

— Deux virgule deux.

— Merci, dit Kerstin Holm en accélérant avec gratitude.

— Plus deux contrats de location. Dont un en banlieue sud, à Rågsved.

— Ça n'a pas l'air trop cher.

— C'est un bon prix. Le prix du mètre carré était particulièrement bas. Et c'était en assez mauvais état.

— Qu'est-ce que tu as eu pour ton deux pièces de Surbrunnsgatan ?

— Je n'ai pas cédé mon bail au noir. C'était un échange.

— Personne d'autre que toi n'a parlé de magouilles. C'était le cri du cœur.

— Trois cent mille. Quant au studio pourri de Jorge à Rågsved, je crois que le vendeur le voyait plutôt comme une punition, une croix à porter.

— Donc vous êtes grimpés à deux millions cinq ?

— Presque. On avait pensé pendre la crémaillère le week-end prochain. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Volontiers.

— On peut venir accompagné.

Kerstin accéléra avec un peu moins de gratitude.

— Oh, quelle transition subtile ! se rembrunit-elle. Oh, quel interrogatoire rondement mené !

— Allez, raconte, dit Sara en se tournant vers elle.

Elle ne pouvait pas se défaire de l'impression que Kerstin Holm était la personne la plus fière qu'elle ait rencontrée. Même son profil, ses cheveux sombres élégamment ébouriffés, ses rides marquées, tout respirait une fierté hautaine qu'elle ne pouvait qu'admirer. Voilà près d'un an que Sara Svenhagen avait intégré le groupe A, et elles avaient souvent fait équipe, mais elle ne s'était jamais sentie son égale. À ses yeux, Kerstin conduisait les meilleurs interrogatoires de toute la police, et elle avait beaucoup à apprendre d'elle. Mais il était parfois pénible de se sentir complètement transparente. Impossible de garder le moindre secret après une conversation avec elle. On finissait toujours par tout lâcher. Kerstin, c'était le contraire : toute sa personne n'était qu'un seul grand mystère. Avoir pour une fois échangé les rôles n'était donc pas désagréable. Même si elle l'avait vue venir.

— Je viendrai seule, dit Kerstin Holm en engageant la vieille Volvo

sur l'E4 à Västaberga. Si ça va.

Ce qui mettait un terme à la conversation.

Elles restèrent un moment silencieuses, à chercher un sujet pour rebondir. Ça n'allait pas de soi. C'était parfois délicat. Sara savait que Kerstin avait voilà des siècles eu une liaison avec Paul Hjelm, homme marié, partenaire et meilleur ami de son propre époux Jorge Chavez.

C'était un peu emmêlé.

— C'est vrai que c'est le seul basané du quartier ? finit par demander Kerstin.

La glace était brisée. Elles rirent un bon moment. Rires de femmes. Ça faisait du bien.

— C'est on ne peut plus vrai, dit Sara avant de sauter du coq à l'âne : Mais où on va, au fait ?

— C'est ce qu'on appelle être larguée, lâcha Kerstin Holm avec un rire bref. Nous nous rendons au Norrboda Motel, à Slagsta. Le camp de réfugiés étant complet, l'Agence de l'immigration a loué le motel. Depuis ce matin, plusieurs réfugiées y sont portées manquantes. Comme tout le micmac a un parfum de criminalité internationale, on nous a mis sur le coup. Si coup il y a. D'autres questions ?

— Quel genre de parfum ?

— Ce motel abrite depuis quelque temps des trafics un peu trop florissants. Ça fait tache. Des affaires de contrebande y ont été découvertes, surtout parmi des ressortissants russes et baltes. On a aussi parlé de prostitution. Et certaines des réfugiées disparues ont justement été soupçonnées de prostitution.

— C'est donc une bande de putes qui a disparu dans la nature ?

Kerstin Holm fit une grimace, tandis que la voiture dépassait Skärholmen dans le frais mais bel après-midi de mai.

— Ça en a tout l'air, reconnu-elle à contrecœur.

— Qui l'a signalé ?

— Le directeur, apparemment. Qui a lui-même fait l'objet de certains soupçons. Un certain Jörgen Nilsson.

— Quel genre de soupçons ?

— Fermer les yeux, se boucher les oreilles, se taire. Mais il a été blanchi. Ce signalement est sans doute pour lui une façon de bien montrer qu'il est du bon côté du manche.

Sara Svenhagen se cala au fond du siège passager défoncé de la vieille Volvo. À vrai dire, elle ne comprenait pas bien les principes de la politique d'immigration suédoise. Pour les ressortissants de certains pays, surtout de l'Union européenne, il était visiblement possible d'immigrer assez librement. Et d'obtenir la nationalité suédoise. Pour d'autres, en revanche, il semblait tout simplement impossible d'immigrer. Pour avoir une chance, il fallait déposer une demande

d'asile en prétendant être un réfugié politique. Et éviter dans ce cas de séjourner dans aucun autre pays en chemin. Si l'on réalisait cet exploit – qui faisait toujours davantage de victimes, étouffées dans des containers ou mortes de soif au fond d'une cale –, on échouait dans un camp de réfugiés le temps que son dossier soit examiné. La combinaison d'un afflux croissant de demandeurs d'asile, de règles toujours plus drastiques et de coupes claires dans les personnels rendait les temps d'attente de plus en plus absurdes, les camps s'engorgeaient et il fallait avoir recours au secteur privé, le plus souvent des motels de seconde catégorie et des auberges de jeunesse. Là, des gens ayant vécu des choses affreuses croupissaient durant des années. Sara ne comprenait pas bien comment on pouvait attendre de ces derniers qu'ils deviennent des citoyens responsables – ni comment tant d'entre eux faisaient pour effectivement y parvenir.

Pourtant, elle avait cherché à se documenter sur le sujet. On ne pouvait plus l'ignorer. Cette année, au 1<sup>er</sup> juillet, l'Agence de l'immigration allait changer de nom pour devenir l'Agence des migrations. L'idée était d'avoir une perspective globale sur les déplacements de populations, et englober dans la politique migratoire la politique des demandeurs d'asile, de l'immigration, de l'intégration et l'aide au retour dans le pays d'origine. Cette dernière mesure était une création récente. La notion de réfugié provisoire était apparue ces derniers temps, principalement en lien avec les guerres en Yougoslavie. On permettait aux gens de rester un temps donné, jusqu'à ce qu'ils puissent rentrer chez eux en sécurité et, à l'occasion de leur retour, on leur remettait un petit pécule, sorte de remerciement pour n'être pas devenu un poids pour la société en restant en Suède. Le tout sous couvert de volontariat. Ce qui était un pur mensonge.

L'essentiel du nouveau concept de migration était en tout cas – si Sara avait bien compris – que le retour devenait une étape aussi importante que l'intégration. On pouvait en tirer un certain nombre de conclusions quant aux valeurs de la société contemporaine. À son humble avis.

La vieille Volvo était arrivée à Slagsta, petite localité blottie sur les rives du Mälaren, paradis sous cloche avant les banlieues à l'image plus chargée, Fittja, Alby, Norsborg et Hallunda. S'y trouvait donc le Norrboda Motel, bâtiment de cinq étages d'une laideur repoussante, dans le plus pur style des années 1970. Les deux inspectrices restèrent un instant bouche bée. À quoi avait donc pensé l'architecte ? Elles eurent la réponse en s'engageant dans des couloirs uniformes couverts d'une hideuse moquette pisseuse, avec murs et plafonds assortis, tapissés de fibre de verre jaunie par le temps. C'était donc l'image qu'on voulait donner aux nouveaux arrivants de ce qui serait

éventuellement leur nouveau pays.

Cela devait être un maillon important de la politique d'incitation au retour.

Elles trouvèrent le bureau du directeur derrière la réception déserte. Jörgen Nilsson vint à leur rencontre avec une amabilité fébrile. Sara pensa très bien cerner le genre du type : un soixante-huitard idéaliste qui aurait voulu changer la société de fond en comble mais s'était retrouvé bureaucrate et gardien de prison. Ce rictus d'amertume sous la barbe...

Non, c'était injuste. Il faisait sûrement de son mieux.

Elles s'installèrent dans les fauteuils d'un bureau parfaitement anonyme. Nilsson s'assit au bord de la table et commença, avec l'énergie de l'autojustification :

— Quatre chambres sont vides. Dans chacune vivaient deux femmes. Huit demandeuses d'asile disparues.

— Que signifie « disparues » ? demanda innocemment Sara Svenhagen.

— Qu'elles auraient dû venir pointer ce matin, dit Jörgen Nilsson en la regardant d'un air étonné, mais ont négligé de le faire. Je suis allé voir leurs chambres – elles sont voisines – et j'ai constaté qu'elles étaient parties.

Kerstin Holm se sentit obligée d'expliquer :

— Nous venons de la Criminelle, dit-elle. Normalement, nous ne nous occupons pas des affaires de demandeurs d'asile.

— La Criminelle ? s'exclama Nilsson en pâlisant sensiblement. Il ne s'agit que de quelques... femmes disparues dans la nature. Cela arrive presque tous les jours en Suède.

— Sauf qu'ici, ça s'est produit un peu trop souvent, n'est-ce pas ?

— J'ai été blanchi de toutes les accusations. Des réfugiés amers d'avoir été expulsés m'avaient dénoncé. Sans aucun fondement. Et vous le savez très bien.

Sara se tourna :

— Que pensiez-vous dire à la place de « femmes » ?

Nilsson la regarda avec des yeux ronds.

— Quoi ? s'exclama-t-il. Merde, vous n'avez pas mieux à faire ?

— Vous pensiez dire autre chose que « femmes ». Vous avez fait une pause comme pour avaler un mot qui avait failli vous échapper. Lequel ?

Du coin de l'œil, elle devina un regard approuvateur de Kerstin Holm. Ça faisait chaud au cœur.

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler, dit Nilsson qui se mit à faire les cent pas dans la pièce exigüe.

Son manège semblait un peu forcé.

Kerstin Holm se plaça sous la lèvre une dose de tabac à chiquer. Elle sortit alors de sa poche un papier qu'elle déplia avec une lenteur malicieuse. Elle finit par lire :

— Vous êtes arrivé en septembre l'an dernier. En octobre, on a découvert ici un gang russo-lituanien de trafic de cigarettes. En décembre, des importations illégales de Coca-Cola turc. En février, on a arrêté deux Gambiens avec une grosse quantité de crack dans leur chambre. Et en mars ont été déposées des plaintes pour prostitution. C'est le mot « putes » que vous avez avalé, n'est-ce pas ?

Jörgen Nilsson continua à faire les cent pas dans la petite pièce. Malgré son apparence exaltée, il semblait très occupé à peser le pour et le contre. Il finit par se décider, s'arrêta et revint s'asseoir sur le bord du bureau.

— Oui, dit-il en regardant Kerstin Holm dans les yeux. Mais il faut que vous compreniez la difficulté d'en avoir la certitude. Les demandeurs d'asile restent enfermés des mois, parfois des années. Il faut bien qu'ils puissent avoir une vie sexuelle pendant ce temps, c'est évident. C'est déjà explosif à la base, alors la moindre entrave de ce côté-là risquerait de mettre le feu aux poudres. Mais parfois, disons que le nombre de leurs partenaires est un peu trop élevé. Les dénoncer entraînerait leur expulsion immédiate. J'essaie d'être tolérant. Et je l'avoue : j'ai souvent fermé les yeux. C'était pour moi une forme de désobéissance civile. Je ne peux quand même pas être un gardien de camp de concentration, bordel !

— Et ce n'est d'ailleurs pas ce qui nous intéresse, dit Holm, prise soudain d'une certaine sympathie pour cet homme frustré. Nous sommes inquiètes de ce qui a pu arriver à ces femmes. Pourquoi disparaître dans la nature quand elles pouvaient ici – avec votre bénédiction – pratiquer leur activité assez tranquillement ? Les locaux étaient même gratuits.

— Sauf qu'elles payaient peut-être quand même une sorte de loyer, dit Sara en regardant Kerstin, qui fit une petite grimace – il était clair que l'idée lui déplaisait, mais pas la question.

Jörgen Nilsson cligna des yeux, avant d'éclater :

— Je suis accusé de quelque chose ? Allez, dites franchement ce que vous fichez ici ! Sérieusement, vous m'accusez d'exploitation sexuelle de demandeuses d'asile ? Allez, crachez le morceau ! Vous pensez que j'ai coupé huit femmes en morceaux avant de les manger, ou quoi ?

Sara se dit qu'elle était peut-être – mais seulement *peut-être* – allée un peu trop loin. Elle avait endossé le rôle du « mauvais flic » sans trop réfléchir. Comme ça.



— Encore une fois, ce n'est pas ce qui nous intéresse, dit-elle en arrondissant les angles. Mais réfléchissez bien maintenant. S'est-il produit un événement inhabituel ces derniers jours ? Que s'est-il passé hier soir, cette nuit, ce matin ? Quels sont les voisins susceptibles d'avoir vu quelque chose ? Qui est au courant de l'existence du bordel ? Y a-t-il un maquereau ?

Kerstin attendit que Sara ait fini. Elle se leva alors et tendit à Nilsson un bloc et un stylo :

— Les clés des chambres, s'il vous plaît. Nous allons y jeter un coup d'œil pendant que vous répondrez par écrit à toutes ces questions. Et que vous nous fournirez les informations les plus complètes possible sur les femmes portées disparues.

Clés en main, en quittant le bureau du directeur, elles l'entendirent se mettre à griffonner le papier au stylo-bille, frénétiquement, comme s'il avait le couteau sous la gorge.

Les deux policières traversèrent le couloir le visage inexpressif – jusqu'au coude qui menait à l'escalier. Elles se mirent alors à pouffer comme des collégiennes. Cela leur passa. En montant les marches, Kerstin prit un ton tranchant :

— « Mais réfléchissez bien maintenant. »

— Ça m'est venu comme ça, dit Sara assez contente d'elle, en passant sa main dans ses cheveux blonds coupés court. Quelle raison aurait-il eue de taire qu'il y avait de la prostitution au sein du camp de réfugiés ?

— Juste quand je commençais à le trouver sympathique. C'est que j'y avais cru à son baratin sur la désobéissance civile. Toute croulante que je suis, je suis plus naïve que toi. C'est déprimant.

— Ne dis pas ça. Si tu savais toutes les saloperies que j'ai vues quand je m'occupais des pédophiles... Il n'y a pas de quoi être jalouse. Et tu n'es pas du tout croulante.

— Oh si, dit Kerstin Holm avec le plus grand sérieux.

Elles arrivèrent aux chambres, quatre portes voisines au milieu d'un couloir au deuxième étage, qui semblait interminable. Chambres 224, 225, 226 et 227. Après avoir un peu trifouillé dans la serrure, elles entrèrent dans la première, la 224. Deux lits défaits, chacun contre un mur, une table vide, quelques placards grands ouverts et vides, d'horribles néons au plafond et partout la moquette pisseuse et la fibre de verre jaunie par le temps. Le bordel ne proposait pas une ambiance tamisée. Ici, on vendait du sexe cru, et rien d'autre. Même les lampes de chevet étaient des néons.

Elles restèrent un moment à réfléchir.

— Que nous dit l'intuition ? dit Kerstin en s'adressant autant à elle-même qu'à Sara. Est-ce que cela vaut la peine d'appeler la police

scientifique ? Ces femmes se sont-elles contentées de mettre les voiles ? Ou leur est-il arrivé quelque chose ? Qu'est-ce que tu en dis ?

— Empreintes digitales, sperme..., pensa Sara à voix haute. Écoute, et si on allait d'abord voir les autres chambres ?

Les autres chambres étaient remarquablement identiques. De fait, on parvenait à peine à les distinguer. C'était comme le cauchemar classique : quelle que soit la porte qu'on poussait, on entrait toujours dans la même pièce.

Elles savaient qu'il faudrait de longs et nombreux interrogatoires pour ne serait-ce que commencer à deviner les contours de ce qui s'était passé. Et alors ce serait trop tard pour la police scientifique. Il fallait se fier à l'intuition. Au flair. Saisir dans l'air une petite trace de ce qui s'était produit ici.

Elles songèrent à la circulaire rédigée en haut lieu – c'est-à-dire par le chef de département à la direction de la police, Waldemar Mörner – qui incitait le personnel à réduire l'usage du laboratoire de la police scientifique, dont les services étaient facturés à un prix « beaucoup trop salé ».

Elles restèrent un moment à humer l'atmosphère. Puis hochèrent la tête de concert.

— Oui, dit Kerstin Holm. Ce n'est pas banal.

— Non, dit Sara Svenhagen. Ce n'est pas banal.

Et elles appelèrent le laboratoire. Ce qui s'avéra difficile : tous les techniciens semblaient occupés ailleurs.

— Au Skansen ? s'exclama Kerstin Holm dans son portable. Qu'est-ce qu'ils fichent là-bas ? Des crottes de glouton ? Ah ah, je vois qu'ils connaissent leur Ellroy...

Elle raccrocha au nez de son chef, le commissaire Jan-Olov Hultin, et secoua la tête. Ce qui lui faisait encore un peu mal. Voilà un an à peine, elle avait reçu une balle, et l'os de son crâne à la tempe gauche était fin comme du papier à cigarettes. Ses cheveux refusaient d'y repousser. Elle se passa insensiblement le doigt sur cette tache chauve que ses cheveux noirs ébouriffés couvraient tant bien que mal.

— Pas de questions, lâcha-t-elle tandis qu'elles refermaient les chambres, avant de se diriger vers l'escalier.

De retour dans le bureau du directeur, elles virent que Jörgen Nilsson avait déjà noirci une dizaine de feuilles A4. Elles se regardèrent en soupirant.

Un long après-midi en perspective.

Le commissaire Jan-Olov Hultin essayait de calculer combien de temps dans sa vie il avait passé coincé dans les embouteillages. Voyant le chiffre atteindre des valeurs astronomiques, il abandonna. En tout état de cause, certainement plus d'un an. L'idée était insupportable. Il avait soixante-trois ans, dont plus d'un passé coincé dans les embouteillages. Vive le progrès !

Il entra sur l'E4 à hauteur de Norrviken, à Sollentuna, car il habitait sur un terrain extrêmement convoité au bord du lac Ravalen. Des voyous d'agents immobiliers continuaient de venir le harceler pour essayer de lui acheter la parcelle à un prix dérisoire. Il avait chassé le dernier à coups de râteau. L'homme s'était pissé dessus avant de crier, au bord des larmes : « Assassin ! » Hultin avait passé le reste de la journée à le regretter – moins d'un an plus tôt, il avait tué un homme. Dans une chambre d'hôtel à Skövde. Il avait aussi enfoncé son pistolet dans la bouche d'un homme désarmé et avait été également à un doigt de l'abattre. Arto Söderstedt l'en avait empêché. Une dette dont il aurait du mal à s'acquitter. Lui accorder sans barguigner deux mois de congé était allé de soi – même si c'était absolument contraire à tous les règlements.

Il arrivait souvent – bien trop souvent – que Hultin se retrouve dans cette chambre d'hôtel à Skövde. Bien sûr, on pouvait parler d'un rêve. C'en était sans doute un. Mais ce n'était pas son impression. Il s'y trouvait *vraiment*. C'était très étrange. Les faits se répétaient, jusque dans les moindres détails et, chose curieuse, il savait à chaque instant ce qui allait se produire – mais sans pouvoir rien y changer. Il était forcé, nuit après nuit – absolument conscient de ce qui allait arriver – de tout revivre du début à la fin. Paul Hjelm abattait un malfrat et recevait une balle dans le bras, Kerstin Holm une balle dans la tête. Puis Jan-Olov Hultin tuait un homme et enfonçait son pistolet dans la bouche d'un autre.

Tuer un homme n'est pas si facile.

Les événements de Skövde faisaient partie de l'étrange, complexe et très médiatisée série criminelle de l'été précédent. Les journalistes n'avaient pas eu de mal à résumer par des noms simples les précédentes affaires du groupe A, celle du « Tueur d'élites », puis celle

du « Tueur du Kentucky », mais la troisième était plus difficile à saisir et, heureusement, la presse avait manqué quelques épisodes. Cela avait donné un curieux patchwork – « L'Explosion de Kumla », « Le Massacre de Sickla », « La Fusillade de Skövde », « Le Raid de Hornstull » – et même le lecteur le plus perspicace aurait eu du mal à reconstituer la vision globale de ces événements épars.

Mais elle existait. Et elle n'était pas belle à voir.

Tout le monde avait eu du mal à se remettre en selle. Hultin lui-même était redevenu chef opérationnel du groupe A après avoir été mis à la retraite d'office – ce qu'il ne pardonnerait jamais à Waldemar Mörner, le chef formel du groupe.

Parfois, les embouteillages commençaient dès son entrée sur l'autoroute E4 à Norrviken. Les mauvais jours. Ce matin de mai, le piège ne se referma qu'au niveau d'Ulriksdal. Il pleuvait à verse, il était coincé dans un embouteillage absolument immobile, de mauvaise humeur.

Surtout parce qu'il se pissait dessus.

Il est vrai que cela lui arrivait souvent. Il portait à cet effet une couche spéciale. Il s'agissait d'incontinence chronique, et il n'y avait rien d'autre à faire que prendre son mal en patience. Jeter l'éponge et partir en retraite anticipée pour raison de santé, ou s'en foutre. Ignorer le problème. Il avait choisi cette seconde solution.

Pourtant, plus il y réfléchissait, plus lui apparaissait clairement un lien entre sa maladie et ses brusques accès de colère qui, jusqu'à voilà un an, n'avaient eu pour conséquences qu'une série d'arcades sourcilières fendues, mais qui avaient ensuite empiré, jusqu'à atteindre un point culminant à Skövde. Mais depuis un an – à part l'incident du râteau –, il avait bel et bien réussi à s'en tenir à son principe : « vivre et laisser vivre ». Valable aussi pour les mauvaises herbes du jardin, qui prospéraient comme jamais.

La dernière affaire aurait bien pu pousser à la démission plusieurs de ses collaborateurs : elle avait été très éprouvante. Heureusement, tous étaient restés, et tous étaient en vie.

Il réalisa qu'il les considérait de plus en plus comme ses enfants. Il savait qu'il avait tort. Lui qui avait su séparer travail et vie privée, voilà qu'il devenait sentimental sur ses vieux jours. Ils avaient vécu ensemble tant de choses, ils étaient soudés comme aucun groupe avec lequel il avait eu l'occasion de travailler.

Décidément, tout arrivait...

Dans un bref instant de franchise, il constata que Paul Hjelm, Kerstin Holm, Jorge Chavez, Arto Söderstedt, Viggo Norlander et Gunnar Nyberg, et même la nouvelle recrue Sara Svenhagen, la douce fille du sévère Brynolf, étaient davantage ses enfants que ses propres

fil, tous deux célibataires et requins de la finance, qui venaient tout au plus pour Noël et passaient alors leur temps à regarder leur montre, pendus à leur portable.

Hultin sombra dans les eaux troubles d'émotions mêlées. Puis il se secoua : assez de guimauve sentimentale. Il était d'ailleurs arrivé à l'hôtel de police. Où était passé le temps du trajet, il ne devait jamais réussir à le comprendre, malgré ses talents de détective. Ces trous noirs temporels restaient un des grands mystères de la vie.

Voiture garée. Commissaire traverse hôtel de police. Arrivée commissaire bureau. Porte-documents posé sur table. Coup d'œil vers montre. Visite toilettes. Couche changée. Crotte ôtée œil gauche. Couloir. Ouverture porte. QG vide. Stop.

Le monde prenait désormais une forme télégraphique quand tout relevait de la routine. Mais ça s'était grippé. Stop. Où était son équipe ? Pourquoi cette triste salle de réunion qui – non sans ironie – avait été baptisée « QG » était-elle absolument vide ?

Hultin consulta à nouveau sa montre. 8 h 33. La réunion du matin devait commencer à la demie. Même si le groupe A n'était pas un modèle de ponctualité, quelques-uns de ses membres auraient dû pourtant être déjà là.

D'un pas résolu, Hultin grimpa sur l'estrade, où il avait l'habitude de se percher comme une chouette ou un vieux prof de lycée refusant de prendre sa retraite. Il composa sur son portable le numéro de l'horloge parlante. Une voix masculine, trop masculine, ânonna : « Huit heures, seize minutes, dix secondes. Bip. »

Jan-Olov Hultin se mit à songer à des trous noirs dans le continuum de l'espace-temps, à la dilatation gravitationnelle du temps et cette sorte de choses. Tandis qu'il était plongé dans les eaux troubles de ses émotions mêlées, avait-il été transporté dans une temporalité parallèle ? En quarante ans, sa Patek Philippe, valeur sûre de l'horlogerie helvétique, n'avait jamais failli de plus de quelques secondes. Et voilà qu'elle avançait d'un bon quart d'heure ! Et cela justement pendant un laps de temps qui semblait avoir disparu. Il frissonna et laissa libre cours à ses pensées. Il était bien connu que le temps filait plus vite dans un champ gravitationnel qu'à l'extérieur. Moins il y avait de pesanteur, plus le temps allait vite. Une montre placée au sommet de l'Everest avançait plus vite qu'une autre au fond de la fosse des Mariannes. Et ce qui se passait avec le temps à des vitesses très élevées avait été décrit par Einstein dès la théorie de la relativité – coincé dans les embouteillages de Stockholm, il avait peu de chances d'être concerné. Mais si c'était l'inverse ? Et si les embouteillages étaient d'une lenteur tellement contre-nature qu'elle abolissait un instant la gravitation et faisait accélérer le temps ? Et si Dieu nous disait : « Bon, les enfants, fini de rire. Vous voyagez seuls

dans vos voitures qui vomissent du dioxyde de carbone dévastateur pour la planète. En plus vous faites presque du surplace. Je dois vous donner un signe, pour que vous arrêtiez vos bêtises et passiez au moins au covoiturage. Minimum trois par voiture pour pouvoir emprunter la file des bus. » Ainsi parlait le Tout-Puissant au nettement moins puissant chef du groupe A, qui leva alors la tête et vit six paires d'yeux attentifs dirigées vers lui. Il regarda sa montre. 8 h 33. Et la trotteuse avançait comme d'habitude.

Jan-Olov Hultin eut un instant de doute. Il comprit qu'il se trouvait à la croisée des chemins. Comme face à l'incontinence. Il aurait pu s'y noyer. Vouer sa vie à chercher les raisons pour lesquelles il avait fallu que tombe sur lui ce fléau, ce ridicule, cette gêne permanente. Mais il avait compris que jamais il ne trouverait d'explication. Il avait compris qu'à force de ruminer il s'enfoncerait dans un triste marasme qui très probablement déboucherait sur la drogue ou le suicide. Il avait donc accepté cet impénétrable coup du sort, avait enfilé sa couche et était allé de l'avant.

Et maintenant ? Venait-il de faire une vraie expérience mystique ? Une variante moderne de Maître Eckhart ou de saint François d'Assise ? Ou était-ce seulement sa vieille montre qui avait des vapeurs ?

Que s'était-il passé avec le temps ?

Il prit une décision. Il déposerait sa montre chez l'horloger. Et si la chose se reproduisait, il irait se faire faire un scanner pour voir s'il ne couvait pas un AVC.

Il fallait dire que Dieu avait une voix qui ressemblait étrangement à la sienne.

Il embrassa du regard le groupe A rassemblé, se racla la gorge, feuilleta la pile de documents posée devant lui et dit, de sa voix la plus ordinaire :

— Bien, chers amis. Le menu du jour.

Il les lorgna en douce à travers ses lunettes de chouette. Ils étaient comme d'habitude. Ils ne semblaient pas avoir remarqué quoi que ce soit. Il souffla et poursuivit :

— Hier, comme vous le savez, nous avons eu pour la première fois depuis longtemps plusieurs événements inhabituels. Aucun d'entre vous n'a hésité à faire lourdement appel aux services du laboratoire de la police scientifique, et la facture va rester en travers de la gorge de Mörner. Mais vous avez naturellement bien fait. Nous avons donc trois affaires en cours, puisque Viggo et Gunnar ont repris toute cette histoire de bagarre dans le train de banlieue. Ça avance, de ce côté, Gunnar ?

Avant de se tourner vers Gunnar Nyberg, Jan-Olov Hultin jeta au

passage un œil à sa montre. Trente-cinq. Le temps semblait avoir repris son cours normal.

C'était *presque toujours* le même choc de voir Gunnar Nyberg. Contre toute attente, Hultin commençait en effet à s'habituer à l'abdication du PGPS, le Plus Gros Policier de Suède. Les cent quarante-six kilos étaient tombés quasiment à cent. Gunnar Nyberg avait réussi l'impossible : il avait maigri. Et comme l'ex-Mister Sweden ne faisait jamais rien à moitié, il avait perdu plus de quarante kilos. Il avait joué sur tous les tableaux : régime, jogging, natation et même acupuncture et réflexologie. C'était très impressionnant.

Nyberg avait très bien compris que le motif principal de cette métamorphose n'avait échappé à personne. On lui avait même mis le pied à l'étrier. Mais jusqu'à présent sans grand succès.

Il avait besoin d'une femme.

Bien sûr, plusieurs membres du groupe A l'avaient « branché » avec des « single » de leur entourage. Il avait eu plusieurs « dates » et commençait à se lasser de tous ces anglicismes qui semblaient régir les relations avec l'autre sexe. Il n'était en revanche pas du tout las de l'autre sexe. Au contraire. C'était la fin de deux décennies de célibat volontaire : Gunnar Nyberg n'avait plus besoin de se mortifier comme un moine médiéval. Il s'était désormais réconcilié avec ses enfants, et même avec son ex-femme que, lors des crises de paranoïa de ses années de culturiste dopé, il avait terriblement brutalisée. Il allait très souvent à Östhammar voir son petit-fils Benny, qui aurait bientôt trois ans et une petite sœur, comme l'avait indiscrètement révélé l'échographie.

Il devait reconnaître n'avoir hélas gardé aucun souvenir de la personne à qui était échu le discutabile honneur de le délivrer de son abstinence. Non seulement il avait oublié son nom, mais il ne se rappelait même pas à quoi elle ressemblait. Il était si nerveux qu'il ne tenait plus en place dans sa garçonnière de trois pièces près de l'église de Nacka, où il officiait comme la basse la plus profonde du chœur paroissial. Tout ce dont il se souvenait, c'était qu'il y avait du Viggo Norlander là-dessous. Il s'agissait d'une collègue archiviste d'Astrid, sa nouvelle compagne, une dame à la quarantaine bien tassée. Ils devaient se retrouver chez lui pour se rendre ensemble dans un bar au centre de Nacka, jusque-là c'était clair, mais ensuite sa mémoire lui faisait défaut. Il ne se souvenait pas d'être jamais parti pour ce bar. Il gardait de vagues images d'actes sexuels étonnamment spontanés. Après, plus rien. Ils ne s'étaient plus revus et la seule impression concrète qu'il en gardait était la phrase de Viggo Norlander, quelques jours plus tard, accompagnée d'un sourire ambigu :

— Elle est toujours alitée, mon salaud !

C'était probablement dans sa bouche un compliment et non un

reproche, mais par prudence Nyberg évita de la revoir. Il rencontra en revanche d'autres femmes et, à mesure qu'il mincissait, il prenait de l'assurance et, désormais, aspirait ardemment aux joies que pouvait lui procurer l'autre sexe. Il était prêt pour une relation un peu plus stable.

Il se racla la gorge :

— Vous connaissez les circonstances de cette bagarre. Train de nuit en provenance de Kungsängen. Trois grapheurs professionnels rénovent de fond en comble un wagon où voyage une bande d'alcoolos. Cinq poivrots pur sucre, la quarantaine, qui s'offusquent de la dégradation et s'en prennent aux grapheurs, des jeunes gens d'une vingtaine d'années, en pleine forme. Grosse bagarre. Deux des poivrots ont un traumatisme crânien, un grapheur meurt, tout le monde est plus ou moins amoché. Quand le train arrive à Karlberg, un retraité entre dans le wagon avec son toutou et découvre le bain de sang. D'un strict point de vue policier, c'est aussi ennuyeux que ça en a l'air. J'espère que les événements récents sont plus stimulants. Viggo et moi n'avons en tout cas rien de neuf à vous proposer. Toutes les personnes arrêtées sont retenues et mises en examen. Sauf le retraité, qui a eu un infarctus. Il est désormais hors de danger.

Hultin jeta un nouveau coup d'œil à sa montre. Tout semblait normal. Il hocha la tête et remercia Nyberg.

— Bon. Nous pouvons donc considérer l'affaire du train de banlieue comme classée. Passons aux cruels mustélidés.

Jorge Chavez empoigna divers papiers et échangea un regard avec Paul Hjelm, qui lui fit signe d'y aller.

— Voyons, dit Chavez. Le glouton, ça vous dit quelque chose ?

Visiblement non.

— C'est le nom d'un membre de la famille des mustélidés. En référence bien sûr à l'appétit démesuré de l'animal. En été, il mange surtout des petits rongeurs mais, l'hiver venu, il ne crache pas sur un renne ou deux, à l'occasion. Avant-hier, quatre gloutons du Skansen se sont visiblement sentis en hiver, car ces créatures, qui pèsent chacune moins de trente kilos, ont littéralement avalé un homme tout cru. Il n'en reste que les fibres d'un costume rose clair, un bout de tibia attaché par un nœud plat à une corde de huit millimètres de diamètre en polypropylène rayé rouge et mauve, un index droit et ceci.

Il tenait une carte à jouer passablement froissée.

Une dame de pique.

— Sur cette dame de pique, on a trouvé des fragments de ce qui a probablement stimulé l'appétit des gloutons : de la cocaïne. L'analyse des restes de chair et de sang concorde : notre victime venait d'en consommer une importante quantité. La drogue passée dans le sang a contribué à la frénésie des gloutons. Nous savons tous que les pires



atrocités, par exemple pendant les guerres, ont été commises sous l'emprise de drogues. De ce point de vue, le monde animal ne semble pas trop se distinguer de celui des hommes. Les gloutons semblent avoir été rendus fous par la cocaïne et ont apparemment réussi à croquer tout le squelette, crâne compris. En tout cas, on ne l'a pas retrouvé. En revanche, les hommes de mon cher beau-père ont réussi à produire une empreinte ADN et une empreinte digitale tout à fait utilisable. Comme elles ne figurent pas dans les fichiers suédois, nous les avons transmises à Interpol et Europol. On n'a pas non plus trouvé d'empreintes digitales de la victime sur la rambarde en bois qui entoure la fosse des gloutons. Aucune des empreintes relevées à cet endroit n'a d'ailleurs rien donné. Le doigt, assez abîmé, était couvert de terre semblable à celle du coin sud de l'enclos, là où le mur jusqu'à la rambarde des visiteurs est le plus abrupt. Là, on a relevé du sang et des restes de peau de la victime dans cinq lettres très vraisemblablement tracées du doigt à même le sol. Le mot, si c'en est un, peut se déchiffrer : « Epivu ». E majuscule, le reste en minuscules. Ça fait réagir quelqu'un ?

Personne.

— Visiblement non, dit Chavez. Nous non plus. Et rien sur Internet, je peux vous le dire. Rien.

— Revenons à nos gloutons, poursuivit Paul Hjelm. La corde attachée à sa jambe nous a fait conclure un peu trop vite qu'il avait été transporté là, peut-être inconscient ou déjà mort. J'ai mis du temps à réagir. J'arrivais tout juste de l'hôpital pédiatrique Astrid Lindgren, où j'étais allé voir une fillette qui s'était fait tirer dessus par un malfaiteur non identifié peu après 22 heures, avant-hier. À Djurgården, pas loin du côté est du Skansen. Une estimation de la trajectoire de la balle conduit à la clôture du parc, au niveau de l'enclos des loups. En traînant les pieds, les techniciens du laboratoire ont donc dû étendre leurs recherches à la fosse aux loups. Ils ont fini par trouver trois choses : le sang de notre victime jusqu'en haut de la clôture, sur les barbelés qui la couronnent et même jusque sur le mur qui remonte vers la balustrade des visiteurs de l'autre côté ; une grosse chaîne en or de 18 carats arrachée ; enfin un bon vieux Luger calibre 9 mm avec silencieux. Le chargeur était vide. L'expertise balistique a montré une parfaite concordance avec la balle extraite de l'avant-bras de la petite Lisa Altbratt, dix ans. Qui va d'ailleurs s'en tirer sans gros dommages.

— Résumons, enchaîna Chavez. Qui est notre homme ? Il porte un costume rose clair et une grosse chaîne en or, il sniffe de la coke sur une dame de pique et il est armé d'un Luger à silencieux. L'empreinte du seul doigt conservé – l'index droit, par chance – se retrouve partout : sur la carte à jouer, la chaîne en or, le pistolet. C'est clair

comme de l'eau de roche. Qui est-ce ?

— Un tueur à gages ? dit Nyberg.

— Un dealer ? répliqua Norlander.

— Un acteur porno ? rétorqua Nyberg.

— Un maquereau ? s'exclamèrent en chœur Holm et Svenhagen.

Les deux femmes se regardèrent un instant.

— Laissons ça pour le moment, trancha Chavez. En tout cas, ça pue la pègre à plein nez. Il n'est pas dans nos fichiers, il est donc probablement étranger. S'il avait été suédois, le registre des empreintes digitales l'aurait repéré.

— Que s'est-il donc passé ? reprit Hjelm. Il est poursuivi parmi les arbres de Djurgården. Il tire, mais rien n'indique qu'il ait touché quelqu'un d'autre que Lisa Altbratt. Il parvient à un sentier qui passe le long d'une clôture et décide de l'escalader. Qu'est-ce que cela trahit ? Le désespoir, peut-être, une terreur tangible. Il se lacère les doigts sur le grillage, s'accroche sans hésiter aux barbelés, dont les pointes s'enfoncent profondément dans ses mains, il se jette dans l'enclos des loups, qui heureusement pour lui étaient rassasiés et contents de leur sort.

— Une idée comme ça, dit Kerstin Holm, songeuse. Y a-t-il vraiment des poursuivants ? Est-ce que ça ne pourrait pas être une psychose sous l'emprise de la drogue ? La seule chose qui suggère un meurtre est cette corde nouée autour de la jambe. Est-ce qu'il ne pouvait pas l'avoir pour une autre raison, que sais-je, sexuelle, une parure fétichiste ? Ou peut-être est-il juste poursuivi par ses démons et dans la panique dégringole dans la fosse aux gloutons.

Un moment de silence. Chavez se plongeait dans ses papiers.

— La corde a été rongée, dit-il à voix basse. Rien ne prouve qu'elle ait été attachée autour des deux jambes. Elle peut donc n'avoir entouré qu'une jambe, comme une parure. Mais, ajouta-t-il un peu plus fort, est-ce bien vraisemblable ?

— Il faudrait savoir s'il y a d'autres traces, poursuivit Holm. Il peut y en avoir à plein d'endroits, si je comprends bien : à l'extérieur du Skansen, sur la clôture, dans la fosse aux loups, sur le mur, au sol, chez les gloutons. Ce dernier endroit est peu vraisemblable, mais les autres ? S'il laisse du sang partout sur la clôture, pourquoi ses poursuivants ne laissent-ils aucune trace ?

Chavez se débattit avec ses papiers.

— Ses traces à lui ne sont pas très nettes non plus. Chez les loups, entre la clôture et le mur, il y a surtout du rocher. Aucune trace sur l'asphalte, ni sur la clôture qui entoure les gloutons.

— Mais au fond de leur enclos, on devrait pourtant trouver des empreintes de pas, dit Holm. Il a écrit dans la terre, non ? Le sol doit

être assez poreux. Quel genre de traces a-t-on retrouvé du côté de l'inscription ?

Chavez hochait la tête – comme pris en défaut.

— Écoute, Kerstin, il n'y a pas de traces. Des traces de glouton, oui, un chaos confus qui doit correspondre au festin proprement dit, mais aucune empreinte de pas. Nous ne devons pas oublier qu'il a plu au cours de cette nuit.

— Mais pas assez pour effacer l'inscription...

— Il a pu être ligoté et jeté dans la fosse, dit Paul Hjelm. Il s'est peut-être blessé en tombant. Il a juste le temps d'écrire ce mot, ce qui, pour une raison X, est plus important pour lui que de se relever. Puis sont arrivés les gloutons.

— Et aucune trace des autres ? insista Kerstin Holm. Pas même sur la clôture des loups hérissée de barbelés ?

— Non, dit Chavez, la mâchoire serrée.

— Essayons de reconstituer ce qui se passe chez les loups, dit Hjelm. OK, il jette son pistolet parce qu'il a vidé son chargeur. Ce n'est pas très malin, mais compréhensible. Colère aveugle. Mais pourquoi arracher sa chaîne en or, cette élégante extension du pénis, et la jeter aux loups ?

— Encore un signe de psychose, dit Kerstin.

Hjelm pensait suffisamment la connaître : elle ne cherchait désormais qu'à taquiner Jorge, qui lui lançait des regards noirs. Et la conclusion de Hultin n'arrangea rien :

— Nous ne savons donc toujours pas s'il y a eu un crime...

— Mais si, s'indigna Chavez. C'est un meurtre. Si ce n'en est pas un, je veux bien sauter chez les gloutons !

Le groupe A le dévisagea. Bien sûr, ils espéraient tous une vraie affaire, plus de bagarres dans les trains de banlieue, mais personne ne l'exprimait aussi visiblement que Jorge Chavez.

— Ça pourrait être l'attraction de l'été au Skansen, dit Viggo Norlander en se mouchant. Sur la grande scène, entre un chant scout et une reprise d'ABBA, le farouche policier affrontera en direct les terribles gloutons. Il y aura foule.

— Ta gueule, dit Chavez.

— Je croyais que c'était ma réplique, dit Norlander.

— Franchement, dit Holm. Cet incompréhensible « Epivu » et le fait qu'il l'écrive par terre au lieu d'essayer de sauver sa peau – n'est-ce pas le signe qu'il est fou ?

— Oui, dit Hjelm. Je crois aussi qu'il est fou. Drogué et fou de peur. Mais je crois qu'il a des raisons d'avoir peur.

— Mais son poursuivant n'a visiblement *pas* escaladé la clôture des loups. Y a-t-il une autre entrée ?

Hjelm et Chavez échangèrent un regard. Ce n'était pas beau à voir.

— On va vérifier, répondit sèchement Hjelm.

Hultin se redressa, regarda en douce sa montre et reprit :

— Ça en a mis, du temps. C'est que nous avons une autre affaire qui nous attend. Kerstin ?

Kerstin Holm semblait un peu lasse. Elle toucha la zone chauve de sa tempe et eut l'impression de sentir ses idées se défaire sous ses doigts, de l'autre côté de la mince paroi crânienne.

— Tu peux commencer, Sara ?

Sara Svenhagen, qui était depuis le début restée silencieuse, parut étonnée. Elle se considérait comme la subordonnée de Kerstin et s'attendait au mieux à lui donner deux ou trois fois la réplique. Elle but une gorgée d'un café terriblement refroidi, fit la grimace et rassembla ses idées :

— Huit demandeuses d'asile, très probablement des prostituées, ont disparu la nuit d'hier de l'annexe d'un camp de réfugiés, le Norrboda Motel à Slagsta, où elles vivaient et travaillaient. Ces femmes viennent exclusivement d'Europe de l'Est : trois d'Ukraine, deux de Bulgarie, deux de Russie et une de Biélorussie. Chambre 224 résidaient les Russes Natalia Vaganova et Tatiana Skoblikova, chambre 225 les Ukrainiennes Galina Stenina et Lina Kostenko, chambre 226 l'Ukrainienne Valentina Dontchenko et la Biélorusse Svetlana Petrouseva et chambre 227 les Bulgares Stefka Dafovska et Maria Bagriana. Vous allez sûrement vous en souvenir. Nous avons passé la journée d'hier, jusqu'à tard dans la soirée, à auditionner les occupants des chambres voisines. Qu'elles se prostituaient était visiblement un secret de Polichinelle. Nous avons recueilli une bonne liste de clients, et nous voyons assez bien comment leur activité a été rendue possible. Le directeur Jörgen Nilsson ne se contentait pas de fermer les yeux, mais y participait lui-même. Comme client. Je crains que sa carrière ne soit compromise.

Kerstin Holm s'était reprise et enchaîna :

— Deux questions centrales se posent : quand les femmes ont-elles disparu ? Y a-t-il eu des signes précurseurs ? On ne peut pas espérer beaucoup plus pour l'instant. Voilà ce que nous avons appris : depuis environ une semaine, ces femmes n'avaient pas l'air dans leur assiette. Il s'était visiblement passé quelque chose qui les inquiétait, leurs voisins sont à peu près unanimes là-dessus. Selon toute vraisemblance, les huit femmes étaient toutes là mercredi soir. Un témoin affirme avoir entendu parler dans une langue étrangère, probablement le russe, jusqu'à 2 h 30 du matin. Au moment de pointer, le jeudi matin, elles avaient disparu. Aucun de leurs voisins de couloir – et nous les avons à présent tous interrogés – n'a rien vu ni entendu. Tout ceci

sous réserve, la plupart des interrogatoires ayant eu lieu avec un interprète.

— Nous ne savons donc toujours pas s'il y a eu un crime, dit Chavez, rancunier.

Holm le regarda, l'air amusé. Sara le regarda, fâchée. Comme une femme quand son époux fait des enfantillages.

— Non, fit Sara en se maîtrisant. Mais on peut se demander si c'est un pur hasard qu'un maquereau inconnu de nos services soit poursuivi et meure quelques heures avant que huit prostituées d'un camp de réfugiés disparaissent dans la nature. On a bien le droit de se poser des questions. Par exemple, était-il leur maquereau ? Dans ce cas, il est plausible que toute l'écurie ait été éliminée par la concurrence. Et qu'elles soient mortes toutes les huit. Nous nous retrouvons alors avec une vraie guerre des trottoirs sur les bras. Ce qui se double d'habitude d'une guerre des dealers. Ou bien, c'est un concurrent qui a éliminé le maquereau des huit, et qui a pris le large avec ses filles.

— Dis donc, attends un peu, fit Hultin en se raclant la gorge. À quoi tu joues, Sara ? Y a-t-il le moindre élément concret qui relie ces deux affaires – qui ne sont d'ailleurs peut-être même pas des affaires ?

— Rien de concret, non, répondit Sara, penaude. Juste une intuition.

— Toutes ces vagues intuitions commencent à me fatiguer ! articula le grand manitou en regardant sa montre à la dérobee.

— Quelque chose de plus concret, alors, dit Kerstin Holm. Un type inconnu qui se balade en affichant un look de caïd de la pègre, c'est inhabituel. Normalement, ces types, nous les connaissons. Très vraisemblablement, c'est donc un nouveau venu. Depuis une semaine, les femmes de Slagsta étaient assez inquiètes. Il ne serait donc pas tout à fait idiot de vérifier si un homme sniffant de la cocaïne et portant un costume rose clair avec une grosse chaîne en or au cou n'aurait pas par hasard été vu dans les environs du Norrboda Motel la semaine dernière, non ? Ça pourrait même compléter son signalement.

— Je préfère ça, marmonna Hultin.

— C'était peut-être le clone de Björn Ulvaeus, lâcha Viggo Norlander, qui faisait décidément ce matin-là une fixation sur le groupe ABBA.

— Et si on renversait la perspective ? dit soudain Gunnar Nyberg. Les dames attachent leur maquereau et le balancent aux nutélidés ?

— Mustélidés, grogna Chavez.

— Difficile, dit Holm. Elles étaient toujours à Slagsta jusqu'à au moins 2 h 30 du matin. Plusieurs témoins les ont vues et entendues vers 22 heures, au moment où notre homme escaladait la clôture des lous.

— Ont-elles reçu des clients ? demanda Hjelm. *Business as usual* ?

Kerstin Holm lui adressa un regard sibyllin qui provoqua presque chez lui un mouvement de recul. Leur relation était un peu tendue depuis l'épisode de Skövde, à peine un an plus tôt. Il avait reçu une balle dans le bras, elle dans la tête, ils mêlaient leur sang sous un ciel grand ouvert et elle, toute faible, toute trempée, tout ensanglantée, avait chuchoté : « Paul, je t'aime. »

Comment vivre avec ça ? Difficile. Surtout pour un homme marié.

Elle finit par lui répondre :

— Nous n'avons pas vraiment pu tirer ça au clair. Il faudra aussi vérifier. Peut-être que certains signes indiquent que l'activité tournait au ralenti depuis quelques jours.

— Bien, bien, bien, fit Hultin en rassemblant divers papiers. Le programme de la journée se dessine donc. Paul et Jorge retournent au Skansen pour vérifier s'il n'y avait pas d'autres moyens d'entrer dans la place que d'escalader la clôture des loups. Nous devons nous assurer que nous avons bien affaire à un meurtre. Kerstin et Sara embarquent Viggo et Gunnar pour interroger d'autres personnes concernées par le bordel de Slagsta. Là aussi, il nous faut savoir à coup sûr s'il y a bien quelque chose de criminel. Nous sommes peut-être complètement à côté de la plaque. Ah, j'oubliais : nous avons reçu ceci.

Il montra une carte postale qui représentait des bouteilles de vin.

— Je vois, dit Chavez, toujours grognon. Les héritiers.

— Ça vient d'Arto Söderstedt, dans le Chianti, oui, dit Hultin en rabattant ses demi-lunes de chouette sur le bout de son nez.

Il lut : « Sacrés tire-au-flanc ! Ici, on se tue à la tâche à fouler le raisin pendant que vous vous la coulez douce dans le beau printemps de Stockholm. C'est la vie, chacun son destin. Au fait, connaissez-vous la meilleure façon de partager cinq pastèques entre sept personnes ? Toutes les propositions sont bienvenues. Couper des morceaux au pif ne compte pas. Meilleures salutations d'une chaude soirée en Toscane, dans les parfums de pinède et les effluves de vino santo. »

— L'ordure, dit Viggo Norlander.

Il était en route. Comme un ver traçant d'étranges motifs sous l'écorce de la ville. Il lui semblait que ces motifs souterrains formaient un texte, un texte souterrain, comme celui refoulé au verso de la page, au revers de sa vie. De plus en plus lisible. De plus en plus clair – et de plus en plus impénétrable.

En même temps.

Il avait presque quatre-vingt-dix ans, était professeur émérite. L'ancien chercheur en neurologie qu'il était avait décidé de ne pas finir sénile, de ne pas laisser dégénérer les cellules de son cerveau. Il s'exerçait consciencieusement pour empêcher la machine de rouiller. Il lisait de la bonne littérature et des quotidiens en quatre langues, venait à bout des plus durs mots croisés de *Dagens Nyheter*, résolvait au moins une équation différentielle par jour et observait le monde d'un regard froid, analytique et perçant.

Jusqu'à ces derniers jours. Quand une présence vague et glissante avait pris place dans sa vie.

C'était la mort.

Mais la mort n'était pas coutumière de ce genre de mise à l'épreuve. La mort ne vous accompagnait pas ainsi plusieurs jours durant en attendant qu'il se passe quelque chose.

Il commençait à comprendre ce qu'on espérait de lui.

Jadis, voilà plus d'un demi-siècle, il avait retourné la page où s'inscrivait sa vie. Elle était entièrement griffonnée. Une histoire sans suite. Arrivée à son terme. S'il voulait continuer à vivre, il lui fallait retourner cette page et faire comme si elle était vierge. Ainsi, il serait possible de continuer à écrire. Et à vivre.

Et il avait tourné la page. Il avait laissé le passé derrière lui et, consciencieusement – au moyen d'une gymnastique cérébrale de haute précision –, l'avait anéanti. Le texte au verso disparu, une toute nouvelle vie pouvait commencer. Une vie suédoise.

À présent que cette vie suédoise elle aussi touchait à sa fin, il comprenait ce qu'on exigeait de lui. *Il fallait qu'il retourne la page et lise l'ancienne histoire.* Mais il ne suffisait pas de claquer dans les doigts. Cette histoire lui revenait à la figure sous forme de gifles, de coups de hache, de fils de fer enfoncés dans la tempe.

Il n'aurait pas pensé qu'une personne âgée puisse avoir des sensations aussi vives. Cela contredisait les plus récentes recherches neurologiques.

Il regarda son bras. Sous la manche de sa veste pointaient les chiffres. Les chiffres sur son bras. Dès qu'il les regardait, ils se mettaient en mouvement. Comme lui. Ils étaient en train de le quitter.

C'était une des choses qu'il ne comprenait pas.

Alors les images se mirent à pleuvoir comme des coups de hache.

Des bras étaient sur lui, des jambes étaient sur lui, de maigres, si maigres jambes, de maigres, si maigres bras. Il était sous un tas de corps. Morts. Il vit un visage, à l'envers, il vit un petit fil de fer enfoncé dans sa tempe, et vit le visage à l'envers se tordre de douleur. Et il écrivait dans un livre. Il lisait le texte qu'il y avait lui-même écrit, et le livre parlait de douleur, de douleur et encore de douleur.

Il vit alors une nouvelle image. Elle lui coupa le souffle. Il ouvrait une porte. La porte d'entrée de sa propre maison. Ici. En Suède. Cette image n'avait rien à faire ici. Il ouvrait la porte de l'intérieur et, là, un homme sans nez.

Puis l'homme sans nez gisait mort devant lui.

Il se réveilla. Il suait plus qu'un nonagénaire n'est censé suer. La rame du métro était en route par les tunnels obscurs, toujours plus loin. Il ignorait où il se trouvait. Aucune importance. C'était le motif qui comptait.

Il ne comprenait pas. Les pages se mêlaient. Le recto et le verso se mélangaient. Pourquoi ?

Il vit alors un homme très blond, en uniforme. Il tenait un mince fil de fer.

L'image disparut.

La rame approchait d'une station. Il était seul dans le wagon.

Il ferma les yeux un instant. Gymnastique cérébrale. Reviens. Tu n'as pas le droit de fermer les yeux. Devant rien.

Il revint au motif que son voyage dessinait sous la ville. Il lui semblait de plus en plus qu'il formait des signes, peut-être des lettres. Le réseau métropolitain de Stockholm ne ressemblait pas au quadrillage des rues de New York, mais on pouvait pourtant y tracer des signes. Et des signes s'étaient tracés. Il avait voyagé, et il savait comment. Pas vers où, mais comment.

Le voyage du premier jour se révéla lentement sous ses yeux. D'abord une ligne verticale.

La rame s'arrêta à quai. Les portes s'ouvrirent. La station était presque vide. Il ne savait pas où il était.

D'abord une ligne verticale, puis trois horizontales. Une lettre.

Le voyage du premier jour avait la forme d'une lettre.



Sur le quai, une femme seule téléphonait avec son portable. Du wagon de derrière se déversa une bande de jeunes.

La lettre était un E. Un E majuscule.

Les portes de la rame se refermèrent. Les jeunes s'approchèrent de la femme. Au moment où le train repartait, il vit briller la lame d'un couteau.

Et il ne pouvait rien faire.

À part reconstituer la lettre du jour suivant.

\*\*\*

Parfois, les occasions se présentaient complètement à l'improviste.

La plupart du temps, il fallait toute une organisation, trouver le bon moment, le bon endroit, la bonne personne. Il fallait traîner, attendre, guetter, raser les murs. Se disperser, faire comme si on ne se connaissait pas. Et puis on passait à l'attaque. Quand on en avait récolté assez, on filait sur le Net. Il pouvait parfois se dérouler moins d'une heure entre le vol et la vente.

« Mobile volé à vendre. » Et une heure.

Les réponses ne tardaient jamais. Comme si les gens n'attendaient que ça devant leur ordinateur. Les flics n'avaient aucune chance.

Mais parfois, il y avait ces extras. C'était le top. Des ouvertures imprévues. Une nana toute seule sur le quai, par exemple.

Hamid la repéra tout de suite. Il échangea un coup d'œil avec Adib et descendit du wagon. Les petites racailles leur collaient aux basques. Ils étaient cinq, dangereux. Personne ne résistait. Ils l'avaient vu à la télé : personne ne résistait. On donnait son mobile, et voilà. Si on la ramenait, on prenait une baffe. Si on résistait, un coup de couteau.

Des fois, les gens se chiaient dessus. C'était dégueulasse.

La nana était bien roulée. Il le vit alors qu'elle téléphonait en leur tournant le dos. Longs cheveux noirs, blouson de cuir rouge, pantalon noir moulant, tennis noires. Elle se retourna alors et les aperçut. Elle éteignit son portable.

Elle était drôlement bien roulée. S'ils n'avaient pas été sur un quai de métro, mais dans un coin un peu plus isolé, elle aurait eu droit à un petit traitement spécial.

Hamid sentit l'adrénaline circuler dans ses veines. Il sortit son couteau. Normalement, là, la lèvre inférieure de la fille aurait dû se mettre à trembler.

Au loin, on entendait le train qui arrivait de la direction opposée.

— Ton téléphone, sale pute, siffla-t-il.

Mais la lèvre inférieure ne tremblait pas. Elle se serra. Les yeux sombres se rétrécirent.

Son couteau voltigea. Avant qu'il ait eu le temps de rien comprendre, il reçut un coup de pied en plein visage. Il vit arriver la semelle. Reebok. Puis sentit ses dents se plier vers l'intérieur. Comme en accéléré, il vit, à l'envers, Adib balancé sur un banc et s'y affaisser, inerte. Il entendit les petites racailles s'enfuir.

Il ramassa son couteau. Se releva. Bordel, pensa-t-il en passant sa langue sur ses dents de devant. Elles étaient repliées vers le palais. Il sentit qu'une racine arrachée traversait sa lèvre supérieure.

Tout avait un goût de sang.

— Salope ! zozota-t-il en brandissant son couteau.

Elle lui fit face, absolument calme. Il se jeta sur elle et lui arracha son mobile. Il reçut alors un terrible coup à l'entrejambe. Incapable de respirer, il sentit qu'on le tenait fermement par les pieds. Les mains pleines, il avançait comme une brouette en travers du quai. Il avait l'air fin. Il entendit le train arriver. Vit les lumières briller dans le tunnel.

Il se débattit comme un beau diable. Il faisait des moulinets tandis que son menton glissait par terre. Il luttait pour sa vie. Mais il frappait dans le vide. Son corps dépassait à présent du quai, poussé par-dessus bord, doucement, inexorablement, et le vacarme du métro à l'approche se transforma en cri de folie, dernière chose que Hamid entendit.

Puis ce fut un homme partagé.

Les petites créatures s'abreuyaient. Elles ressemblaient à d'adorables oursons en miniature. Lorsqu'elles se penchaient un peu maladroitement pour laper l'eau, leurs petites langues roses remuaient comme celles des chatons. Le genre d'animaux que les enfants veulent ramener à la maison pour leur faire des câlins.

À déconseiller aux parents.

Ces mignonnes créatures étaient des gloutons.

Paul Hjelm les regarda s'éloigner en se dandinant, agitant gaiement leur queue d'écureuil. Il avait beaucoup de mal à imaginer ces sympathiques bestioles en train de croquer un crâne humain.

— Allez, viens, s'impatienta Jorge Chavez. Ne les laisse pas t'hypnotiser. Pense à Elroy.

Hjelm se pencha contre la balustrade en bois, respira très profondément et s'exclama :

— C'est qui, ce Elroy, bordel ?

Mais Chavez était déjà en route vers la fosse aux loups, de l'autre côté de l'allée goudronnée. Quand Hjelm l'eut rattrapé, il lui dit :

— Donc, la fosse aux loups est assez grande. Elle se prolonge au-delà de celle des lynx. Et elle se finit ici, devant l'enclos des gloutons.

Il avait cessé de pleuvoir, mais le sol détrempé était encore traître. Ils entreprirent de contourner la fosse aux loups, risquant leur vie à chaque pas. Une descente glissante longeait le territoire des loups et conduisait à la clôture extérieure. Devant ce qui ressemblait à un portail s'accroupissait un homme longiligne en bleu de travail et masque de protection. Il était en train de souder. Des flammes bleuâtres fusaient autour de lui, comme un feu d'artifice improvisé.

Ils attendirent qu'il ait fini. Le feu d'artifice s'arrêta de lui-même. Il releva la visière de son masque. Ils se raclèrent la gorge. Il se retourna.

— Bonjour, dit Hjelm. Nous sommes de la police.

L'homme en bleu répondit d'un bref hochement de tête et allait se remettre au travail quand Chavez lui attrapa l'épaule.

— Un instant. Que s'est-il passé, ici ?

L'homme ôta son masque, se releva et, d'une hauteur de deux bons mètres, baissa les yeux vers Chavez.

— Moi aussi, je trouve que c'est devenu cher d'aller au Skansen, dit-il. Et puis les gosses veulent forcément aussi aller voir ce fichu aquarium, et ça fait claquer cinq cents balles de plus. Et puis il faut goûter, prendre cette espèce de tortillard, acheter des billets de loterie pour gagner ces Pokémons de merde sur lesquels Nintendo se fait des milliards et des milliards, et on approche le billet de mille. Là, on se dit qu'on aurait mieux fait d'aller à la fête foraine de Grönalund mais, en faisant le calcul, on s'aperçoit que ça aurait coûté plusieurs billets de mille. Sauf qu'alors, on aurait au moins essayé la chute libre.

Les deux policiers, interloqués, se retournèrent pour voir s'il s'adressait à quelqu'un derrière eux, mais il n'y avait personne.

— Pardon, dit Hjelm. Je ne comprends pas...

— Quelqu'un a découpé un trou pour entrer, dit l'homme en hochant la tête vers le fin grillage de la clôture. Et je le comprends.

— Et ça remonte à quand ?

— Ils s'en sont aperçus hier, apparemment. Je ne travaille pas ici.

— Comment ? Mais pourtant vous avez l'air de...

L'homme filiforme en bleu de travail soupira profondément.

— Je suis envoyé par l'entreprise de clôture. C'est une réparation provisoire. C'est vendredi aujourd'hui, et nous ne pourrons pas livrer le nouveau grillage avant le début de la semaine prochaine.

— Donc ça s'est passé... Dans la nuit de jeudi ?

— Ça doit être ça. Et deux jours plus tard, deux policiers en civil arrivent sur les lieux pour arrêter les contrevenants. Ce sens des priorités fait plaisir à voir en ces temps de rigueur budgétaire. Vous ne pensez pas qu'ils peuvent avoir disparu à l'heure qu'il est ?

— Oh si, dit Paul Hjelm. Vous ne croyez pas si bien dire.

\*\*\*

Un policier en tenue sortit en trombe de la station Odenplan et vomit aux pieds de Viggo Norlander.

Ah, songea Norlander en examinant ses chaussures italiennes toutes neuves avec un soupir intérieur. Je vois le *genre*.

Après avoir constaté que ses chaussures s'en tiraient indemnes et reçu les plus plates excuses du fonctionnaire, il se tourna vers Gunnar Nyberg, dont le regard disait : Ah. Je vois le *genre*.

*Le genre d'affaire.*

Ils étaient en train d'interroger des demandeurs d'asile au Norrboda Motel à Slagsta quand Hultin avait appelé :

— Je crois que vous devriez venir voir un truc.

Et ils étaient revenus en ville.

Tandis qu'ils se glissaient sous la rubalise rouge et blanche et

descendaient sous terre, guidés par un agent pleurnichard au teint grisâtre, Viggo Norlander se dit qu'au cours de l'année passée, il avait été couvert de vomi. Quelle différence, songea-t-il, entre le vomi d'enfant et le vomi d'adulte ! Et surtout le vomi de bébé, ces libations ténues, blanches, presque parfumées qui pleuvent comme un nectar sur les vêtements des jeunes parents. Et qui soudain changent de nature. Brusquement, elles se mettent à sentir... le vomi.

Une étape capitale dans la vie de tous les parents.

Cela s'était récemment produit chez les Norlander. Le célibataire endurci Viggo, devenu de façon assez surprenante père de famille sur ses cinquante ans, avait soudain remarqué que les vomis de sa petite Charlotte commençaient à sentir mauvais. Terrible découverte. Elle allait aussi bientôt se mettre à marcher. Du jour au lendemain, il s'était senti très vieux. Frappé par l'idée qu'il aurait pu être le père du grand-père de Charlotte.

Le père du grand-père.

Pour la première fois, il s'était demandé comment ferait Charlotte avec des parents aussi âgés. Il entra en crise. Elle dura plusieurs minutes – une très longue crise pour Viggo Norlander.

Le quai était désert. Sinistre. La station avait été évacuée et des bus de substitution mis en place entre Rådmandsgatan et Sankt Eriksplan. D'ici une demi-heure, il serait pourtant nécessaire de faire repartir la circulation. L'heure de pointe allait commencer en centre-ville, et les bus n'y suffiraient plus.

Viggo Norlander et Gunnar Nyberg disposaient donc d'à peine une demi-heure pour reconstituer la séquence des événements.

Hultin les avait aussitôt prévenus.

— Et pourquoi ? avait demandé Nyberg au téléphone.

Moment de silence. Nyberg entendait encore la voix de Hultin à la réunion du matin : « Toutes ces vagues intuitions commencent à me fatiguer ! » Hultin l'avait compris.

— Je sais, avait-il fait en baissant la voix. C'est vague. Mais ce n'est pas banal. Allez-y sur-le-champ.

— On peut rouler vite ? avait demandé Nyberg avec gourmandise.

Pour marquer son nouveau départ dans la vie, il avait changé sa vieille Renault toute pourrie contre une autre toute neuve. Après avoir à l'adolescence possédé une Renault 4, une très dangereuse 4L aux tôles fines comme du papier, il n'avait plus quitté la marque française. C'était l'amour de sa vie.

— Oui, avait dit Hultin, arrangeant. Vous devez rouler vite.

Et ils avaient roulé vite. Slagsta-Odenplan en un quart d'heure. Frôlant sans cesse l'aquaplaning.

Ils descendirent l'escalator. À la différence de la plupart des

stations de métro de Stockholm, le quai d'Odenplan était spacieux. Haut de plafond, il était ouvert, sans mur de séparation au centre. À peu près au milieu du quai, un jeune homme était assis, la tête bandée. Près de lui attendaient deux ambulanciers avec leur brancard et trois policiers en tenue. Plus près de l'escalier, à gauche du quai, une bâche en plastique. À côté, un policier. Et sur les voies, à gauche, d'autres bâches. Un technicien de la police scientifique tournait autour en photographiant.

Comme ils arrivaient en bas de l'escalator, l'agent dont le vomi avait manqué de deux centimètres les chaussures neuves de Norlander les avertit :

— J'espère que vous êtes prêts à voir ça.

Sa voix était à peine audible.

— Non, dit Norlander en soulevant la bâche la plus proche.

De l'autre côté de la bâche, Nyberg ne voyait pas ce qu'il y avait dessous. Norlander se figea. Sans broncher, il rabattit le plastique, se releva doucement et vomit sur ses chaussures italiennes toutes neuves.

Je vois le *genre*, songea Nyberg en tendant un mouchoir à son collègue.

Il se blinda, s'accroupit et leva un coin de la bâche. Là-dessous, le bas d'un corps. Il se contenta de cette constatation et se releva.

— Il avait quelque chose dans les poches ? demanda-t-il au policier qui montait la garde.

Celui-ci hocha la tête et lui remit un sachet plastique scellé. Nyberg aperçut dedans un trousseau de clés, un portefeuille et six téléphones mobiles.

— Tiens, tiens, tiens, murmura-t-il en empochant le sachet.

— Hamid al-Jabiri, dit l'agent. Vingt-quatre ans. De Fittja. Deux condamnations pour agression et vol aggravé.

— Voyez-vous ça, dit Nyberg en avançant le long du quai.

Sur un banc, Norlander essayait ses chaussures. Il le laissa à son nettoyage. Il respira alors profondément et dit à l'agent :

— Alors, on va voir le reste ? Au fait, votre nom ?

— Andersson, dit l'agent en pointant du doigt les autres bâches : Il y a trois morceaux, et c'est pas joli à voir.

Nyberg sauta sur la voie, suivi de près par Andersson, qui reprit :

— Le prochain est le pire. C'est de la bouillie. Thorax et tête. Enfin, ce qu'il en reste.

Nyberg souleva la bâche et constata qu'Andersson disait vrai. Il n'y avait pas grand-chose à en tirer. Il continua.

— Les deux morceaux suivants sont les bras, dit Andersson. Visiblement arrachés tous les deux. Mais un peu en meilleur état.

Norlander se pointa, le teint crayeux. Söderstedt est de retour ? s'étonna *in petto* Nyberg en l'aidant d'une main à descendre sur la voie.

— En selle ! fit Norlander en reniflant héroïquement.

Les deux dernières bâches étaient côte à côte, à peut-être dix mètres du reste du corps. Dans la première main, la droite, un couteau.

— Je vois, dit Nyberg.

Dans l'autre, un téléphone mobile.

— Sa dernière prise, dit Nyberg. Ça lui fait une belle jambe à présent.

Andersson rabattit la bâche et remonta d'un bond sur le quai. Curieusement, le spectacle macabre ne l'avait pas affecté. Les deux quinquagénaires se hissèrent plus laborieusement. Nyberg pesta. Après tout ce fichu régime, être encore à la traîne !

— On va causer à son collègue ? proposa Norlander, essoufflé.

— Adib Tamir, opina Andersson. Même curriculum : agressions et vol aggravé. Vingt-trois ans et un traumatisme crânien.

Ils se dirigeaient vers l'autre bout du quai quand un téléphone sonna. Nyberg et Norlander vérifièrent les leurs. Ça ne venait pas de là. Nyberg contrôla alors les portables dans le sachet plastique, en collant l'oreille dessus. Non plus. Il jeta un œil à Andersson, qui fit un geste d'impuissance.

— Mais bordel ! éclata Gunnar Nyberg en se précipitant vers l'autre côté.

Norlander et Andersson suivirent.

Ils sautèrent sur la voie. Nyberg arracha la bâche du bras gauche.

Dans la main, le téléphone sonnait.

Nyberg se pencha et tenta de desserrer les doigts. On aurait dit une pince. Il finit par y arriver. Il fit signe à Norlander et Andersson d'approcher. Ils se rassemblèrent tête contre tête, comme une équipe de hand avant un match.

Nyberg pressa alors le bouton vert.

Du téléphone se déversa une harangue incompréhensible. Une voix de femme, dans une langue étrangère. Puis un silence, suivi de ce qui était probablement un juron, puis plus rien.

Les trois policiers échangèrent des regards étonnés. Nyberg finit par s'ébrouer :

— Essayez de vous souvenir de ça. On va le noter, chacun de son côté.

— Mais pourquoi ? demanda Andersson, interloqué.

— Parce que c'était un message adressé à l'assassin, dit

tranquillement Gunnar Nyberg.



Cela semblait un assemblage aléatoire de lettres. Griffonnés sur la cuisse, à la volée. Et leurs versions ne se ressemblaient pas particulièrement.

« Epivu », songea le commissaire Jan-Olov Hultin. Était-ce aussi un assemblage aléatoire de lettres ?

Assis dans son bureau aseptisé, tandis qu'il pleuvait à verse contre la vitre, il comparait trois papiers à la lumière peu inspirante, tremblante, de néons moribonds. Il était 19 h 30, vendredi soir, et il ne devait plus rester que lui dans cette aile de l'hôtel de police qui hébergeait la Criminelle et le groupe A.

En tout cas, c'était une langue slave. Malgré les transcriptions plus ou moins fantaisistes, Hultin reconnaissait une consonance russe. Nyberg et Norlander partageaient son avis. Quelles étaient les autres langues slaves ? Le tchèque, le bulgare, le serbo-croate ? Le serbo-croate était-il toujours une langue ? Ou y avait-il désormais le serbe et le croate ? Il ne savait pas bien.

Il faudrait consulter un expert en langues. Le pauvre, ce ne serait pas une partie de plaisir.

Belle présence d'esprit de Gunnar Nyberg, soit dit en passant. Il ne cessait de progresser depuis que Hultin avait formé le groupe A pour résoudre l'affaire du Tueur d'élites, voilà une éternité. Le grizzly pataud semant la terreur dans la pègre était devenu un flic moderne, clairvoyant, aminci, surfant à l'aise sur Internet.

Hultin prit un autre document. Procès-verbal de l'audition d'Adib Tamir. Il le survola. Une femme seule, jolie, cheveux noirs mi-longs, blouson de cuir rouge, pantalon noir moulant, tennis noires. Une bande de petites racailles était aussi présente. Inconnus au bataillon. Ils avaient filé. Elle a commencé par donner un coup de pied à Hamid, armé d'un couteau. En plein visage. Puis a envoyé Adib, lui aussi armé d'un couteau, tête la première sur un banc. Il a perdu connaissance. À son réveil, il y avait plein de gens qui criaient. Il a vu les jambes de Hamid et ses tripes étalées à quelques mètres sur la voie et s'est à nouveau évanoui. Quand il est revenu à lui, le quai avait été évacué, il ne restait plus qu'une bande de flics. C'était tout. Il ignorait qui étaient les petites racailles. Des gosses qui traînaient avec eux. Il y en

avait toujours. Mais les pros, c'étaient eux. Bien sûr, il voulait bien faire un portrait-robot, mais il l'avait à peine vue. Elle leur tournait le dos, et ne s'était retournée que pour envoyer les deux gros durs au tapis en moins de deux.

Le mot de la fin : « Elle devait être agent secret, un truc dans le genre. »

Qui sait, Adib ? songea Hultin. En tout cas, elle avait attrapé par les pieds Hamid, armé de son couteau, lui avait fait traverser le quai comme une brouette et l'avait poussé sur la voie juste au moment où arrivait le métro. Puis avait disparu sans laisser de traces. Avec son blouson de cuir et tout le reste.

Mais son téléphone est resté dans la main de Hamid. Un agent du KGB aguerri n'aurait pas commis cette erreur.

Les événements de ces derniers jours ne commençaient-ils pas à converger ? Ne commençait-on pas à entrevoir une certaine cohérence ?

On avait montré à Adib Tamir les photos des huit femmes disparues du motel : Galina Stenina, Valentina Dontchenko, Lina Kostenko, Stefka Dafovska, Maria Bagriana, Natalia Vaganova, Tatiana Skoblikova, et Svetlana Petrouseva. Adib avait secoué la tête.

— Non. Non, pas du tout.

« Pas du tout » ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Hultin étala devant lui les photos d'identité des huit femmes et les dévisagea. Oui, il dut l'admettre. Il voyait ce que le « pas du tout » d'Adib signifiait. Ces femmes semblaient *rompues*. Leurs regards éteints. Sans vie. Aucune n'avait plus de vingt-cinq ans et toutes semblaient sensiblement plus âgées. La vie ne leur avait pas fait de cadeau. Elles avaient dû se prostituer depuis l'adolescence, comme toutes les filles de l'Est qui inondaient la Suède et l'Europe de l'Ouest. Une terrible vague d'avilissement de la femme déferlait sur le continent, et le monde occidental y participait activement.

Un bref instant, Jan-Olov Hultin se sentit mal. Malaise de son sexe, de son origine, de sa vie protégée, si protégée.

Puis il se remit au travail. D'après les techniciens, il n'était pas impossible de retrouver la trace de l'abonnement du mobile. On avait la carte SIM. L'abonnement n'était certainement pas suédois, mais ça ne devrait pas être un problème. On finirait par obtenir la liste complète des appels effectués et reçus.

Il attendait la fadette avec impatience.

En attendant, il pouvait jouer au puzzle. Les pièces étaient entre ses mains. Mais allaient-elles ensemble ?

Il s'était passé beaucoup de choses ces dernières vingt-quatre heures. D'un autre côté, il s'en commettait, des crimes, en vingt-quatre

heures, au Royaume de Suède. Les trois événements avaient-ils le moindre rapport ? Rien n'était moins sûr.

À y regarder de près, peut-être n'y avait-il là rien de criminel. Les huit femmes s'étaient peut-être tout simplement enfuies du Norrboda Motel de Slagsta : il en aurait fait autant à leur place. L'homme du Skansen ne fuyait peut-être que les démons de la drogue : le trou découvert dans la clôture n'avait pas forcément de rapport. Et même l'incident du métro relevait peut-être de la légitime défense.

Et pourquoi les trois événements auraient-ils obligatoirement eu un lien ?

Mais la foi peut déplacer des montagnes, c'est bien connu.

Jan-Olov Hultin s'attela donc au puzzle.

En premier lieu : pourquoi un lien ? Avec son métier et son intelligence, le groupe A – presque à l'unanimité – le pensait. Kerstin s'était certes un peu accrochée avec Paul, par Jorge interposé, mais il y avait là-dessous quelque chose de privé dont Hultin ne voulait rien savoir. Aucune indiscretion chez lui. Il pouvait ressentir de l'admiration, de la curiosité – mais pas faire preuve d'indiscretion. Tant que la vie privée n'empiétait pas sur le travail, il ne s'en mêlait pas. Bien sûr, il avait désormais un couple marié dans l'équipe, et ça fonctionnait mieux qu'on n'aurait pensé. Hultin n'était pas trop pour les directives et les règlements stricts. Il laissait ça à Mörner.

Il recommença : pourquoi un lien ? Parce que tout cela avait un parfum de criminalité internationale – ce qu'on y trouvait de plus suédois, c'étaient Hamid et Adib. Parce que tout s'était passé en très peu de temps – un jour et demi. Parce que rien n'était banal – les gloutons tueurs, les putes en cavale, la femme brutale.

Mercredi 3 mai, à 22 h 15, un homme probablement haut placé dans la pègre internationale est chassé dans l'enclos des loups au Skansen. Sa chaîne en or a été estimée à presque trois cent mille couronnes. Le fait que ses poursuivants empruntent un raccourci découpé dans la clôture indique une soigneuse préparation. On le *pousse* vers les loups. On prévoit qu'il va escalader la clôture, puis ressortir de l'autre côté de l'enclos. On s'est arrangé pour l'y attendre au tournant. On *vis*e sûrement les gloutons. De toute évidence, l'opération est soigneusement préparée – et la victime réagit exactement comme prévu. A-t-on aussi compté sur le sang chargé de cocaïne pour shooter les gloutons ? Dans ce cas, c'est vraiment sophistiqué.

On connaît probablement son Ellroy.

Jeudi 4 mai, un peu après 2 h 30, huit prostituées des pays de l'Est disparaissent de l'annexe d'un camp de réfugiés. Cela se produit donc quelques heures plus tard, la même nuit. Quel pourrait être le lien ?

C'est peut-être Sara Svenhagen qui s'en est approchée le plus près – au moment où un certain commissaire l'a mouchée pour ses « vagues intuitions ». Si un lien existe – et c'est encore là le maillon faible du raisonnement –, de deux choses l'une : soit l'homme du Skansen était leur protecteur, et elles ont été dans la foulée kidnappées ou, au pire, assassinées. Soit l'homme du Skansen était une menace, on l'a supprimé et ces femmes ont retrouvé leur liberté. Dans les deux cas, le type était leur maquereau, gentil ou méchant. Et les gentils maquereaux ne courent pas les rues...

Hultin fouilla dans les procès-verbaux des auditions de Slagsta. En bon employeur post-industriel, il les compta. Deux pour Norlander, quatre pour Nyberg, sept pour Svenhagen – et douze pour Holm. D'accord, Norlander et Nyberg avaient quitté les lieux quelques heures plus tôt, mais entre deux et douze, la différence était nette. Ces dames avaient en plus déjà abattu quelques auditions la veille. En tout, il y avait une trentaine de dossiers.

Mieux, Kerstin Holm s'était fendue avant le week-end d'un mémo résumant la situation. S'il devait un jour – contre toute attente – prendre sa retraite, elle apparaissait de plus en plus clairement comme sa remplaçante naturelle. Elle aurait dû depuis longtemps être promue commissaire. Comme d'ailleurs Hjelm, Söderstedt, Chavez, Nyberg, oui, tous – sauf Norlander, pensa-t-il méchamment.

*Deux malheureux interrogatoires.*

Il résuma le résumé de Holm. Malheureusement, personne à Slagsta ne se souvenait d'un homme en costume rose clair avec une grosse chaîne en or. En revanche, il avait dû se produire quelque chose une semaine plus tôt. Plusieurs clients, après s'être beaucoup fait prier, avaient témoigné d'un net changement d'humeur chez les huit femmes. Elles semblaient toutes très inquiètes, mais refusaient d'en parler. « Elle baisait comme une putain de machine » : c'était l'appréciation au sujet de Maria Bagriana d'un habitué, vigile dans le voisinage et accro au sexe.

*Jolie formulation.*

Deux voisins s'étaient rappelé le bruit d'un gros véhicule à moteur tôt jeudi matin. « On aurait dit le camion des poubelles, avait dit une vieille dame, une certaine Elin Belin, mais pourquoi serait-il passé si tôt, à 3 h 30 ? » L'autre voisin, un boucher au chômage qui « n'avait pas dormi plus de six heures ces six derniers mois », avait affirmé qu'il était presque 4 heures quand il avait entendu « quelque chose comme un bus urbain égaré, parce qu'ici il ne passe pas de bus de nuit digne de ce nom, et vous qui êtes de l'administration, vous pourriez peut-être transmettre ma réclamation à la direction des bus de Stockholm ». C'était tiré d'un des rares interrogatoires de Viggo Norlander, ce qui était assez étonnant : comment avait-il pu lui demander ça, à lui ?

Tout le monde voyait bien qu'il n'avait pas la tête de l'emploi.

L'information la plus intéressante émanait de Jörgen Nilsson, le directeur. Moyennant quelques pressions – Kerstin n'y était visiblement pas allée de main morte avec lui –, il avait admis connaître un maquereau. Dès novembre, il avait été approché par un homme qui voulait s'assurer qu'il ne lui mettrait pas de bâtons dans les roues : il lui avait offert un libre accès aux chambres 224 à 227 contre son silence. Nilsson ne s'était pas privé d'en profiter. « Un habitué », s'était indigné un dentiste somalien logé chambre 220 en se levant de son tapis de prière. Holm avait fini par réussir à traîner Nilsson chez le dessinateur de la police qui avait composé sur ses indications un bon vieux portrait-robot. Dès demain, on le comparerait à tous les fichiers. Mais il y avait de grandes chances pour que ce maquereau fantôme *ne soit pas* l'homme des gloutons.

La sonnerie de son téléphone le fit sursauter.

— Je me doutais bien que tu étais encore là, éructa une voix rauque à l'autre bout du fil.

— Visiblement toi aussi, Olfie, dit Hultin tandis que les battements de son cœur se calmaient.

— Je ne m'appelle pas Olfie, martela le chef du laboratoire de la police scientifique Brynolf Svenhagen. C'est mon mal élevé de gendre qui me traîne comme ça dans la boue ?

— Le plus souvent, ce sont les cochons qui se traînent dans la boue, lâcha Hultin.

Le silence se fit à l'autre bout du fil. Apparemment, Svenhagen ramait pour trouver une repartie assassine. Comme les reparties assassines n'étaient vraiment pas le fort du sévère technocrate, il se taisait.

Un silence qui en dit long, pensa Hultin.

Svenhagen finit par enchaîner gauchement :

— Bon, alors, tu la veux, cette info, ou non ? J'ai travaillé d'arrache-pied pour ça. Je te rappelle qu'on est vendredi soir.

— Très volontiers, fit Hultin en arrondissant les angles. Merci, allait-il jusqu'à ajouter.

Il n'en fallait pas plus pour attendrir Svenhagen. Il lâcha, au débotté :

— J'ai une liste complète des appels envoyés et reçus depuis les chambres 224, 225, 226 et 227 du Norrboda Motel à Slagsta. Ça pourrait t'intéresser ?

Cela avait beau être du plus haut intérêt, Hultin enragea plus qu'il ne se réjouit. Il avait tout bonnement oublié les téléphones des quatre chambres du motel. Était-il en train de perdre la main ? Ces éclipses temporelles étaient-elles plus alarmantes qu'il ne l'avait décidé ?

S'agissait-il d'un caillot en train d'inexorablement obstruer un vaisseau étroit de son cerveau ?

— Tu es toujours là, Jan-Olov ? s'inquiéta Brynolf Svenhagen.

— Oui, dit Hultin, et, se ressaisissant : Parfait, Brynolf. Tu peux m'envoyer ça ?

— C'est déjà dans le fax, se rengorgea Svenhagen.

En attendant que le fax se mette en route, Hultin regarda sa montre. Il était 20 h 13. Bientôt douze heures après l'éclipse qui avait rompu le continuum spatio-temporel. « Vingt heures, seize minutes, dix secondes. Bip. »

Il était peut-être déjà retombé au fond du trou noir...

L'appareil se mit en branle et ramena le bon commissaire à la réalité – concept qui le laissait pourtant sur sa faim.

La *réalité*...

Hultin regarda le fax sortir en se demandant si c'était vraiment dans la réalité qu'il se trouvait. Il resta un bon moment à regarder fixement l'appareil cracher du papier. Krrr-krrr-krrr-prritt. Un tas se formait. Le temps s'abolit en monotonie hypnotique. Krrr-krrr-krrr-prritt. Krrr-krrr-krrr-prritt. Krrr-krrr-krrr-prritt. Krrr-krrr-krrr-prritt.

Une paire d'yeux le fixait dans le noir. Il sursauta violemment et regarda sa montre : 20 h 33 – exactement comme ce matin, quand il n'était que 8 h 16. Mon Dieu, pensa-t-il. Je ne rêve pas.

Paul Hjelm était là avec sa veste en lin bien trop légère, un parapluie constellé des emblèmes de la police et des écouteurs aux oreilles. La main qu'il avait levée en signe d'au revoir retomba en hésitant à travers l'espace-temps.

— Est-ce que ça va ? hurla-t-il.

— Pas la peine de crier, dit Jan-Olov Hultin, les yeux rivés sur sa montre.

La trotteuse avançait – mais n'allait-elle pas beaucoup trop vite ? Que faisait Paul ici ? Était-ce déjà le matin ? L'heure de la première réunion au QG ? Avait-il passé une demi-journée dans ce trou noir ?

— Pardon, dit Hjelm en ôtant ses écouteurs. *Kind of Blue*. Miles Davis.

— La musique, c'est après le boulot, lâcha Hultin, désorienté.

Paul Hjelm le dévisagea avec un peu trop d'insistance.

— Tu n'es pas dans ton assiette, Jan-Olov, finit-il par dire.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici, à cette... heure ?

— J'allais rentrer. J'ai parcouru tout le dossier, et je mettrais ma main à couper que ces affaires sont liées. Mais et toi, qu'est-ce que tu fabriques ?

Hultin resta muet. Il passa la main sur le bord de son bureau. Oui,

pensa-t-il, c'est bien la réalité. L'espace n'est pas le temps. Je suis dans le temps autrement que dans l'espace. Me voici ici, et maintenant. Rien à faire du reste. Il se tourna alors vers le fax. Un dernier krrr-krrr-krrr-pritt, et le tas était complet. Il s'en saisit, tassa les feuilles sur son bureau et asséna :

— De la dilatation gravitationnelle. Tu devrais essayer. Ça donne du recul sur l'existence.

Hjelm demeura bouche bée. C'était très amusant à voir.

— Où est le mobile du métro ? demanda Hultin en haussant le ton.

— Dans mon bureau, répondit Hjelm en baissant le ton.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? Pourquoi n'est-il pas au labo ?

— Je le leur ai emprunté quand ils ont fermé boutique pour le week-end. Je voulais le regarder de plus près.

— Parfait, dit Hultin. Va le chercher.

— Pas d'autres empreintes digitales que celles de Hamid al-Jabiri, au fait. Mais comment fait-on pour ne pas laisser d'empreintes sur son propre mobile ?

— Va le chercher, répéta Hultin.

Hjelm sorti, il parcourut rapidement l'énorme tas de papier craché par le fax. Il trouva aussitôt ce qu'il savait qu'il allait trouver.

Hjelm revint avec le mobile.

— Pose-le sur la table, dit Hultin, le combiné de son fixe à la main.

Il composa un numéro.

Le mobile se mit à sonner.

Ce n'était pas une surprise.

— Maintenant, dit le commissaire Jan-Olov Hultin, il n'y a plus qu'une seule affaire.

C'était le week-end. L'« unité spéciale pour les crimes de catégorie internationale » était en congé. Toute la bande. La pluie avait en plus cessé dans la région de Stockholm, ce qui permettait à chacun de s'adonner à ses loisirs préférés.

Jan-Olov Hultin sortit en forêt, juste en face de sa maison sur le lac Ravalen, de l'autre côté de son jardin tellement envahi de mauvaises herbes qu'il en était plus sauvage que la forêt elle-même et, à couvert, braqua les lentilles fendues de ses jumelles sur des oiseaux migrateurs revenant vers le nord. C'était comme si l'espace-temps se segmentait. Gunnar Nyberg monta à Östhammar rendre visite à la famille de son fils Tommy. Il emporta ses baskets et trouva le temps d'un tour de jogging, malgré Benny, bientôt trois ans, qui ne voulait pas lâcher son grand-père. Il resta accroché à son cou pendant cinq kilomètres – ça, c'était du sport. Viggo Norlander parvint presque tout le samedi sous la couette avec sa compagne Astrid et la petite Charlotte, qui tentait infatigablement de marcher en se tenant au bord du lit. Elle ne prêta pas la moindre attention aux activités singulières de ses parents un peu sur le retour. Kerstin Holm avait un grand concert avec orchestre et tout le tralala à l'église Sankt Jakob, où elle chantait alto dans le chœur paroissial. *Requiem* de Mozart. Pendant les minutes condensées et enluminées d'or du *kyrie*, elle sentit clairement l'os aminci de son crâne entrer en vibration et la mettre en contact direct avec le grand Tout. *Kyrie eleison. Christe eleison. Kyrie eleison.* Voilà tout le texte. Seigneur, prends pitié. Christ prends pitié. Seigneur prend pitié. Les jeunes mariés Jorge Chavez et Sara Svenhagen firent une longue promenade dans le quartier de Vasastan et échouèrent sur un banc de Vasaparken où ils se mirent, d'abord très calmement, à discuter les avantages et les inconvénients de faire des enfants. Ils finirent par se jeter à la figure des noms d'oiseaux. Quand une vieille dame en perruque les menaça d'appeler la police, ils battirent en retraite et rentrèrent dans leur tout nouveau trois-pièces faire l'amour, aussi éperdus que muets.

Ce n'était pourtant pas un week-end ordinaire. Aucun d'entre eux, pas même Viggo Norlander, ne put éviter de penser au moins une fois par heure à une certaine affaire.



En particulier Paul Hjelm. Il était en famille sur l'île de Dalarö. Depuis quelques années, ils louaient une bicoque menaçant ruine située sur un fantastique terrain isolé en bord de mer, avec son propre ponton – certes vermoulu. Sa propriétaire était une vieille dame pleine de vie mais clouée sur un fauteuil roulant, qui avait été jadis la première Suédoise à pratiquer la boxe. Hjelm ne savait pas bien si elle ignorait les règles universelles du Marché – ou si le Marché n'était tout simplement pas encore arrivé jusque-là. C'était dans ce cas la dernière oasis de ce genre au monde. Maja – ainsi se nommait l'ex-boxeuse – aurait pu tirer trois ou quatre millions du seul terrain. Au lieu de quoi elle le louait à l'année aux Hjelm pour sept mille couronnes et continuait d'habiter son petit deux pièces au centre de Handen. Une fois par an, Maja venait leur rendre visite et passait une nuit dans son ancienne chambre. C'était d'habitude le premier week-end de mai – après, il faisait trop chaud, on avait, *dixit*, « l'entrejambe en nage ».

Assise sur la véranda, humant à pleins poumons l'air marin dans la fraîcheur du soir, elle lâcha soudain :

— Il faut dire que ça n'était pas facile d'être lesbienne en ce temps-là.

Comme elle leur réservait une surprise à chacune de ses visites, Paul et Cilla se contentèrent de la regarder discrètement en attendant la suite. Qui ne tarda pas :

— Ça pour sûr, dit-elle en prenant les époux sous ses bras chenus mais solides. C'est un vrai nid de scandale que vous louez, mes enfants. Oh là là, quelles orgies nous faisions, ici ! Pas un seul mecton à l'horizon. Rien qu'un tas de nymphettes se baignant toutes nues. Les dames du voisinage en devenaient hystériques. Leurs maris ne protestaient pas aussi vigoureusement, je peux vous le dire.

— Et certaines des dames du voisinage sont toujours en vie, si je comprends bien, dit Paul Hjelm.

Maja éclata de rire et lui boxa le haut du bras. Il sut aussitôt qu'il aurait un bleu.

— J'oublie tout le temps que tu es détective. Tu as une tête de détective, Paulus.

— Je trouve aussi, dit Cilla d'un ton glacé.

— Tout doux, tout doux, les gronda Maja. Gardez vos scènes de ménage pour plus tard. Vous avez du monde. Et je veux bien un autre Martini dry, merci. Un peu plus dry cette fois, si c'est possible.

— Il va bientôt falloir le distiller nous-mêmes, dit Paul en regardant Cilla à la dérobée.

Il alla servir un autre Beefeater pur à Maja, hilare.

— Tu as tout à fait raison, fit-elle plus sérieusement une fois son verre à la main. Ces dames ont séduit des messieurs de la haute, se

sont installées dans leurs magnifiques propriétés – et se sont retrouvées voisines d’une bande de nudistes nymphomanes. Pas banal quand on se marie dans le monde et qu’on s’attend à une vie sous cloche. Tant qu’une seule de ces pimbêches sera encore en vie, je ne vendrai pas. Et ne vous inquiétez pas, mes enfants, ces vieilles peaux sont dures à cuire.

Cilla se leva, sans but réel. Le dos tourné à la table, elle lança :

— Je vais vous dire pourquoi il a une tête de détective. C’est parce qu’il est toujours en train de ruminer une affaire. En tout cas, il n’est jamais vraiment là.

— Pardon d’être là, se rembrunit Paul.

— Une affaire ? s’exclama Maja, aux anges. Passionnant ! Allez, Paulus, je veux en savoir plus.

— Paulus, éructa une voix en pleine mue à l’intérieur de la maison.

— Les enfants sont là ? s’étonna Maja. Je croyais que vous les aviez laissés en ville ?

— Laissés en ville, rabâcha la voix à demi étouffée.

Paul Hjelm soupira.

— Je vis avec un perroquet, dit-il en se tournant vers Cilla.

Toujours de dos, elle grommela :

— Il doit juste venir de se réveiller.

— Un vrai perroquet ? dit Maja avec dégoût. C’est repoussant.

— N’est-ce pas ? renchérit lâchement Paul.

— Je n’aime pas les bêtes, continua la vieille dame en sirotant bruyamment son Beefeater. Ça remonte à mon enfance. Il y a des gens qui ont la phobie des bêtes. Pas la phobie des serpents, des araignées ou des vaches, mais la phobie des bêtes en général. Au moindre contact avec le monde animal, c’est la panique. C’est assez ennuyeux.

— Vous n’avez pas l’air de quelqu’un qui panique pour un oui ou pour un non, dit Cilla, sans se retourner.

— Panique est peut-être un grand mot, reconnut Maja. Mais ça existe. L’authentique phobie des bêtes. Je l’ai vue de près. Je venais ici avec une minette dont j’étais amoureuse, une fille de la ville, ça devait être à la fin des années 1950, et la fois où j’ai péché à la cuillère un brochet dans la baie, elle a paniqué et hurlé à en avaler sa langue. Je la lui ai ressortie de la gorge avec l’hameçon. Quand je l’ai revue quelques années plus tard, elle m’a dit qu’elle avait toujours le goût du poisson cru dans la gorge.

Paul s’esclaffa, se resservit une rasade de Beefeater et dit :

— Si je n’avais pas l’interdiction de parler d’une affaire en cours, je pourrais vous en raconter, sur la phobie des bêtes.

— Phobie des bêtes, gueula le perroquet à l’intérieur de la bicoque.

Paul et Maja éclatèrent de rire. Même Cilla ne put se retenir. Elle rit, revint du coup s'asseoir à table, se versa un énorme Beefeater, en but la moitié en une gorgée et dit :

— Allez, bordel. Je lève ton devoir de réserve. Autant que tu te sortes ça de la tête.

Et Paul Hjelm raconta. Tandis que la nuit tombait sur la baie de Gränöfjärden et transformait la grisaille du jour en crépuscule scintillant d'or, il parla de gloutons dopés à la cocaïne et de prostituées d'Europe de l'Est, du destin singulier d'un voleur de téléphones portables et de poursuivants invisibles au Skansen, d'une femme brutale en blouson de cuir rouge et des frasques indignes d'un directeur de camp de réfugiés. Maja l'écoutait, ravie, manquant à plusieurs reprises de tomber de sa chaise. Elle saupoudra le récit de ses commentaires, tantôt futiles, tantôt sensés. Mais le plus encourageant était que Cilla elle aussi semblait écouter, pas seulement parce qu'elle était un peu ivre et lasse, ni parce qu'elle avait promis, mais par réel intérêt.

Quand il eut terminé, le soleil frôlait encore la surface de l'eau. Paul prit la main de Cilla et Maja dit :

— Allez, les tourtereaux, descendez jusqu'au ponton et inspirez-vous de cette atmosphère. Moi je rentre au garage.

— Vous allez vous en sortir ? demanda Cilla.

Maja posa sa main sur les leurs réunies.

— Au pire, j'attendrai étalée par terre. Ce ne sera pas la première fois.

Ils descendirent au bord de l'eau. Le ponton, chargé désormais d'un passé scandaleux, avançait dans un scintillement orangé, telle une vieille épave noire sur une peinture romantique. Comme il n'y avait pas un brin de vent à perte de vue sur la baie de Gränöfjärden et que quelques Martini très secs avaient coulé dans les gosiers, la soirée de mai ne semblait pas trop froide. Une fois sur le ponton, Cilla se déshabilla, lentement, en silence, comme une évidence, jusqu'à se retrouver nue dans la sombre lueur orangée. La tête de Paul tourna un peu. Il contempla ce corps blond nimbé de lumière, qui avait marqué toute sa sexualité. Il avait devant lui la mère de ses deux enfants désormais en âge d'en avoir eux-mêmes, et elle était jeune. Éternellement jeune. Elle passa voluptueusement la main dans sa chevelure blonde en désordre. Il comprit que c'était un cadeau de printemps. Il s'approcha et la serra dans ses bras. Elle lui ôta ses vêtements. Cela faisait longtemps. Quand il fut enfin lui aussi entièrement nu, ils restèrent enlacés sur le ponton verrouillé, dans une lumière mourante. Il la souleva, elle passa ses jambes autour de lui, s'ouvrit, il la pénétra et le noir se fit sur le ponton. D'un coup, la baie

de Gränöfjärden s'éteignit et le monde se figea. Le temps disparut, plus de limites, et tout était un. Elle se retira, resta au-dessus de l'abîme perchée à la pointe extrême de sa tige, puis le reprit en elle aussi profond qu'elle put, et il se retira alors pour se coucher sur le dos parmi les vêtements épars, elle descendit lentement sur lui, l'entoura, et ce qui les unissait les dépassait l'un et l'autre. Elle le chevaucha alors au rythme des petites vagues qui s'échouaient sur la plage, provoquées dans le miroir de la baie par les seuls mouvements du ponton branlant. Et la terre semblait se soulever, s'approcher, se presser vers eux, et le ciel sombre descendait, descendait jusqu'à être criblé de points lumineux, et la lumière d'un autre monde, meilleur, caché derrière, enfonçait des coins dans le noir et s'approchait de plus en plus, montait et descendait, c'étaient des sons, des mouvements, des dessins qui se propageaient à la surface de l'eau, et la lune se leva, couvrit les ténèbres d'un fin voile de lumière, un ponton de lumière qui les menait vers ce monde meilleur, et ils y pénétrèrent, il leur sourit, et tout n'était que lumière et scintillement et à la fin une seule explosion lumineuse qui leur parlait de cet ailleurs pourtant toujours présent ici et maintenant, et tous les sons n'étaient que des rythmes qui se déversaient par tous les trous ouverts dans la noire couverture de la voûte céleste pleine de lumière qui jaillit, déferla et se vida et les sons étaient lumineux et la lumière sonore et c'était fini.

Et tout redevint silencieux sur le petit ponton.

Alors un téléphone portable sonna.

Leurs visages étaient unis. Ils ne se voyaient pas, ils se sentaient. Il secoua doucement la tête.

Elle hocha la tête.

Et ce hochement contenait une profonde compréhension, il le sentit en fouillant dans le tas de vêtements pour répondre.

Il ne dit pas un mot. Tout ce qu'elle entendit fut le petit clic quand il ferma son portable.

— Ton histoire n'est pas tout à fait finie, c'est ça ? dit-elle en lui caressant la tache rouge qu'il avait à la joue.

— Non, dit-il à voix basse. Pas tout à fait.

Depuis cinq jours, il était en route – cela lui semblait toute une vie. Et d'une certaine façon, c'était le cas. Il comprenait que son errance touchait à sa fin. Une transformation allait avoir lieu.

La présence était désormais plus forte. Elle commençait à se sentir physiquement, comme un vieil ami attendu depuis longtemps. Plus d'un demi-siècle. Deux vieux, très vieux messieurs venaient à la rencontre l'un de l'autre des deux côtés d'une feuille entièrement griffonnée. Comme s'il allait bientôt arriver à destination, chez lui.

Et là, quelqu'un l'attendait.

Fidèle contre vents et marées.

Les images étaient partout. Elles affluaient en lui. Il devait invoquer le fleuve des morts pour pouvoir le franchir, pour avoir la permission de mourir. Il avait aussi besoin d'un passeur. C'était lui qui l'attendait. Lui qui le transporterait de l'autre côté. Et il n'aurait de cesse avant qu'il n'ait atteint le fond de l'entonnoir. Mais tout valait mieux que l'errance sans sépulture au bord d'un fleuve qui n'existait pas. L'errance d'Ahasvérus. Maintenant le fleuve était là. Et là commençait le supplice éternel.

Il avait hâte.

De temps à autre, il avait la permission de sortir la tête du flot des images. Pour reprendre haleine. Il se remémorait alors son trajet des cinq derniers jours. L'itinéraire de chaque journée formait une lettre. La première était un E, un E majuscule. Le deuxième jour formait apparemment un P.

Les images étaient inexorables. Elles lui laissaient peu de répit. Leur flot le submergeait. Mais le récit manquait. Les images ne collaient pas ensemble. Elles étaient sans ordre. Au moment même où elles s'ordonneraient, il serait prêt. Son errance terminée.

Des bras sont sur lui, des jambes sont sur lui, de maigres, si maigres jambes, de maigres, si maigres bras. Il est sous un tas de corps. Morts. Un de ces morts est un homme sans nez, il gît sur le sol du salon à Tyresö, une main qui tient un couteau de cuisine se retire et, à son poignet, des chiffres en train de s'en aller. Et le voilà à l'envers, on enfonce un fil de fer dans sa tempe, il ne sent rien, alors que sa douleur devrait être insensée. Et ce n'est pas lui qui est à

l'envers, c'est l'homme qui l'attend, fidèle contre vents et marées sur la rive révélée par le fleuve des morts. Et ce livre où il écrit, qui ne parle que de douleur, de douleur, et encore de douleur, où s'en va-t-il ? D'où vient-il ? Est-ce lui qui écrit sa propre histoire ? Et il ouvre la porte de sa maison, et trouve là un homme sans nez, puis cet homme sans nez gît mort devant lui. Puis il voit un très jeune homme blond en uniforme. Ce très jeune homme blond en uniforme tient à la main un fin fil de fer. À côté de l'homme blond, un homme plus brun. Il a une tache de vin au cou. En forme de losange. Et derrière les deux hommes, dans un contre-jour étrange, artificiel, apparaît un troisième homme, qui tient lui aussi un fil de fer à la main, il devrait le voir, mais ne le voit pas. Et l'homme sans nez dit « Shenkman », absolument immobile il le regarde, puis l'homme sans nez répète « Shenkman », cette fois en se montrant lui-même, se fendant d'un large sourire qui couvre tout son visage, et là, il remonte à la surface du fleuve et voit que la station de métro s'appelle Sandborg.

Alors il est près du but. L'itinéraire du jour lui apparaît clairement. Il forme un U. aujourd'hui, il a voyagé en U. C'est la dernière lettre. Et hier, comment a-t-il voyagé ? Il lui faut rentrer en lui-même et refaire le trajet. Lentement apparaît un signe. Une lettre.

Comme le train quitte le quai, il remarque qu'il ne roule plus dans un tunnel. Il est en surface. Même si c'est le soir et qu'il n'y a plus beaucoup de lumière. Le soir tombe, pense-t-il, et la présence est maintenant tellement tangible. La mort est à ses côtés, elle voyage avec lui, c'est quelqu'un de tout à fait ordinaire.

Sauf qu'elle s'estombe, les contours de la mort s'estompent. Pourquoi ? Ne peut-il donc pas encore mourir ? Ou n'est-ce pas la mort qui le poursuit ? D'autres... créatures ?

Tout redevient impénétrable.

Un fouillis. Des bras, un homme sans nez, trois hommes à contre-jour, des chiffres qui s'éloignent, un fin fil de fer, un visage à l'envers, un livre en train de s'écrire, des jambes, de maigres, si maigres jambes, une puanteur au-delà des mots.

La lettre de la veille était un V. La chose lui apparaît très clairement alors que le métro s'arrête à la station Skogskyrkogården et qu'il descend, mal assuré sur ses jambes. C'est absolument clair. Il suit une carte intérieure.

La nuit tombe lentement autour de lui. Appuyé sur sa canne, il traverse la rue et entre en trébuchant dans le grand cimetière. Telles des balises, les réverbères éclairent son chemin et, ici et là, un lumignon luit sur une tombe. La ville se dilue, la forêt gagne. Seules les rangées de tombes distinguent ce lieu d'un sous-bois. Sous ses pieds circulent les morts. Les arbres, les buissons puisent leur nourriture des corps en putréfaction. Un instant, il lui semble que la

végétation a ici quelque chose de particulier.

Comme si les plantes nourries sur les cadavres prenaient une forme différente.

Il trébuche dans le soir printanier. Le parfum du renouveau se mêle à la puanteur du passé. Un voile de pourriture flotte sur le cimetière. Les tombes chrétiennes l'ont toujours mis mal à l'aise – il commence enfin à comprendre pourquoi.

Les arbres aux formes étranges sont absolument immobiles. Pas un brin de vent. Il sent pourtant une sorte de présence qui n'est plus celle, rassurante, de la mort. La mort bienveillante l'a quitté. La présence est tout à fait tangible, mais elle reste vague, comme un mirage. Des créatures semblent glisser juste à l'extérieur de son champ visuel.

Il ne faut pas céder à l'effroi. Ne pas sombrer dans le marécage de la peur. Il se maintient péniblement à la surface. Gymnastique cérébrale. Cinq jours durant, il a été en route. Il manque une lettre à son voyage. La lettre du milieu. Le voyage de l'avant-veille. Il essaie de s'en souvenir tandis qu'il s'enfonce en trébuchant dans le cimetière. Un cri d'animal. Une chouette qui hulule.

Il se souvient que, très loin au nord de la ville, il est sorti du métro pour faire sans raison un tour en bus. Qui a formé un cercle – ou un point.

Le point sur un i.

La troisième lettre est un i. Cela signifie que toutes les autres lettres, à part le E initial, sont des minuscules.

Sans s'en rendre compte, il a laissé derrière lui les tombes chrétiennes. Il est entré dans Beit Ha Haïm, le secteur de la communauté juive. Sur plusieurs tombes, des petits tas de pierres. En haut de chaque stèle, des lettres hébraïques : « Ici repose. » Tout en bas, cinq lettres qui signifient : « Puisse son âme entrer dans l'alliance éternelle. » Il se sent chez lui. Et pourtant pas du tout.

Il voit alors du coin de l'œil une ombre glisser derrière un arbre. Et une autre.

Il s'immobilise. La chouette hulule de nouveau. C'est un bruit de mort, ce qui est tout à fait logique. Là, il remet en ordre les cinq jours de son dernier voyage. Cinq lettres, qui s'alignent comme des cartes à jouer. E, p, i, v, u. Epivu.

Ça ne veut absolument rien dire. C'est tragique de mourir avec sur les lèvres une énigme non résolue. Il rit en silence. Rire jaune.

Mais alors, curieusement, les images elles aussi se rangent dans l'ordre, comme des cartes à jouer, un ordre clair comme de l'eau de roche.

Il se remet en mouvement. Ce n'est pas grand-chose. Il titube, à moitié accroché à sa canne. Toute la nature alentour semble voilée

d'ombres mouvantes, les arbres semblent se mouvoir, une forêt qui s'approche, il saisit la première carte et la regarde.

Et toute sa vie change de nature.

Il voit alors dans la pénombre que plusieurs stèles ont été renversées. L'une est brisée en morceaux. Bien entendu, c'est elle. Celle vers laquelle il a été tout ce temps en route. Il a un rire bref. Il entend son propre rire, qui sonne creux. Incroyablement creux.

Tout à fait logique que cette tombe soit brisée. Il s'agenouille devant et lève la tête. Au loin, il distingue quelques silhouettes. Ça crie, ça jette des bouteilles, ça renverse une tombe là-bas, ça a le crâne rasé. Il ricane et passe un doigt sur la pierre brisée. Il est déçu. Des skinheads doivent-ils sceller son sort ? Ce serait si... banal.

Il passe en revue en son for intérieur les images soigneusement classées. Il s'agit bien de cette fameuse clairvoyance juste avant la mort. Sa vie qui défile.

Oui, pense-t-il. C'est tout à fait, tout à fait clair. Bien sûr. C'est comme ça que ça s'est passé.

Et il était bien sûr impossible de vivre avec ça.

Il comprend alors aussi les lettres. « Epivu ». Bien sûr.

Il suffit de changer de perspective.

Il n'y avait pas de point sur le i.

Et ce n'était pas aux skinheads de sceller son sort. Tant mieux. C'était plus juste ainsi.

— Vous m'avez longtemps poursuivi, dit-il à haute voix, et il ne sait pas dans quelle langue il parle.

— Oui, répond une voix de femme. Assez longtemps.

Il sent qu'on le soulève. Il fait nuit noire. Ténèbres immémoriales. Un vent froid se met à siffler. Son corps tourne. Tout est à l'envers. Il voit la lune percer entre ses pieds. Il entend éclater le chant lumineux des étoiles. Et il voit s'assombrir les ombres de la nuit.

À présent, il voit un visage. À l'envers. C'est une femme qui l'a attendu fidèlement contre vents et marées durant plus d'un demi-siècle et qui, à présent, lui fait passer le fleuve des morts qui a enfin, enfin déferlé. Et cette fois, c'est lui qui est à l'envers.

Vient alors la douleur.

Avec un demi-siècle de retard.

Et elle est exactement comme il l'avait imaginée.



— Mais nom d'un chien, dit Jan-Olov Hultin. Tu sens le gin ?

— Pas du tout, dit Paul Hjelm. Peut-être un peu le Martini dry.

La lune sortit doucement de derrière un nuage, et l'endroit changea de caractère. Ce n'était plus une obscure forêt primitive grouillant d'une vie invisible, c'était la demeure âpre, cruelle et pétrifiée de la mort. Avec la lune apparurent les pierres tombales, une à une, comme dans un poème d'Edward Young.

Poésie funéraire.

— Les autres sont là ? demanda Hjelm.

— Le seul que j'ai réussi à joindre est Gunnar, et il était à Östhammar. Les autres avaient éteint leur portable – et je peux les comprendre. Mais toi, comment diable es-tu arrivé jusqu'ici ? J'espère que tu n'as pas pris le volant...

— Taxi, lâcha Hjelm, tandis qu'ils s'engageaient sur l'étroit sentier qui conduisait du cimetière chrétien au carré juif.

Les tombes y étaient un peu différentes mais, au fond, c'était la même chose.

Un endroit pour les morts.

— Allez, je t'écoute, dit Hjelm, alors qu'après un coude du sentier un tas de policiers en uniforme leur apparaissait.

Ils semblaient pâles à la faible lueur du clair de lune, entourés de la réglementaire rubalise rouge et blanche. Les deux officiers de police se glissèrent parmi eux.

— Je commence sans paroles, dit Hultin en adressant un signe de tête à un agent.

Il trifouilla dans le noir et un puissant projecteur s'alluma. Hjelm fut immédiatement ébloui. Quelque part dans la mer de feu qui lui rongeait la vue, derrière ses paupières, il devina un homme. Et, quand les flammes s'estompèrent, il vit – toujours de derrière ses paupières – que l'homme était à l'envers. Il se risqua alors à ouvrir les yeux.

Les choses devinrent plus claires.

À un chêne était pendu un très vieil homme. Ses pieds étaient attachés par une corde qui montait dans l'arbre. Ses mains traînaient sur le gravier. Les mèches grises de ses cheveux touchaient presque

terre, juste à côté d'une canne et d'une stèle brisée. Et de sa tête, à la hauteur de la tempe, sortait un mince fil de fer, solidement planté. Sur le visage du vieil homme se lisait un étrange sourire.

C'était un spectacle étonnant, sinistre, dans la lumière crue du projecteur. Comme la scène finale d'une pièce de théâtre. Une tragédie antique.

— Nom de Dieu, dit Paul Hjelm.

Hultin pinça plusieurs fois la corde, comme une contrebasse. Une note déchirée se propagea dans la nuit.

— Les pieds sont attachés par un nœud plat à une corde de huit millimètres de diamètre en polypropylène rayé rouge et mauve.

— Crime raciste ? demanda Hjelm en montrant la stèle brisée.

— Apparemment, dit Hultin. Il y a d'autres tombes profanées un peu plus loin. Et des bouteilles d'alcool cassées.

— Pas de traces de pas, dit Hjelm.

— Non. Pas directement.

— Pas de traces de pas dans l'enclos des gloutons, je veux dire. Lui aussi était pendu. Et a écrit au sol avec ses doigts pleins de sang.

— À ce qu'il semble. Et celui-là, tu sais qui c'est ?

— Non. Juif ?

Hultin remonta la manche de veste du vieil homme. La chemise ornée de boutons de manchettes suivit.

Sur son avant-bras, une série de chiffres tatoués.

Hjelm se sentit grimacer et recula d'un pas.

— Ah, putain ! s'exclama-t-il.

— Le professeur émérite Leonard Shenkman, dit doucement Hultin. Chercheur en médecine mondialement connu. Né en 1912 à Berlin, quatre-vingt-huit ans, donc.

— Et pendu, comme ça ? Putain.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Hjelm se pencha pour regarder le vieux visage fripé. Il tâta le fil de fer rigide qui lui sortait de la tempe. Il frissonna en songeant à une précédente affaire où d'horribles instruments métalliques avaient été enfoncés dans la région de la tête. Il n'y repensait pas volontiers.

« Qui sème le sang... »

Mais l'expression était désormais taboue.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit, dit Hultin en s'accroupissant à côté de lui. Mais ça rappelle bien quelque chose.

— De la torture ? dit Hjelm.

— Peut-être.

Ils se levèrent.

— Il va donc falloir renvoyer Olfie chez les gloutons, dit Hjelm.

— Réjouissante perspective...

Hultin fit un signe à l'agent et la lumière disparut. Nuit d'encre. Ils étaient encore trop éblouis pour y voir dans le noir et la lune était retournée se cacher derrière d'invisibles nuages.

— Des témoins ? dit Hjelm.

— Je viens de m'entretenir avec une famille qui, sur le coup de 20 h 30, a vu une bande de skinheads détalé ventre à terre.

— Des skinheads ! s'exclama Hjelm.

— Ce style, dit Hultin en haussant les épaules. Des tombes juives profanées. Ce ne serait pas la première fois.

— Mais ça, fit Hjelm en montrant le vieil homme qui se balançait là, au fond des ténèbres parmi les branches, ça, ce serait une première.

— Certes. Mais il faut retrouver ces skinheads.

— Bien sûr. C'est clair.

Les mots étaient rares, inadéquats. C'était tellement dérangent. Leurs frissons en disaient bien davantage. Un vieillard juif rescapé des camps de la mort pendu et torturé dans un cimetière juif en Suède. Il n'y avait pas de mots.

Des skinheads suédois pouvaient-ils vraiment avoir fait ça ? Et dans ce cas, quel rapport avaient-ils avec l'inconnu du Skansen ? Étaient-ce des skinheads qui avaient poursuivi cet homme au teint probablement basané à travers les bosquets de Djurgården – de la même manière, alors, qu'ils auraient poursuivi le vieux professeur parmi les arbres de Skogskyrkogården ?

Cela paraissait – invraisemblable. Certes, le groupe A avait assez récemment lutté contre une organisation terroriste d'extrême droite aux ramifications internationales. Certes, ils avaient tous vu ces sites Internet soi-disant patriotiques qui publiaient les noms de juifs suédois connus participant à la fameuse grande conspiration juive mondiale – mais ici, c'était autre chose.

Ce n'était pas banal.

Après un dernier coup d'œil au vieil homme qui pendait au bout de sa corde, le commissaire Jan-Olov Hultin dit de façon un peu inattendue :

— Souffle-moi dessus.

Paul Hjelm le dévisagea.

— Quoi ? lâcha-t-il au nez de son chef.

— Merci, dit Jan-Olov Hultin. J'avais besoin d'un petit remontant.

Kerstin Holm fixait le jeune homme aux cheveux ras en essayant d'avoir l'air sévère. C'était un peu dur, à 8 heures un dimanche matin, mal remise d'une soirée passée à festoyer avec une bande de choristes et de musiciens de l'orchestre, dans la grande tradition de la famille Mozart. En plus, cela ne faisait pas plus de cinq minutes qu'elle avait pris connaissance de la situation, dans les grandes lignes. Tandis qu'elle s'efforçait d'avoir l'air sévère, elle essayait de nouer ensemble des fils très vagues. Drôle d'exercice d'équilibriste, surtout avec une gueule de bois.

— Je sais que tu n'es pas tout à fait prête, avait dit Hultin, qui, à peine trois quarts d'heure plus tôt, l'avait appelée et réveillée avec un mal de tête fracassant.

Elle savait qu'elle serait incapable de passer cette journée sans aller vomir, et encore moins de conduire un interrogatoire serré avec un suspect par définition rétif.

— Mais tu es la meilleure, avait continué Hultin. Et Paul sera là aussi.

Comme si c'était une consolation. Hjelm, assis à côté d'elle, semblait en tenir une pire encore. Irrécupérable. Elle parcourut rapidement les papiers posés devant elle en essayant de paraître hypercompétente.

Elle observa l'individu qui lui faisait face dans la salle d'interrogatoire stérile et s'efforça de l'imaginer en meurtrier. Difficile. Il avait l'air d'un petit merdeux mort de trouille. Sauf que c'est quand même un skinhead, se dit-elle pour s'endurcir.

— Bon. Andreas Rasmusson, dit-elle en regardant le gars droit dans les yeux. On t'a arrêté à la gare centrale en train d'errer « comme un zombie », selon le rapport préliminaire. Et ce matin, tu as donc été reconnu par une famille qui fleurissait la tombe du grand-père au cimetière de Skogskyrkogården à 8 h 30. Tu arrivais en courant du carré juif, où une dizaine de tombes venaient d'être profanées. On a aussi relevé tes empreintes sur une bouteille de vodka purifiée retrouvée cassée sur place. Tu as dix-huit ans, un casier vierge, et il va falloir nous raconter ce qui s'est passé, si tu veux le garder.

Paul Hjelm regarda Kerstin Holm. Il ne se sentait pas bien. Elle

semblait en revanche tout à fait indifférente à la situation délicate, l'heure peu chrétienne et les agapes de la veille. Comment faisait-elle ?

Kerstin Holm sentit qu'elle allait vomir. Elle se leva et dit d'une voix dure – mais un peu étouffée :

— Réfléchis à tout ça quelques minutes.

Et elle sortit.

Ah, pensa Hjelm. Elle expérimente une nouvelle technique d'interrogatoire. Bien joué.

Il observa Andreas Rasmusson. D'ici quelques années, il quitterait très probablement sa vie de skinhead pour se ranger dans la société. Il prendrait ses distances avec cette période de sa jeunesse – mais n'en abandonnerait en fait jamais les idées. Il passerait son temps à dire une chose en en pensant une autre. Une position explosive – qui tôt ou tard lui sauterait à la figure.

Un instant, Paul Hjelm songea à la situation actuelle de la Suède. Il n'était pas certain de bien la comprendre. Le Marché faisait la loi, ça, au moins, c'était clair. Les valeurs boursières avaient remplacé les valeurs humaines. La question n'était pas vraiment d'en connaître les conséquences présentes, elles semblaient évidentes : le partage entre riches et pauvres. C'était l'argent qui gagnait de l'argent, pas le travail, et cet argent devait bien venir de quelque part. Tout ce bla-bla sur l'actionnariat populaire et les fonds d'épargne collectifs n'était qu'un pâle alibi pour que puisse se perpétrer le vrai système : pour gagner de l'argent avec de l'argent, il fallait des *gros sous*. Ce que n'avait pas Monsieur Tout-le-Monde. On ne prête qu'aux riches, c'est connu. Bien sûr, des gens ordinaires pouvaient gagner quelques dizaines de mille à la Bourse, mais cela ne servait qu'à conforter aux yeux du plus grand nombre l'image du Marché : une simple question de marketing. Jouer en Bourse n'était qu'une sorte de Loto. Avec de la chance, on gagnait un peu d'argent. Sans que cela pose aucun problème. Le marketing avait réussi. Sans rien coûter.

Non, la question était plutôt la signification de cette situation sur le long terme. Dans quelle mesure cette obsession inouïe et généralisée pour l'argent changeait-elle l'humain ?

Paul avait son idée sur la question. Un changement tout à fait fondamental était en cours. Il y avait été si souvent confronté dans son travail. Toutes les formes de démocratie et d'humanité se basaient sur la capacité à pouvoir se mettre à la place de son interlocuteur. Rien d'autre. Pouvoir se reconnaître soi-même en l'autre, avec tout son vécu. Alors seulement avait lieu la rencontre entre deux êtres humains. Et il avait constaté ces dernières années que cette aptitude simple et fondamentale était en train de perdre du terrain. Une sorte

d'écran s'était dressé entre les individus, et on commençait à regarder l'autre comme un objet. Un objet d'investissement. Ma conversation avec cette personne peut-elle produire un profit ?

Plus rien au monde n'échappait à l'économie. Et sans zone franche, le champ était libre pour traiter l'homme n'importe comment. Les personnes sans scrupule étaient de plus en plus nombreuses, Paul avait son idée sur la question.

Mais en même temps, sur beaucoup de questions, il avait son idée.

Kerstin Holm le regardait de haut.

— Eh, oh ! Il y a quelqu'un ?

— L'homme n'est pas le maître dans sa propre maison, dit Paul Hjelm en sursautant.

Le regard de Kerstin s'attarda quelques secondes. Puis elle se tourna vers le skinhead de dix-huit ans :

— Alors, Andreas, tu as fini de réfléchir ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Andreas Rasmusson, blême.

Blême ? songea Hjelm. D'où venaient ces mots bizarres ?

— Très bien, dit Kerstin en refermant son dossier d'un coup sec. Dans ce cas, en route chez le procureur pour te faire écrouer. Puis ce sera le procès, des années en prison au milieu de bandes d'immigrés impitoyables, puis toute une vie d'ex-taulard.

Et elle quitta la pièce avec toutes ses affaires.

Paul regarda un instant fixement la porte refermée derrière elle. Puis sortit à son tour. Il entra dans la pièce voisine et vit par le miroir sans tain Andreas Rasmusson, toujours assis en train de cligner des yeux, passablement ahuri. Il avait espéré trouver là Kerstin, mais elle brillait par son absence. Il resta un moment à observer le skinhead. Vagues contours dans une mer de feu, la figure renversée du vieil homme se forma devant ses yeux, comme venant à sa rencontre. Ses mèches grises qui pendaient sur la stèle brisée.

Il ne se sentait pas très bien.

Kerstin vint s'asseoir à côté de lui. Elle sentait... mauvais. Il se tourna vers elle, étonné.

— Mais enfin, bordel ! éclata-t-il. Tu as vomi ?

— Et pourquoi j'aurais passé la matinée à courir dans tous les sens, sinon ? demanda-t-elle en jetant un œil vers le miroir. C'est que j'avais prévu d'être libre aujourd'hui, moi. Tu ne sens pas très bon non plus, ajouta-t-elle en se tournant vers lui.

— Non, dit-il. Probablement pas.

— Il a réagi ? demanda-t-elle.

— Il a juste l'air terrorisé.

— On réessaye ?

— Je serais assez d'avis.

Ils y retournèrent. Andreas Rasmusson les regarda sans rien manifester.

— D'habitude, tu as la langue mieux pendue, dit Kerstin Holm. D'après mes papiers, tu as été à quatorze reprises convoqué pour interrogatoire, et tu avais toujours réponse à tout. Pourquoi ce mutisme, aujourd'hui ? Parce que c'est dimanche ? Le shabbat des chrétiens ?

Il la regardait sans la voir. Paul Hjelm prit le relais :

— D'après la police de la gare centrale, tu étais presque fou de peur quand on t'a ramassé. Qu'est-ce que tu as donc vu ?

— Je veux un avocat, dit Andreas Rasmusson.

\*\*\*

Ce dimanche 7 mai était très étrange. Il régnait dans les couloirs du groupe A ce qu'on pouvait appeler un chaos passif. D'un côté, quantité de pistes à creuser tous azimuts, mais d'un autre, impossible de joindre qui que ce soit. C'était dimanche. Le shabbat des chrétiens.

Waldemar Mörner, chef de département à la direction de la police et chef formel de « l'unité spéciale pour les crimes de catégorie internationale », avait la grosse tête. Comme c'était habituel chez lui, il courait dans tous les sens sans que personne lui prête attention. Il ouvrit le bureau de Jan-Olov Hultin en désignant sa montre.

— Conférence de presse dans un quart d'heure, J.-O. Grosses légumes.

Et il referma la porte.

Les époux Jorge Chavez et Sara Svenhagen, tout juste informés de la situation après avoir été injoignables tout l'après-midi, tiquèrent. Grosses légumes ? Quel sens subtil se cachait donc derrière cette élégante expression ?

Hultin fit une petite grimace :

— Il était quand même candidat au prix Nobel.

Deux secondes plus tard, la porte se rouvrit violemment, et la chevelure blonde et fournie de Mörner – tout le monde pensait que c'était une perruque – se glissa dans l'embrasure. Au comble de l'excitation, son propriétaire haleta :

— Il était quand même candidat au prix Nobel.

Sara et Jorge dévisagèrent Hultin, qui se contenta de hausser les épaules.

Waldemar Mörner continua dans le couloir. Maintenant, ça pressait. Il enfonça une nouvelle porte et tomba sur deux messieurs

dans la force de l'âge en train de jeter des boules de papier dans la corbeille.

— Mais qu'est-ce que vous faites ici ? s'exclama-t-il, étonné.

— C'est notre bureau, dit Gunnar Nyberg.

— Réquisition dominicale, dit Viggo Norlander.

Comme tout le groupe A. Et, une fois sur place, il n'y avait finalement pas grand-chose à faire. Cette décision pouvait être considérée comme précipitée. Et c'était celle de Waldemar Mörner.

— Mais où est Holm ? glapit-il, comme pénétré par un étonnement cosmique.

— Il n'est pas tout à fait invraisemblable, dit Nyberg, qu'elle se trouve actuellement dans son bureau.

— Et pas dans le nôtre, précisa Norlander.

Mörner se rua dans le couloir, les yeux rivés sur sa fausse Rolex flambant neuve. Il était 12 h 47. Et la presse internationale attendait de l'autre côté de la porte. Bientôt, il allait se glisser dehors et annoncer en six langues le nom du prix Nobel.

Il enfonça une porte comme une grosse brute. Caramba, encore raté ! C'étaient les toilettes des dames.

Il allait continuer à fouiller de fond en comble l'hôtel de police quand Kerstin Holm leva la tête du lavabo où elle était en train de passer de l'eau sur son visage passablement blême.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama-t-il.

— Est-ce que ce ne serait pas moi qui devrais poser la question, dit-elle avant de se rincer la bouche.

— Mais c'est toi que je cherchais, dit-il, un peu perdu.

— Et donc... ? l'aida-t-elle, très pédagogue, en s'essuyant le visage à une serviette qui avait visiblement beaucoup servi.

— J'ai besoin de toi, dit Mörner, tel un amant passionné sous le balcon de sa dulcinée.

Holm reposa la serviette, fit la grimace et le dévisagea avec scepticisme.

— La conférence de presse, expliqua-t-il en désignant sa fausse Rolex. Ça urge. Dans douze minutes. Onze.

— Tu as besoin d'une otage, dit-elle d'un ton glacial.

— Exact, répondit Mörner, sans remarquer le moindre changement de température.

— Je suis malade, dit Kerstin Holm en finissant de s'essuyer. Essaie avec Sara.

— Mais c'est une enfant.

— Encore mieux.

Waldemar Mörner resta plusieurs secondes dans les toilettes des



dames à y réfléchir.

Et voilà comment Sara Svenhagen, sans avoir été mise au courant de la situation, au sortir de la piscine d'Eriksdal où elle était allée nager, se retrouva sur une estrade dans une grande salle de l'hôtel de police, entre Waldemar Mörner et Jan-Olov Hultin, un bouquet de micros encrassés de postillons sous le nez. Elle fixa les objectifs des caméras en sentant se dresser ses cheveux chlorés.

Paul Hjelm était en train de faire un schéma dans son bureau quand l'image d'une brosse verdâtre apparut sur l'écran de télévision.

— C'est quoi, ce vert ?

— Le chlore, dit Kerstin Holm, qui était assise à côté de lui. Ils vont nager un kilomètre tous les dimanches. À la longue, les cheveux blonds virent au vert.

— Un kilomètre ? Jorge ?

— Vingt longueurs. Mais chut !

Waldemar Mörner se racla la gorge. C'était toujours le présage d'un grand moment de style pour les amateurs du beau langage.

— Mesdames et messieurs les représentants du corps de la presse et autres invités d'honneur, entama Mörner. Comme nous comprenons qu'il sera exigé de nous une assez grande transparence concernant le crime raciste dont a été victime un savant suédois très connu en neurologie du cerveau, si c'est le mot, nous avons décidé de venir au-devant de votre très légitime exigence et de nous situer dès cette phase initiale dans une démarche de transparence, dans la mesure où nous vivons dans une société transparente et que les ressources de la police sont limitées, et c'est donc pourquoi nous répondrons très volontiers à vos questions finement ciselées sur Leonard Shenkman.

Les représentants du corps de la presse se regardèrent avec méfiance, en espérant que le voisin aurait compris ce charabia. Un courageux débutant finit par se lancer :

— Qui était-ce ?

Waldemar Mörner cligna violemment des yeux et s'exclama :

— Enfin, il était quand même candidat au prix Nobel !

L'image disparut. Paul regarda Kerstin, indigné.

— On a mieux à faire que regarder Mörner enfilier les perles, dit-elle en reposant la télécommande sur le bureau.

Il ne pouvait qu'approuver. Il revit une série de chiffres tatoués sur un avant-bras et ressentit un très net malaise.

— OK, dit-il en montrant du doigt la feuille où il avait tracé un grand signe +. Quatre cases, quatre événements. La ligne horizontale est une frontière. Au-dessus, on a : « Skansen » et « Skogskyrkogården ». Au-dessous : « Slagsta » et « Odenplan ». Existe-t-il un lien concret entre les deux côtés de la ligne ?

— Ce qui relie les deux cases du haut, dit Kerstin, c'est la corde. Un nœud plat dans une corde de huit millimètres de diamètre en polypropylène rayé rouge et mauve. Autre chose ?

— Rien d'évident. Peut-être l'absence de traces de pas dans l'enclos des gloutons. Le type peut très bien avoir été pendu la tête en bas depuis la balustrade et, complètement étourdi, avoir écrit dans la terre avec ses doigts : les mains du professeur Shenkman étaient libres. Il faut vérifier si dans ce que les techniciens ont trouvé chez les gloutons on aurait un objet qui ressemble à ça.

Il montra un long fil de fer, très rigide, d'un bon millimètre de diamètre, avec une pointe acérée. Kerstin Holm le prit et l'examina.

— C'était donc où ? Dans la tête ?

— Enfoncé dans la tempe droite. Nous attendons les conclusions d'un chirurgien neurologue qui assiste Qvarfordt pour l'autopsie. Je ne sais pas s'ils ont déjà fini.

— Ce fil de fer a été enfoncé dans le cerveau d'un chercheur spécialiste du cerveau. On n'aurait pas une piste, là ? demanda Kerstin en reposant non sans dégoût l'objet infâme.

— Ce n'est pas complètement invraisemblable. Il faut en tout cas interroger ses proches. Et s'il s'agissait d'une vengeance suite à une opération ratée ? Un scalpel oublié dans une boîte crânienne ?

Jorge Chavez fit irruption. Il se jeta sur la télécommande et alluma la télévision. Il s'assit en plein sur le schéma de Hjelm qu'il froissa sous son postérieur.

— Regardez ça, lâcha-t-il, à bout de souffle.

Le visage de sa femme remplissait tout l'écran. Ses courts cheveux ébouriffés avaient indéniablement une teinte verdâtre.

— Je comprends ce que vous voulez dire, dit Sara Svenhagen en s'adressant au public, mais pour le moment, nous n'avons pas la moindre raison de penser que le Tueur du Kentucky ait de nouveau frappé.

— Que sait-elle du Tueur du Kentucky ? demanda Paul Hjelm, l'air sombre.

— Autant que moi, dit Jorge. Chut !

— Nous ne savons même pas s'il s'agit d'un crime raciste, continua Sara. Il est trop tôt pour spéculer à ce sujet.

— Mais tout indique que c'est un crime raciste, la coupa Waldemar Mörner. Nous avons déjà arrêté un suspect.

Dans le coin droit de l'écran apparaissait à présent la moitié du visage de Hultin. Il grimaçait comme si une série de calculs rénaux lui traversaient la vessie.

— Bordel de merde ! lâcha Paul Hjelm en jetant son stylo contre le mur.

— Vous avez arrêté un suspect ? s'exclamèrent en chœur au moins six voix de journalistes.

L'une d'elles, celle d'une journaliste hargneuse du journal télévisé, ajouta :

— Mais alors, vous nous mentez depuis tout à l'heure ?

Le son se mit à grésiller violemment. Hultin avait tiré à lui tout le bouquet des micros.

— Une personne est en train d'être interrogée, dit-il d'une voix claire. D'autres personnes vont très prochainement être interrogées. Mais personne n'est arrêté. Je répète : personne n'est arrêté.

— Mais pourquoi avez-vous alors affirmé, Mörner, qu'un suspect avait été arrêté ? insista la dame hargneuse.

Mörner se mit à cligner des yeux. Puis sa bouche remua, sans qu'on entende aucun son.

— On pourrait remettre les micros ? s'irrita un technicien.

Jorge Chavez éteignit alors le poste. Le trio échangea des regards qui hésitaient entre colère, agacement et fou rire.

— Combien de temps un type comme Mörner peut-il encore garder son poste ? finit par demander Kerstin. Où est la limite ?

— Loin, très loin, dit Jorge. Elle était bien, non ?

— La télé accentue les couleurs, dit Paul. Vingt longueurs ?

— *No comment*, dit Jorge en serrant les lèvres. Et vous, qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Tu pourrais te lever ?

— Si vous me dites ce que vous fabriquez.

— Je ne peux pas tant que tu ne t'es pas levé.

En d'autres termes, la situation était quelque peu bloquée. Un bras de fer. Une terrible lutte de pouvoir se jouait à présent entre les deux mâles de la pièce. Kerstin Holm poussa un profond soupir. Chavez finit par lever une fesse, ce qui permit à Hjelm de récupérer son papier.

— Match nul, dit Chavez en sautant du bureau pour aller se chercher une chaise.

— Si tu veux, dit Hjelm en aplanissant la feuille froissée.

Il montra son schéma en forme de croix et continua :

— Un résumé des derniers jours. Nous nous demandions s'il y avait le moindre lien concret entre le haut et le bas.

Chavez observa le schéma sous toutes les coutures. En haut, « Skansen » et « Skogskyrkogården ». En bas : « Slagsta » et « Odenplan ». Entre « Skansen » et « Skogskyrkogården » était noté : « la corde ».

— C'était donc la même corde ? dit Chavez. J'ai fait quelques

vérifications. La combinaison rouge et mauve est assez inhabituelle, mais sinon c'est une corde en polypropylène qu'on peut se procurer dans n'importe quel supermarché. J'ai été en contact avec plusieurs fabricants en Suède et à l'étranger, qui vont nous envoyer des échantillons de leurs cordes rayées rouge et mauve en polypropylène de huit millimètres. Ça devrait arriver dans la semaine.

— En Europe de l'Est ? demanda Hjelm.

— Aussi, oui. Russie, Bulgarie, Tchécoslovaquie et quelques autres pays.

— Bien, dit Kerstin Holm. Nous avons ensuite un lien entre les deux cases du bas, « Slagsta » et « Odenplan » : le poste d'une des chambres du motel de Slagsta a appelé et a été appelé par la féministe de choc du métro Odenplan. Un échange de coups de fil, dans les deux sens, donc. Il s'agit de la chambre 225, où vivaient les Ukrainiennes Galina Stenina et Lina Kostenko.

— La féministe de choc ? fit Hjelm.

— Une expression à la mode voilà quelques années. Laissez tomber, les mecs, vous ne pouvez pas comprendre.

— Nina Björk, *Sous la couverture rose*, dit Chavez avec nonchalance. Un essai sur la construction de la féminité. Elle critique certains avatars du féminisme, les féministes différentialistes qui croient à une sorte d'instinct maternel inné chez la femme, et les féministes de choc, qui s'emparent des armes des hommes pour les retourner contre eux.

Hjelm et Holm le regardèrent, bouche bée.

— Tu ne t'es pas seulement mis à la natation, à ce que je vois, constata Hjelm.

— C'est un entraînement très complet, dit Chavez. Tous les muscles sont sollicités.

— Et si on se concentrait, dit Kerstin Holm en retournant les armes des hommes contre eux. Un peu de pensée rationnelle, s'il vous plaît, les mecs. On tient là quelque chose d'intéressant. La dernière conversation de nos clientes est un appel de notre féministe de choc aux Ukrainiennes Galina Stenina et Lina Kostenko à Slagsta mercredi soir à 22 h 54. Comme vous vous en souvenez peut-être, c'est à 22 h 14 le même jour que la petite Lisa Altbratt, dix ans, a reçu une balle dans le bras. Ce n'est peut-être pas un hasard.

— Ou peut-être si, renâcla Paul.

— Réfléchis-y un peu, continua Kerstin. Depuis une semaine environ, nos huit dames du camp de réfugiés étaient inquiètes. Il s'est passé quelque chose. Vient alors la première conversation téléphonique entre notre féministe de choc et la chambre 225, c'est-à-dire Galina Stenina et Lina Kostenko, samedi 29 avril, soit à peine une semaine avant leur disparition. Nous savons qu'elle parle une langue

slave, d'après ce que Gunnar et Viggo ont pu entendre au téléphone. Puis elles s'appellent les cinq jours suivants, en tout, neuf conversations. La toute dernière a lieu donc mercredi soir à Slagsta, juste avant 23 heures : c'est la dernière conversation relevée. Puis on discute dur dans les chambres 224, 225, 226 et 227 du Norrboda Motel. Ensuite nos huit femmes disparaissent. Quelques voisins ont entendu un gros véhicule à moteur entre 3 h 30 et 4 heures du matin. Un camion-poubelle, ou un bus urbain égaré.

Jorge hocha fébrilement la tête.

— Mais le voilà, le lien ! s'exclama-t-il.

Paul l'imita.

— Peut-on, d'une façon ou d'une autre, déterminer d'où notre féministe de choc a téléphoné ? De Suède, depuis le début ?

Kerstin feuilleta ses papiers.

— J'ai ici les quatre abonnements de Slagsta. Les listes d'appels que les Télécoms ont faxées à Jan-Olov vendredi soir. On n'y voit pas la provenance des appels, non – ni si l'indicatif du pays a été composé. Peut-être qu'on pourra tirer ça du mobile. Le labo n'a pas eu de mal à trouver son numéro, alors je suppose qu'on pourra récupérer le reste dans la carte SIM.

— C'est quoi le lien, alors ? demanda Paul Hjelm. C'est notre féministe de choc qui a jeté le type aux gloutons ?

— C'est une interprétation possible, dit Kerstin Holm.

— Des liens, on en trouve tant qu'on veut, dit Jorge Chavez. Mais le lien avec un professeur émérite de quatre-vingt-huit ans qui a survécu à Buchenwald – c'est bien ça ? –, on va le chercher où ?

— Buchenwald, confirma Hjelm. Oui, Kerstin, quel lien ?

— Ça fout tout par terre, dit Holm en jetant son stylo contre le mur.

— Ne t'y mets pas toi aussi, lâcha sévèrement Chavez.

— Mais qui c'est, cette nana, à la fin ! s'écria Hjelm. Si on suppose que tout ce que nous disons tient la route, qui c'est, cette féministe de choc ? Qu'est-ce qu'elle fabrique avec huit prostituées ? Est-ce qu'elle est en train de monter une espèce d'hyperbordel derrière l'ancien rideau de fer ?

— Bon sang, mais c'est bien sûr, dit Kerstin Holm d'un ton acide. Un hyperbordel antisémite tendance gloutons en plein cœur de Moscou. Ça tombe sous le sens.

— Laisse tomber l'ironie, dit Chavez, tout ragaillard. Passons à autre chose pour le moment. On ne va pas essayer de tout ficeler avant d'avoir vu les enfants Shenkman. Il y en a trois, c'est ça ?

— Trois, confirma Hjelm.

— Du sur-mesure. Mais commençons par prendre séparément

chacune des cases de ton carré pour voir ce qui nous manque. Case un : « Skansen ». Reste : l'identification. Nous attendons la réponse des fichiers d'empreintes digitales d'Interpol. Ça devrait arriver prochainement. Notre homme a forcément un casier quelque part, j'en mettrais ma main au feu. Le numéro de série du Luger à silencieux a lui aussi été envoyé à Interpol. Là aussi, on attend. Autre chose ?

— Le fil de fer, dit Hjelm. Les techniciens ont rassemblé une demi-tonne de matériaux divers sortis de l'enclos des gloutons. Tout est au labo. Le premier à en avoir fini avec son Shenkman junior y file. On va peut-être y trouver un fil de fer rigide à pointe acérée.

— Pour la corde, ça suit son cours, dit Chavez.

— Et ce fameux « Epivu » ? dit Holm.

— Ça, nom de Dieu, j'en rêve la nuit ! s'exclama Hjelm. Je n'arrive vraiment à rien.

— Résumons-nous, dit Kerstin Holm. Empreintes digitales, pistolet, fil de fer, corde, *Epivu*. Des réponses sont attendues, sauf pour le dernier point. Là, c'est à nous de trouver. Note, Paul.

Et Paul nota.

— Case deux, dit Chavez. « Skogskyrkogården ». Le cimetière. Les auditions des proches de la victime auront lieu incessamment. Quoi d'autre ?

Hjelm prit le relais :

— On saura qui a profané les tombes dès qu'Andreas Rasmusson aura retrouvé sa langue. À mon avis, ça n'a rien à voir avec notre affaire. Vraisemblablement, c'est *par hasard* que ces skinheads étaient là en train de s'adonner à leurs actes répugnants quand ils sont tombés sur un acte plus répugnant encore. Si Rasmusson est à ce point terrorisé, c'est qu'il a été témoin de quelque chose de plus atroce que tout ce qu'il aurait pu lui-même *imaginer*.

— Deux points, dit Kerstin Holm. D'abord, le *modus operandi*. Pourquoi cette méthode de mise à mort si singulière ? Pendre quelqu'un par les pieds puis lui introduire une longue aiguille dans le crâne, ce n'est pas banal.

— Non, dit Chavez, vraiment pas banal.

— Ça suggère quelque chose de très spécial, non ? Ça a forcément une histoire. Il faut chercher dans toutes les sources imaginables des méthodes similaires. Si on ne trouve pas une piste dans cette direction, je veux bien être mangée toute crue.

— Nous n'y tenons pas, dit Hjelm. Mais disons une bouteille de pur malt ?

— Je ne fais pas de paris, dit sèchement Kerstin Holm. Quelle marque ?

— Cragganmore.

— D'accord. Second point : le lieu du crime. À en juger par la réaction d'Andreas Rasmusson, le carré juif du cimetière est aussi le lieu du crime : il n'y a aucun doute là-dessus, il a dû assister à un meurtre. Shenkman est vraisemblablement arrivé là de son propre chef. Que venait-il y faire ? Sa visite au cimetière avait-elle un but ? Allait-il voir une tombe ? S'il a été pendu à cet endroit précis, est-ce un hasard ? Quelles tombes trouve-t-on dans les environs ? Et cætera.

— Très bien, dit Hjelm en notant sur son schéma. Proches, *modus operandi*, avis du neurologue sur l'effet du fil de fer sur le cerveau, skinhead témoin, autres témoins, inspection du lieu du crime. Quoi d'autre ?

— Rien, trancha Chavez. Case trois : « Slagsta ». Continuer de passer au peigne fin la liste de tous les appels reçus et émis – c'est un pavé. Relire de près le rapport du labo sur les chambres 224, 225, 226 et 227. Jusqu'ici, on n'a rien remarqué de particulier. C'était du gaspillage d'y envoyer les techniciens. Il doit y avoir une logique féminine là-dessous.

— Le véhicule, dit Kerstin en l'ignorant royalement. Si un bus s'était fourvoyé dans le centre de Slagsta à 3 heures du matin, il ne devrait pas être passé inaperçu. Et encore moins s'il s'agissait d'un char d'assaut ou d'un sous-marin nucléaire. Je vais mettre un peu de piétaille là-dessus.

— Parfait, dit Paul. Ensuite nous avons le maquereau fantôme, c'est ça ?

— Tout à fait, dit Kerstin. Notre micheton en chef Jörgen Nilsson a été en contact avec un maquereau dès novembre. Ne me demandez pas ce que j'ai dû faire pour lui faire cracher le morceau.

— Si, on te le demande, dit Jorge, une nouvelle fois royalement ignoré.

— On en a un portrait-robot qui devra être comparé à tout le fichier. Tu notes, Paul ?

— Je n'arrête pas. Contrôle des appels, rapport du labo, véhicule, maquereau fantôme.

— Au fait, nos huit fugitives ont-elles leur passeport ? demanda Jorge.

— Non, ils étaient dans le bureau du directeur, répondit Kerstin.

— Passons à la dernière case, dit Jorge. L'incident du métro. Est-ce qu'on peut en tirer plus de ce – comment déjà ? – Tamir ?

— Adib Tamir, dit Paul. C'est Gunnar qui s'en est occupé, et je crois qu'il lui a assez mis la pression comme ça. Le point principal à Odenplan, c'est le portable. Espérons qu'on puisse l'identifier et en extraire une liste de conversations. Finalement, c'est notre plus grand espoir. Et puis je dois dire que j'ai passé longtemps à me demander

comment faire pour utiliser ce mobile – un bon vieux Siemens E10, d'ailleurs – sans y laisser d'empreintes digitales.

— Et nous avons aussi l'expert en langues, dit Kerstin, qui va avoir le plaisir douteux de discuter phonétique et slavistique avec Gunnar, Viggo, et un agent de police répondant au nom d'Andersson.

— C'est tout ? demanda Paul en écrivant fébrilement. Mobile, liste des appels, expert en langues.

— Je me demande aussi ce qu'on peut conclure du comportement de notre féministe de choc sur le quai du métro, dit Jorge Chavez. C'est tellement parfait. Paf, paf, au tapis les agresseurs. Et puis elle laisse son téléphone. Qu'est-ce qui s'est passé ? Bon, elle est attaquée sauvagement par Hamid, il la menace avec son couteau, et tout, mais quand même. Est-elle vraiment forcée de lui faire traverser le quai comme une brouette et l'éjecter devant le métro ? Un autre coup de savate dans la figure n'aurait-il pas suffi ? Il devait déjà être groggy. Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce pur sadisme ?

— Je crois, dit Kerstin Holm, qu'elle s'est dit que son portable allait être réduit en miettes. C'est un miracle qu'il soit entier. D'après le rapport d'autopsie, les deux bras sont passés sous le train, ont été arrachés puis traînés sous les wagons. Les doigts ont protégé le téléphone, qui en sort intact. Au poil.

— La qualité Siemens, dit Hjelm. Pensez aux fours.

— Quels fours ?

— Les fours crématoires dans les camps nazis. C'étaient des Siemens.

Le silence se fit un moment. Un fantôme traversa la pièce. Celui du professeur émérite Leonard Shenkman. Comme s'il demandait quelque chose.

Ils frissonnèrent.

— On a oublié un truc, dit Paul Hjelm au bout d'un temps en regardant son vaste schéma.

— Quoi ? firent en canon deux voix teintées d'espoir.

— Tout ça, ce n'était pas le boulot de Hultin ?



C'était dimanche après-midi, et ils étaient en route dans trois différentes voitures vers trois différentes adresses. C'était la loterie. Chavez avait tiré « Channa Nordin-Shenkman, Kungsholmen », Holm « David Shenkman, Näsbyark », et Hjelm « Harald Shenkman, Tyresö ». Visiblement les enfants du professeur. Comme ce dernier avait quatre-vingt-huit ans et n'était pas arrivé en Suède avant 1945, ils devaient avoir la cinquantaine. Peut-être une dizaine d'années de plus que Hjelm.

Ce n'est qu'une fois en route pour Tyresö qu'il remarqua que l'adresse – rue du Rouge-Gorge, à Nytorp – correspondait à celle de Leonard Shenkman dans l'annuaire.

Il habitait probablement chez son fils aîné.

Paul Hjelm se fraya un chemin parmi les conducteurs du dimanche, assez soulagé de ne pas avoir à lui annoncer la nouvelle : difficile pour lui d'ignorer la mort horrible de son père, tant les médias la clairoannaient depuis le début de la journée. On pouvait juste espérer qu'on ait pensé à d'abord dépêcher sur place un policier local pour le mettre au courant.

Le soleil était bas, et le ciel bleu inhabituellement sombre. Pas tout à fait comme quand un nuage d'orage sournois se camoufle en ciel bleu puis d'un rire ténébreux lâche la grosse artillerie sur les bronzes stupéfaits. Plutôt comme si une pellicule bleue avait été collée au firmament pour cacher le fait que le ciel n'était plus bleu. Un lourd couvercle pesait sur le beau paysage printanier et la lumière semblait artificielle, comme si un scénographe d'opéra avait cherché à imiter la nature.

Ou alors c'était juste Paul Hjelm qui était tourmenté.

Tourmenté d'avoir à entrer dans une maison en deuil. Tourmenté d'avoir à poser ses questions conventionnelles à une famille affligée. Tourmenté d'être blond, chrétien sécularisé, d'avoir grandi dans un milieu protégé. Et – le véritable aveu arrivait à la fin – tourmenté d'avoir à évoquer la Shoah, les camps de concentration et l'antisémitisme européen.

C'est qu'il était suédois, et les Suédois n'aiment pas ces sujets tabous. Ça nous fait suer des aisselles. Nous préférons les éviter et,

quand c'est impossible, nous nous retranchons derrière une sorte de vénération distante et une série de clichés creux, du genre « plus jamais ça ». La Shoah est une abstraction dont on discourt volontiers du haut d'une estrade, mais qu'on évite de prendre à bras-le-corps. Nous n'y avons pas participé, nous ne pourrions jamais comprendre, nous ne sommes pas concernés, débrouillez-vous, c'est votre affaire. L'absence d'histoire mâtinée de feinte neutralité. Nous y avons participé, et comment ! Nous sommes concernés, et comment ! Nous pouvons comprendre, et comment ! Nous le *devons*.

Champions du monde pour cacher la poussière sous le tapis.

Oui, Paul Hjelm l'avouait : il se sentait directement concerné, d'où son émotion. Cette connaissance dérisoire, superficielle. Des images fragmentaires de cadavres décharnés. Des dates. 1939. 1945. Le jour J. La guerre du Désert. Stalingrad, le tournant de la guerre. Images stériles et arrangées comme les consignes de sécurité sur les brochures dans les avions. Bien gentiment, dans la bonne humeur, nous enfilons nos masques à oxygène, nous respirons tranquillement puis, chacun son tour, nous gagnons les issues de secours et, le sourire aux lèvres, sautons par les toboggans gonflables dans les vagues bleues qui dansent harmonieusement sous le grand ciel azur.

Et bientôt, les derniers témoins seront morts.

Oui, un lourd couvercle pesait sur le paysage. Le bleu n'était pas bleu. Le vert pas vert.

Et il était arrivé : rue du Rouge-Gorge, à Nytorp.

La villa où Leonard Shenkman avait vécu et où résidait son fils Harald n'était pas luxueuse, mais avait du charme. Une bâtisse des années 1930, pur style fonctionnaliste, isolée, avec belle vue sur la mer. Sans doute une maison d'architecte, d'une époque où ces derniers n'étaient pas encore comme aujourd'hui au service exclusif de nouveaux riches s'obstinant à tout dessiner eux-mêmes – en pur style Ikea.

Il sortit de sa vieille Audi qui, en l'absence d'embouteillages, s'était fort bien acquittée du trajet. Il espérait ne pas trop sentir des aisselles. Comme chacun sait, il y a deux sortes de sueur, celle qui sent mauvais et l'autre. La sueur liée à l'effort ne sent pas mauvais. La transpiration nerveuse, si. On allait bientôt savoir de quelle sorte était la sueur qui ruisselait sous sa veste en lin et son T-shirt jaune pâle.

N'aurais-je pas dû m'habiller un peu plus correctement ?

C'est bien le moment, se dit-il, avant de sonner.

Une jolie jeune fille d'environ seize ans vint ouvrir. Elle avait l'âge de sa fille Tova. Elle était sobrement habillée en sombre, l'air vraiment triste.

— Bonjour, dit-il en montrant sa carte. Paul Hjelm, de la police.

Tes parents sont là ?

— C'est au sujet de Grand-père ?

— Oui.

Elle disparut. Arriva alors un homme d'une cinquantaine d'années, bien mis.

— Oui ?

— Paul Hjelm, police criminelle. Harald Shenkman ?

L'homme hocha la tête et l'invita à entrer.

Paul Hjelm entra et se laissa conduire dans une pièce qui devait être la bibliothèque. Tous ses murs étaient couverts de livres et la pièce par ailleurs sans prétention baignait dans une agréable pénombre. Une pénombre propice à la lecture. Il se sentit aussitôt chez lui. Il aurait voulu aller regarder le dos des livres, mais s'assit directement dans le vieux canapé. Harald Shenkman s'installa juste à côté de lui – sans que cette proximité lui semble gênante.

— Il avait presque quatre-vingt-dix ans, dit-il à voix basse. Nous savions bien sûr qu'il pouvait partir à tout moment, mais de cette façon...

Il se tut et baissa les yeux vers la table basse en pin brut.

— Toutes mes condoléances, dit Hjelm, en se sentant gauche.

— Que voulez-vous savoir ?

*Vous.* Était-ce un vous personnel, ou collectif ? Paul Hjelm s'efforça de trouver le ton juste pour lui répondre.

— En premier lieu, avez-vous la moindre idée de ce que votre père faisait au cimetière de Skogskyrkogården ? Avez-vous de la famille enterrée là ?

— Non. Du côté de mon père il n'y avait plus personne, et pour cause, et la famille de ma mère repose au cimetière nord. À Solna.

— Et vous ne savez pas pourquoi il s'y était rendu ?

— Mais enfin, nous avons signalé sa disparition à la police !

— Sa disparition ? s'exclama Hjelm, d'un ton peut-être un peu sec. Shenkman leva la tête.

— Vous n'étiez pas au courant ? Il n'y a donc aucun contact entre les différents services de police ?

Hjelm réfléchit.

— Je vais vérifier pourquoi cette information n'est pas remontée jusqu'à moi. Désolé. Votre père avait donc disparu ?

— Depuis cinq jours.

— C'était inhabituel ?

— Il vivait de son côté et était assez solitaire : nous n'étions pas en contact continu, mais, à ma connaissance, il n'a jamais découché. Pas depuis la mort de Maman. Nous avons prévenu la police dès la

première nuit.

— Votre père approchait des quatre-vingt-dix ans. Lui arrivait-il de perdre un peu la tête ? À cet âge, ce n'est pas inhabituel.

— Pas du tout, dit Shenkman en levant les yeux. Il était neurologue et s'entraînait très sérieusement le cerveau pour éviter toute forme de sénilité. Quand il a disparu, il a laissé derrière lui la grande grille de mots croisés du *Dagens Nyheter*. Remplie, jusqu'à la dernière lettre.

— Vous l'avez cherché ?

— J'ai essayé. Je suis allé à l'hôpital voir ses anciens collègues, je suis passé à la Royale.

— La Bibliothèque royale ?

Harald Shenkman sourit un peu.

— Oui, il aimait apparemment y passer des journées entières. Mais j'ai été surpris de me rendre compte combien je connaissais mal ses habitudes quotidiennes. Je travaillais trop, je le négligeais, et j'ai alors compris qu'il était trop tard. Où chercher ? Personne ne l'avait vu.

— Et il ne s'était rien passé d'inhabituel ?

— Non. Et je n'arrive pas non plus à comprendre ce qu'il faisait au cimetière. C'était un pur athée matérialiste, il avait certes du respect pour notre tradition juive, mais pourquoi il était au cimetière, je n'en ai pas la moindre idée.

— Puis-je vous demander pourquoi votre père habitait chez vous ?

— C'était le contraire. Ici, c'est la maison de mon enfance. C'est lui qui a acheté la maison dans les années 1950, directement à l'architecte. Anders Wilgotsson, je ne sais pas si vous connaissez ? C'était la proposition de Papa qu'en tant que fils aîné je reprenne la maison et qu'il aille, lui, s'installer au grenier. Un bon arrangement, qui lui permettait de préserver le lien familial tout en gardant une totale indépendance. Un peu trop d'indépendance, peut-être... Il a disparu sans que je m'en rende compte. Et il s'est fait assassiner. Incroyable.

— Quel est votre métier, monsieur Shenkman ?

— Nous pourrions peut-être laisser tomber les titres ? Je m'appelle Harald et vous... Paul, c'est bien ça ?

— Oui, bien sûr.

— J'ai bien peur de suivre la voie de mon père. Je suis médecin. Mais pas en... *neurologie du cerveau*.

Hjelm toussa pour s'empêcher d'éclater de rire, puis afficha un large sourire :

— Je vois que vous avez vu notre cher patron à la télévision.

Shenkman arbora à peu près le même sourire :

— Un numéro qui manquait quelque peu de dignité, si l'on peut

dire, commenta-t-il d'un ton neutre qui n'avait rien à envier à Hultin.

— Oui. Quelque peu.

— Mais vous semblez pourtant assez efficaces. Le groupe A – vous vous appelez vraiment comme ça ?

— C'est un surnom – on le prend comme on veut. L'appellation officielle est : « Unité spéciale pour les crimes de catégorie internationale ».

— Il fallait au moins ça.

— Hélas oui. C'est bien un crime de catégorie internationale dont a été victime votre père. Vous connaissez les détails ?

— Oui, dit Harald Shenkman en baissant les yeux. Ça ressemble à de la torture.

— Peut-être. Est-ce que ça ne vous dit pas quelque chose, en tant que médecin ? En tant que descendant... d'un survivant des camps ?

Shenkman posa sur Hjelm un regard nouveau. Comme s'il avait décidé de passer les politesses, de filtrer les formules faussement contrites. Peut-être ce policier blafard avec ses grosses auréoles de sueur et sa tache rouge à la joue lui inspirait-il confiance. Il dit :

— Je sais très peu de chose sur l'époque du camp. Mon père évitait d'en parler, comme s'il la refoulait volontairement. Et mon expertise médicale est limitée. J'ai exercé comme généraliste dans ce qu'on appelle les quartiers difficiles. Je m'occupais de gens qui avaient fui la torture, la faim, les privations. C'était parfois du travail vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à la limite de l'insoutenable. Impossible de ne pas en ramener chez soi. Là-dessus, je suis entré à Médecins sans Frontières et je suis parti en mission tout autour du monde. J'ai fini par m'épuiser à la tâche. Grave dépression plusieurs mois durant. *Burnout*. On commence juste à parler de ce syndrome, maintenant que des journalistes en sont aussi victimes, mais les personnels de santé en souffrent depuis des décennies. Ma femme m'a quitté en emmenant notre fille, je n'arrivais plus à payer les traites de notre appartement de Södermalm et j'ai dû revenir ici, chez mon père. C'était il y a douze ans. Je suis resté couché là, sur ce canapé, au bout du rouleau. J'avais trente-neuf ans et tout perdu d'un coup. C'est à ce moment-là que mon père a eu l'idée de me laisser la maison et de s'aménager un appartement au grenier. On peut dire que ça m'a sauvé. J'ai pu repartir de zéro. Tout reconstruire. Obtenir la garde partagée de ma fille. Reprendre le travail, et même me mettre à écrire. À présent, j'ai repris mon ancien rythme de travail. Mais ce n'est plus tout à fait pareil. J'ai commencé par rédiger des rapports sur l'état des services de santé suédois dans les zones à forte population immigrée. Difficilement publiables. Plus récemment, disons que je me suis mis à la littérature. J'ai publié quelques nouvelles dans des revues, et je

travaille à un roman. On peut dire que j'ai suivi la trajectoire inverse de mon père.

Il se tut. Paul Hjelm le regarda. Cela avait valeur d'avertissement : il est si facile de se faire une idée fausse des gens. Si facile de se forger un *a priori*. Il avait imaginé Harald Shenkman comme le fils de son illustre père, né une cuiller d'argent dans la bouche, ce qui était d'ailleurs vrai, d'un certain côté. Et d'un autre, pas du tout. C'était une leçon : ne jamais tirer de conclusions hâtives sur les gens. Cela finissait toujours mal.

Il aurait voulu faire part à Harald Shenkman de ses propres réflexions sur la situation contemporaine. Certes, il fallait surveiller la recrudescence récente des extrêmes droites – mais l'histoire ne se répéterait probablement pas de façon aussi directe. Il se sentait assez convaincu du retour du fascisme, mais d'une manière beaucoup plus insidieuse, indirecte – il entrerait en douce par la porte de derrière tandis que nous serions en train de guetter ses apparitions sous des formes plus évidentes, plus simples – et, du jour au lendemain, nous nous mettrions à considérer tout individu comme un objet, disponible, source de profits. Que l'économisme était le stade précoce de ce nouveau fascisme, il en était convaincu.

Mais il s'abstint. Il reprit son rôle de policier :

— La trajectoire inverse de votre père ? Comment cela ?

— Je suis un médecin devenu écrivain. Lui était écrivain, et il est devenu médecin. Avant la guerre, il était écrivain, d'après le peu que je connais de son passé. Il était de Berlin, avait une famille, une femme et un petit garçon, morts en camp de concentration : j'ai donc eu un demi-frère, mort depuis longtemps. Toute sa famille a été anéantie. Il était le seul survivant. Impossible de vivre avec ce fardeau. Alors il a tout recommencé à zéro. Je suppose qu'il a tourné la page dans le livre de la vie. Avant, il était plutôt un poète lyrique et assez rêveur, si on en juge par ses carnets, mais, après guerre, il s'est tourné vers la science et la médecine. Je suppose qu'il avait besoin de quelque chose de plus tangible. Son âme est morte au camp, mais la matière a survécu. Je pense qu'on peut voir les choses comme ça.

— Il a donc écrit des carnets à Buchenwald ? Ils ont été conservés ? Shenkman hocha la tête.

— Ils sont là-haut, chez lui.

— À propos, j'aimerais justement jeter un œil chez lui.

— Mais bien entendu, fit Shenkman en se levant.

Hjelm le suivit jusqu'à un escalier en colimaçon qui semblait assez récent. Ils montèrent par là dans l'ancre de Leonard Shenkman. C'était lumineux, il faisait chaud. Là aussi, les murs étaient tapissés de livres, principalement des ouvrages médicaux, mais également quelques

classiques de la littérature. Sur la table de la cuisine, en effet, une grille de mots croisés, remplie – mais rien d'autre. Tout était cliniquement propre.

— C'est vous qui avez fait la vaisselle ? demanda Hjelm.

— Non, dit Shenkman. Il s'occupait de tout, impeccablement. Il n'aimait pas le désordre, c'est mon premier souvenir d'enfance. Tout devait toujours être propre et rangé. C'était assez pénible. Pour Maman aussi. Mais je ne me souviens pas bien d'elle. Les images s'estompent. Bientôt, il n'en restera plus rien.

— Vous voulez bien me laisser faire un tour seul dans l'appartement ? Nous enverrons un peu plus tard des gens du labo.

— Je vous en prie, dit Shenkman en s'effaçant sans bruit.

Paul Hjelm le regarda s'éloigner, puis parcourut l'appartement, sans but précis. Il dénombra deux pièces et une cuisine. La lumière entrait par de grands vasistas. Toutes les pièces étaient en soupente. Une existence en pente, en quelque sorte. Et cette existence en pente était sans conteste impeccablement tenue. Pas un grain de poussière.

D'abord poète juif dans le Berlin cosmopolite des années 1920-1930. Une femme, un enfant. Puis le camp de concentration où meurent sa femme, son fils, son père, sa mère et tout le reste de sa famille dans des conditions atroces. Il en réchappe, famélique et meurtri. Ses illusions, sa foi, ses espoirs, tout a disparu. Il s'installe à l'étranger, loin de tout cela. Recomence à zéro. Apprend la langue, fonde une nouvelle famille, étudie, trouve un emploi respectable, devient un chercheur reconnu, achète une maison en pur style fonctionnaliste directement à son architecte, sauve un fils en détresse avec qui il partage la maison après la mort de sa femme. Leonard Shenkman semblait avoir réussi l'improbable – comme tant d'autres, aussi étonnant que cela paraisse. Il a eu une deuxième vie, réussie. Mais impossible de savoir comment il allait vraiment, au fond. La manie du rangement et de la propreté pouvait se comprendre après des années passées dans les camps : on ne pouvait en tirer aucune conclusion.

Paul Hjelm avait besoin de lire son carnet.

C'était absolument indispensable.

Il finit par le trouver sur un rayonnage, au-dessus d'autres livres : c'était le seul livre de tout l'appartement posé un peu de travers. Les pages jaunies avaient été lues et relues, feuilletées, froissées, usées. C'était un carnet relié d'une cinquantaine de pages tout au plus.

En allemand.

Du pain sur la planche. Mais ce n'était rien par rapport à ce qu'avait accompli Leonard Shenkman. Il s'agissait juste de rafraîchir son allemand du lycée.

Les pages étaient soigneusement datées et numérotées, et le texte semblait complet. Il n'y avait qu'à s'y mettre.

Facile à dire...

Il prit les pages jaunies et redescendit le colimaçon. Harald Shenkman l'attendait sur le canapé, l'air épuisé. Il se leva en le voyant et vint à sa rencontre.

— Je suppose que c'est son journal, dit Paul Hjelm en agitant le carnet. Je peux le prendre ? Vous le récupérerez.

— Bien sûr, dit Harald Shenkman. Vous lisez donc le yiddish ?

Hjelm cligna des yeux d'étonnement et fixa les feuilles jaunies. Les mots changèrent de forme à vue d'œil. Il regarda alors Shenkman. Il avait un petit sourire aux lèvres.

— Mais non, dit-il. Je plaisantais. C'est de l'allemand.

Paul Hjelm le dévisagea, puis se mit à rire de bon cœur.

Cet homme lui était sympathique.

— Une dernière question. Quel genre de personne était votre père ? Shenkman hocha la tête, comme s'il attendait cette question.

— J'ai passé un certain temps à me le demander. En fait, difficile à dire. Quand nous étions enfants, il était très exigeant. Assez dur, le patriarche à l'ancienne. Nous devons tous les trois faire médecine, il n'y avait pas à discuter. Son matraquage a plus ou moins bien réussi. Celui qui a le mieux marché, c'est mon petit frère David : il est neurologue et enseigne à l'hôpital universitaire Karolinska, où il devrait prochainement obtenir une chaire de professeur. Comme Papa, mais à un âge plus avancé – il a aujourd'hui quarante-trois ans. Ma sœur Channa, entre ses deux frères, s'est révoltée en s'engageant dans les mouvements gauchistes des années 1970 : elle enseigne à présent à l'Institut de formation des travailleurs sociaux. Et moi, l'aîné, j'ai bien sagement fait ma médecine, mais j'ai refusé de me spécialiser, je suis devenu généraliste. Au début, Papa a accusé le coup : il me considérait comme l'élite. Et quand je me suis mis à exercer dans les quartiers difficiles, il s'est contenté de secouer la tête. Mais je crois qu'il a fini par avoir du respect pour ce que je faisais. Ce n'était pas quelqu'un d'imbuvable. Quand j'ai foncé droit dans le mur, il a été un vrai pilier. Tout s'effondrait, et il était là pour moi, solide comme un roc. Nous nous entendions alors très bien. Il venait de prendre sa retraite, il était en forme, s'était enfin remis de la mort de Maman. Puis nous nous sommes à nouveau éloignés, et finalement je ne peux pas dire que je le connaissais. Il avait eu jadis une tout autre vie, dont il ne nous a jamais ouvert les portes, pas même à Maman.

Hjelm hocha la tête et lui tendit la main.

— Merci beaucoup. Nous vous tiendrons au courant.

— C'était agréable de discuter avec vous, dit Shenkman, en



ajoutant : Paul.

— Je trouve aussi, Harald.

En sortant, Hjelm salua la fille. Il resta un moment assis au volant de sa vieille Audi. Il feuilleta les pages jaunies. Ceci avait donc été écrit dans le sinistre camp de concentration de Buchenwald. Leonard Shenkman, poète berlinois, avait trouvé moyen de se procurer papier et crayon, et surtout de se cacher des gardiens. Un exploit.

Il démarra, quitta la rue du Rouge-Gorge et s'engagea sur Breviksvägen, qui deviendrait bientôt Tyresövägen. Le ciel était toujours bleu, mais c'était comme si la pellicule avait été percée et balayée par le vent – et derrière, le ciel était réellement bleu. Le couvercle qui pesait sur le paysage avait disparu, la nature était calme et printanière.

Cette année encore, il y aurait malgré tout un été.

Son mobile sonna. C'était Jorge Chavez :

— Bingo !

Rien d'autre. Paul Hjelm comprit aussitôt.

— Ils ont trouvé ?

— Il faut dire que le labo avait ramassé tout un bric-à-brac dans l'enclos des gloutons. Tout, des croûtons de pain, comme si c'étaient des canards, jusqu'aux tapettes à souris. On en a retrouvé deux. Dont une encore tendue.

— C'est le nouveau loisir à la mode. Torturer des animaux. On maltraite régulièrement des chevaux dans nos campagnes.

— Et puis huit canettes de bière. Dans l'une d'elles, la longue aiguille acérée. Un glouton complètement shooté a croqué le crâne, s'est retrouvé avec l'aiguille coincée dans la gueule comme une vulgaire arête et s'est débrouillé pour la recracher dans une canette de bière.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables, dit Paul Hjelm avant de rentrer chez lui.

À l'hôtel de police.

Lundi matin 8 mai, à 8 h 30, un miracle se produisit à l'hôtel de police de Stockholm. Pour la première fois de l'histoire, le soleil brilla dans le QG.

L'un après l'autre, les membres du groupe A entrèrent dans la triste salle de réunion et sursautèrent à la vue du petit rayon de soleil qui frappait le sol juste devant la porte. Chacun le contourna religieusement pour gagner sa place. Arrivé le dernier, Viggo Norlander ferma la porte derrière lui et le rayon disparut. Il la rouvrit et hop ! le soleil brilla de nouveau.

Les personnes présentes dans le QG étaient cependant des détectives, et non des mystiques. Il fallait déterminer l'origine du phénomène, démystifier le miracle. Les efforts coordonnés de l'équipe attribuèrent le rayon de soleil à cinq facteurs. Premièrement, il faisait beau, le soleil brillait dehors. Deuxièmement, il entra par la fenêtre des toilettes des dames que nous avons déjà eu l'occasion de visiter. Troisièmement, la porte desdites toilettes était bloquée en position ouverte à cause d'un paquet de cigarettes aplati qui traînait par terre. Quatrièmement, le rayon de soleil, une fois entré par la fenêtre des toilettes, continuait sa course jusqu'au verre d'une croûte destinée à être accrochée dans le bureau de Waldemar Mörner et qui – en attendant d'être élevée à cette dignité – était calée contre le mur, dans le couloir, en face de la porte du QG. Et cinquièmement, le rayon de soleil reflété par cette croûte représentant un enfant en pleurs façon Poulbot passait par la porte ouverte jusqu'au sol du QG.

La porte se ferma. Le miracle disparut. Et Jan-Olov Hultin laissa descendre ses demi-lunes de chouette le long de son énorme nez jusqu'à ce qu'elles arrivent au niveau de sa lèvre supérieure impeccablement rasée.

Si c'est ainsi qu'il fallait qualifier chez lui cet intervalle incertain entre la bouche et le nez.

— Bonnes nouvelles, dit Hultin d'un ton neutre. Mais gardons-les pour après. Je voudrais d'abord présenter mes excuses à Sara pour la débâcle télévisuelle d'hier. Il faut être bien préparé avant de prendre place à côté de Waldemar Mörner.

— Et il ne faut pas déplacer tout un bouquet de micros.

Qui avait osé dire ça ? Quel individu téméraire s'était risqué à mettre inconsidérément sa tête dans la gueule du lion ? Chacun regarda autour de lui en s'attendant à voir une arcade sourcilière éclater sous un coup de boule. Les efforts coordonnés de l'équipe attribuèrent cependant la phrase à Hultin lui-même. De l'autocritique ? Une altération radicale de sa personnalité était visiblement à l'œuvre.

Une attaque cérébrale ? pensèrent en même temps quatre personnes dont les noms seront tus.

— C'était un peu surprenant, dit doucement Sara Svenhagen.

— Continuons, dit Hultin, comme si de rien n'était. Les premières constatations du labo dans le carré juif du cimetière n'ont rien donné. Pas une seule trace de pas utilisable, pas une empreinte digitale sur la corde ou le corps. On retrouve par contre les empreintes digitales de Leonard Shenkman sur plusieurs fragments de la stèle brisée sous lui. L'a-t-il juste touchée en gesticulant de douleur, ou avait-elle une réelle signification pour lui ? Était-il venu la voir ?

— Le nom sur la tombe a été reconstitué, dit Jorge Chavez. « Shtayf ». C'est tout. On va se renseigner sur ce macchabée.

— À toi de jouer, Jorge, dit Hultin. Autre chose ? Que devient notre skinhead Andreas Rasmusson ?

Kerstin Holm consulta un papier.

— Il a visiblement eu une sorte d'attaque de psychose cette nuit. On l'a transféré à l'hôpital Sud.

— Sous bonne garde ?

— Toujours, avec un suspect. Un agent le surveille jour et nuit. D'après mes informations, il est complètement à l'ouest.

— Je pense qu'il est très important de savoir ce que les skins ont vu, dit Hultin. On devrait pouvoir trouver qui il fréquentait, avec qui il était hier, etcétera, etcétera ? Gunnar ?

— OK, dit Nyberg.

— Mais d'abord, l'université. Avec Viggo et l'agent Andersson, vous avez rendez-vous avec Ludmila Lundkvist à 10 heures à l'Institut des langues slaves. Trouvez Andersson et en route pour le campus !

— *Da*, slavisa Nyberg.

— Bon, continua Hultin avec une neutralité brutale en tenant un papier où était tracé un grand signe +, venons-en à ce schéma qui m'est parvenu sous le sceau de l'anonymat. Il est constitué de quatre segments...

— Cases, corrigea Chavez.

Hultin lui adressa un regard très long et très neutre.

— ... quatre segments baptisés respectivement « Skansen », « Skogskyrkogården », « Slagsta » et « Odenplan ». Sous « Skansen », je

lis : « Empreintes digitales, pistolet, fil de fer, corde, *Epivu* ». Sous « Skogskyrkogården » : « Proches, *modus operandi*, avis du neurologue sur l'effet du fil de fer sur le cerveau, skinhead témoin, autres témoins, inspection du lieu du crime. » À la suite, j'ai pris la liberté d'ajouter « Shtayf ». Cette initiative semble-t-elle acceptable à mes subordonnés ici présents ?

— Pas de problème, dit Chavez. Bon boulot, jeune homme.

Nouveau regard interminable. Puis :

— Continuons. Sous « Slagsta », je vois : « Contrôle des appels, rapport du labo, véhicule, maquereau fantôme. » Et sous « Odenplan » : « Mobile, liste des appels, expert en langues. »

Jan-Olov Hultin se leva et gagna le tableau blanc. D'un geste théâtral, il le fit pivoter sur son axe. De l'autre côté apparut le même signe + que sur le papier.

— Ce chef-d'œuvre anonyme sera donc le noyau de l'enquête, puisque je ne suis plus dans le coup. Repartons de la fin. « Expert en langues ». Ce détail devrait être clarifié ce matin. Les deux points suivants, « Mobile, liste des appels », sont entre les mains du labo, qui est en train de fouiller la carte SIM et tout le tintouin. On peut espérer remonter jusqu'à un nom d'abonné et ses fadettes dans le courant de la journée. Passons au segm... à la case suivante : « Slagsta ». Voyons un peu le « maquereau fantôme », ce portrait-robot établi par Jörgen Nilsson au Norrboda Motel. Viggo se charge d'essayer de l'identifier à son retour du campus de Frescati. OK ?

— OK.

— Que signifie « véhicule » ? Un bruit de moteur non identifié à Slagsta vers 3 h 30, 4 heures. Interroger d'autres voisins, vérifier auprès des compagnies de transport, contrôler avec les douanes tous les bus ayant quitté la Suède. Ça ne te semble pas trop insurmontable, Sara Svenhagen ?

— Non, ça ira, dit Sara en ravalant un soupir.

— Je peux moi-même répondre au point « rapport du labo », car j'en ai pris connaissance cette nuit. Dans les quatre chambres du motel, on a retrouvé, tenez-vous bien, le sperme de dix-huit hommes différents. Voilà pour la politique suédoise d'accueil des réfugiés. On a également relevé quantité d'empreintes digitales, mais sans faire jusqu'ici réagir les bases de données criminelles. Les dix-huit hommes en question étaient donc visiblement d'honnêtes citoyens suédois ordinaires.

— Et peut-être aussi quelques voisins de couloir, dit Kerstin Holm.

— Pas de taches de sang, en tout cas, aucun signe de violence. Physique, s'entend. Sinon, rien. Il ne restait dans les chambres aucun effet personnel. Reste enfin « contrôle des appels ». Est-ce que ça irait

à Paul Hjelm ? En remerciement pour ça ?

Hultin désigna le signe + sur le tableau blanc.

— S'il y a le temps.

— Il y a le temps, dit Hultin d'un ton neutre, avant de continuer : Case deux, « Skogskyrkogården ». Le nouveau point, « Shtayf », est donc pour Jorge. Puis nous avons « inspection du lieu du crime », point clarifié : aucun résultat. Puis « skinhead témoin, autres témoins » : Gunnar s'occupe de dénicher d'autres skins présents cette nuit-là. À notre connaissance, il n'y a pas d'autres témoins. Cela fait maintenant vingt-quatre heures que les médias rabâchent l'affaire : peut-être que d'éventuels témoins se manifesteront spontanément dans le courant de la journée. On verra bien. L'improbable point « avis du neurologue sur l'effet du fil de fer sur le cerveau » a trouvé une réponse – même si elle reste assez impénétrable. Qvarfordt nous communique dans son jargon habituel : « Le corps octogénaire est bien conservé pour son âge. Aucun signe d'artériosclérose. Aucun signe d'encéphalomalacie typique de cette tranche d'âge. Cerebrum particulièrement volumineux. Chiffres tatoués juste au-dessus du poignet gauche. Tendance à la spondylose cervicale. Circomcisio post-adolescent. Arthrite rhumatoïde à l'état initial dans les articulations de la cheville et du poignet. » Son assistante pour l'autopsie, la neurologue Ann-Christine Olsson, continue, plus pédagogue : « Le fil de fer introduit dans le cerveau ne peut pas être considéré comme la cause directe du décès. Introduit au niveau de la tempe, il a effectué un mouvement de va-et-vient dans le cortex. Le cortex constitue le centre de la douleur. C'est là que la douleur devient consciente. Une intervention de ce type, directement dans le cortex, doit donc provoquer une sensation de douleur maximale. Il est possible – mais les chercheurs sont divisés sur ce point – que cette sensation soit si forte qu'elle provoque la mort. Il est également possible que la position tête en bas de la victime ait décuplé cette sensation, du fait de l'afflux sanguin renforcé dans le cortex. La cause précise de la mort est donc incertaine. Le cœur s'est arrêté. Cela peut être dû à l'état de choc ou à la douleur. »

Hultin marqua une petite pause.

— On a trouvé dimanche après-midi un fil de fer analogue dans le matériau ramassé au Skansen dans l'enclos des gloutons. Il est donc vraisemblable qu'on a tué les deux hommes en leur infligeant une douleur tellement énorme qu'ils sont morts. Morts de douleur, donc.

— Sauf si les gloutons ont fait plus vite, dit Chavez.

— Certes, concéda Hultin. Ça vaut en tout cas la peine d'y réfléchir. Pourquoi tant de haine ? Inventer une méthode d'exécution aussi raffinée et cruelle, ça pose son homme.

— Ou sa femme, dit Holm.

— Ou sa femme, concéda à nouveau Hultin. Le point suivant, *modus operandi*, est donc du plus haut intérêt. A-t-on déjà utilisé une telle méthode ? Où, quand, comment ? Kerstin ?

— Très bien, dit Kerstin. Je m'y colle.

— Le point suivant, « proches », est déjà réglé. Kerstin, Jorge et Paul sont allés hier après-midi rendre visite aux trois enfants encore vivants de Leonard Shenkman. Leurs rapports vous ont été distribués. Peut-on avoir un résumé ?

— Je suis allée chez sa fille, dit Chavez. Channa Nordin-Shenkman, domiciliée dans Fridhemsgatan. Une femme très radicale, avec des opinions affirmées. Une enfant de 68. A réduit ses contacts avec son père depuis la mort de sa mère en 1980. N'avait pas grand-chose à dire sinon que son père était un individu particulièrement autoritaire, dont elle avait voulu s'éloigner au plus tôt. Elle a insisté pour que je note qu'elle avait du chagrin pour son père. J'ai pris note. Ah oui, au fait, elle m'a proposé une grosse pipe de hasch. J'insiste pour que vous notiez que je me suis abstenu d'y goûter. L'embout avait l'air couvert de microbes.

— Je suis allée voir le cadet, dit Holm. David Shenkman à Näsbyark. Il a plus ou moins pris la succession de son père comme chirurgien neurologue et chercheur à l'hôpital Karolinska. Une femme, des enfants entre huit et dix-sept ans. À la différence de son père, il est assez religieux et actif au sein de la communauté juive. Il s'est chargé de l'assez lourde organisation des funérailles, et m'a fait l'impression d'avoir vraiment beaucoup de chagrin. Mais il s'agit pourtant d'un amour filial à distance, en quelque sorte. Avec son père, ils ne se voyaient que rarement, pour les fêtes, et d'une façon assez formelle. On peut d'ailleurs définir David comme une personne assez formelle. Méticuleux, contrôlé. J'ai eu l'impression qu'il tenait ça de son père. David Shenkman nous permet d'approcher un peu de Leonard Shenkman. Mais il n'avait pas grand-chose à dire sur lui comme personne.

— Il semble que notre meilleur contact avec la famille passe par Harald Shenkman, l'aîné, dit Hjelm. Leonard habitait le grenier de sa villa, qui à l'origine lui appartenait. Séparé, au bout du rouleau, Harald a eu un passage à vide dans les années 1980. Il est médecin, pas chercheur, et aujourd'hui aussi écrivain. Un homme très agréable, au caractère réservé. Le genre qu'on apprécie. J'ai inspecté l'appartement de Leonard. Peut-être faudrait-il recommencer. Je pourrai m'en charger à l'occasion. J'ai également appris un certain nombre de choses sur la vie de Leonard avant-guerre, un poète, père de famille. J'ai rédigé un rapport complet pour ceux que ça intéresse. Et j'ai aussi emprunté son journal de Buchenwald. J'ai l'intention de le

lire. Sauf que c'est en allemand.

— Parfait, dit Hultin. À tes heures perdues, bien sûr.

— Bien sûr.

— Vous avez l'air de fatiguer, mais il nous reste encore une de ces fameuses cases : « Skansen ». Voyons voir ce qu'a écrit l'artiste anonyme... « *Epivu* » : là, je crains que nous ne soyons toujours pas plus avancés. Je compte sur vous pour garder ce mot dans un coin de votre cerveau, si possible dans le cortex, du côté du centre de la douleur. Puis nous avons : « corde ». C'est Jorge qui s'en est occupé, si j'ai bien suivi ?

— Tout à fait, dit Chavez. Des échantillons devraient affluer de différentes usines dans la journée.

— Point suivant, « Fil de fer » : retrouvé. C'est pour Kerstin et ses recherches sur le *modus operandi*. Ensuite : « pistolet ». Là rien de nouveau avec le numéro de série du Luger. En revanche – souvenez-vous que je vous ai promis des bonnes nouvelles en commençant – concernant le tout premier point mentionné par notre artiste anonyme, « empreintes digitales », j'ai du neuf.

Là, comme l'exigeait la dramaturgie, le commissaire Jan-Olov Hultin marqua une pause pour capter toute l'attention de son auditoire. Il reprit :

— Interpol a donné deux réponses au sujet des empreintes digitales de l'homme des gloutons. En provenance de deux pays. Grèce et Italie. Notre victime lacérée par les gloutons était un Grec. Nikos Voultsos, né à Athènes en 1968. Sa première condamnation pour violences remonte à 1983, quand il avait quinze ans. Puis c'est une série de crimes variés, entre autres des affaires de proxénétisme. Soupçonné du meurtre de trois femmes en 1993, il disparaît. Il refait surface en Italie. Enfin, il reste plutôt entre deux eaux. Nikos Voultsos est visiblement soupçonné en permanence par la police italienne, mais on ne parvient pas à mettre la main dessus. Il passe à la clandestinité en Italie, plus précisément à Milan, où il commet au moins une vingtaine de crimes, extorsion de fonds, trafic de drogue, violences, viols, meurtres. Et à nouveau proxénétisme. Notre homme était bel et bien maquereau.

Sara regarda Kerstin. Kerstin regarda Sara. Des regards plutôt satisfaits.

— Les informations données par la police italienne sont assez vagues, continua Hultin. Entre les lignes, on peut sans doute lire « crime organisé ». Et ce que cela signifie en Italie est assez clair.

— La mafia ? dit Chavez.

— Pour être très précis, pontifia Hultin, la mafia est un phénomène sicilien. Naples a sa camorra, sur le même modèle. Et il existe une

organisation analogue en Italie du Nord, au moins aussi puissante. Il semble que Nikos Voultsos faisait tourner des bordels pour le compte de la mafia d'Italie du Nord. Si c'est le terme.

— Et le voilà qui arrive dans la petite Suède, dit Kerstin Holm. Pour faire tourner des bordels pour la mafia d'Italie du Nord ?

— Au lieu de quoi, il se fait manger par des gloutons, dit Chavez. Ça, pour un changement de carrière...

— La police italienne l'avait visiblement à l'œil. Ils l'ont perdu de vue à la mi-avril. Il est mort au Skansen le 3 mai. On peut imaginer que les gros bonnets de Milan ont commencé à trouver cette surveillance policière embarrassante et qu'ils l'ont envoyé se mettre au vert. Un peu comme dans *Le Parrain*. Michael Corleone. Mais il avait sans doute aussi une mission. Et il ne semble pas invraisemblable qu'il s'agisse là encore de proxénétisme.

Kerstin Holm réfléchit tout haut :

— Une bonne semaine avant la disparition, une vague d'inquiétude passe sur les chambres 224, 225, 226 et 227 du Norrboda Motel à Slagsta. On est alors aux environs du 20 avril. On peut bien sûr penser que Nikos Voultsos arrive dans ces eaux-là. Le premier coup de téléphone de notre amazone du métro Odenplan arrive à Slagsta le samedi 29 avril. Jusqu'à 22 h 54 mercredi dernier, soit quelques minutes après la mort de Voultsos, des appels sont échangés. Quelques heures après, elles disparaissent.

— Elles sont libérées, lâcha Sara Svenhagen, exaltée.

— C'est donc vraiment une féministe de choc, dit Jorge Chavez – ce qui lui valut un regard étonné de sa femme.

— Si c'est vraiment ça, elle a donc tué un mafioso. Dans ces cas-là, il faut vite mettre les voiles.

— Tout ça est bien joli, dit Paul Hjelm. Très cohérent. Mais que diable vient faire Leonard Shenkman dans le tableau ? Qu'est-ce qu'un professeur émérite presque nonagénaire peut bien avoir à faire avec Nikos Voultsos, un bordel de la mafia et une féministe de choc ultraviolente ? Pourquoi est-il assassiné, lui, de la même façon qu'un violeur et tueur de femmes notoire ? Ça ne colle pas.

— Je suis d'accord, dit Hultin. Est-ce un hasard ? Était-il au mauvais endroit, au mauvais moment ? Peu probable. Quelqu'un le haïssait à mort, mais il n'est pas évident qu'il s'agisse de cette femme que vous appelez féministe de choc. Le lien avec elle est trop vague.

— Avons-nous une photo de Nikos Voultsos ? demanda Kerstin Holm.

— Bien sûr, dit Hultin, en brandissant un portrait en couleurs d'un homme noiraud aux yeux froids.

Un gangster classique. Il avait un petit sourire de travers, un



costume léger rose clair, une très grosse chaîne en or autour du cou.

— J'espère qu'il était bon, dit Sara Svenhagen. Au moins dans son domaine.

— Si tu vas à Slagsta, Sara, dit Hultin, prends cette photo et montre-la à tout le monde. Peut-être que quelqu'un l'a vu là-bas, malgré tout.

Sara opina en silence.

— Il nous faudrait un contact plus direct avec la police italienne, dit Hjelm. Il nous manque beaucoup d'informations.

Jan-Olov Hultin se leva et se pencha en avant.

— Et c'est là que les Athéniens s'atteignirent et que les Satrapes s'attrapèrent, hellénisa-t-il. Nous avons un homme sur place !

Anja le vit bien avant lui. Ses cinq enfants le virent bien avant lui. Le monde entier le vit avant lui.

Peut-être avait-il un peu, un tout petit peu forcé sur la « beauté » et la « paix ».

Arto Söderstedt tournait en rond dans la petite maison de pierre du Chianti en s'imaginant qu'il en profitait toujours autant. Sur sa véranda, tandis que tombait la nuit printanière, il trempait ses *cantucci* dans son petit verre de vino santo en se disant : « Oh, que c'est bon ! » Et certes, c'était encore bon. Certes, les ondes renouvelées de la Renaissance parvenaient jusqu'au robuste lit de la chambre à coucher. Certes, sa vie conjugale connaissait une embellie jamais égalée : il en était même à se demander si Anja n'était pas en train de lui faire un sixième enfant dans le dos – où en étaient-ils, au fait, niveau contraception ? Et certes, c'était extrêmement agréable de pouvoir faire la grasse matinée, se délecter des livres de son choix, de la musique de son choix, des vins, du café de son choix, des occupations de son choix. Pourtant, quelque part, il restait insatisfait. Quelque part, les fruits de l'argent d'Oncle Pertti le laissaient sur sa faim.

Anja Söderstedt jouissait pleinement, sans pour autant en faire tout un plat. Atavisme masculin, Arto était enclin à afficher son bien-être – et l'affichage, c'est bien connu, a tendance à absorber ce qui est affiché. L'affichage finit par se suffire à lui-même. Il jouissait à présent de la vie comme enfermé dans une coquille. Un geste maladroit, et elle risquait de se craqueler et de se briser en miettes – et Arto Söderstedt plongerait alors les yeux tout au fond d'un abîme infernal.

Bon, enfin, on n'en était pas tout à fait là. Parfois, pourtant, en contemplant depuis la véranda les plantations de fines herbes de plus en plus luxuriantes d'Anja, il se disait qu'il était drogué.

Un drogué du travail en cure de désintoxication.

Anja avait en effet une passion dans la vie – à part Arto, qu'elle aimait autant qu'il l'aimait : les fines herbes. Dans leur maison de Västerås, jadis, elle s'y était adonnée avec frénésie. Dans les bacs des fenêtres, à Stockholm, c'était déjà moins probant. Mais ici, en Toscane, au cœur du Chianti, tout près de la petite bourgade médiévale de Montefioralle qui, derrière ses remparts, surplombait les

collines cernant Greve, capitale viticole, ici, sa passion renaissait. Elle aurait voulu ne jamais repartir. Le jardin embaumait. Elle avait plus que jamais la main verte et, de mémoire autochtone, personne n'avait jusqu'alors réussi à faire pousser dans le Chianti dix-sept sortes de basilic. De fait, ils ignoraient l'existence de tant d'espèces différentes. Mais impressionnés, ils l'étaient, les voisins.

Les voisins...

Une personne se plaisait ici davantage encore qu'Anja. C'était sa fille aînée Mikaela. Elle avait seize ans et était la plus belle du monde. Un beau matin, elle était venue s'asseoir à table dans la vaste cuisine toscane, et n'était plus vierge. Impossible de savoir ce qui lui avait mis la puce à l'oreille, mais cela ne faisait aucun doute. Elle rayonnait. De tout son être. Arto Söderstedt se dit alors qu'il devrait endosser le rôle du père offensé et partir dans les buissons avec un fusil de chasse truffé de plomb toutes les breloques qui pendaient aux jeunes entrejambes des environs. Mais non. Il se contenta d'afficher un sourire aussi rayonnant que celui de sa fille, qui s'étiola dès qu'il fut confronté à son reflet dépravé. Mikaela s'enfuit parmi les rangs de vignes, morte de honte. Il la suivit en criant à la cantonade dans le vignoble qu'il n'y avait pas de problème tant qu'elle s'assurait que le gars mettait un préservatif. Quatre têtes blanches situées à différentes hauteurs du sol le regardèrent bouche bée crier à tue-tête dans les vignes. « C'est quoi, un préservatif ? » demanda la petite Lina. « C'est cochon », répondit la deuxième plus âgée avec dans le regard l'étincelle de l'interdit. « Oh là là », dit Lina, qui ne savait pas ce que cochon voulait dire.

Mikaela finit pourtant par sortir de sa cachette le rouge aux joues, comme un doryphore sulfaté.

Quand Anja, extraite du lit, vint sur la terrasse, elle vit son mari et sa fille s'embrasser dans la douce lumière du matin, flanqués de quatre têtes blanches situées à différentes hauteurs du sol. Le jardin de fines herbes nimbait la scène de parfums célestes et les petits oiseaux gazouillaient dans les oliviers. Une image qu'elle n'oublierait jamais. Le paradis existait.

Mais pour Arto, ce n'était pourtant qu'une coquille vide. Anja le voyait bien et, en cachette, elle avait rallumé le téléphone mobile. Tôt ou tard, il sonnerait, elle le savait.

Et c'est ce qu'il fit quelques jours plus tard.

La famille Söderstedt se trouvait à Florence. C'était leur seconde visite depuis qu'ils séjournaient en Toscane. La première fois, Arto avait complètement perdu pied à San Lorenzo, devant les Michel-Ange de la chapelle Médicis. Scotché. Après une demi-heure passée sur ces quelques mètres carrés, sa famille en avait eu assez et était retournée en ville. Ils avaient déjeuné dans une délicieuse trattoria du Lungarno

Acciaoli puis, par la Piazza di Signoria et le Duomo, ils étaient tranquillement revenus à San Lorenzo trois heures plus tard. Arto était toujours là, sur ces quelques mètres carrés, le regard collé aux marbres vert et blanc. Il avait le sentiment d'avoir soudain, comme par une révélation, compris le secret de toute la Renaissance. L'excès retenu qui se cachait derrière l'artisanat toujours exact de Michel-Ange était hypnotique. Tout était possible – et pourtant, on ne se permettait pas tout. Il y avait là un renoncement qui n'avait rien d'ascétique, au contraire, il montrait bien qu'alors, dans le quinzième siècle tardif à Florence, tout, vraiment tout était possible. Il fallut le déloger manu militari.

La famille s'était offert une deuxième chance, pour une visite un peu plus normale, en vrais touristes venus de la barbare Scandinavie.

Ils étaient donc attablés dans un restaurant du Piazzale Michelangelo, de l'autre côté de l'Arno, et contemplaient la ville. Vue du ciel, elle devait ressembler à un collier de perles.

C'est alors que le mobile sonna.

Arto Söderstedt, dispensé de conduite automobile, avait commandé une bouteille de vin et ne réagit pas. Le téléphone continua de sonner, et il ne réagissait toujours pas. Sa famille le regardait avec un scepticisme croissant.

— Papa est mort ? demanda la petite Lina, en ayant peur d'avoir dit un mot cochon.

— Peut-être, peut-être pas, dit Anja. Ça ne fait pas une grande différence.

Il dit enfin, d'une voix mécanique :

— Ça ne peut pas être mon mobile. Il est éteint. Un mobile éteint ne sonne pas.

Ils attendirent. Le temps était suspendu.

Plus tard, un très gros calibre enfoncé dans la bouche, il devait repenser à cet instant : alors, juste alors, tout était possible. Alors, juste alors, il aurait été possible de s'abstenir, un renoncement qui n'aurait rien eu d'ascétique. Alors, tu aurais pu t'abstenir de répondre. Tout aurait alors pu rester inchangé, dans cet état paradisiaque dont tu n'avais pas été capable de comprendre la valeur. Tu avais eu la possibilité de t'abstenir, et tu l'as rejetée. Mauvais choix.

Il répondit :

— Arto, sur l'Arno.

Puis resta sans dire un mot quatorze minutes durant.

— Et là ? dit la petite Lina. Il est mort, là ?

Ce fut l'unique réplique prononcée. Anja se pencha vers la bouteille de vin pour essayer de déterminer combien son mari en avait bu. Arrivée à la conclusion que ce ne devait pas être beaucoup plus d'un

verre, elle finit la bouteille. En exactement quatorze minutes. Quand il raccrocha, elle lui dit d'une voix sans doute un peu pâteuse :

— Désolée, je ne peux pas conduire.

Ce à quoi Arto répondit, avec une logique à toute épreuve :

— Il faut trouver un fax.

La famille vola vers un hôtel de luxe voisin, où Arto expliqua qu'il était de la police et avait besoin de recevoir un fax. Le portier devait longtemps regretter de s'être montré si serviable.

Söderstedt téléphona à Hultin le numéro du fax. Soixante-quatre pages s'en déversèrent alors. Le portier songea à la cartouche d'encre en train de partir en fumée, aux lignes téléphoniques bloquées mais, très professionnel, parvint à ne pas quitter son expression de bonne volonté bienveillante. Une fois tous les papiers rassemblés en tas, il eut la surprise de se voir fourrer un billet de cent mille liras dans la main.

— Pourrais-je avoir un reçu ? demanda Arto Söderstedt.

Après avoir pour la première fois de sa vie facturé un pourboire, le portier prit congé de la famille la plus étrange qu'il ait jamais vue.

\*\*\*

Milan était vraiment une grande ville. Autre chose que Florence. Un vacarme permanent. Arto Söderstedt s'y fraya péniblement un chemin à bord de sa grosse familiale, mais revenait toujours inmanquablement au même point, une décharge puante où des ordures brûlaient avec des flammes de dix mètres. Il avait beau tourner son plan dans tous les sens, impossible de comprendre comment cette décharge avait réussi à devenir le centre incontournable d'une ville de plus d'un million d'habitants.

Milan avait pourtant un vrai centre. La ville était bâtie en cercles concentriques autour de sa majestueuse et presque grotesque cathédrale, qu'il finit par trouver. Après avoir enfumé le quartier de gaz d'échappement, il eut la grande chance de dégotter une place de stationnement à moins de cinq kilomètres du commissariat de police de Corso Monforte.

Car c'était là qu'il se rendait.

Après un long trajet au jugé, il arriva à destination, passa le porche – et se retrouva plongé dans les années 1950. Oui, c'était une vraie machine à remonter le temps. Il avait dû tomber dans un tunnel spatio-temporel et être projeté quatre décennies en arrière. Pas de doute sur l'époque. Des messieurs en chemise blanche cintrée et étroite cravate noire, des dames en tailleur et chaussures à talons, des rangées de bureaux dont l'outil de travail principal était le papier et le crayon. Et bien sûr des tampons. Des tampons, des tampons, et encore

des tampons. Pas un seul ordinateur en vue.

Il s'approcha d'une de ces dames, postée derrière son bureau.

— Le commissaire Italo Marconi ?

Sans lever les yeux, elle lui indiqua une porte close à une trentaine de mètres. En parcourant ces trente mètres, il compta les bureaux devant lesquels il passait. Il faillit s'endormir. C'était comme compter les moutons.

Sur la porte était en effet inscrit, en caractères minuscules : « I. Marconi ». Court et concis.

Il frappa à la porte, un grognement lui répondit.

Il entra.

Autant il faisait chaud, humide et poussiéreux dans la zone de bureaux des années 1950 qu'il venait de traverser, autant l'atmosphère était ici fraîche et agréable. Et sur le bureau antique en vieux chêne massif trônait un ordinateur hypermoderne. Il comprit alors. Il venait de franchir une zone crépusculaire, un passage, et il était revenu dans le présent.

L'homme derrière le bureau avait l'âge d'Arto Söderstedt, tout juste la cinquantaine, et était affublé d'énormes moustaches. Son corps fluet les faisait paraître plus énormes encore, comme une grande hélice au milieu du visage. Söderstedt avait peur qu'il ne décolle à tout moment et ne passe par la fenêtre. L'homme le dévisagea un long moment, comme s'il découvrait un tueur albinos tout droit sorti d'un mauvais film de gangsters. Puis son visage s'illumina :

— *I see*, dit-il en contournant l'imposant bureau pour venir lui serrer la main. *Mister Sadestatt from Sweden.*

— *That's right*, répondit mister Sadestatt from Sweden. *And you must be Italo Marconi.*

— *Yes, yes. I believe you have animals who have killed one of my nastiest pimps. May we import them ?*

Arto Söderstedt rit poliment et se trouva immédiatement confronté aux limites de son vocabulaire anglais. Comment diable disait-on glouton en anglais ? *Wasp* ? Non, ça c'était le brochet. Ou bien... ?

Il laissa tomber.

— Oui, se contenta-t-il de dire. C'est bien vous, n'est-ce pas, qui vous occupiez de rechercher Nikos Voultsos ?

Le sourire d'Italo Marconi se fana : tous ses préjugés sur l'incompétence sociale des Européens du Nord se voyaient confirmés. Il désigna un fauteuil en face de son bureau, où Söderstedt s'assit, ou plutôt s'enfonça. Il était assez moelleux.

— C'est exact, dit Marconi. Nikos Voultsos était un criminel sans aucun scrupule. Nous étions ravis qu'il disparaisse de la circulation, et le sommes encore plus aujourd'hui de le savoir mort.

Ne tournons pas autour du pot, se dit Söderstedt, en demandant :

— Commissaire, êtes-vous l'auteur du rapport le concernant qui nous a été transmis à Stockholm par l'intermédiaire d'Interpol ?

— Oui, c'est moi, opina Marconi. Voulez-vous un café, signor Sadestatt ?

— Volontiers, dit Söderstedt.

— Je vais en demander, dit le commissaire en quittant la pièce.

Il revint au bout de quelques minutes. Il avait l'air d'avoir ri.

— Le café arrive bientôt, dit-il en contournant le large bureau, avant de s'asseoir et de se pencher en avant : je comprends que mon rapport ait pu vous sembler mince, mais il n'y a pas la place pour toute l'information dans ce genre de document. Je suis donc à votre entière disposition : je viens tout juste de voir cela avec mes supérieurs. Je vous écoute, que voulez-vous savoir ?

— Voultsos était-il un mafioso ?

Marconi toussa. Comment expliquer la situation du pays à l'idiot du village ?

— Chez nous, il n'y a pas de mafia, dit-il. Elle reste en Sicile. En revanche, nous avons nos organisations criminelles locales. Selon nous, Voultsos était affilié à l'une d'elles.

— Comment a-t-il pu continuer à commettre toute une série de crimes sans que vous puissiez l'arrêter ?

— Vous mettez les pieds dans le plat, dit Italo Marconi en regardant son homologue au teint de craie. Il est important que vous compreniez quelques fondamentaux du système juridique italien. Il faut avancer prudemment en vérifiant bien où l'on met les pieds. Il y a toujours quantité de précautions à prendre dans tous les sens. Je ne peux pas en dire plus. L'important, pour nous, était de tenir à l'œil Nikos Voultsos.

— Vous surveilliez ses bordels ?

Marconi eut un rire bref.

— Des bordels, façon de parler, dit-il en regardant Söderstedt dans les yeux : Je vois que vous êtes impatient, signor Sadestatt. Vous êtes longtemps resté à vous rouler les pouces et à gratter le sol aride de Toscane à la recherche d'un os à ronger. Et voilà que vous l'avez. Vous fumez comme un toxicomane qui court après son premier fix de la semaine.

Arto Söderstedt apprécia moyennement le langage imagé de Marconi. Très moyennement. Mais il voyait ce qu'il voulait dire.

Sans élever la voix, mais avec ses moustaches sur le point de partir en vrille, Marconi continua :

— Vous avez été décrit par votre chef comme un policier suédois des plus intelligents. Je n'ai aucune raison de ne pas croire le signor

Oltin. Il a l'air sensé. Il m'a toutefois prévenu que vous commenceriez par vous comporter exactement comme vous venez de le faire. Énérvé. Ma secrétaire va bientôt arriver avec du café et aussi une petite grappa, pour saluer votre séjour en Toscane, dans un endroit qui pour nous aussi, au Nord, a la réputation d'être paradisiaque, mais un peu ennuyeux. Je propose que nous prenions le temps de siroter ces boissons pour donner un autre ton à cette conversation.

Söderstedt, qui en temps normal était assez doué pour cerner les situations et humer les atmosphères, reconnut aussitôt qu'Italo Marconi avait raison. Il hocha alors faiblement la tête et dit :

— Vous avez tout à fait raison. Je vous demande pardon.

Ce qui ne lui arrivait pas très souvent.

Comme la conversation roulait à présent sur la famille, les conditions de logement, Arto Söderstedt comprit comment travaillaient les Italiens. Il se remettait tout juste d'un accident.

Un choc culturel.

On apporta le café. La petite grappa se révéla être un verre plein à ras bord. Marconi leva son verre, imité par Söderstedt. Il trempa alors ses lèvres dans la grappa, qui avait un goût de raisin et non de déchets industriels.

— Très bon, dit Söderstedt.

— Je suis content que vous l'appréciez, dit Marconi. Elle vient de par chez vous, de Castello di Verrazzano, sur les collines impraticables au nord de Greve. D'après moi, à part cette superbe grappa, on y produit le meilleur chianti blanc, qui est loin d'être la spécialité, en Toscane.

Ils burent alors un magnifique espresso, dont la mousse très ferme signalait que le commissariat disposait de son propre percolateur, caché quelque part dans la jungle des bureaux.

— Bien, dit Marconi en reposant sa tasse, j'aimerais à présent vous dire deux mots de Nikos Voultsos. Je me suis fait une idée assez claire de ce qui s'est passé à Stockholm, et bien des aspects correspondent tout à fait à ce que nous savons de Voultsos et de ses employeurs. Ce qui sort du cadre, bien sûr, c'est votre prix Nobel.

Candidat, songea Söderstedt, sans pourtant le corriger. Il avait l'impression d'avoir appris à rester assis. Un vieux chien comme lui...

Marconi continua :

— Nous, de notre côté, nous n'avons rien pour vous aider à faire le lien entre Nikos Voultsos et – il consulta un papier – Leonard Shenkman. J'aurai également du mal à vous donner le moindre tuyau sur l'identité de l'assassin. En revanche, je peux vous suggérer un mobile. Ce qui se déroule en ce moment en Europe est une sorte de guerre. Maintenant que l'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud convergent



ensemble en Europe – avec leurs différents types de criminalité –, un combat acharné se livre pour le contrôle de vastes secteurs : la drogue a longtemps été en tête, le trafic d'armes est bien sûr très important, l'alcool et les cigarettes de même, mais la contrebande d'ordinateurs ou de biens de consommation vers l'Est, comme des voitures ou des bateaux volés à l'Ouest, est un phénomène assez récent. Mais le tout nouveau trafic, c'est celui des femmes, originaires en très grande partie des pays de l'Est. Les grands syndicats du crime viennent juste de le comprendre et commencent sérieusement à s'installer dans le secteur de la prostitution. Il ne s'agit donc pas à proprement parler de bordels – ils existent, bien sûr, mais c'est secondaire – mais du contrôle de la prostitution dans sa globalité, des plus élégants services d'escorte jusqu'aux prostituées les plus décrépites au coin de la rue. Le sexe est visiblement ce pour quoi nous, les hommes, sommes prêts à dépenser le plus d'argent, plus que pour l'alcool ou les drogues. Peut-être peut-on voir là une lueur d'espoir, profondément enfouie sous ces faits monstrueux. Mais espoir n'est sans doute pas le bon mot pour parler de ce secteur. La prostitution fonctionne de plus en plus en connexion avec le trafic de drogue. On tient les femmes en les droguant jusqu'à ce qu'elles soient au bout du rouleau. Alors on s'en débarrasse et on va en chercher de nouvelles dans les stocks intarissables de l'Europe de l'Est. Nous observons que les femmes s'usent infiniment plus vite qu'avant. Aujourd'hui, une prostituée est finie vers la trentaine. Et généralement finie signifie morte. Du moins quand on vient de l'Est.

Marconi alluma une cigarette et tendit le paquet à Söderstedt qui, sans réfléchir, en prit une. Comme il avait dû fumer en tout trois cigarettes dans sa vie, seule la grappa lui permit de supporter les dix minutes suivantes.

Et de digérer la masse d'informations dont le bombardait Marconi.

— Voilà le contexte, continua-t-il. Les organisations criminelles italiennes, qui étaient un peu tombées dans l'ombre des russes, tentent à présent de prendre le train en marche et de profiter du développement de cet esclavage moderne. On achète les services de maquereaux confirmés qu'on envoie un peu partout en Europe mettre la main sur des écuries de prostituées indépendantes. Nikos Voultsos était un maquereau de ce genre, probablement recruté par un syndicat du crime milanais. D'après ce que nous savons, ce syndicat a dû le contacter dès 1993, quand il a assassiné trois prostituées qui avaient tenté de lui échapper au Pirée. L'organisation milanaise Ghiottone a alors estimé qu'il pouvait être utile et l'a fait venir ici. J'ai consacré toute ma vie professionnelle à cette organisation, et j'ai compris combien elle avait des racines profondes dans la société de l'Italie du Nord. Voilà pourquoi je dois avancer si prudemment. Des

personnalités haut placées y sont d'une façon ou d'une autre mêlées. Je dois donc vous demander d'adopter au moins la même prudence que moi. Une maladresse de votre part, signor Sadestatt, et ce sont des décennies de travail perdues. Il est important que vous le compreniez. Mais vous avez l'air tout blanc.

— Je *suis* blanc, dit Söderstedt en comprenant qu'il était plutôt verdâtre. C'est dans ma nature.

Il se permit d'écraser sa cigarette après en avoir fumé la moitié : comme preuve de compétence sociale, ça suffirait. Marconi regarda avec scepticisme le mégot et le verre de grappa vide, mais poursuivit pourtant :

— Après un travail considérable, nous avons localisé l'araignée au centre de sa toile : nous sommes presque certains que le cerveau du syndicat du crime Ghiottone est un vieux banquier très respecté à Milan. Il a aussi été très actif dans la vie politique locale et est actuellement un des moteurs de la Ligue du Nord, si vous situez.

— Le parti séparatiste qui prône la division de l'Italie entre un Nord prospère et un Sud pauvre, hoqueta Söderstedt.

— À peu près, oui. Je ne souhaite pas révéler le nom de cet homme, mais la raison pour laquelle nous avons laissé Nikos Voultsoz tranquille, alors qu'il était sérieusement soupçonné d'au moins cinq crimes, c'est que nous cherchons à capturer les gros poissons. Si nous parvenions à décapiter Ghiottone, c'était toute l'organisation qui mordrait la poussière. Et voilà que vos loutres nous coupent l'herbe sous le pied.

— Je comprends, dit Söderstedt, en sentant qu'il reprenait un peu de couleur.

Comme il n'avait décidément toujours pas retrouvé comment se disait glouton en anglais, il poursuivit, sans chercher à corriger les approximations zoologiques de son collègue :

— Et le mobile du meurtre de Voultsoz ?

— Des concurrents, dit Marconi avec nonchalance. C'est la guerre en Europe pour le contrôle de la prostitution. Apparemment, c'est une organisation d'Europe de l'Est avec des vues sur la Suède qui l'a tué. Par l'intermédiaire des blaireaux.

Söderstedt hocha la tête. Marconi avait visiblement décidé d'énumérer tous les mustélidés de la planète – à part les gloutons. C'était un peu énervant.

Marconi lui montra un papier qui ressemblait à un fax.

— Votre mission vient d'être officialisée, signor Sadestatt : vous venez de recevoir un mandat provisoire d'Europol. Cela vous donne en principe libre accès aux dossiers de mon enquête. Comment est votre italien ?

— Je ne parle pas couramment, mais je lis correctement.

— Parfait, dit Marconi en remettant une boîte cubique à son nouveau collègue d'Europol, qui le dévisagea, interloqué.

Marconi poursuivit :

— Une collection de CD-ROM contenant tous les documents de l'enquête sur Ghiottone. Je suppose que vous avez un ordinateur ?

Söderstedt hocha la tête. Jusqu'ici, il avait surtout utilisé son petit ordinateur portable pour jouer à la dame de pique. C'était un jeu de cartes banal mais divertissant inclus dans le système Windows. Il gagnait très rarement.

— Vous trouverez ici les noms de tous les suspects, y compris le principal, notre banquier. Votre mandat vous impose un strict devoir de réserve : si quelqu'un d'autre que vous approche, même de loin, un seul de ces disques, vous serez poursuivi. C'est bien compris ?

— Compris, dit Söderstedt. Juste une chose. La méthode d'exécution très particulière. Vous avez déjà vu ça ?

— Vous voulez dire les belettes ? dit Italo Marconi avec un sourire.

— Non, je veux dire l'aiguille dans le crâne. La pendaison tête en bas.

Le commissaire hocha la tête. Il avait très bien compris. Le sens de son petit jeu avec les loutres, les blaireaux et les belettes échappait à Söderstedt – pour le moment. Mais il comprenait qu'il comprendrait bientôt. Il prit son mal en patience.

— J'ai effectivement mis quelques-uns de mes hommes là-dessus. Nous sommes en train de passer en revue les meurtres ayant eu lieu chez nous pour trouver quelque chose d'analogue.

— Je m'en doutais, dit Söderstedt.

Il se dit que Marconi percevrait le compliment caché.

Le sourire de ce dernier montra que c'était le cas. Il se leva et lui tendit la main. Söderstedt la prit. Son respect pour la police italienne avait fait un bond en avant.

— J'ai l'impression que nous aurons l'occasion de nous revoir, dit Italo Marconi en lissant ses énormes moustaches.

— J'ai la même impression, dit Arto Söderstedt en lui serrant la main.

Il tourna les talons et fit mine de partir. Arrivé à la porte, il entendit la voix de Marconi :

— *By the way, do you know what ghiottone means ?*

Söderstedt se retourna.

— *No.*

— *Ghiottone means wolverine.*

Söderstedt éclata de rire.

*Wolverine.* Glouton en anglais.

Andersson avait pour prénom Hubald.

Hubald Andersson.

Gunnar Nyberg ne savait que faire d'un policier de vingt-quatre ans, frais émoulu, sportif, dur à cuire, le regard qui tue – et qui s'appelait Hubald.

Ce n'était en tout cas pas le moment d'éclater de rire.

Derrière son bureau, la petite brune d'une cinquantaine d'années avait l'air russe. Elle dit dans un suédois impeccable :

— Ludmila Lundkvist, professeure de langues slaves à l'université de Stockholm. Et vous êtes les inspecteurs Gunnar Nyberg et Viggo Norlander, ainsi que l'agent Hubald Andersson. C'est bien ça ?

— Viggo ? lâcha Hubald Andersson.

— Hubald ? lâcha Viggo Norlander.

Et tous deux d'éclater de rire.

Par la suite, Ludmila Lundkvist s'adressa exclusivement à Gunnar Nyberg, visiblement un homme sensé, stylé, grand et dans la force de l'âge.

— Vous êtes russe ? demanda l'homme sensé, stylé, grand et dans la force de l'âge.

— Oui, dit Ludmila Lundkvist en souriant. De Moscou. Je suis tombée amoureuse d'un chercheur suédois spécialiste du russe ancien, Hans Lundkvist, venu en congrès à Moscou à la fin des années 1970. J'ai fui l'Union soviétique par des voies détournées, je l'ai retrouvé en Suède et nous nous sommes mariés. Il est mort il y a cinq ans d'un cancer des testicules. Nous n'avons pas eu d'enfants.

Gunnar Nyberg ne s'attendait sans doute pas à une présentation aussi détaillée – il était encore trop novice sur le marché matrimonial pour comprendre qu'on lui faisait des avances.

— Je suis désolé, dit-il seulement.

— Et vous, vous êtes marié ?

— Non, dit Nyberg, étonné. Divorcé, ajouta-t-il.

Ludmila Lundkvist hocha la tête en souriant. Elle posa trois papiers devant elle et dit :

— Je suppose que c'est vous, Gunnar, qui avez eu l'idée de noter ce

que vous avez entendu au téléphone ?

Nyberg ne put nier que c'était le cas.

— Je m'en doutais, dit Ludmila Lundkvist en lui adressant un regard qu'environ 84 % de la population masculine de plus de quarante ans aurait trouvé sexy.

Gunnar Nyberg, lui, ne savait pas à quoi s'en tenir.

— Je voudrais vous faire entendre deux voix, continua-t-elle. Il s'agit de deux langues assez proches. Voici la première.

Elle enclencha un magnétophone posé sur le bureau. Une voix d'homme se mit à débiter des diphtongues glissantes. Puis un silence.

— L'autre arrive tout de suite, dit Ludmila Lundkvist.

L'autre voix commença. Cela ressemblait, tout en étant différent. Les diphtongues étaient là aussi glissantes, mais pas tout à fait de la même façon. L'enregistrement terminé, la professeure de langues slaves poursuivit :

— Laquelle de ces deux langues avez-vous entendue ?

Hubald Andersson fit un geste vague vers le magnétophone. Personne d'autre ne bougea.

— C'est la même voix qui dit la même chose dans deux langues, expliqua Ludmila Lundkvist. Gunnar ?

Nyberg ne comprenait toujours pas pourquoi il avait été choisi comme favori, mais il sentait la pression qui pesait sur lui. Il se concentra et dit :

— C'est la deuxième. Il y a quelque chose dans la phonétique de la première qui ne va pas bien. Les diphtongues, tenta-t-il.

Le visage de Ludmila Lundkvist s'éclaira.

— Et vous autres ? demanda-t-elle d'un ton indifférent.

— Peut-être, dit Hubald Andersson.

— C'est possible, dit Viggo Norlander.

La professeure se toucha les lèvres et dit :

— À mon avis, vos tentatives assez désespérées d'écriture phonétique concordent avec votre hypothèse, Gunnar. C'est la deuxième langue. La première voix parlait russe, la seconde ukrainien. La plupart des gens ne savent pas que l'ukrainien est une langue à part entière. Elle est pourtant parlée par cinquante millions de personnes. On l'appelait autrefois le « petit russe », et elle n'a été reconnue comme langue qu'au début du vingtième siècle. C'est une langue clairement influencée par le polonais, d'ailleurs, et certains sons se trouvent entre le polonais et le russe. La plus frappante des différences phonétiques – comme vous l'avez très justement dit, Gunnar – est le « o » inaccentué qui tombe en russe et le « g » russe qui se sonorise en « h ».

Elle jeta un œil sur les policiers médusés et réenclencha le magnétophone. Tandis qu'il tournait à vide, elle dit :

— Nous venons d'entendre les premières lignes de la pièce *Le Manteau*, du grand écrivain ukrainien Gogol. Vous allez à présent entendre autre chose : ma tentative de restitution de ce que vous avez griffonné sur vos papiers. C'est moi qui lis, puisque c'est une femme que vous avez entendue. Écoutez bien et essayez d'entendre si c'est ça.

Ils se turent. Le magnétophone n'émettait qu'un bruit de fond. Telle une journaliste de radio attendant un reportage qui tarde à arriver, Ludmila Lundkvist meubla :

— Ça arrive dans un instant.

En effet.

Gunnar Nyberg était peut-être influencé, mais il lui sembla bien que la voix sensuelle de Ludmila était assez semblable à celle entendue dans le téléphone arraché à la main de Hamid al-Jabiri sur la voie du métro à Odenplan :

— C'est assez ressemblant. Ça peut tout à fait être ça.

— Oui, dit Viggo Norlander.

— Pourquoi pas ? dit Hubald Andersson.

Ludmila Lundkvist reprit :

— Si c'est bien ça, la voix dit, en traduction : « Tout le monde bien passé. La 372 à Lublin. » Un silence. Puis : « Bordel ! » et elle raccroche.

— Bordel ? s'exclama Hubald Andersson.

— C'est bien ça, dit Ludmila Lundkvist, agacée.

Gunnar Nyberg :

— Pas de noms ?

— Hélas, non.

— Mais « Lublin » devrait vous dire quelque chose, Ludmila...

— À vous aussi, Gunnar. Vous devez connaître Isaac Bashevis Singer, unique prix Nobel de littérature de langue yiddish ? En 1960, il a écrit un merveilleux petit roman, *Le Magicien de Lublin*. Lublin est une ville polonaise. Elle est située sur l'autoroute E372, à une centaine de kilomètres au sud-est de Varsovie. Et à peut-être cent kilomètres de la frontière ukrainienne. L'E372 conduit en Ukraine.

— « Tout le monde bien passé », réfléchit Nyberg. « La 372 à Lublin. » « Passé » signifie probablement « passé la douane ».

— C'est vraisemblable, dit Ludmila Lundkvist. Mais tout dépend si mon interprétation est exacte.

— C'est en tout cas très convaincant, dit Gunnar Nyberg en se levant et en lui tendant la main.

Elle la prit et la tint un peu trop longtemps. Il sentit qu'il la

regardait bêtement.

Ils se retrouvèrent dans l'austère couloir de la fac. Rien à quoi accrocher le regard, rien du tout. L'ascenseur arriva, ses portes s'ouvrirent. Viggo Norlander dit alors :

— Tu n'entres pas dans cet ascenseur, Gunnar.

— Quoi ?

— Tu vas retourner dans le bureau de la professeure Ludmila Lundkvist et l'inviter à dîner ce soir.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Viggo bloqua les portes de l'ascenseur et se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Tu es sans doute beaucoup plus malin que moi, Gunnar, mais dans ce domaine je suis meilleur. J'ai rarement vu le désir féminin à ce point mis à nu.

Gunnar Nyberg resta un bon moment planté devant les portes refermées de l'ascenseur.

Puis il revint sur ses pas. Son cœur battait le tam-tam dans les couloirs de l'Institut des langues slaves.



Trois hommes en bleu de travail circulaient entre les tombes brisées, dont ils chargeaient les fragments sur des brouettes. Ils les manipulaient comme des êtres vivants, des blessés graves qu'on allait bientôt soigner.

Jorge Chavez se tenait à l'ombre du chêne où Leonard Shenkman avait été pendu. En levant les yeux, il remarqua que l'écorce était arrachée sur une branche à quatre mètres du sol. Il essaya de reconstituer un chemin pour y grimper, le long du tronc. Ça n'avait pas l'air si simple. Les branches étaient petites et semblaient fragiles. La personne qui avait pendu le vieil homme devait être particulièrement légère, souple et forte.

Et incroyablement cruelle.

Le soleil répandait une lumière apaisante sur le cimetière. Mais ce n'était probablement qu'une apparence. Sans doute serait-il à jamais impossible d'apaiser un crime si répugnant, lâche et méprisable. Sans doute son auteur était-il voué à la malédiction éternelle.

Éternelle, la terre d'un cimetière l'était en tout cas, Jorge Chavez le savait. Le cimetière, Beit Ha Haïm, est permanent et ne doit jamais être déplacé. C'est une enceinte sacrée, une terre sainte, l'antichambre de l'éternité, protégée par des lois non écrites qui manifestent cette sainteté : on ne doit pas manger, boire ou fumer au cimetière, on ne doit pas marcher sur les tombes et on doit avoir la tête couverte en signe de respect.

Il se pencha et toucha du bout des doigts les restes de la stèle marquée au nom de « Shtayf ». Il la compara avec les autres tombes. Toutes étaient plus ou moins sur le même modèle. En haut, deux lettres hébraïques dont il savait qu'elles signifiaient « Ici repose », puis le nom, les dates de naissance et de mort, puis un symbole, le plus souvent une étoile de David ou un chandelier à sept branches. Tout en bas, sur toutes les pierres tombales à la ronde, cinq lettres hébraïques qui devaient signifier : « Puisse son âme entrer dans l'alliance éternelle ».

Il restait assez de la stèle de Shtayf pour voir qu'il n'y était mentionné aucun prénom ni date de naissance, juste une date de décès : 7 septembre 1981. Ce mystérieux « Shtayf », au-dessus de la

tombe de qui Leonard Shenkman avait trouvé la mort, avait-il quelque chose à voir avec lui ? Cela semblait assez tiré par les cheveux.

*Longshot*, comme on disait dans les films américains.

Mais ça n'empêchait pas parfois de viser juste.

Chavez s'arracha à l'ombre et sauta lestement par-dessus la rubalise rouge et blanche marquée « Police ». Les trois hommes en bleu de travail se retournèrent.

Il avait sauté par-dessus une tombe.

— Désolé, leur cria-t-il en brandissant sa carte de police.

Le plus âgé des trois vint à sa rencontre. Il semblait originaire d'Europe de l'Est – comme un de ces joueurs d'échecs qui se retrouvent à la Maison de la culture à Stockholm, songea Chavez, non sans préjugés.

— Il ne faut pas enjamber les tombes, dit l'homme avec gravité, et il faut se couvrir la tête.

Il devait avoir l'habitude, car il tira aussitôt une kippa de sa poche. Chavez le remercia.

— Ne seriez-vous pas Yitzak Lemstein ? dit-il en ajustant la calotte au sommet de son crâne.

Le vieil homme le regarda tristement.

— Oui.

— Je suis Jorge Chavez, de la Criminelle. C'est vous qui vous occupez du cimetière ?

— Oui, dit Yitzak Lemstein. Avec mes fils.

— Je suis vraiment désolé de ce qui s'est passé cette nuit. Cela ne devrait pas arriver en Suède.

— Cela arrivera toujours. En tout temps et partout sur la terre.

Chavez le regarda, un peu interloqué, puis dit :

— Il y a eu beaucoup de profanations ces dernières années, si j'ai bien compris.

— Oui, répondit laconiquement Lemstein.

— J'aurais souhaité vous poser quelques questions, si vous en avez le temps. Vous savez ce qui est arrivé au professeur Leonard Shenkman cette nuit. Vous le connaissiez ?

— Non.

— Et vous n'avez aucune idée de ce qu'il pouvait bien faire ici ?

— Non.

— J'ai réfléchi au sujet de cette tombe près de laquelle il a été tué...

— Quand pourrons-nous nous en occuper ?

— Comment cela ?

— Quand pourrons-nous nous occuper de cette tombe, à l'intérieur

de ces bandes plastique ? Elle souffre.

Chavez le regarda un moment. Puis :

— Je ne sais pas exactement. C'est sans doute possible dès maintenant. Je peux appeler mes collègues du labo pour leur demander, dès que vous aurez répondu à quelques questions à son sujet. Qui est ce « Shtayf » ? Et pourquoi n'y a-t-il ni prénom ni date de naissance ?

Le vieil homme lui tourna alors le dos. Il regagna lentement sa brouette et commença à s'éloigner.

Chavez resta quelques secondes sans voix. Puis il le rattrapa à petites foulées.

— Pourquoi ne voulez-vous pas répondre ?

— Ça ne vous regarde pas. C'est juif.

— Mais nom d'un chien ! Nous pensons que Leonard Shenkman se rendait sur cette tombe. C'est important.

Yitzak Lemstein s'arrêta, posa brutalement sa brouette dans le gravier et regarda Chavez dans les yeux.

— Vous connaissez l'humour juif ? demanda-t-il avec le plus grand sérieux.

— Pas directement, dit Chavez. Woody Allen ?

Lemstein soupira et reprit sa brouette. Chavez lui posa doucement la main sur l'épaule :

— Désolé. Il faut m'expliquer ce que vous voulez dire.

Le vieux resta un moment à tenir sa brouette. Puis soupira à nouveau, la reposa et se tourna vers ce policier latino obstiné.

— L'humour, c'est ce qui nous a permis de survivre, dit Lemstein. L'humour juif est une variante de l'humour noir, avec souvent en plus des jeux de mots. On blaguait pas mal dans les camps d'extermination. Ça faisait partie du processus de survie. Croyez-moi.

Il montra à Chavez son poignet. Les chiffres noirs étaient presque entièrement cachés sous d'épais poils gris. Mais ils brillaient d'une lumière sombre.

Chavez hocha la tête :

— « Shtayf » est donc... une plaisanterie ?

— C'est du yiddish, dit le vieux. *Shtayf* signifie « raide ». *Stiff* en anglais. Comme raide mort. On peut plaisanter aussi dans un cimetière.

— Mais pourquoi sur une stèle ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que c'est un cadavre inconnu. La tombe du soldat inconnu, en somme. Un juif, mort, non identifié.

— Mort en 1981 et non identifié ?

— Oui.

— Avez-vous participé à son enterrement ? C'était un homme ?

— Oui, un homme. Eh oui, j'étais là quand on l'a enterré. Je fais partie de la Hevra Kaddisha. C'est mon devoir en tant que gardien du cimetière.

— Hevra Kaddisha ?

— La société des services funéraires.

— S'il était inconnu, comment avez-vous su qu'il était d'origine juive ?

— Il était circoncis. Et puis il en avait un comme ça.

Il montra à nouveau son tatouage.

Chavez hocha la tête.

— Comment est-il mort ?

— Assassiné. À coups de couteau, je crois. Il me semble qu'on l'a retrouvé nu dans la forêt. Mais je ne me souviens pas bien. Personne n'avait su l'identifier. Mais c'est vous le policier, à vous de vérifier.

— Oui, je vais m'en occuper. Vous rappelez-vous autre chose ? Quel âge avait-il ?

— Il devait avoir la quarantaine. Ah oui, et il y avait autre chose.

— Quoi ?

— Il n'avait pas de nez.

Jorge Chavez était un peu surpris.

— Pas de nez ?

— Il avait disparu.

— Son meurtrier le lui avait coupé ?

— Non, dit Yitzak Lemstein. Il ne l'avait plus depuis longtemps. Il ne restait qu'une grande cicatrice.

— Je comprends, dit Chavez, sans comprendre quoi que ce soit. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Non, mais vous, oui.

Après un instant de confusion, Chavez leva un doigt en l'air en s'exclamant « ah ! » et appela le laboratoire de la police scientifique.

— Olfie, chuchota-t-il. Vénérable beau-père. Où en est-on avec le cimetière ? Avez-vous fini ?

Il écouta quelques secondes, puis raccrocha et hocha la tête en direction de Yitzak Lemstein.

— Vous pouvez vous occuper de la pierre. « Shtayf » est au bout de ses peines.

Le vieux le dévisagea, tourna les talons, et s'éloigna avec sa brouette. Chavez le regarda se diriger vers la tombe en souffrance.

Puis il regagna sa voiture.

En chemin, il appela sa femme.

— Salut, Sara. Tu es où ?

— Dans mon bureau, répondit Sara Svenhagen. Je viens de rentrer de Slagsta.

— Quelqu'un a reconnu notre Grec ?

— Tu sais, il s'appelle Nikos Voultsos. Tu veux que je t'appelle « mon Chilien » ?

— Dans les moments intimes, je n'ai rien contre, madame Je-ne-veux-pas-m'appeler-Chavez-mais-Svenhagen-comme-mon-Papa-Olfie. D'ailleurs je viens de lui parler, à ton père. Toujours aussi aimable.

— Non, dit calmement Sara, personne n'a reconnu notre Grec. Mais ce n'est pas bien grave. Arto vient juste d'appeler d'Italie. Apparemment, Nikos Voultsos était envoyé en mission en Suède par une organisation mafieuse de Milan. Il semble qu'il avait l'intention de récupérer les huit femmes de Slagsta pour les inclure dans une plus vaste écurie de prostituées. À part ça, le message reçu par le téléphone de ta féministe de choc a été reconstitué. Traduit, ça donne : « Tout le monde bien passé. La 372 à Lublin. » Je suis en train de vérifier tous les ferries imaginables.

— Lublin ? dit Jorge. En Pologne ?

— Oui. Il est assez vraisemblable que ce sont nos huit femmes qui sont « bien passées ». Il s'agit probablement d'une organisation concurrente en Ukraine. Les contacts à Slagsta étaient les Ukrainiennes, et le message a été laissé en ukrainien. La féministe de choc en question est donc apparemment ukrainienne et membre d'un réseau de prostitution.

— Je ne sais pas quoi en penser, dit Jorge au moment où la voix de Sara commençait à prendre un étrange timbre métallique. D'un strict point de vue policier, c'est bien. Mais ça m'a l'air un peu inquiétant. Tu es toujours là ? Sara ?

La voix de Sara avait subi comme une transformation industrielle. Robocop, pensa Jorge. Puis elle redevint normale.

— ... et toi, comment ça se passe ?

— J'ai peur que tu sois en train de te changer en quelque chose de froid et dur, dit Jorge Chavez.

— Mais qu'est-ce que tu as ? dit une horrible voix métallique.

— Ta voix est bizarre. Elle disparaît par moments. Bordel ! Bon, je continue quand même. Je voudrais te demander, s'il te reste quelques minutes, de vérifier les cadavres non identifiés de septembre 1981. Un juif d'une quarantaine d'années. Avec tatouage de camp de concentration mais sans nez. Je répète : sans nez.

Elle avait à présent disparu. Il raccrocha en maudissant l'invention du téléphone portable.

Il s'assit au volant de sa voiture, toujours coiffé de sa minuscule kippa.

Sara regarda son mobile muet.

Quelque chose de froid et dur ?

Elle était dans le bureau qu'elle partageait avec Kerstin Holm, qui avait filé. Elle ne savait pas où.

Sara Svenhagen jeta un coup d'œil à l'écran de son ordinateur. C'était un emploi du temps schématique, allant de jeudi matin 4 mai à 4 heures, quand les femmes avaient quitté Slagsta, à vendredi 5 mai, 15 heures, quand le coup de fil de Lublin était parvenu au bras coupé dans la station de métro Odenplan. Trente-cinq heures pour aller de Stockholm à Lublin. Si on se tenait à l'hypothèse que c'était une sorte de bus – et pas un camion-poubelle – qui était passé les prendre, c'était du côté des ferries qu'il fallait regarder. De la Suède à la Pologne existent les lignes Nynäshamn-Gdansk, Karlskrona-Gdynia et Ystad-Swinoujscie. Mais il y avait aussi Copenhague-Swinoujscie. Jorge avait appelé au moment où elle faisait la liste des routes alternatives. Le pont sur l'Öresund ne devait pas ouvrir avant encore deux mois, mais rien n'empêchait de passer en ferry au Danemark, Göteborg-Frederikshavn, Helsingborg-Helsingör ou Malmö-Copenhague. On pouvait aussi très bien d'Ystad ou de Trelleborg passer en Allemagne, vers Sassnitz ou Rostock. Et pourquoi pas le ferry Göteborg-Kiel ? Le cauchemar serait un itinéraire Helsingborg-Helsingör puis Rödbby-Puttgarten. Sur ce trajet, il n'y avait aucun contrôle. Dans tous les autres cas, il devrait être possible de localiser un bus avec huit femmes à bord.

La plupart de ces itinéraires étaient tout à fait réalisables en trente-cinq heures. Au pire, tous. Restait à vérifier tous les horaires. Une tâche ingrate en perspective.

Elle était donc d'accord pour se charger de l'étrange recherche que lui avait confiée Jorge. Un homme sans nez. Pendant la période assez éprouvante qu'elle avait passée au sein de l'unité anti-pédophile de la Criminelle – que dirigeait d'ailleurs toujours le très mondain commissaire Ragnar Hellberg –, elle était devenue une virtuose de l'ordinateur. Elle trouva donc sans grande difficulté le cas en question dans le registre criminel vieux de presque vingt ans.

On avait alors découvert un homme non identifié d'une quarantaine d'années le mercredi 9 septembre 1981 au matin, nu dans la forêt près de la baignade du petit lac de Strålsjö à Lovisedal, commune d'Älta, au sud-est de Stockholm. La mort, infligée par deux profonds coups de couteau dans le dos, remontait au lundi 7 septembre environ. On avait juste établi qu'il n'avait pas été tué sur place. Le cadavre avait donc été abandonné là, très probablement en voiture. L'homme avait les cheveux noirs et, d'après les annotations du légiste Qvarfordt, « une assez forte pilosité ». Son trait le plus marquant était l'absence de nez. Qvarfordt continuait ainsi : « L'os du

nez lui-même a disparu. Ne reste qu'une cicatrice particulièrement disgracieuse. Sa surface relativement lisse suggère une ablation chirurgicale du nez, peut-être au moyen d'une scie. » L'homme était circoncis et portait au bras un tatouage « de type concentrationnaire mais aux chiffres illisibles, comme s'il avait lui-même cherché à les faire disparaître au moyen d'un couteau ou autre ». Pour cette raison, la communauté juive s'était chargée d'enterrer l'inconnu. On avait envoyé des photos et des empreintes digitales à Interpol, sans résultat. Le dossier, signé Erik Bruun, restait ouvert.

Sara sauvegarda ces informations, en concluant qu'il s'agissait bien du « Shtayf » de Jorge. Puis elle revint à ses ferries.

Pour aller en bus de Stockholm en Ukraine, allait-on vraiment passer par le Danemark et l'Allemagne ? Et pas plutôt directement par la Pologne ? Cela semblait le choix le plus logique. Et dans ce cas plutôt par Gdynia ou Gdansk, et pas par Swinoujscie qui est situé un peu à l'écart dans le golfe de Poméranie, près de la frontière allemande. Des villes jumelles Gdynia et Gdansk, l'E77 descendait droit sur Varsovie, d'où continuait l'E372 vers l'Ukraine via Lublin. Logiquement, on choisirait en premier lieu Nynäshamn, où la compagnie Polska Zegluga Baltyka, récemment rebaptisée plus simplement Polferries, desservait Gdansk. En deuxième lieu, on se rabattrait sur le Karlskrona-Gdynia de Stena Line. Sara commença par Nynäshamn. Le *M/S Rogalin* ou le *M/S Nieborow* de la Polferries était parti le 4 mai à 17 heures pour arriver à Gdansk à 11 h 30 le vendredi. Pouvait-on alors rallier Lublin avant 14 h 55, heure du coup de téléphone d'Odenplan ? Il fallait vérifier. De son côté, la compagnie Stena avait son *M/S Stena Europe* qui était parti de Karlskrona à 21 heures pour arriver à Gdynia à 7 heures. Il fallait contrôler ces deux possibilités.

Sara estima qu'elle avait besoin d'aide et trouva un bref instant l'absence de Kerstin un peu irresponsable. Mais c'était bien sûr une réaction purement égoïste, qui lui passa vite. Elle appela à la place son vieux compagnon de l'unité anti-pédophile, le roc sur lequel on pouvait toujours s'appuyer.

— Oui ? répondit Gunnar Nyberg.

— Tu es dans la maison ? demanda Sara. J'aurais besoin d'un petit coup de main.

— Non, Sara, dit Nyberg, avec une sécheresse inhabituelle. Désolé, là, je suis occupé. Je te rappelle dans quelques minutes.

Et il disparut. Elle maudit l'invention du téléphone portable et raccrocha.

Gunnar Nyberg replia d'un coup son mobile et le fourra dans la poche intérieure de son blouson beige, en espérant qu'il ne se casserait

pas. Il n'avait pas non plus trop envie d'arriver à son rendez-vous du soir – il se refusait à dire « date » – couvert de bleus. Ça ne ferait pas très bonne impression sur une universitaire slavisante.

Il soupira profondément en considérant cette cave merdique qui puait la bière, près d'Åkersberga. Sur un des murs en béton, un drapeau suédois, sur l'autre un drapeau nazi, et, dans l'angle droit formé par les deux, quatre skinheads baraqués, battes de base-ball brandies.

Derrière lui, une porte en lambeaux.

— T'as bousillé la porte, salaud de flic ! hurla un des skins.

— Désolé, dit Gunnar Nyberg, enjoué. Mais vous auriez dû ouvrir. J'ai entendu qu'il y avait du monde. Mais vous avez préféré vous planquer comme des scoutesses.

Grognements dans l'assistance. Il continua :

— Je cherche Reine Sandberg. Est-il ici ? Je voudrais juste lui parler.

Le plus proche des skins se jeta à l'attaque. Il fit de grands moulinets avec sa batte. Gunnar Nyberg n'aimait pas ça. Il s'était promis de ne plus jamais utiliser la violence en service. Mais là, on le cherchait.

D'un direct au ventre bien ajusté, il envoya le skin s'aplatir contre le mur de béton. Les trois autres reculèrent d'un pas tandis que leur copain se recroquevillait en position fœtale en geignant faiblement.

— Je ne veux pas vous faire de mal, dit-il aux skins adeptes de la gonflette et suintant d'adrénaline.

Une telle phrase aurait pu sembler un brin présomptueuse dans la bouche de la plupart.

Mais pas dans celle de Gunnar Nyberg.

Il avança d'un pas et continua :

— Écoutez, soyez gentils avec un vieux pépé. Je suis suédois depuis la quatorzième génération. Au treizième siècle, mon ancêtre mangeait des anguilles crues avec Erik Knutsson. L'un de vous est-il Reine Sandberg ?

Les trois skins restants se regardèrent. Ils baissèrent alors leurs battes et le plus grand dit :

— C'est moi. Qu'est-ce que tu veux ?

— As-tu démoli des tombes dans le carré juif du cimetière de Skogskyrkogården hier soir ?

Reine Sandberg brandit sa batte et prit son élan pour frapper de toutes ses forces. Gunnar soupira. Il l'attrapa au vol, passa derrière lui et lui fit une clé afin de lui faire lâcher prise. Il le plaqua ensuite à terre, sa batte entre les jambes, le poussa contre le mur de béton et le souleva comme un sac en faisant levier avec la batte. Reine Sandberg



poussa un cri lamentable.

Gunnar Nyberg se tourna vers les deux autres :

— Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

Ce qu'ils firent. Sans traîner.

— J'ai essayé d'être gentil, dit Gunnar Nyberg en le soulevant un peu plus. On réessaye. Ton meilleur pote s'appelle Andreas Rasmusson, pas vrai ?

Nyberg le souleva un cran de plus.

— Oui, répondit Reine Sandberg.

— Parfait. Tous les deux, avec quelques autres, vous êtes allés vous saouler et casser des tombes au carré juif du cimetière, hier soir, pas vrai ?

— Si.

— Bien. Qu'est-ce que vous avez donc vu pour qu'Andreas Rasmusson, dix-huit ans, se retrouve en ce moment même en soins intensifs à l'hôpital psychiatrique pendant que toi, Reine Sandberg, vingt-six ans, tu moulines sur des flics à coups de batte de base-ball, comme si de rien n'était ?

— Que dalle, gémit Sandberg. Il faisait nuit.

— Tu es sûr de vouloir ça ? Moi pas.

Et Gunnar le souleva encore un peu. Il sentit un des testicules s'écraser avec un chuintement bizarre sur la batte.

— Ouille, ouille, ouille ! enlève ça et je vais tout te dire. Enlève ça !

Comme sa voix avait monté d'une bonne octave, il était temps. Nyberg dégagea la batte. Sandberg s'écroula en se tenant l'entrejambe.

— Bon, dit Nyberg. J'écoute.

— Putain, c'était trop horrible. Ils sont sortis des bois comme en glissant, des êtres sombres, maigres. Comme descendus des arbres. Habillés tout en noir, des sortes de collants sur tout le corps, avec des cagoules moulantes noires, comme des bourreaux. Ils ont pendu ce type à l'arbre. La tête en bas. Alors on s'est tirés. Putain, ce qu'on a couru ! On a perdu Andreas en chemin. Il a dû tourner en rond dans le cimetière, complètement paumé. Après avoir vu ça, pas étonnant qu'il ait perdu la boule.

— Ils étaient combien ?

— Sais pas. J'avais l'impression qu'ils étaient partout. Comme un glissement, voilà. Une... présence.

— Une présence ?

— Je ne sais pas comment le décrire. C'est ça, putain, une présence glissante. Ils étaient au moins cinq.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « maigres » ?

— Le contraire de toi, cochon de flic.

Gunnar Nyberg considéra le résultat de mois de régime avec un certain étonnement. Pouvait-on encore dire qu'il était gros ?

— Petits, alors, de petits êtres ?

— Non, pas vraiment. Je ne sais pas. Maigres. Minces. Comme s'ils se détachaient de l'arbre. Des bandes d'écorce.

— Des bandes d'écorce ?

— Arrête de répéter comme ça tout ce que je dis ! Putain, on s'est tirés aussi vite qu'on a pu. On croyait qu'ils en avaient après nous, comme des créatures mythologiques, bordel.

— Des créatures mythologiques ?

— Et voilà, tu continues ! s'indigna-t-il.

Gunnar Nyberg réfléchit. Des créatures mythologiques ? N'y avait-il pas quelqu'un à contacter à ce sujet – en l'absence d'Arto ? Si.

— Je dois passer un coup de fil. Après quoi, je t'embarque au poste pour profanation de tombes. Tu n'y couperas pas. Ton témoignage pourra peut-être être considéré comme une circonstance atténuante, qui sait ?

Gunnar Nyberg passa alors son coup de téléphone.

— Paul Hjelm, entendit-on à l'autre bout du fil.

— Paul, c'est Gunnar.

— Salut, Gunnar. Alors, ça gaze, chez les skins ?

— On peut dire ça. Écoute, j'en ai un, là, qui prétend avoir vu une sorte de « présence glissante » parmi les tombes. Au moins cinq êtres maigres, vêtus de noir, qu'il a qualifiés de « créatures mythologiques ». C'est peut-être quelque chose pour toi, vieux rat de bibliothèque.

— Ne dis pas ça à ta *date* ce soir.

— Je n'aime pas ce mot. Et d'ailleurs, d'où tu sais ça ?

— L'hôtel de police est au courant. On va tous squatter la table d'à côté avec des banderoles.

Gunnar Nyberg maudit l'invention du téléphone portable et raccrocha. Puis rappela Sara Svenhagen. Il l'avait déjà trop fait attendre.

— *Un* coup de fil, t'avais dit, beugla Reine Sandberg dans son dos.

Assis à son bureau, Paul Hjelm était de plus en plus persuadé d'avoir des hémorroïdes. Il avait l'impression de passer ses journées assis.

Dans la pièce se déversaient en continu les notes de Miles Davis. *Kind of Blue*. C'était désormais plus une obsession qu'un plaisir. Un besoin naturel.

Il observa un moment le téléphone portable, comme s'il avait émis

des ondes inconnues. Quelque chose commençait à prendre forme. Les bords de la plaie se refermaient lentement.

Il avait consacré sa journée à parcourir la liste des appels passés et reçus dans les quatre chambres du Norrboda Motel à Slagsta. Après plusieurs heures sans résultat, cela avait fait tilt. Un numéro de téléphone avait éveillé son attention. À partir du lundi 24 avril, des appels avaient été adressés aux quatre chambres depuis un même numéro, celui de la chambre 305 du Grand Hôtel à Stockholm. Les appels étaient arrivés à trois minutes d'intervalle vers 17 heures : une bonne semaine donc avant la mort de Voultsos et la fuite des dames. Là-dessus, quelques jours plus tard, le 29 avril, ces dames sont contactées par la féministe de choc d'Odenplan.

Grand Hôtel. On allait voir ce qu'on allait voir. Il appela aussitôt et demanda au réceptionniste :

— Pouvez-vous me dire qui a occupé la chambre 305 à partir du 24 avril ?

Un silence, puis le réceptionniste lâcha :

— Ah.

— Ah ?

— Visiblement, il a disparu. Je ne me souviens pas de lui personnellement. Il est enregistré sous le nom de Marcel Dumas, citoyen français.

— Disparu ? Comment ça ?

— Parfois, nos clients disparaissent sans prévenir. C'est pourquoi nous prenons toujours un numéro de carte de crédit, par sécurité.

— Au lieu du passeport ?

— Tout à fait.

— Vous n'avez donc pas son passeport.

— Non, mais son numéro de carte Visa.

— Des clients peuvent donc disparaître sans que cela soit signalé à la police, du moment que vous pouvez vous faire payer via le numéro de carte de crédit ?

— C'est ça. La police a déjà assez à faire par ailleurs.

— Certes, dit Paul Hjelm. Mais cela signifie alors que vous vous arrangez avec la loi. Et s'il lui était arrivé quelque chose ? Et s'il avait été, disons, dévoré par un glouton ?

Le réceptionniste se tut. Hjelm continua :

— Quand cela a-t-il eu lieu ?

— Le 5 mai. Il est arrivé dimanche 23 avril. Le soir du 4 mai, nous avons commencé à nous douter de quelque chose. Il ne s'était pas montré depuis vingt-quatre heures. Après sa deuxième nuit d'absence, nous avons débarrassé sa chambre et débité son compte de la facture.

Douze nuits. Soixante-trois mille couronnes.

— Soixante-trois mille ?

— Oui.

— Je comprends que vous n'ayez pas prévenu la police.

Nouveau silence.

— Bon. Puis-je avoir ce numéro de carte Visa, s'il vous plaît ?

— Je ne peux pas le divulguer comme ça.

— Mais je suis policier, nom d'un chien !

— Qu'est-ce qui me le prouve ? Pour vous le dire franchement : la négligence dans la gestion des numéros de cartes bancaires, c'est la fin de la civilisation. J'ai pour instructions d'être extrêmement prudent avec ces données.

— OK, dit Paul Hjelm en songeant à cette nouvelle variante de scénario pour la fin du monde.

On trouvait déjà en libre-service sur le Net un nombre incroyable de numéros Visa et American Express. Il imagina rapidement une solution :

— Je vais vous donner un numéro de fax. Vous pouvez d'abord contrôler auprès des renseignements téléphoniques que c'est bien celui de la police. Ça ira comme ça ?

Le réceptionniste réfléchit, puis acquiesça :

— Ça ira.

Paul Hjelm lui communiqua le numéro de fax et ajouta :

— Que sont devenues les affaires de ce client ?

— Nous avons fait sa valise et l'avons remise.

— Remise où ?

— Nous avons une remise pour les objets trouvés. Si personne ne se manifeste dans les deux mois, nous donnons le tout à Emmaüs.

— Qu'avait-il laissé dans sa chambre ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas moi qui m'en suis occupé.

— Et cette remise se trouve donc au Grand Hôtel ?

— À la cave, oui.

— On va venir chercher cette valise dans le courant de la journée.

— Parfait, dit le réceptionniste.

— Mais pas pour la donner à Emmaüs, dit Paul Hjelm. En attendant, je vous envoie une photo par mail. Je veux que vous la montriez immédiatement à tout le personnel pour savoir s'il s'agit bien du client de la chambre 305. Votre nom ?

— Anders Graaf.

— Votre adresse mail ?

Il la nota et termina son appel :

— Envoyez-moi le fax et de mon côté je vous envoie la photo.

Anders Graaf était visiblement un réceptionniste efficace, car le fax se mit en branle dans les deux minutes. Pendant lesquelles Hjelm avait eu le temps d'expédier la photo de Nikos Voultsos et de songer aux risques croissants de la société de l'information. Au fond, Graaf avait raison, mais il s'était montré assez inconséquent : sans s'assurer que Hjelm était bien de la police, il lui avait fourni beaucoup d'informations – mais un numéro de carte bancaire, pas question. Là, on touchait au sacré : l'argent. À côté de ça, on négligeait de signaler une disparition à la police pour pouvoir tranquillement engranger soixante-trois mille couronnes.

Ça donnait à réfléchir.

Le fax était là. Le numéro de carte entre les mains de Hjelm. Il prit contact avec l'agence Visa suédoise, qui promit de rappeler avec des informations sur son titulaire.

Il retourna à son abondante liste d'appels. Après une demi-heure où rien ne se passa, le téléphone sonna. Il décrocha.

— Allô, inspecteur Hjelm ? fit une voix de femme.

— En personne.

— Ici Mia Bengtsson. Je suis serveuse au Grand Hôtel.

— Bonjour, dit Hjelm, plein d'espoir.

— Bonjour. Anders m'a montré la photo. C'est bien lui.

Paul Hjelm ressentit une grande paix intérieure. Il attendit qu'elle continue :

— Il m'a pelotée plusieurs fois quand je suis montée pour le room service. Et il m'a harcelée aussi au bar. Et même au Restaurant Français.

— Il s'agit donc du client de la chambre 305 entre le 23 avril et le 5 mai ?

— Tout à fait. Le junkie de luxe. Avec des ronds de coke autour des narines comme une rock star.

— Vous pouvez vous lâcher. Il est mort.

— Oups. Il ne faut pas dire du mal des morts...

— Au contraire, c'est là qu'il faut charger la barque, dit Paul Hjelm pour l'encourager.

— Bon. Disons que c'était vraiment un sale type, comme on n'en voit pas tous les jours. Il en vient de temps en temps au Grand Hôtel. Les trafiquants de drogue ont beaucoup d'argent. Le pire, c'est surtout le room service : on se retrouve toute seule dans la chambre du client. J'ai essayé de lui parler français, mais il ne comprenait pas un mot, il ne faisait que me tripoter les nichons avec un sourire mauvais. Il n'était pas français.

— Non, dit Paul Hjelm. Ça, il n'était pas français.

— Plein aux as. Il semait le fric. Une fois, je l'ai vu déchirer un

billet de mille en morceaux. Rien que pour avoir l'air cool. Un certain nombre de filles sont montées dans sa chambre. Je suis assez certaine qu'il s'agissait de prostituées.

— C'est vous qui avez remarqué sa disparition ?

— J'ai signalé à la direction que rien n'avait été dérangé dans sa chambre. Après, je ne sais pas. Il n'était en tout cas pas là quand je suis entrée le 6. La chambre était faite, et vide.

— Quelque chose à ajouter ?

— Je ne crois pas. Mais je dois dire que sa mort ne m'attriste pas.

— Grand merci pour votre aide, Mia. Au revoir.

— Au revoir.

Paul Hjelm resta immobile. Le lien entre Nikos Voultsos et Slagsta était établi. Ainsi qu'avec Ghiottone. Paul Hjelm rit tout haut. Comme quand Arto Söderstedt l'avait appelé de Toscane pour lui parler de gloutons, de *wolverines* et de *ghiottoni*.

Une image du meurtrier de Nikos Voultsos commençait à se dessiner. Elle avait plusieurs facettes.

Pourchasser un homme de l'organisation mafieuse Ghiottone jusqu'au Skansen pour le livrer aux gloutons était d'une infinie subtilité. Un signal très ferme envoyé à Milan. On n'avait peut-être pas imaginé que la cocaïne dont son corps était truffé allait pousser les bêtes féroces à le boulotter presque entièrement. C'était de justesse qu'on avait pu l'identifier. Premier point : il s'agissait sans aucun doute d'un message adressé à Milan.

Puis il y avait ce fil de fer planté dans le cerveau, qui prenait tout son sens dans le crâne du neurologue Leonard Shenkman. Mais son rôle restait obscur. Il fallait d'urgence lire son journal de Buchenwald. Deuxième point, donc : le fil de fer dans le cerveau. Là aussi, un message ? Ces deux messages étaient-ils liés ? Ce dernier était-il aussi adressé à Milan ?

Ce qui s'était manifesté au métro Odenplan, à Skansen et au cimetière constituait le troisième point : une cruauté sans bornes et une grande adresse dans le noble art de la mise hors d'état de nuire. Et de la part d'une femme, ce qui malgré tout n'était pas banal. Professionnalisme, ou bien... haine ? Ou les deux ? N'y avait-il pas malgré tout un fort engagement émotionnel ? Il en avait l'impression. Il ne s'agissait pas seulement d'envoyer un message, il y avait quelque chose d'autre, plus profond.

Puis ce voyage en Ukraine. « Tout le monde bien passé. » Bien sûr, l'interprétation de la slaviste reposait sur des bases assez branlantes, mais quand même. Si on devait se fier aux dernières informations, recueillies de la bouche d'un skinhead, il s'agissait donc d'une bande, pas d'un meurtrier solitaire. Cette bande transportait au moins huit

prostituées à travers l'Europe. Est-ce réalisable contre leur gré ? « Tout le monde bien passé. » N'y a-t-il pas là plutôt... de la sollicitude ? Une organisation mafieuse aurait traité ces femmes comme des marchandises. Aurait-on alors formulé les choses ainsi, « Tout le monde bien passé » ? C'était un peu vague, naturellement, juste une intuition. Son flair. Il fallait le préserver. En plus, il s'agissait d'une conversation entre femmes. « Pas un seul mecton à l'horizon », comme disait Maja, sur l'île de Dalarö. « Tout le monde bien passé. » Quatrième point, donc : le féminin.

Enfin le cinquième point. Suggéré déjà par la fuite effrénée de Nikos Voultsos à travers Djurgården. La panique aveugle. Il a tiré comme un fou, s'est lacéré les mains en grimpant la clôture, a jeté son pistolet, arraché sa grosse chaîne en or, l'emblème même de son pouvoir. La même panique qui avait provoqué la débandade chez une bande de skinheads en train de profaner des tombes. Sauf un, resté prisonnier de la vision infernale et échoué aux urgences psychiatriques. Parmi les tombes, une présence sombre, glissante, qui avait fait parler un skinhead dur à cuire de « créatures mythologiques ».

Paul Hjelm se figea. Quelque chose l'interpellait. Cela commençait à prendre forme. Les bords de la plaie se refermaient si lentement. Tant de langues avaient déferlé sur cette affaire... Une vraie tour de Babel. Et Dieu dit : « Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » La richesse linguistique européenne. « Tout le monde bien passé » en ukrainien. *Shtayf* en yiddish. *Ghiottone* en italien. *Wolverine* en anglais. Et – « Epivu » en...

Bon sang ! Il ne fallait pas lire « Epivu » !

Hjelm se jeta sur son ordinateur. Le dossier avec les photos de l'enquête. L'enclos des gloutons. Les fragments de fibres épars. Le moignon de jambe avec son nœud plat. Là. Les lettres tracées à terre. « Epivu ». Il grossit l'image. Elle couvrait tout l'écran. Il la grossit encore. Il fixa le dernier caractère : U. Il le grossit davantage. N'y avait-il pas une sorte de virgule au-dessus ? Mais oui.

Et ce n'était pas un « u ». C'était un upsilon. Un « i » grec.

Un examen rapproché montrait que le « i » central n'avait pas de point.

C'était bien du grec. Bien sûr !

Il n'y avait pas plus grec que Nikos Voultsos.

Cela signifiait que le « p » n'était pas un « p » mais un ϱ, c'est-à-dire un « r ». Et le « v » pas un « v » mais un ν, soit « n ».

Il ne fallait donc pas lire « Epivu » mais « Εῖνυ », et prononcer « Erini », avec l'accent sur la dernière syllabe. Et il s'agissait très

certainement d'un mot.

Paul Hjelm avait même l'impression de le connaître.

Il trouva un dictionnaire grec sur Internet. Pas de réponse. Et merde. Il se souvint que le grec moderne était curieusement assez éloigné du grec ancien. Ceci devait donc être du grec ancien. La langue originelle. Au prix de quelques efforts, il trouva un dictionnaire de grec ancien sur un site universitaire américain, « Perseus ». Il entra son mot. Et obtint une réponse.

Les Érinyes.

Il comprit pourquoi cela lui disait quelque chose. Il était tombé sur ce mot au cours de la toute première enquête du groupe A. Un jeune homme, un certain Gusten Bergström, était persuadé que sa sœur, qui s'était suicidée après une tentative de viol, se vengeait d'outre-tombe par l'intermédiaire des divinités antiques de la vengeance, les Érinyes.

Les Érinyes étaient les plus terrifiantes créatures de l'Antiquité. Immémoriales, elles surgissaient du royaume des ombres et exigeaient vengeance pour les crimes commis. Pour rétablir l'équilibre du monde. Et jamais elles ne renonçaient. Comme des mouches.

Les Érinyes étaient les divinités féminines de la vengeance.

La dernière chose qu'avait faite Nikos Voultsos avant de mourir avait été d'inscrire dans la terre qui le tuait. Il l'a écrit en grec ancien, la langue de la mythologie. L'homme qui avait assassiné trois femmes au Pirée et s'appêtait à prendre le contrôle d'une écurie de prostituées à Stockholm était persuadé d'avoir été pourchassé par les divinités féminines de la vengeance. Avait-il été rattrapé par sa conscience ?

Paul Hjelm frissonna. Au moins cinq formes sombres, noires comme une présence glissante parmi les tombes du cimetière, comme des créatures mythologiques...

Non, se dit-il. Non, ce n'est pas une organisation criminelle comme les autres. Ce n'est pas une quelconque bande mafieuse européenne s'appêtant à vendre des femmes comme des quartiers de viande. *Niet. Nada.*

Il appela Kerstin. Un réflexe.

— Kerstin Holm.

— Tu es dans la maison ?

— Non, pas « dans la maison ». Pourquoi tout le monde s'intéresse-t-il donc à mes séjours aux toilettes ? Je suis dans mon bureau. Viggo est là.

— Comme on se retrouve, dit Paul Hjelm. « Epivu », ce sont les Érinyes, les déesses de la vengeance de la mythologie grecque. « Εἰρινύς ». C'est du grec ancien.

— Nom de Dieu ! s'exclama Kerstin Holm. Comment tu as trouvé ça ?



— C'est une longue histoire. Mais en tout cas, ce n'est pas une organisation mafieuse.

— Je n'y ai jamais cru. Vous l'avez dit vous-mêmes. Le féminisme de choc.

— Je crois que c'était toi la première à le dire. Nous, on s'est contentés de l'expliciter.

— Viggo a identifié le maquereau fantôme. Celui qui a passé un deal avec le directeur Jörgen Nilsson au Norrboda Motel s'appelait Finn Johansen, il était norvégien.

— Comment ça, « était » ?

— Il s'est suicidé le 24 avril. Il s'est tiré une balle dans la tête avec un Luger à silencieux qui ne lui appartenait pas. Par contre, son numéro de série est très proche de celui de Nikos Voultsos. Un pistolet jumeau. Provenant du même arsenal.

— À quelle heure ?

— Quoi ?

— À quelle heure de la journée, le 24 avril ?

Un moment de silence. Puis la voix nettement moins séduisante de Viggo Norlander :

— À quoi tu joues, Freddie Freeloader ?

— Quand s'est-il tiré une balle ?

— Jamais, je parierais.

— Moi aussi.

— Vers 1 heure, 1 h 30, apparemment. À 1 h 45, sa concubine – une prostituée – rentre de sa journée de travail et le découvre baignant dans son sang, comme on dit.

— Nikos Voultsos est arrivé à Stockholm le 23 avril. Le 24, à 4 h 30, il appelle les quatre chambres du motel. 224, 225, 226, et 227. Leurs occupantes ont alors perdu leur maquereau Finn Johansen depuis seulement quelques heures, par l'intermédiaire d'une arme presque identique à celle de Voultsos.

De la friture dans le téléphone.

— Je t'entends, dit Kerstin Holm. C'est dimanche. Dimanche 24. L'inquiétude commence à se répandre dans les quatre chambres. Les filles savent qu'elles sont reprises par une autre bande, plus importante et probablement plus cruelle que celle de Finn Johansen. Les gloutons. Ghiottone. Quelques jours plus tard, ta féministe de choc appelle...

— Elle n'est pas à moi. Et ce n'est pas une féministe de choc. C'est une déesse de la vengeance. Une Érynie.

— Peu importe. D'une manière ou d'une autre, elle offre aux filles une alternative à la situation nouvelle : de quoi il s'agit exactement,

nous n'en avons aucune idée. Une semaine passe, Nikos Voultsos assure sa position de nouveau maquereau. Sans doute se livre-t-il à quelques démonstrations de force, mêlées comme il se doit de sexe brutal sous l'emprise de la drogue. Peut-être rafle-t-il pendant ce temps d'autres écuries de la même façon. Peut-être ce fameux bus pour Lublin est-il vraiment un bus, et un bus plein.

— Plein – de quoi ? De putes sauvées des eaux ?

— Je n'aime pas ce mot, dit Kerstin, mais OK. Peut-être. Pendant qu'il exécute les ordres de l'organisation Ghiottone de Milan, on prépare sa perte. Et on l'exécute. Elles le filent quelque part à Djurgården. Peut-être savent-elles qu'il a l'habitude d'aller dans ce coin sniffer de la coke. Il est poussé avec précision vers l'enceinte du Skansen, juste au niveau de la fosse aux loups. Une ouverture a vraisemblablement déjà été pratiquée juste à côté dans la clôture. Elles l'attendent donc au-dessus de la fosse. Elles le voient devenir fou, jeter son pistolet, arracher sa chaîne en or. Elles le suivent encore un peu. Puis l'attrapent, lui attachent les jambes avec une corde de huit millimètres de diamètre en polypropylène rayé rouge et mauve, lui enfoncent un fil de fer acéré dans le crâne et le descendent chez les gloutons. Ils y goûtent, peut-être du bout des crocs, mais il y a assez de cocaïne dans cette première bouchée pour shooter nos mustélidés et les pousser au carnage. Il est alors probablement déjà mort. De la même façon un peu incompréhensible que Leonard Shenkman. Mort de pure douleur. Quand tout est fini, elles remontent la corde. Il n'y a plus rien. Les gloutons ont réussi à sauter assez haut pour la couper au-dessus du nœud plat. Peu importe. Elles se sauvent en emportant la corde. Elles téléphonent alors assez vite au Norrboda Motel de Slagsta. Répond une des Ukrainiennes de la chambre 225, Galina Stenina ou Lina Kostenko. Elles sont informées que leur tortionnaire Nikos Voultsos est hors jeu et que le transport part comme prévu à 4 heures, quand personne ne verra rien. Heureuses, elles passent la nuit à discuter. Elles sont libres. Enfin libres. Plus de maquereau. Plus de dope. Jamais plus. Une nouvelle vie. Le moment de tourner la page.

Oui, pensa Paul Hjelm.

Bien sûr, Kerstin, c'est bien ça.

Il dit :

— Mais la bande reste sur place. Pour assassiner un petit vieux.

— Eh oui, c'est là que le bât blesse. Tu vois ce que je veux dire, quand tout s'emboîte parfaitement, paf, déception, tout se casse la figure.

— Je vois très bien, dit Paul.

— Et tu sais ce que je fais ? demanda Kerstin.

— Tu songes au destin de ces femmes parties vers de nouvelles

aventures. Lublin, etc.

— Mais à part ça ? Dans la pratique ?

— Pas la plus pâle idée. Tu nettoies tes culottes ? Tu te démêles les cheveux ? Tu te coupes les ongles des pieds au sécateur ?

— Je regarde s'allonger une liste.

Dans son bureau, Kerstin Holm regardait s'allonger une liste. Viggo Norlander était assis juste à côté et la regardait en train de regarder s'allonger une liste. Une femme magnifique. Comment ne l'avait-il pas remarquée plus tôt ? Lui qui était devenu expert après quelques années de fréquentation intensive de l'autre sexe dans tous les bars à célibataires imaginables – et inimaginables – de la région de Stockholm avant de devenir à l'improviste père d'une petite fille à la cinquantaine. Et tout cela parce qu'il avait été crucifié à un plancher par la mafia russo-estonienne de Tallinn – la première enquête du groupe A. C'était un peu compliqué.

C'était sans doute parce que la petite Charlotte apprenait à marcher qu'il regardait à nouveau le sexe opposé. Il ne comprenait pas vraiment le rapport, mais c'était un fait. Heureusement, Astrid le maintenait occupé, et ce regard restait tout théorique.

La liste qui s'allongeait sur son écran était tout simplement la boîte mail de Kerstin Holm. Sa boîte de réception grossissait à vue d'œil, et elle finit par compter huit mails émanant de diverses polices européennes.

— Huit, dit-elle à un mobile interloqué.

— Explique-toi immédiatement, exigea le mobile interloqué.

— Les demandes adressées à Interpol et Europol commencent à porter leurs fruits. Appel général aux principales polices européennes. Je crois qu'il a été envoyé aux trois cents plus grandes villes du continent. Je ne sais pas encore si ce sont des réponses positives, mais dans huit de ces trois cents villes européennes, on a quelque chose à dire au sujet de notre *modus operandi*. Je te rappelle.

Les huit mails s'affichaient en caractères gras. En cliquant dessus, ils reprenaient une apparence normale. Ils avaient alors vidé leur sac.

*Mail un* : Commentaire de Dublin. Commissaire Radcliffe. « Je me demande si je n'ai pas entendu parler de quelque chose d'analogue en ex-RDA. Contactez Benziger à Weimar. Je n'ai aucune idée de son titre, mais il a l'air sympathique. Vous aussi, d'ailleurs, ms Holm. »

*Mail deux* : Rappel à l'ordre de Paris. Commissaire divisionnaire Mérimée. « Utilisation abusive des ressources d'Europol. À utiliser exclusivement pour les sujets suivants : trafic de stupéfiants, délits impliquant des filières d'immigration clandestine, commerce de véhicules volés, commerce d'êtres humains dont pédopornographie, fausse monnaie et falsification de moyens de paiement, trafic de

substances radioactives, terrorisme, blanchiment d'argent en rapport avec ces activités illégales. En outre, au moins deux pays de l'Union européenne doivent être impliqués. Il semble, madame Holm, que vous utilisiez les ressources d'Europol pour votre petite délinquance nationale. »

*Mail trois* : Confirmation de Budapest. Commissaire criminel principal Mészöly. « Très intéressant. Nous avons eu un cas semblable en octobre 1999. Un homme de vingt-neuf ans actif dans l'industrie de la prostitution pendu à l'envers avec une sorte de fil de fer introduit dans la tempe. Nous aimerions être informés de votre enquête, et nous vous informerons bien entendu de la nôtre. »

*Mail quatre* : Idem de Maribor, Slovénie. Chef de la police Sremac. « Cas semblable ici en mars. Gros criminel pendu crâne percé. Souhaitons plus amples informations. »

*Mails cinq, six et sept* : Confirmations respectives de Wiesbaden, Allemagne, Anvers, Belgique et Venise, Italie. Le commissaire Roelants d'Anvers ajoute : « Ne soyez pas étonnée, ms Holm, de recevoir d'autres confirmations. Nous qui avons précédemment eu affaire à un crime analogue avons eu des contacts internes et très inofficiels pendant plusieurs mois. À mon avis, aucun d'entre nous n'a cependant jusqu'ici réussi à établir un lien clair entre ces différentes affaires. »

*Mail huit* : Question de Stockholm. Chef de département Waldemar Mörner : « Qui diable a donc autorisé cet appel général ? De quel budget cela relève-t-il ? WM. » Kerstin Holm rappela Paul Hjelm.

— Elles agissent depuis à peine un an, dit-elle.

— En Europe ? dit Paul Hjelm.

— Jusqu'à présent à Budapest, Maribor, Wiesbaden, Anvers et Venise. En comptant nos deux victimes, cela fait donc sept personnes pendues à l'envers avec le crâne perforé. À quoi s'ajoute Hamid al-Jabiri sur le quai de la station Odenplan. Huit morts. Mais jusqu'ici, pas de gloutons.

— Quel genre de victimes ?

— Apparemment tous des gros criminels. Sauf Leonard Shenkman.

— Est-ce qu'un de tes contacts suggère un lien quelconque avec Ghiottone ?

— Non. Mais ça reste encore superficiel. Nous allons échanger nos dossiers.

— Par Internet ? C'est vraiment sûr ?

— Qu'est-ce qui est vraiment sûr, de nos jours ? dit Kerstin Holm.

Et elle raccrocha. Paul Hjelm maudit l'invention du téléphone portable.

12 février 1945

*Enfin, j'ai trouvé du papier et un crayon. Je ne vais pas gaspiller mon temps et mes forces à expliquer comment : les deux me manquent. Mon temps est compté, mes forces s'épuisent, je le sens, je le sais. C'est bientôt mon tour. J'ai vu la liste. J'ai vu mon nom sur la liste. Leonard Shenkman, c'était écrit. Je pense qu'il vaut mieux que la chose soit claire d'emblée. Pour qu'il n'y ait pas de malentendu.*

*Ceci est peut-être la dernière chose que j'écris de ma vie, et je ne veux pas me perdre en futilités. Je ne l'ai que trop fait.*

*J'ai gâché ma vie en futilités.*

*J'aimerais vraiment pouvoir décrire l'amour. Je suis écrivain, décrire est mon métier, et pourtant je ne peux pas. Et qui pourrait ? Peut-être n'est-ce possible qu'après coup, quand il est déjà trop tard.*

*Cela devrait être possible à présent.*

*Mon fils...*

*Non. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, non.*

*Aujourd'hui, je me contenterai de la joie de sentir une fois de plus un crayon dans ma main, de pouvoir une fois de plus passer la main sur la surface lisse du papier.*

*Jadis, c'était l'écriture qui me rendait vivant. Ne vais-je en retrouver que le souvenir quand mon crayon entrera en contact avec le papier ? Ou vais-je revivre ? Une dernière floraison ?*

\*\*\*

13 février 1945

*C'est si étrange de voir le temps. Il est de l'autre côté de la fenêtre. Mes camarades sont au loin. Non pas des camarades, mais des compagnons d'infortune, et les compagnons d'infortune, on les abhorre, car ils vous tendent un miroir. Suis-je vraiment comme eux ? J'ai trente-trois ans, et je ressemble sans doute au cadavre d'un vieillard. Il y a ici des hommes beaucoup plus jeunes que moi qui semblent plus âgés que l'image que je me fais de moi-même. J'espère pouvoir la conserver jusqu'à ma mort.*

*Et cela devrait être possible : il n'y en a plus pour très longtemps.*

Je vois le temps. On pourrait croire que c'est un clocher noir, quelque chose de matériel, une horloge au mécanisme complexe, une tour conçue pour clouer le bec au temps. Chaque seconde est le triomphe de cette tour, chaque seconde de ce vieillissement qui perdure siècle après siècle est marquée avec précision par le mécanisme d'horlogerie. Mais ce n'est pas cela que je vois. Ce que je vois, c'est le temps.

Je ne peux pas l'expliquer, et il le faut. Pourquoi sinon ce crayon dans ma main, pourquoi sinon tous ces efforts pour placer là le temps lui-même, justement là, là où le crayon touche le papier ?

Ce que je vois, c'est le temps. C'est là que je dois commencer. Ce temps qui était le mien, transformé par la rencontre de Magda, nos promenades dans Berlin. Notre Tiergarten... Si libre, si calme. Avant, j'étais un écrivain malheureux. Je souffrais de solitude. J'étais alors devenu un écrivain créateur. Une personne créatrice. Je crois aussi avoir créé quelque chose dans le monde réel. Un foyer. Une vie commune. Une parcelle de bonheur. Elle lisait ce que j'écrivais. Elle était ma meilleure lectrice. Et puis l'enfant est venu. Notre fils. On ne peut pas décrire les miracles. Chacun de ses mouvements était un miracle. Les doux mouvements de ses bras potelés. Sa tête qui se tournait. Ses yeux sombres où les pupilles se resserraient et se dilataient. Tout était miracle.

Et cela, c'était le temps.

Aujourd'hui, je le vois à nouveau. Est-ce toujours un miracle ? Peut-il toujours, lui qui cliquette si mécaniquement là-haut, au sommet du clocher noir, hexagonal, m'offrir cette paix qui accompagne les miracles ? Aujourd'hui il le peut, un court, très court instant quand le crayon touche le papier. Je sens un froid glacial se répandre dès que je lève le crayon. Les espaces entre les mots sont des blocs de glace. Les mots y sont pris.

Les hommes errent comme des cadavres dans les couloirs avec leurs têtes blessées et je songe : voyez-vous aussi le temps, vous autres ? Êtes-vous vous aussi capables de voir le temps un court, très court instant ? Quelle est votre méthode ?

Moi, je n'en ai pas.

L'écriture s'épuise à présent. La glace se répand sur les lettres et gèle le crayon au papier comme une langue se colle sur le métal glacé, et je songe : pourquoi m'avoir quitté en mourant ? Que ne suis-je pas mort, moi ? Mon cerveau va finir congelé. C'est ma seule consolation et ma seule ébauche de résistance.

Mourir.

\*\*\*

14 février 1945

Nouvelle journée. J'ai revu la liste. Le vent glacé a soufflé par la fenêtre

qui donne sur la place et l'a fait voler à travers les barreaux jusqu'à mes pieds nus.

Je crois qu'il va falloir enlever encore un orteil. Celui du milieu, à gauche, est aussi noir que ce clocher noir, hexagonal, qui se moque de moi, là-bas, avec son tic-tac indifférent. Je ne l'entends pas, mais je le vois. Je le vois tout le temps, sans arrêt.

La liste était là, devant mon orteil noirci, et j'ai vu que mon nom était remonté. Je l'ai pris comme un don. Un don du vent glacé. Bientôt, tu couvriras de ta glace le clocher, et même le temps, tout entraîné qu'il est par le mécanisme de l'horloge, jaillissant en ironiques chants de joie, même le temps sera couvert de ta glace, vent glacé, et tout temps cessera. Chacun de nous plongera dans une existence congelée, un instant congelé jusqu'à l'absurde, chacun verra tous les autres complètement figés de froid, et il y aura autant de mondes que de personnes et chacun vivra dans son monde propre où tous les autres hommes seront figés de froid.

Je sais que je devrais plutôt noter des faits. Porter témoignage. Rédiger des comptes rendus détaillés. Quelque chose que la postérité puisse vérifier et dont elle puisse tirer un enseignement. Un jour, longtemps, longtemps après ma mort, tout ce qui se passe ici sera jugé, et je devrais déjà réfléchir à une méthode pour que mes papiers me survivent, leur trouver un chemin, une issue, à tout prix tirer profit de ce moignon de crayon et de ces quelques feuilles qui déjà, tandis que j'écris – ainsi va le temps – ont eu le temps de jaunir. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas noter de faits. Mon âme ne fonctionne pas ainsi.

Elle ne fonctionne pas du tout.

C'est juste un cerveau, un mécanisme. Comme l'horloge. Et le corps, c'est le clocher, bâti pour un seul et unique but : tenir.

Ne pas s'effondrer pendant qu'on dissèque le mécanisme.

Ce sont peut-être des horlogers, ces trois officiers.

Mais voilà que je vois à nouveau le temps, et c'est à nouveau un miracle. Voilà qu'il se tient assis, mon fils. Et ma femme lève ses mains, sans toucher son petit dos, mais tout près, et il y a un champ entre ses mains et son dos, un champ magnétique de vie, et ce qu'il y a entre eux existe aussi entre eux et moi, et je sais que quand il ne sera plus là, ce je-ne-sais-quoi magique comme un champ de vie entre nous, quand il ne sera plus là, ils ne seront plus. Et ils ne sont plus. Ils sont morts. Je suis mort. Pourtant je continue à bouger. Pourquoi ? Les soubresauts du poisson qu'on a assommé. La course éperdue du poulet décapité.

Je suis trop impatient.

Où est passée ma maîtrise ?

J'arrête pour aujourd'hui.

Assez.

Meurs.

15 février 1945

Vis.

Encore un peu. Un souffle.

Ces explosions dans les rues, ces bouffées de poussière qui arrivent par la fenêtre, elles devraient faire naître l'espoir. Je n'ose pas espérer. Pour moi, il n'y a plus d'espoir. Ma famille est morte et mon nom est trop haut dans la liste.

Notre Tiergarten... Nous allions nous promener. De l'autre côté du canal, il y avait le zoo. Franz riait en montrant du doigt un pélican. Il était assis sur mes épaules.

Non, impossible.

Si.

Mon fils était assis sur mes épaules. Ses petits talons battaient contre ma veste en y laissant des traces indélébiles. Elles sont toujours là, même si la veste a brûlé, si ses chaussures ont brûlé et si ses petits, si petits pieds ont brûlé. Elles sont toujours là, sur mes paupières, et quand mes paupières brûleront, ces petites traces boueuses de ses talons sur ma veste, qui me fâchaient tant, seront toujours quelque part. Elles sont des signes. Des faits. Des témoignages et des comptes rendus.

Elles sont la vie.

Et juché sur mes épaules il montrait du doigt le pélican, et le pélican a poussé un cri inimitable, mais il l'a imité, Franz était sur mes épaules et a poussé exactement le même cri que le pélican de l'autre côté de la rivière, et nous avons ri, j'ai ri, Magda a ri, et Franz a ri même s'il ne comprenait pas pourquoi, et ce rire, juste ce rire sans raison m'a maintenu en vie dans ce paysage de mort. Et je me rapproche du haut de la liste.

Un jour, très bientôt, je vais arriver en tête, et ce sera alors comme pour Erwin. Erwin n'est pas juif. Je crois qu'il appartient à la catégorie des « inadaptés », à cause d'un léger handicap mental, au fond plus social que génétique. Il n'a pas vingt ans. Je pourrais presque être son père.

Le traitement l'a complètement abruti. Au début, nous avions de grandes conversations : il ne comprenait rien au monde qui l'entourait, mais d'autant plus aux questions éternelles. Il avait beaucoup réfléchi. Avait eu beaucoup de temps pour penser. Ne s'était pas pressé de vivre, comme moi. Il n'en reste plus grand-chose. Quand je m'adresse à lui, il n'est plus là. Une coquille vide. Là où son crâne s'est vidé de son contenu a été placée une innocente compresse.

C'est pire que s'il était mort. Il passe parmi nous en nous rappelant sans cesse ce qui nous attend tous.

Nous ne sommes plus si nombreux.

Et pourtant. Je suis à la fois Leo, Magda, Franz. Et je suis Erwin.



16 février 1945

Mon fils marchait à côté de moi. Il tenait ma main, nous traversions le Tiergarten. Le temps était humide, pluvieux, une de ces journées d'automne blêmes et boueuses comme il y en a si souvent à Berlin – blêmes, boueuses et curieusement belles. Les feuilles commençaient à tomber. Elles se mêlaient à la boue dans les flaques pour former une bouillie ocre. Juste avant une flaque, Franz s'est soudain arrêté. Il a lâché ma main, s'est tourné vers moi et m'a pris dans ses bras.

Il m'arrivait à peine au nombril.

Nous sommes restés un moment ainsi sous la fine pluie fraîche. Je le tenais. Je n'avais rien à dire.

Puis il m'a quitté.

Il s'est dirigé vers la flaque boueuse. Et en avançant, il s'enfonçait, centimètre par centimètre. Il ne disait pas un mot, il avançait, avançait et s'enfonçait, s'enfonçait jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Sa tête couverte de cheveux noirs a disparu dans un bruit de suction. La surface est redevenue étonnamment lisse.

Et moi, je suis resté là sans rien faire, à le regarder couler. Je n'ai pas levé le petit doigt pour le sauver. Pas le petit doigt.

Nous aurions pu fuir. Magda n'arrêtait pas de le rabâcher. « Tes amis fuient, tes collègues fuient, tout le monde fuit. Mais nous, nous restons. Pourquoi ? Pourquoi veux-tu attendre la mort ? Pense au moins à Franz. » Et moi : « Ça ne peut pas tourner si mal. Nous sommes au vingtième siècle. Nous avons des voitures, des avions, des microscopes. Nous avons des démocraties, des contraceptifs, la psychanalyse, l'art libéré. Tout ce que nous avons à faire, c'est passer l'hiver, hiberner en attendant que la tempête soit passée. »

Et j'avais raison. La tempête est passée. Après, il n'est plus rien resté. Nous avons tous été emportés. Tous.

Ne restait qu'un paysage désolé.

J'ai tué mon fils et ma femme. Mon obstination les a tués.

Puisse le silence tout noyer.

Puissé-je mourir.

Il était au lit, dans le silence. Quelque chose glissa dans le noir en l'entraînant.

Peut-être un vent glacé.

Peut-être les Érinyes.

Il passa le doigt sur les feuilles jaunies. Il sentait l'intervalle entre les lettres à peine lisibles tracées au crayon. De la glace s'y développait. Entre les lettres. Elle ne fondrait jamais.

Paul Hjelm ôta ses lunettes de lecture toutes neuves, les posa sur la table de nuit, éteignit la lampe et ouvrit les yeux. Il faisait noir comme dans un four.

Oui, songea-t-il en cherchant à tâtons le corps chaud de Cilla. Sa main glissa sous la couverture, atterrit entre ses omoplates et resta là. Elle grogna. Un signe de vie.

Oui, ça aurait pu être la même chose. Ça aurait pu lui arriver, à lui aussi. S'il était né au mauvais moment, avec les mauvais parents. Ses pensées auraient alors pu suivre le même cours que celles de Leonard Shenkman en ces jours de février 1945. Progressant par à-coups, un peu disloquées, mais habitées par un sentiment puissant, terriblement refoulé.

Leonard Shenkman était persuadé qu'il allait mourir – et il n'était pas mort. Quelques mois plus tard, la guerre était finie. Il s'en était sorti. Il était vide, absolument vide. Il se trouvait devant une alternative : rester là et couler ou partir et changer de vie. Devenir un autre. Il avait fait le second choix. Il y était parvenu. Mais quelle fin avait donc été la sienne ? Pendu à un arbre dans le carré juif du cimetière, cinquante-cinq ans plus tard ? Comment cela avait-il pu être possible ? Que s'était-il passé ?

Pour l'heure, Paul Hjelm ne se sentait pas d'approfondir ce qu'il avait lu et d'en tirer des conclusions rationnelles. Il était trop saisi. C'était à peu près ce qu'il imaginait – et pourtant non. Un autre ton. Triste au-delà de toute tristesse. Comme écrit d'outre-tombe.

Sur son ventre pesait le lourd dictionnaire allemand-suédois. Dans sa main gauche, les pages lues, dans la droite celles à lire. Il avait hâte d'y retourner – et le redoutait.

Il se sentait complètement démoli. Comme si on l'avait retourné de

l'intérieur. Et d'une certaine façon c'était bien ça.

Buchenwald, le plus grand camp de concentration de l'Allemagne nazie, était bel et bien à sept kilomètres à peine de Weimar, dans l'ex-RDA. Weimar avait été l'année précédente capitale européenne de la culture, c'était là que Goethe avait métamorphosé la littérature mondiale. La première démocratie allemande avait été fondée en 1919 à Weimar : la République de Weimar. La Hitlerjugend avait été formée en 1926 à Weimar. La même année, le NSDAP, Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, avait tenu son premier congrès au Théâtre national de Weimar. Entre 1937 et 1943, deux cent trente-huit mille personnes avaient été emprisonnées à Buchenwald. Il n'y avait pas de chambres à gaz dans ce camp, mais on s'y livrait à de la « recherche médicale ». Cinquante-six mille personnes étaient mortes à Buchenwald, presque à portée de regard de la Weimar de Goethe. Entre 1945 et 1950, Buchenwald avait été un camp d'internement soviétique pour prisonniers allemands. Sept mille autres personnes y avaient alors péri.

Le lieu du paradoxe européen.

Paul Hjelm voulut se retourner pour éteindre.

Il réalisa alors que c'était déjà fait.

Il s'endormit tard cette nuit-là.

La dame de pique n'était plus qu'un lointain souvenir. On ne jouait plus à des jeux sur l'ordinateur portable dans la maison de pierre au pied du village médiéval de Montefioralle, aux environs de Greve, au cœur du Chianti.

On lisait de l'italien.

C'était une tâche de bénédictin que de prendre connaissance de tous les dossiers de l'enquête du commissaire Italo Marconi sur l'organisation mafieuse milanaise Ghiottone. Sans compter les nouvelles informations qui affluaient sans cesse de Stockholm par mail, téléphone et fax.

Mais on n'était pas flic d'Europol à moitié.

Le but de l'organisation Europol, basée à La Haye, était d'améliorer la coopération entre les instances policières des États membres de l'Union européenne dans la lutte contre le terrorisme, le trafic de stupéfiants et autres formes de criminalité organisée. Sa mission était de contribuer aux mesures de l'Union européenne contre la criminalité, en mettant l'accent sur les organisations criminelles.

— D'accord, d'accord, dit Söderstedt à son ordinateur, installé sous la véranda, un verre de vino santo à la main. D'accord, c'était une citation. Je reconnais, ô ordinateur. Je ne savais même pas que j'étais flic d'Europol en partant pour Milan. Et voilà le résultat : je me retrouve à l'heure de la sieste en train de citer des statuts administratifs de la police en me prenant moi-même à témoin – et toi aussi, bien sûr, ordinateur.

— À qui tu parles ? cria Anja de l'intérieur de la maison.

Elle venait de faire pousser un magnifique massif de basilic pourpre dans le jardin et semblait en pleine forme. Ce n'était pas le moment de lui faire des infidélités avec un ordinateur.

— À l'ordinateur, lui cria Arto.

— Je vois, cria Anja. Viens plutôt dire bonne nuit à la petite.

— Où est Mikaela ? cria Arto.

— À ton avis ? cria Anja.

Mais qu'est-ce qu'on criait, dans cette famille !

Arto oublia sur-le-champ d'aller dire bonne nuit à la petite et revint

à son ordinateur. Pour être très précis, c'était lui, le cadet de la famille. Mais bon, ce n'était pas pour lui souhaiter bonne nuit.

En revanche, la machine lui communiqua sans crier gare le nom du vieux banquier soupçonné de régner sans partage sur Ghiottone : Marco di Spinelli.

Il y avait de nombreuses photos de lui. C'était un vieux monsieur tout sec, loin de l'image du chef mafieux. Mais ce n'était pas un Méridional. Un membre actif de la Ligue du Nord.

Il y avait même une photo de Marco di Spinelli en compagnie de Nikos Voultsos. Vraiment un couple mal assorti. D'un côté le vieux renard argenté, aristocratique dans son polo noir haut boutonné, de l'autre le Grec mal dégrossi en costume rose clair, chemise ouverte sur un torse abondamment poilu et une très grosse chaîne en or. Ils se saluaient devant un restaurant de luxe dans le centre de Milan. Marco di Spinelli posait la main gauche sur l'épaule de Nikos Voultsos, qui souriait d'un air assez déférent.

Paul Hjelm l'avait appelé avec ses histoires d'Érinyes. Et aussi pour lui dire que Voultsos avait laissé une valise et un numéro de carte Visa. La valise ne contenait que des vêtements. S'il avait laissé de la drogue dans sa chambre du Grand Hôtel, elle avait disparu dans une poche inconnue. Le numéro de carte, en revanche, était intéressant. L'agence Visa suédoise avait communiqué le nom du titulaire du compte. C'était une société, S.A. Contra. Arto Söderstedt en informa immédiatement le commissaire Italo Marconi. Qui répondit :

— Cela semble vraisemblable. S.A. Contra est une société de blanchiment d'argent sale à la périphérie de l'organisation Ghiottone. Son compte est souvent utilisé pour les petites dépenses. Impossible bien sûr de remonter par là jusqu'à Marco di Spinelli.

Söderstedt commençait à se faire une assez bonne idée de la structure de l'organisation. Tout semblait indiquer que Marco di Spinelli se trouvait au centre de la toile, et que tous les chemins menaient à lui.

Comme à Rome.

Arto Söderstedt, tout flic mandaté par Europol qu'il était, ne pouvait évidemment rien faire à l'encontre de l'organisation Ghiottone ou de Marco di Spinelli. Cela allait de soi. Quantité de policiers compétents avaient sur place passé des années à tenter de les coincer. Non, sa mission n'était pas de s'en prendre à Ghiottone. C'était peine perdue. Son but était de retrouver le meurtrier de Nikos Voultsos, Hamid al-Jabiri et Leonard Shenkman. Et *basta*.

Et Ghiottone était bien sûr une piste.

Mais était-elle seulement praticable ? Il réfléchit à une méthode. Cela ne dura pas longtemps. De son point de vue, l'affaire était

entendue.

Si quelqu'un savait qui avait envoyé son sbire au tapis, c'était le vieux banquier lui-même.

Sept personnes, dont six gros délinquants – probablement des proxénètes, d'après le dernier mail de Kerstin Holm –, avaient été assassinées selon la même méthode dans toute l'Europe. D'après Marconi, rien n'indiquait chez ces sept-là le moindre lien avec Ghiottone, mais ce devait de toute façon être dans l'intérêt de Marco di Spinelli de voir disparaître ceux qui avaient éliminé le maquereau qu'il était allé lui-même pêcher en Grèce.

Di Spinelli avait déjà dû prendre les choses en main. Il pourchassait probablement déjà les Érinyes avec un gyrophare. Et il était impossible pour un policier suédois isolé d'arriver jusqu'à lui. Tout flic mandaté par Europol qu'il était.

Arto Söderstedt décida de demander l'avis de Marconi. Qui bétonna :

— Eh bien, ce serait peut-être une petite surprise à lui faire. Un sous-officier de police suédois blanc comme la craie qui vient le voir personnellement et met les pieds dans le plat. Cela pourrait éveiller sa curiosité. Il adore jouer avec la police.

— Vous lui avez déjà parlé ? Personnellement ?

— Souvent. J'ai presque mon rond de serviette chez lui. Ce n'est pas le genre à se cacher pour cultiver le mythe du parrain inconnu, à la sicilienne. Au contraire, pour un si vieil homme, il est très avide de publicité. Il faut dire que c'est un politicien. Enfin, une sorte de politicien...

— Donc, Marco di Spinelli a... quoi ? Quatre-vingt-douze ans ?

— Et nage deux cents mètres par jour, participe à des régates et des rallyes automobiles. Il paraît qu'il apprécie les forêts du Värmland, si ça vous dit quelque chose. C'est suédois ?

— Oui. Je peux peut-être me faire passer pour un amateur de rallyes. Je suis finlandais, après tout. Enfin à moitié.

— Je vais transmettre votre demande, dit Marconi.

Söderstedt eut l'impression – à l'autre bout du fil – de voir ses grandes moustaches entrer en rotation.

Arto Söderstedt promena son regard sur le jardin habilement ombragé. Chaque arbre, chaque buisson avaient été placés pour produire de l'ombre. Une stratégie méditerranéenne qu'il connaissait bien. Jour après jour, le soleil de mai se persuadait d'être un soleil d'été, et pas un vulgaire petit soleil printanier ; à mesure qu'il prenait de l'assurance, le besoin de sieste se faisait sentir. Arto ne comptait plus le nombre de fois où il s'était cassé le nez devant une boutique fermée. Ce qui l'étonnait le plus était de ne pas avoir tiré la leçon de

ses erreurs : comme un fou échappé de l'asile, il se rendait presque chaque jour à Greve, juste pour trouver la ville désertée. De 13 à 16 heures, Greve fermait boutique – précisément quand un Finlandais décoloré se pointait au volant de sa voiture familiale, tambourinait à une porte close en laissant échapper quelques cascades de sons indéfinissables. On pouvait régler son réveil sur lui.

Pas de doute, il avait besoin d'une sieste.

Pour l'instant, sur sa véranda, à l'ombre d'un parasol, il sirotait un *tout petit verre* de vino santo en regardant sa montre. Il était 14 heures. Au milieu de la sieste. Il était content que Marconi ait répondu tout de suite. Après coup, il s'aperçut qu'il l'avait appelé au mauvais moment. Mais visiblement, le commissaire avait sauté la sieste. Comme lui.

Il faisait la grève de la sieste.

Il le paierait d'une façon ou d'une autre. Par exemple, en se laissant distraire. Ses pensées lui échappaient. Lui qui d'ordinaire était assez doué pour canaliser leur flot dans la direction voulue. Sa réflexion ressemblait pour l'heure davantage au delta du Danube.

S'il obtenait de rencontrer Marco di Spinelli, il fallait qu'il soit bien préparé. Qu'il ait bachoté à fond. Mais en même temps qu'il ait suffisamment digéré le tout pour garder l'esprit libre et réactif. Arto Söderstedt parvenait parfois à ce que des suspects se trahissent. Le plus souvent en faisant l'imbécile. Il avait le physique de l'emploi. Difficile de nier qu'il pouvait avoir l'air complètement ailleurs.

« Papa est mort ? »

Il rit tout seul et trempa le bout des lèvres dans le *tout petit verre* de vino santo.

Comment donc susciter la curiosité de Marco di Spinelli ? Comment lui délier la langue ? Il avait disposé sur son écran une dizaine de photos de lui, pour s'en faire une idée purement visuelle. Pour le moment, en effet, ce n'était qu'une photo. Ou plutôt une galerie de photos.

Il essayait de se représenter l'accueil qu'on lui ferait, comment se comporterait Marco di Spinelli, quels sujets de conversation aborder et – surtout – comment poser les questions essentielles sans avoir l'air d'y toucher. Car c'était là le truc décisif.

Il l'avait appris d'Oncle Pertti.

Arto Söderstedt était un flic bardé de diplômes. Il ne s'étendait pas volontiers sur son passé. Brillant avocat à vingt-cinq ans à Vasa, Finlande. Imbattable pour mettre la lie de la planète à l'abri de la justice. Spécialisé dans les pires crapules – et les plus riches. Puis il avait vomi cette vie de fou, fui son pays et atterri en Suède où, après avoir quelques années mangé de la vache enragée, il avait réussi l'exploit de devenir policier. Trop obstiné pour ses supérieurs de la

police de Stockholm, il avait été muté à Västerås, où il avait vécu une vie pavillonnaire tranquille, agréable et parfaitement insupportable. Un commissaire de la Criminelle au long nez surmonté de lunettes de chouette était alors un beau jour entré dans son commissariat et sa vie avait à nouveau changé de cours.

Au sein du groupe A, il faisait figure de joker. Cette carte que le joueur de poker averti abat avec nonchalance pour rafler la mise.

Quelque chose comme ça.

Malgré cette vie riche d'expériences variées, tous ces diplômes engrangés, c'était pourtant Oncle Pertti qui lui avait enseigné le truc décisif.

Pertti Lindrot, le héros de la guerre d'Hiver finlandaise, le vainqueur de Suomussalmi, l'homme qui avait à titre posthume offert à la famille Söderstedt ce mémorable séjour en Toscane, n'était pourtant pas une figure particulièrement positive. Il n'était pas le genre à marquer l'imagination des enfants de façon à se survivre des décennies à travers leur mémoire.

C'était un personnage imbibé qui se résumait pour lui aux ricanements d'une grande bouche édentée et puante.

Les souvenirs...

Mais il avait enseigné une chose à Arto. Il lui était arrivé de le prendre sur ses genoux et de lui parler sérieusement. Le petit Arto n'avait alors de cesse d'essayer de lui échapper. Il se rappelait encore très clairement son haleine. Au milieu de son bavardage d'ivrogne arrivaient tout à coup les questions essentielles. Le ton était le même, mais un regard les accompagnait, qui n'était pas le regard habituel d'Oncle Pertti. Le petit Arto découvrait alors le héros de la guerre d'Hiver, le guérillero qui s'était des années durant caché dans la neige. Il avait vu des photos d'Oncle Pertti dans ces années-là : c'était vraiment quelqu'un d'autre. Une photo, en particulier, lui revenait très clairement à l'esprit. La fierté qui émanait du visage blême de Pertti Lindrot, enfoncé dans une congère, la main sur la poignée de son sabre, n'était pas seulement impressionnante, elle avait quelque chose de familier.

Très familier.

Familier comme son reflet dans le miroir. Comme si Arto Söderstedt lui-même s'enfonçait dans la congère, main sur le sabre, en s'efforçant de ne pas rire. La ressemblance en était même désagréable.

Arto Söderstedt avait repris à son compte cette tactique de l'enfumage par le bavardage. À la mauvaise haleine près.

Bon, voilà qu'il battait la campagne. Il essaya de canaliser sa pensée vers la question principale.

Sans vraiment y parvenir.



Les photos de ce Marco di Spinelli visiblement très sophistiqué et à la poigne de fer ne fusionnaient pas en un portrait unique. On restait à la surface. Une série de projections sur l'écran de l'ordinateur, qui ne rimait à rien. Il demeurait insaisissable.

Il faudrait y revenir ultérieurement. Avec des forces renouvelées.

Arto Söderstedt vida d'un coup le *tout petit verre* de vino santo et éteignit son ordinateur.

Il alla alors faire la sieste.

Kerstin Holm était occupée. Elle appréciait d'être occupée. Elle aimait son travail. Ce n'est pas une vie, se dit-elle pourtant en se surprenant à 21 heures seule à l'hôtel de police. Elle réalisa alors que si, c'était une vie, et que le travail en était une composante importante. Travail, chant choral et un peu de jogging.

Et soudain, cela ne suffisait plus tout à fait.

Soudain, elle trouva qu'être tout le temps occupée était un boulot de merde.

Dans le plus grand silence, sa vie était sur le point de connaître une métamorphose. Encore une. Et personne ne s'en doutait le moins du monde.

Désormais, elle s'était habituée à ne plus mélanger travail et vie privée. Ses escapades avec Paul Hjelm quelques années plus tôt avaient été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Jusqu'alors, toutes ses relations avaient été policières. Originaire de Göteborg, elle avait été mariée à un collègue dont la conception du sexe était on ne pouvait plus simple : c'était quand il en avait envie, et il ne lui demandait pas son avis. Sur cette base, sans en avoir aucune conscience, il s'était livré à des viols répétés dans la chambre conjugale. Longtemps, elle avait subi en pensant que c'était normal. Sa sexualité avait dès l'origine pris ce pli. Grâce à un parent qui n'aimait rien tant que la coincer dans les garde-robes lors des fêtes de famille.

Ce parent était mort depuis longtemps, et son ex-mari venait d'être suspendu pour alcoolisme. Tirer sur un homme à terre n'était pas son truc.

Mais il lui semblait comprendre ce que pouvait vraiment être un désir de vengeance sauvage. Car c'était bien cela qu'elle trouvait dans les dossiers émanant de Budapest, Maribor, Wiesbaden, Anvers, Venise et Manchester. Ce dernier était arrivé le jour même. Jusque-là, le commissaire Roelants, d'Anvers, avait raison : la série n'était pas encore finie.

Dès mars de l'année dernière, un proxénète notoire avait été supprimé près du stade d'Old Trafford, exactement de la même façon que Leonard Shenkman et les autres. L'affaire remontait loin. Les Érinys étaient à l'œuvre depuis plus d'un an.

Les déesses de la vengeance.

Aucun témoin, nulle part. Cela faisait de Reine Sandberg et de sa bande de skinheads un cas unique en Europe. Ils étaient les seuls à avoir survécu après les avoir vues. Ses compères, dont les noms étaient désormais connus, l'avaient tous confirmé : ils étaient quatre. Pris de panique, ils avaient traversé le cimetière ventre à terre. Arrivés au métro, ils n'étaient plus que trois. Andreas Rasmusson, qui se remettait doucement aux urgences psychiatriques, avait erré trois heures durant parmi les tombes. Puis avait réussi à gagner le métro et avait échoué à la gare centrale, où la police l'avait pris en charge.

D'une certaine façon, elle aurait voulu pouvoir le plaindre.

Kerstin pensait comprendre. Elle pensait réellement comprendre le fond de cette affaire. Un désir de vengeance sauvage.

Ces créatures sombres, maigres, vêtues de noir étaient sans aucun doute des femmes. Quel genre de femmes ? Qui avait des raisons de tuer des maquereaux ? Des prostituées, bien sûr. Cette fameuse « féministe de choc » pouvait tout à fait appartenir à une bande de prostituées sevrées et bien entraînées. Description de ses habits d'après Adib Tamir au métro Odenplan : « blouson de cuir rouge, pantalon noir moulant, tennis noires. » Avait-elle tout son arsenal sous son blouson de cuir rouge ? En d'autres termes, était-elle prête à passer à l'action quand on l'avait agressée ? Est-ce la raison d'une telle violence gratuite ?

En général, leur violence n'était pas gratuite. Elles ne s'en prenaient pas au premier proxénète venu : toutes les victimes étaient de grosses pointures. Tous des meurtriers. Avec quelques viols au compteur.

Oui, c'étaient des ordures.

Et si les événements d'Odenplan n'étaient que la conséquence incontrôlée d'actes violents contrôlés ? Signe qu'on ne pouvait utiliser la violence sans laisser de traces, sans que tôt ou tard elle explose et parte en vrille. Presque tous les vétérans du Vietnam étaient drogués, les hommes qui avaient lâché les bombes atomiques sur le Japon étaient plus ou moins devenus fous et on commençait tout juste à mesurer les conséquences à long terme de la violence en Yougoslavie. Les hommes violents – et sûrement aussi les femmes – finissaient par être dévorés par leur violence. De tout temps, les bourreaux finissaient fous. Comme rongés de l'intérieur.

Hamid al-Jabiri n'était pas un maquereau meurtrier. Ce n'était certes pas un enfant de chœur, mais avait-il mérité de finir ainsi ? Était-il lui aussi sur la liste des condamnés à mort ? Non, là, ça avait dérapé. Au bout d'un an. C'était peut-être la date limite. Après, rien n'allait plus.

La violence suivait son propre cours. Elle n'était plus entièrement sous contrôle : elle prenait le dessus.

C'était en tout cas une façon de voir les choses.

Voilà donc un an que les Érinyes agissaient. Leur violence était jusqu'à présent très contrôlée et ne frappait pas d'innocents (si, encore une fois, on faisait abstraction de Leonard Shenkman). Elle ciblait des hommes dont on estimait qu'ils méritaient la mort. Et on leur infligeait une mort terrible. Mais peut-être n'était-ce pas tout. Ce qui comptait aussi, c'était d'augmenter ses effectifs. Tout en se vengeant, en profitait-on pour recruter ? Les huit filles vraisemblablement assez mal en point du Norrboda Motel de Slagsta avaient-elles été incorporées à une sorte d'armée ? Allaient-elles elles aussi, après sevrage et entraînement, enfiler des habits moulants et aller assassiner des maquereaux aux quatre coins de l'Europe ? Était-ce là une réponse à l'explosion de l'industrie de la prostitution ?

La revanche des femmes d'Europe de l'Est ?

Dans ce cas, Kerstin Holm espérait qu'elles ne se feraient pas prendre.

Oui, elle était de la police. Oui, c'était son devoir d'empêcher le crime et d'arrêter les criminels. Et oui, elle espérait qu'elles ne se feraient pas prendre.

Cela ne signifiait pas qu'elle refuserait de faire son travail. Mais sans enthousiasme.

Et pas seulement parce que sa vie connaissait une métamorphose.

Après avoir divorcé de son mari policier à Göteborg, Kerstin Holm avait atterri à Stockholm. Le groupe A se formait. Le temps d'une courte et intense relation avec Paul Hjelm, toutes les barrières étaient tombées et elle avait tout raconté, pour la première fois de sa vie. Ce qui rendait cette liaison très particulière, même une fois terminée. Elle l'aimait toujours, mais pas au point de vouloir passer sa vie avec lui. Pas de cette façon. Mais avec ce mélange très particulier de maladresse et de précision, de tendresse et de dureté, de frénésie et de passivité, d'intellect et de sentiment, elle le trouvait singulièrement vivant. Chez lui, tout était toujours en mouvement. Il ne stagnait jamais.

Ils étaient tous deux terriblement semblables. Elle était tombée amoureuse de son reflet, et son reflet était un homme. Ces derniers jours, elle avait réalisé qu'elle faisait fausse route.

Ce qu'il lui fallait, c'était tout autre chose.

Après Paul, elle s'était engagée dans une curieuse et intense liaison avec un pasteur luthérien de soixante ans en phase terminale de cancer. Une expérience bouleversante qui l'avait forcée à se remettre en cause de fond en comble. C'était ce à quoi elle avait occupé les

deux dernières années.

Puis était venue la métamorphose. Elle était en plein dedans.

Elle était en train de contrôler sur l'écran de son ordinateur si les enquêtes menées en Hongrie, Slovénie, Allemagne, Belgique, Italie et Angleterre mentionnaient la disparition de prostituées lors des assassinats de proxénètes. Elle s'en sortait très bien avec l'allemand, l'italien et l'anglais et, à l'aide d'un petit lexique de mots clés qu'elle s'était confectionné, elle commençait à s'arranger du hongrois, du serbo-croate et du néerlandais. Mais ça n'allait pas vite. Tout le monde avait bien sûr envoyé des synthèses dans un anglais plus ou moins fantaisiste mais, pour bien faire, il lui fallait se plonger dans le chaos linguistique des enquêtes en version originale.

Elle se mit à songer au onzième chapitre de la Genèse. La tour de Babel. Qu'est-ce qui avait donc pris à Dieu de diviser à ce point la langue unique des hommes ? La religion apportait-elle une réponse valable ?

Elle alla consulter la Bible sur Internet. Elle ne trouva qu'une vieille traduction. Cela ferait l'affaire.

Toute l'histoire de la tour de Babel tenait en neuf mystérieux versets qui commençaient par : « Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots ». Que s'était-il alors passé ? Les hommes apprennent à faire des briques, et finissent par bâtir une ville, et une tour si haute qu'elle monte jusqu'au ciel. Pas de quoi fouetter un chat. Mais leur but apparemment est d'éviter d'être « dispersés sur toute la terre ». Parler une seule langue dans un seul lieu. Puis Dieu se pointe et pense plus ou moins : « On dirait que rien n'est impossible à l'homme. » C'est alors qu'il se dit : « Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » Et il les disperse à travers toute la terre.

Il n'y a pas d'explication directe à cette action divine mais, apparemment, la confusion des langues sert à éparpiller les hommes pour qu'ils cessent de s'entasser tous au même endroit. Car alors tout deviendrait possible pour eux. Jusqu'à construire une tour montant jusqu'au ciel, son domaine réservé.

Kerstin Holm se demanda si les hommes auraient vraiment été plus puissants tous rassemblés en un seul lieu et parlant une seule langue. Tout aurait-il donc été alors possible pour nous ? Au contraire, cela semblait assez étouffant. Le Dieu si décrié de l'Ancien Testament, le Dieu des juifs, semblait bien plutôt avoir sauvé les hommes de l'uniformité fasciste en rendant possibles des échanges continuels entre personnes de langues diverses, expériences diverses, climats divers et diverses visions du monde. Il ne craignait pas que la tour de Babel n'empiète sur son domaine réservé céleste – mais qu'elle n'entraîne le déclin de l'humanité dans la consanguinité.

Si un Dieu existait, il nous avait sauvés en créant les différentes langues, nous empêchant de nous étouffer dans notre propre suffisance.

Forte de ce raisonnement, elle se plongea dans les mots curieux de la langue hongroise, dont elle sentait se dégager la force impérieuse de l'étrangeté.

Le rapport du commissaire criminel principal Mészöly arrivait en dernier. La victime trouvée à Budapest était un maquereau de vingt-neuf ans pendu à son domicile le 12 octobre 1999. Elle chercha fébrilement le signalement de prostituées disparues vers la même date. Mészöly n'en disait mot.

Six pays, songea Kerstin Holm, dont quatre membres de l'Union européenne. La Hongrie, l'Allemagne, la Belgique, l'Italie et la Grande-Bretagne – aucun ne semblait vraiment se soucier des femmes de l'industrie du sexe. Si la Suède avait remarqué quelque chose, c'était surtout dû au hasard : on pensait avoir affaire à des réfugiées passées à la clandestinité. Pour ça, on réagissait. La nation risquait d'être souillée. Si huit prostituées avaient disparu des rues de Stockholm, personne n'aurait levé le petit doigt. Huit cas de moins pour les services sociaux. Beaucoup auraient même poussé un soupir de soulagement. Il ne se serait pas passé grand-chose de plus.

Que les enquêtes ne mentionnent aucune disparition de prostituées ne signifiait donc pas qu'elles n'avaient pas eu lieu. Le moment était venu d'envoyer un second mail général aux autorités de tous les pays concernés.

Elle parcourut sa boîte de réception. Elle ne se lassait pas du mail numéro 8 : « Qui diable a donc autorisé cet appel général ? De quel budget cela relève-t-il ? WM. » Plus elle le relisait, plus il lui semblait formidable. C'était une parfaite illustration de l'action de Waldemar Mörner.

Le numéro 2 n'était pas mal non plus. Rappel à l'ordre du commissaire divisionnaire Mérimée, Paris : « Il semble, madame Holm, que vous utilisiez les ressources d'Europol pour votre petite délinquance nationale. » Vu ce qui était en train de se passer à travers toute l'Europe, cela valait presque le coup de garder précieusement ce mail pour, au moment voulu, l'administrer en suppositoire au bon commissaire divisionnaire.

Bon, d'accord, c'était un peu rancunier.

Elle n'avait en revanche pas touché au premier mail. Le cyberflirt du commissaire Radcliffe, de Dublin : « Je n'ai aucune idée de son titre, mais il a l'air sympathique. Vous aussi, d'ailleurs, ms Holm. » Cette personne sympathique était un certain Benziger : « Je me demande si je n'ai pas entendu parler de quelque chose d'analogue en

ex-RDA. Contactez Benziger à Weimar. »

En effet. Elle l'avait complètement oublié. Elle trouva l'adresse mail de la police de Weimar et rédigea une brève question à ce Benziger, inconnu au bataillon.

Puis elle envoya une question collective aux six pays où l'on avait retrouvé un proxénète pendu à l'envers, un fil de fer enfoncé dans la tempe.

La tempe. Oui, là, précisément. Kerstin Holm toucha du doigt sa propre tempe gauche amincie, où ses cheveux refusaient de repousser. N'était-il pas assez affreux de penser que ces aiguilles avaient été plantées à l'endroit où elle-même, moins d'un an plus tôt, avait reçu une balle qui avait manqué de la tuer, à quelques millimètres près ?

Elle n'aimait pas ce genre de coïncidences. Elles n'en restaient souvent pas là.

Elle se rappelait vaguement être demeurée étendue sur une pelouse boueuse à mélanger son sang avec celui de Paul Hjelm sous un ciel grand ouvert et, toute faible, toute trempée, tout ensanglantée, avoir chuchoté : « Paul, je t'aime. »

Elle craignait qu'il ne l'ait mal comprise. Bien sûr, elle l'aimait – mais elle ne savait pas vraiment comment.

Car elle était sur le point de connaître une métamorphose.

Mais il était encore trop tôt pour aborder le sujet.

La beauté de l'abstraction. Une affaire de plus en plus complexe, de plus en plus vaste, concentrée par un artiste inconnu en un très simple et très distinct signe +.

Peut-être aurait-il mieux valu le signe –.

Jan-Olov Hultin se reprochait par-devers soi de n'être pas cet artiste. Ses schémas débordaient jusqu'à l'absurde de traits et de flèches dans tous les sens, jusqu'à ce que le tableau en soit couvert et qu'il doive continuer de l'autre côté. Lorsque ses traits et ses flèches portaient si loin qu'il lui fallait retourner le tableau pour illustrer sa pensée, son auditoire avait généralement abandonné.

Il préférait donc la beauté de l'abstraction.

Dont l'exact opposé s'empilait devant lui sur son bureau. Pour la première fois depuis le début, il avait pris le temps de parcourir tout ce que la presse disait de l'affaire. Heureusement, le secret était assez bien gardé. C'était inhabituel.

Case « Skansen ». L'affaire des gloutons n'en était pas vraiment une. Les premiers jours, les gros titres alarmistes avaient déferlé, accompagnés de photos en gros plan du moignon de jambe à moitié rongé et de débats dans les journaux du soir sur les dangers du Skansen pour nos innocents bambins. Des enfants étaient photographiés dangereusement près des ours. La direction du Skansen était mise au banc des accusés dans des débats télévisés, où l'on exigeait que des têtes tombent. On parlait d'interdiction totale des gloutons dans les zoos. Le ministre concerné réfléchissait à une réglementation.

Case « Slagsta ». Hultin n'avait pas trouvé une seule ligne au sujet des huit femmes disparues. Ce n'était tout simplement pas une information.

Case « Odenplan ». La mort de Hamid al-Jabiri était restée un accident. Un journal avait réussi à prendre une photo du bas du corps sur le quai. On l'avait publiée sans états d'âme. Un débat télévisé sur la sécurité dans le métro avait eu si peu de téléspectateurs que plusieurs annonceurs s'étaient associés pour publier une tribune dans *Dagens Nyheter*. D'autres suivirent. On a calculé qu'un des éditorialistes, chef de la communication d'une brasserie forte



consommatrice d'encarts publicitaires, avait gagné vingt-trois mille couronnes avec ses articles. Ce qui avait lancé un nouveau débat.

La case « Skogskyrkogården ». La triste fin de Leonard Shenkman, qui suscitait le plus d'articles, était traitée comme un acte raciste particulièrement odieux, surtout depuis la bourde de Waldemar Mörner lors de la conférence de presse diffusée en direct dimanche dernier. On commentait par ailleurs beaucoup la brosse verte de Sara Svenhagen, ce qui lui valut trois invitations à des avant-premières au cinéma et une pour la fête des vingt ans du Café Opéra. Des représentants des médias avaient frénétiquement tenté de corrompre le personnel hospitalier pour pouvoir parler au « suspect arrêté », Andreas Rasmusson, qui, selon un journal, « non content de profaner des tombes juives, avait cette fois bestialement assassiné un vieux professeur juif de physique nucléaire ». La même source poursuivait : « L'interrogatoire musclé du meurtrier par la police s'est terminé à l'hôpital psychiatrique. D'après une source proche de l'enquête, il a été passé à tabac. » On discutait de la pendaïson par les pieds, mais pas un mot de la longue aiguille métallique. Une chaîne de télévision avait réussi à mettre le grappin sur le vieux responsable du cimetière, Yitzak Lemstein, qui avait dû montrer le tatouage de son bras. Le public du studio avait alors pu lire sur des pancartes qu'il fallait s'indigner bruyamment. Ce qu'il fit. Au cours de son interview, Lemstein avait malheureusement parlé de la visite de Chavez et de la pierre tombale marquée « Shtayf ». Cela n'avait cependant suscité aucune relance. Le présentateur avait en effet du mal à prononcer le mot yiddish.

Jan-Olov Hultin songea un moment encore à ce qui pouvait provoquer une attaque cérébrale puis repoussa la pile de journaux et dit sans tourner autour du pot :

— Pour le téléphone mobile, il faudra attendre. L'abonnement est bien ukrainien, mais la compagnie ukrainienne est visiblement incapable de nous fournir une liste d'appels. Leur technologie a une bonne décennie de retard, et c'est juste techniquement impossible. Des spécialistes suédois sont en train de les aider à sortir de l'ornière. Pour le reste, vous êtes au courant des derniers développements. Arto participe désormais formellement à l'enquête en qualité d'agent d'Europol. Je viens juste d'apprendre qu'il est entré en contact avec le chef présumé de l'organisation mafieuse Ghiottone – qui, au passage, signifie *glouton*. Il s'agit d'un banquier de quatre-vingt-douze ans, Marco di Spinelli. Arto va lui rendre visite ce soir. Bon, chacun son tour, à présent. Jorge ?

Chavez soupira et regarda ses papiers.

— Des bouts de corde nous arrivent régulièrement, dit-il. Nous pouvons seulement espérer avoir visé juste, que les revendeurs soient

peu nombreux et que l'un d'eux se souvienne qui a acheté la corde. C'est un peu tiré par les cheveux, et c'est loin d'être la priorité. Jusqu'à présent, en tout cas, aucune corde qui corresponde à la nôtre. Mon second point est plus intéressant. Est-ce vraiment un hasard si Leonard Shenkman a été pendu juste au-dessus de la tombe d'un inconnu, « Shtayf » ? Derrière se cache en effet un meurtre vieux de vingt ans. La victime, un survivant des camps, la quarantaine, avait été poignardée. On aurait dû pouvoir l'identifier grâce aux chiffres tatoués sur son avant-bras, mais il avait visiblement tenté de les faire disparaître lui-même au couteau, les rendant illisibles. Le trait le plus marquant était qu'il n'avait pas de nez. Je trouve l'échec total de la police de Huddinge en 1981 très surprenant. Quelqu'un avait forcément remarqué un homme sans nez, son apparence devait attirer l'attention, où qu'il aille. L'Interpol de l'époque avait aussi complètement fait chou blanc. J'ai refait circuler sa photo et ses empreintes digitales. Depuis, l'Europe s'est agrandie et est devenue plus accessible.

Jan-Olov Hultin n'avait pas son air habituel. Comme la moindre expression de son visage de pierre éveillait immédiatement l'attention, les membres du groupe A retenaient leur souffle. Était-ce l'attaque cérébrale tant redoutée ?

— C'était mon enquête, dit-il avant de tomber dans un trou noir.

Le continuum spatio-temporel était brutalement brisé, les montres se mirent à tourner à l'envers à toute vitesse. Jan-Olov Hultin avait la quarantaine, il était dans un petit bureau récemment aménagé à l'hôtel de police et s'adossait au fond de son fauteuil en pensant : « Enfin ! » C'était on ne pouvait plus clair.

Le silence dura quelques instants. Puis Chavez dit :

— Non.

— Quoi ? dit Hultin, ramené au présent à travers l'espace intergalactique.

L'amas d'étoiles déferla plus vite que la lumière.

— Il y avait un autre nom, dit Chavez. Bruun. Commissaire Erik Bruun, de la police de Huddinge. Ça me dit quelque chose.

Paul Hjelm éclata de rire. Scepticisme tangible de l'assistance.

— Erik Bruun était mon chef, expliqua-t-il. C'est lui qui m'a exfiltré vers le groupe A.

— Mais oui, dit Chavez. Je me souviens, maintenant. On était allés le voir. Mais il venait de partir à la retraite.

— Infarctus, opina Hjelm. Trop de cigares.

Hultin commençait à se ressembler un peu. On souffla de soulagement. Visiblement, cette fois encore, le caillot avait réussi à passer.

Il dit :

— C'est justement à cette période, en septembre 1981, que Bruun m'avait moi aussi exfiltré vers la Criminelle. C'était sa spécialité. L'affaire était arrivée sur mon bureau le 9 septembre, et je m'y étais mis très mollement. J'allais recevoir une réponse à ma candidature d'un jour à l'autre. J'ai absolument manqué de professionnalisme les premiers jours de l'enquête. La plus grosse bourde de mon CV jusqu'au Tueur du Kentucky. J'ai eu la réponse le 11, et j'ai illico déménagé ici. Bruun a alors lui-même repris l'enquête qui était plus ou moins en rade.

— Ça alors, fit Hjelm. J'y suis arrivé frais émoulu en 1984. Je n'ai aucun souvenir de l'avoir jamais entendu mentionner cette affaire d'homme sans nez.

— Ce n'est jamais vraiment devenu une affaire, dit Hultin. Un mort inconnu parmi d'autres. Même la presse ne s'y est pas spécialement intéressée. À l'époque, il était impossible de publier un portrait dans les journaux. Les temps ont changé.

— De quoi te souviens-tu ? demanda Chavez.

— Il était dans un fossé, près d'un petit lac à Älta, pas loin de la route. Pas de traces de pneus utilisables. Il était nu, deux violents coups de couteau dans le dos, chacun directement mortel. Les chiffres à son bras disparaissaient presque sous un entrelacs de cicatrices, comme s'il avait essayé de les raboter un jour de cuite. Et puis il y avait ce nez...

— J'ai un portrait, dit Chavez, en faisant circuler dans le QG une photo aux couleurs vieilles.

— Je n'ai finalement rien trouvé, aucun témoin, aucune trace. Personne en Suède ne semblait avoir croisé cet homme sans nez. En même temps, comme je disais, je n'ai pas très bien cherché.

— Une chose, se demanda tout haut Kerstin Holm, penchée sur la photo. Pourquoi garder ainsi une cicatrice aussi disgracieuse ? Le premier chirurgien esthétique venu aurait sauté sur un pareil défi.

— Bonne question, dit Hultin. Pauvreté ? Pas de contact avec les services de santé ? Un exclu ?

— Et étranger, en plus, dit Kerstin Holm en hochant vaguement la tête.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas lieu de rendre une petite visite à Bruun ? demanda Hjelm, plein d'espoir.

Il n'avait pas revu son ancien chef depuis que, suite à son infarctus, on l'avait remplacé par un monstre froid répondant au nom de Sten Lagnmyr.

— Je trouve aussi, dit Hultin. Chavez et toi.

— OK, répondirent en chœur Hjelm et Chavez.

— Et ces bateaux, Sara ? continua Hultin, plus neutre qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Il fallait visiblement compenser ce déferlement sentimental.

— Ça se passe bien, dit Sara Svenhagen. Il y a beaucoup de possibilités pour se rendre à Lublin en bus depuis Stockholm, surtout si on a trente-cinq heures devant soi. C'est le temps qui sépare le départ supposé de Slagsta du coup de fil de Lublin. Le plus logique serait de prendre le ferry le plus proche, à Nynäshamn, et de là gagner Gdansk, qui est sur la ligne droite si on veut passer en Ukraine via Lublin. C'est un bateau de nuit qui part à 17 heures et n'arrive à destination que le lendemain, pas avant midi. Le coup de fil d'Odenplan est passé vers 3 heures. Si on compte, disons, une demi-heure pour débarquer du ferry, il faut rouler à cent soixante ou cent soixante-dix pour être à Lublin à 3 heures. Impossible. La seule alternative depuis la Suède est Karlskrona. La compagnie Stena a fait partir son *M/S Stena Europe* de Karlskrona à 21 heures, et il est arrivé à Gdynia le vendredi matin à 7 heures. Restent huit heures pour faire cinq cents kilomètres. Cela semble plus plausible. J'ai donc appelé Stena pour contrôler les bus présents à bord ce jour-là. Dans la nuit du 4 au 3 mai, il y en avait huit à bord au départ de Karlskrona. Quatre voyages organisés, un polonais, un allemand, deux suédois. L'un d'eux transportait exclusivement des célibataires en route vers le grand amour ou la maladie vénérienne. Un bus partait à la casse chez un ferrailleur polonais et les autres étaient privés. Arrive la chose intéressante. Qu'est-ce qu'on passe en contrebande de Suède vers la Pologne, et non le contraire ?

— Des avions Jas-Gripen ? proposa Viggo.

— Des bois d'élans ? proposa Jorge.

— Presque, dit Sara. Des aigles de mer.

— Braconnage ? demanda Kerstin.

— Au fait ! s'impatienta Hultin.

— Le bus privé polonais était plein à ras bord d'aigles de mer braconnés. Visiblement, sur ce coup-là, les douanes suédoises et polonaises ont collaboré avec l'Agence pour la protection de la Nature. Qui a filmé la saisie. On en a montré quelques images aux infos vendredi soir. Mais ils ont des rushes qu'ils vont nous faire parvenir dans la journée. Avec un peu de chance, on verra peut-être quelque chose des autres bus. Et puis je pensais aller faire un tour à Karlskrona pour bavarder avec l'équipage du ferry. C'est la même équipe qui part ce soir pour Gdynia. Notre budget pourra-t-il supporter un billet d'avion pour Karlskrona ?

— Objet ? dit Hultin.

— Montrer les photos de Galina Stenina, Valentina Dontchenko,

Lina Kostenko, Stefka Dafovska, Maria Bagriana, Natalia Vaganova, Tatiana Skoblikova et Svetlana Petrouseva. Voir ce dont l'équipage se souvient. Si elles étaient à bord, elles ont dû se faire remarquer d'une façon ou d'une autre.

— Tu as appris tous leurs noms par cœur ? s'étonna Jorge.

— C'est le moins qu'on puisse faire si on veut s'occuper professionnellement de cette affaire, décocha Sara.

— Demande acceptée, lâcha Hultin. Viggo ?

Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, Viggo Norlander annonça :

— Nous allons avoir un autre enfant.

— Mais enfin, Viggo, s'exclama Gunnar Nyberg, Astrid a quarante-huit ans !

— Quarante-sept, corrigea Norlander. Quel âge, au fait, la professeure Ludmila ?

— Félicitations, Viggo, dit Kerstin Holm. N'écoute pas ces ringards. Ils sont juste jaloux.

— Qu'est-ce que c'est que ce pluriel ? dit Paul Hjelm. D'où il sort ?

— Les femmes félicitent et les hommes déplorent, dit Sara Svenhagen. C'est comme ça. Félicitations, Viggo.

— Bon, ça va, félicitations à la famille lapin, fit Hjelm.

On marmonna quelques autres félicitations avant que Norlander ne poursuive, imperturbable :

— Les circonstances qui entourent la mort du maquereau Finn Johansen sont obscures, comme nous le savons. Le pistolet avec lequel il s'est tiré une balle a dû être fabriqué trois minutes après celui de Nikos Voultsos. Les silencieux étaient en outre identiques. CQFD.

— Qui était-ce ? demanda Kerstin Holm. Comment est-il entré en contact avec les filles de Slagsta ? Est-ce que c'est lui qui les a fait venir ?

— Finn Johansen ne semble pas être le genre de type qui « fait venir » les putes, dit Viggo Norlander. En revanche, il avait une certaine capacité à phagocyter les électrons libres. Sa spécialité était de trouver des filles sans souteneur. Et c'est bien comme ça que ça a dû se passer. J'ai un peu vérifié l'historique du Norrboda Motel. Comment les huit putes se sont-elles retrouvées à partager quatre chambres voisines ? Ce n'est pas Jörgen Nilsson qui a décidé, apparemment. Il a été mis dans la combine après coup, justement par ce Finn Johansen. Je crois que les choses se sont passées comme ça : le camp de réfugiés de Botkyrka était engorgé. Lors du déménagement, on a permis aux réfugiés isolés de décider avec qui ils souhaitaient partager leur chambre. Dans l'ancien camp, seules deux de ces huit putes habitaient ensemble. Je crois qu'elles se sont rencontrées alors et

qu'elles ont décidé de travailler en équipe. Il est tout à fait possible que certaines ne tapinaient pas avant d'arriver ici. Même si elles ont quand même un profil classique de putes. En tout cas, Finn a eu vent de cette écurie de gagneuses et il a débarqué en leur offrant drogue et protection. Je parierais que ça s'est passé comme ça. J'ai parlé avec un certain nombre de putes qui...

— Est-ce que tu pourrais arrêter de dire « pute » ? dit Kerstin Holm.

— Ben quoi ? C'est des putes, non ?

— Ce mot en lui-même a quelque chose de violent. C'est comme un viol chaque fois qu'on le prononce.

Paul Hjelm la regarda prudemment.

— Je vais essayer, dit Viggo Norlander. Mais ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace.

— Ça, c'est bien vrai, dit Kerstin.

— J'ai donc parlé avec un certain nombre de filles (sans même hésiter, se dit Viggo, content de lui, tout en continuant) de l'écurie de Finn. Il pouvait être dur, bien sûr, mais si on se tenait à carreau, c'était un des maquereaux les plus à la coule. Cela signifie juste qu'elles atterrissaient un peu moins souvent aux urgences gynécologiques. À part ça, il n'y a pas grand-chose d'autre à en dire.

— Bien, apprécia Hultin. Paul ?

— Vous êtes bien sûr au courant du séjour de Voultsos au Grand Hôtel. Ça lui a coûté soixante-trois mille couronnes à titre posthume. Ou plutôt à son employeur – le compte en question appartient selon Arto à la nébuleuse Ghiottone. Parmi les divers appels passés et reçus à Slagsta, je n'ai rien trouvé d'intéressant. Les appels reçus viennent surtout des clients, ceux passés sont surtout adressés à Finn Johansen, mais sous un alias, bien sûr. Le téléphone de sa petite amie. Puis il y avait cette histoire d'Érinyes. « Eptvú ». D'un point de vue littéraire, c'est passionnant. Vous connaissez Eschyle ?

— L'aspect littéraire, tu te le gardes pour après les heures de travail, asséna brutalement Jan-Olov Hultin.

— Bien entendu, dit Hjelm, en continuant sans sourciller : Dans la Grèce antique, au quatrième siècle avant Jésus-Christ, on faisait des concours de tragédie. Les auteurs composaient trois pièces avec lesquelles ils s'affrontaient. On tirait les sujets de la mythologie, et les trois pièces, d'habitude, formaient un tout, une suite. On n'a conservé qu'une seule de ces trilogies au complet. Elle a été écrite par Eschyle, et s'appelle *L'Orestie*. La première pièce, *Agamemnon*, raconte le retour de la guerre de Troie du chef des Grecs. Il ramène comme trophée son amante, une magicienne, Cassandre. Sa femme Clytemnestre a elle aussi pris un amant, et elle assassine son mari et l'innocente amante.

Fin du premier épisode. Ça a l'air assez banal, mais, putain, c'est ce qu'on a écrit de plus mortel sur le sujet. OK. Le deuxième épisode s'appelle *Les Choéphores*. Là, le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, Oreste, pourchasse sa mère et son amant. L'honneur veut qu'il venge son père. Une vengeance de sang. Vous suivez ?

— Mouais, hésita Hultin.

— Et comme il se doit, il se venge en tuant sa mère. Fin de la deuxième partie. La troisième s'appelle *Les Euménides*. Comme il s'est rendu coupable d'un crime de sang, Oreste est à son tour pourchassé par les pires créatures de ce mythe. Elles sortent des tréfonds immémoriaux du royaume des morts. Ce sont les déesses de la vengeance, les Érinyes. « Nous sommes les terribles filles de la Nuit, et dans l'Hadès, on nous nomme les âmes de la Vengeance. » Elles rattrapent Oreste mais, au moment même où va sonner l'heure de la vengeance, entre en scène Athéna, la déesse de la sagesse et d'Athènes. Devant un tribunal, elle remplace les lois immémoriales de la vengeance qui animent les Érinyes par des lois modernes dignes de la toute nouvelle démocratie athénienne. La barbarie est vaincue, la civilisation triomphe. Et les Érinyes sont apprivoisées. Elles sont accueillies dans la société civilisée, où elles se voient offrir « un séjour calme et paisible ». L'ère de la fureur immémoriale est finie. Les divinités jeunes et raisonnables remplacent les anciennes, aveuglées par la haine. Et les Érinyes deviennent les Euménides. Impuissantes, mais sereines. Pour la première fois.

Hjelm regarda l'assistance dans le QG. Oui, ils avaient vraiment l'air attentifs.

— Est-ce que c'est ainsi que nous voulons que tout cela finisse ? demanda-t-il.

Un moment de silence. Il regarda Kerstin. Qui le regarda à son tour. Avec le même regard. Très, très difficile à interpréter.

Hultin finit par dire :

— Et tu n'avais pas aussi un autre livre de chevet ?

— Si, dit Hjelm. Le journal de Leonard Shenkman. Mais c'est trop dur pour le moment. J'y reviendrai, si vous le voulez bien.

— Trop dur ?

— Trop dur.

— Bon, fit Hultin, un peu désemparé. Et toi, Gunnar ?

— J'ai du neuf, dit Gunnar Nyberg. Les interrogatoires des skinheads confirment la version de Reine Sandberg. Ils sont allés au carré juif du cimetière se saouler, casser des pierres tombales et chanter des chants nazis. Ils ont vu le petit vieux approcher. Il n'avait pas de kippa, mais ils ont tout de suite vu que c'était un juif. Ils ont décidé d'aller l'asticoter, et pourquoi pas de lui flanquer une raclée.

Dans cet état d'esprit exalté, ils ont alors vu les créatures noires glisser dans la nuit et ont eu une frousse comme seuls en ont ce genre de fanfarons. Ils ont détalé comme des lapins.

— Et le neuf ? dit Hultin d'un ton neutre.

— Il s'est arrêté devant la tombe. Leonard Shenkman s'est arrêté devant la tombe de « Shtayf ».

— Bingo ! s'exclama Chavez. Je le savais !

Gunnar Nyberg continua, imperturbable :

— En voyant la tombe brisée, Shenkman a eu l'air sur le point de rire. Il s'est penché pour toucher les morceaux. C'est alors qu'ont surgi les créatures. Elles se sont détachées des arbres « comme des lambeaux d'écorce », selon Reine. Shenkman a échangé quelques mots avec les créatures. Très tranquillement. Puis tout s'est passé très vite, comme si l'opération avait été bien répétée.

— C'était le cas, dit Kerstin Holm. C'était la huitième fois. Au moins. Si j'ai bien tout classé dans l'ordre, ça a commencé en mars de l'an dernier. À Manchester. Puis en juillet à Anvers, octobre à Budapest, décembre à Wiesbaden, février à Venise, mars à Maribor – et mai à Stockholm. Au Skansen. On voit que la cadence s'accélère. On est de plus en plus efficace. Il faut juste deux mois pour préparer l'action de Stockholm. Ici, il faut coordonner beaucoup de choses. Stockholm comporte des nouveautés, sur plusieurs plans. Il s'agit d'une part d'adresser un message raffiné à l'organisation Ghiottone à Milan. D'autre part on va assassiner un autre homme, d'une catégorie nouvelle : un vieux professeur. Ces deux nouveautés sont mystérieuses. Pourquoi envoyer un message à Milan ? Pourquoi assassiner un homme dont on peut raisonnablement penser qu'il n'a jamais rien eu à voir avec la prostitution ou les souteneurs ? Le message adressé à Milan est-il : nous savons qui vous êtes, nous n'avons pas dit notre dernier mot ?

— Ce n'est pas complètement impossible, dit Paul Hjelm. On a peut-être enfin identifié le vaste syndicat du crime en train de mettre la main sur la prostitution européenne en pleine expansion. On passe à l'attaque. Et on veut qu'ils le sachent.

— Nous n'arrêtons pas de dire « on », dit Kerstin, moi compris. Au neutre. Ce sont pourtant des femmes qui s'attaquent à Ghiottone. La langue interdit de le dire.

— La biologie aussi, dit Jorge.

— Qu'est-ce que tu racontes ? éclata Sara.

— J'ai lu dans le journal ce matin une tribune, par un chercheur en psychiatrie judiciaire. D'après lui, la violence masculine a des racines purement biologiques, qui n'ont rien à voir avec la construction du genre. Il proposait même un diagramme mettant en relation le taux de



testostérone mesuré dans le sang et les actes violents punis par la loi. Les deux courbes coïncident pile-poil. La testostérone crée la violence. Les hommes castrés sont moins enclins à l'agressivité. L'Évolution a doté les mâles de cette tendance agressive héréditaire pour qu'ils entrent en concurrence avec les autres mâles pour la reproduction et la nourriture. Dans toutes les cultures, de tout temps, les hommes ont été plus violents que les femmes. Tous les hommes sont des brutes mais, comme nous cherchons avant tout notre propre intérêt, nous voyons bien que l'usage de la violence dans notre type de société ne produit pas d'effet positif. Nous détournons donc notre tendance à la violence vers d'autres activités plus rentables, comme le sport.

— Attends qu'on soit rentrés à la maison, tu verras si c'est vrai, dit Sara Svenhagen, encline à la violence.

— Je ne fais que résumer un article, dit Jorge Chavez, castré. C'est intéressant de voir ces idées en circulation chez des chercheurs de haut vol. Il va même chercher des exemples dans le règne animal. Je croyais ce genre de comparaisons complètement dépassées. Surtout si on pense aux araignées femelles qui tuent leurs minuscules mâles juste après l'accouplement.

Kerstin Holm dit :

— Le biologisme considère que l'homme est entièrement gouverné par les lois de la nature. L'économisme considère que toutes les actions humaines n'ont pour moteur que l'appât du gain. Deux mots bien utiles.

— Tout cela sent *un peu* la théorie des crânes, dit Hjelm. L'Institut de biologie raciale d'Uppsala.

— Les Érinyes, dit Holm. Il est quand même intéressant que les anciens Grecs aient fait de leurs créatures immémoriales les plus enclines à la violence des femmes.

— Donc nos Érinyes enclines à la violence ne peuvent pas être des femmes, dit Hultin d'un ton neutre. Pensez donc.

Ils le regardèrent. Il resta impassible.

— Et si on continuait ? finit-il par dire. On est aussi là pour travailler, je vous le rappelle.

Kerstin essaya péniblement de retrouver le fil de ses pensées :

— Il est possible que l'action de Stockholm comporte une nouveauté d'un troisième type. Jusqu'ici, nous n'avons aucune confirmation que des prostituées aient été recrutées – car il semble bien que les filles de Slagsta aient été transférées dans un camp de base en Ukraine. Peut-être est-ce donc la première fois : il s'agit dans ce cas de libérer des prostituées. Mais cela a très bien pu se produire auparavant : le contrôle des autorités européennes sur ces filles perdues n'est pas toujours exemplaire.

— Mais quel genre de filles sont ces Érinyes, à la fin ? s'impacienta Viggo Norlander. Il n'y a donc pas juste celle d'Odenplan, elles sont au moins cinq, bien entraînées au combat.

— J'ai quand même l'impression que c'est elle la chef, dit Kerstin Holm. C'est elle qui entre en contact avec Slagsta, c'est à elle qu'on téléphone depuis le bus à Lublin. Mais c'est sûr, elles ont l'air toutes bien entraînées...

— Au moins cinq au cimetière, dit Sara Svenhagen. Plus celle qui appelle dans le bus. Une sorte de monitrice. C'est une organisation assez conséquente.

— Et je pense qu'elle ne fait que croître. Pour revenir à ta question, Viggo, quel genre de filles, ces Érinyes ? Pas des tendres. Il y a forcément de la haine et de la vengeance en jeu. Je crois qu'il s'agit d'une bande d'ex-prostituées européennes qui ripostent.

— En infligeant la pire douleur imaginable, dit Paul Hjelm.

— Oui. D'abord on terrorise presque à mort la victime avec ce déguisement de fantôme. Puis on utilise une méthode plus ou moins scientifique pour provoquer le plus de douleur possible. C'est quand même assez spécial.

— Ce n'est pas banal, dit Chavez.

— Non, dit Kerstin Holm, ce n'est pas banal.

Un palais, Dupont. Je dirais même plus, Dupond, un palais.  
C'était bien le mot.

Situé au plus près de la cathédrale, dans le premier cercle de Milan, comme une vision de carte postale. Arto Söderstedt leva les yeux vers la façade du seizième siècle avec la fascination qu'il avait toujours devant les ouvrages de la Renaissance. Ce sentiment que tout est possible, qu'on vient à peine de sortir des âges sombres, que le vent nous porte, que tout va aller de mieux en mieux et qu'il n'y a plus rien à craindre.

Un peu comme la révolution Internet. Sauf qu'aujourd'hui, c'est dans un monde parallèle que tout est possible. Cette réalité-ci est usée, mais les territoires du cybermonde sont encore inexplorés. Une carte immense, encore immaculée. Colomb, Vespucci, Cortès, Vasco de Gama, Magellan, tous ressuscités afin de coloniser un nouveau monde pour le compte de quelques riches hommes de pouvoir. On pouvait juste espérer que les génocides seraient moins sanglants dans le cyberspace.

Mais l'art n'atteindrait plus de tels sommets.

Le palais figurait même dans les guides : construit en 1538-1564 par l'architecte Chincaglieria pour le compte de la très riche famille Perduto. Palazzo Riguardo. Arto Söderstedt trouvait le nom assez ironique, pour un lieu aussi abrité des regards.

Le jardin, qu'on entrevoyait derrière la grille, était magnifique mais un peu à l'étroit, comme tout jardin privé de centre-ville qui se respecte. Söderstedt referma son guide, le rangea dans sa serviette et sonna. Rien. Juste le miaulement contrarié d'un chat qui passait dans la verdure.

Il attendit. Le soleil avait chauffé toute la journée. La première semaine de mai s'achevait. Le soleil avait fini par franchir les Apennins et atteindre Milan. Tout en attendant, il observa l'astre de plus en plus rougeoyant percer entre deux façades mal alignées qui paraissaient toutes noires par contraste. Le soir tombait sur la grande ville. La circulation était toujours aussi intense, mais on respirait un peu mieux. Heureusement, la route était longue des collines du Chianti au smog milanais : les poumons avaient le temps de s'habituer

à la pollution.

Il attendait toujours. Il n'avait pas l'intention d'abandonner. Finalement, une voix laconique aboya :

— *Cognome ?*

— Arto Söderstedt, Europol.

C'était un début. Autant annoncer d'emblée la couleur.

— *Carta d'identità ?*

Il brandit sa carte de police suédoise ainsi que son badge provisoire d'Europol. Il ne savait pas bien vers où – pas de caméra en vue.

La voix laconique finit par lâcher :

— *Avanti.*

La grille massive s'ouvrit sans bruit. Il entra dans la cour et gravit l'escalier. Là, il fut accueilli par trois malabars qui débordaient de leurs costumes. Rien de nouveau sous le soleil.

Deux des hommes le fouillèrent à tour de rôle. Le troisième vida le contenu de sa serviette et examina de près la figurine de Pikachu qui se balançait à ses clés de voiture. L'homme la pinça. Elle couina.

— Pokémon, dit Arto Söderstedt, tandis qu'un autre lui pinçait le sexe.

Il ne couina pas.

Les hommes ne disaient mot. Söderstedt était persuadé d'être tombé sur le tournage d'un film de série B. La grille s'était ouverte sur un écran de cinéma et il était directement passé de la réalité à la fiction. Et maintenant, la bobine tournait.

Pendant le reste de sa visite dans le palazzo de Marco di Spinelli, il continua d'agir comme s'il jouait le rôle d'un détective. Tout le temps, il s'entendait lui-même commenter les événements d'une voix cool et traînante à la Philip Marlowe : « C'était une de ces journées où j'aurais mieux fait de me couper le bras droit plutôt que de sortir de mon lit. »

Les trois hommes – décidément peu engageants – le conduisirent à travers des couloirs d'une beauté renversante. Entre eux et les stucs du plafond, la distance était immense – au propre comme au figuré.

Ils finirent par arriver dans une antichambre qui en imposait. Elle était sûrement plus haute que large, mais c'était un vrai miracle de lambris. Derrière une table qui avait certainement fait partie du mobilier d'origine de la famille Perduto se tenait un homme svelte en costume cintré et lunettes des années 1950. Il ressemblait à Mastroianni dans *La Dolce Vita*. C'était visiblement le secrétaire particulier. L'homme qui contrôlait tout. Il semblait appartenir à cette espèce en voie de disparition pour qui les ordinateurs sont superflus.

— *Signor Sadestatt*, dit-il en rajustant ses lunettes et en tendant la main.

C'était donc ainsi qu'il fallait prononcer son nom. Au moins, ça se

tenait.

Signor Sadestatt lui serra la main sans un mot – les présentations étaient faites. Son interlocuteur n'avait évidemment pas l'intention de se présenter lui-même. Il ne se considérait probablement pas comme une personne, mais comme une fonction.

— Signor Di Spinelli va vous recevoir dans une minute, dit la paire de lunettes. Vous avez un quart d'heure. Ensuite, signor Di Spinelli doit hélas partir pour New York. Il a même changé l'heure de son vol pour être en mesure de vous recevoir dans des délais aussi brefs.

— *Thank you very much*, dit signor Sadestatt, confit.

Littéralement : il nageait dans un pot de confiture, sous un couvercle bien fermé.

Les secondes semblaient faire la sieste. Elles coulaient lentement, comme du sirop. Comme de la confiture. Il en était enduit et essayait de bouger. Ses mouvements étaient très lents. Après un laps spatio-temporel indescriptible, le bouchon sauta et tout redevint normal.

Sauf qu'il était en train de parler avec un boss mafieux italien.

Les photos n'avaient pas menti. Marco di Spinelli portait en effet un sportif polo noir au col mi-haut sous un costume noir coupé à la toute dernière mode. Söderstedt paria pour Armani. Son visage était certes ridé, mais son regard n'était pas celui d'un nonagénaire. Il était brun clair, cristallin, en parfait accord avec les cheveux gris coiffés de frais. Un renard argenté, la comparaison tenait la route.

Pouvait-on vraiment avoir conservé tous ses cheveux à l'âge de quatre-vingt-douze ans ? Était-ce seulement possible physiologiquement ?

Son bureau était sans égal. Söderstedt n'avait jamais vu ça. Trois murs étaient recouverts de tapisseries du seizième siècle représentant un vaste paysage paradisiaque avec pâtres, bergères, moutons et sources claires. Juste au-dessus d'une cheminée monumentale, sur le quatrième et dernier mur, deux tableaux aux styles bien reconnaissables. Le premier, une belle femme assise sur un muret, devait être un véritable Leonardo. L'autre, un double portrait d'une grande pureté stylistique, semblait un Piero della Francesca. Au-dessus de ces créatures du seizième qui paraissaient vivantes, le plafond voûté formait une série de nervures probablement dorées à la feuille. Au centre, ces nervures se rassemblaient autour d'un vaste lustre dont les milliers de cristaux formaient des motifs superposés en un réseau raffiné et sonore, car le tout était en train d'être hissé. Sous ce plafond doré, sous ce lustre de cristal aux reflets scintillants, l'ancêtre des Perduto devait avoir contemplé le Milan de la Renaissance à travers la fenêtre très profonde, tandis que sa plume trempait dans l'encre. Puis, d'une main légère, il avait continué d'écrire en lettres fleuries son

sonnet poli à la manière d'un orfèvre.

L'image était de Marco di Spinelli.

Près d'un mur, il passait la main sous la tapisserie. Derrière le coin soulevé, on devinait la pierre nue. Un bouton rouge y faisait tache. Marco di Spinelli le maintenait enfoncé. L'ascension sonore du lustre vers les nervures tressées du plafond s'achevait. Le vieil homme aux traits acérés lâcha le bouton et salua sans rien dire Söderstedt d'une poignée de main. En guise de présentation, Marco di Spinelli commença :

— Vous rendez-vous compte, signor Sadestatt, que c'est à cette même table que le marquis Perduto a rédigé ses fameux sonnets à la petite Amelia, qu'il avait rencontrée âgée de huit ans et n'avait jamais pu oublier ?

Une voix sèche, un anglais impeccable. Avec l'accent de l'aristocratie britannique.

— J'ai déjà entendu ça quelque part, dit Arto Söderstedt en s'asseyant dans le fauteuil qu'on lui indiquait, près de la cheminée.

Marco di Spinelli lâcha un petit rire et servit sans plus de cérémonie deux petits calvados qu'il posa sur la table basse avant de s'asseoir à son tour.

— C'était l'époque qui voulait ça. Le pétrarquisme faisait des ravages en Europe. Tout le monde écrivait des sonnets d'amour à une fillette soi-disant rencontrée dans l'enfance et restée inoubliable. Une époque de psychose collective. Un peu comme aujourd'hui. *Don't you agree ?*

— D'une certaine façon, dit Söderstedt en prenant le verre qu'on lui tendait.

Il le huma avec une mine entendue :

— Ma parole, je crois bien que c'est un Boulard Grand Solage !

Marco di Spinelli leva un sourcil :

— Êtes-vous un connaisseur, signor Sadestatt ?

— J'ai regardé la bouteille, dit signor Sadestatt.

— Je sais, dit Marco di Spinelli.

— Je vois bien, dit Söderstedt.

— Je vois bien que vous voyez bien, dit Marco di Spinelli.

Bref, cela aurait pu durer longtemps.

En tout cas, la glace était brisée, et Söderstedt cernait à peu près son interlocuteur. Sans surprise.

— Je dois avouer, dit le vieux renard argenté, que j'ai eu une sorte de choc en vous voyant entrer, signor Sadestatt.

— Ça ne s'est pas vu, dit Söderstedt.

— C'est que vous me rappelez quelqu'un que j'ai connu voilà une

éternité, à l'origine des temps.

— Pendant la guerre ? Aviez-vous beaucoup de contacts avec des hommes blonds pendant la guerre ?

Marco di Spinelli fit la grimace :

— Revenons au présent, si vous le voulez bien, car j'ai malheureusement d'autres affaires qui m'attendent. Que voulez-vous, c'est quand même terrible de ne pas pouvoir apprendre à lâcher du lest.

— Alors je serai concis, dit Söderstedt. Un Grec répondant au nom de Nikos Voultsos a récemment accompli le tour de force de se faire manger par des gloutons dans un zoo de Stockholm. Vous êtes au courant ?

— J'en ai entendu parler, opina Di Spinelli. Un destin singulier.

— J'ai une photographie de vous deux ensemble. Vous vous serrez la main et vous, signor Di Spinelli, vous posez votre autre main sur l'épaule de Voultsos. Ça a l'air vraiment sympathique. Sauf que Nikos Voultsos n'était pas un type sympathique.

Marco di Spinelli fit un geste las.

— Allez-vous vous contenter de répéter ce que la police italienne a dit des centaines de fois ? J'espérais de vous quelque chose d'un peu plus... original.

— Je voudrais juste entendre de votre bouche comment vous, respectable banquier et homme politique, expliquez connaître cet assassin et violeur multirécidiviste.

— J'ai été profondément peiné d'apprendre que c'était un criminel. Nous avons juste engagé la conversation un matin au café. Ça n'est jamais allé plus loin avec ce... comment déjà ? Valsos ?

— *Exactly*, dit Söderstedt. Je dirais même plus Valsos tartare...

Le vieil homme le regarda en haussant un sourcil. Söderstedt continua :

— Comment interprétez-vous le fait que Nikos Voultsos ait été poussé par ses assassins inconnus droit chez les gloutons – *ghiottone* –, où il a été exécuté d'une façon exemplaire ?

— Tiens ? fit Marco di Spinelli, l'air étonné. Les médias suédois parlent pourtant d'un accident. Votre langue n'est-elle pas en train de fourcher ? J'espère que ceci n'est pas top secret ?

— Il m'est agréable d'apprendre que vous suivez de près le traitement réservé dans les médias suédois à la mort de cette vague connaissance. Vous lisez donc le suédois ? Nous devrions peut-être parler dans cette langue.

— C'est Marconi qui m'en a informé. Vous connaissez bien sûr ce bon commissaire aux moustaches surdimensionnées ? C'est vraiment un bon ami.

— Mais vous ne trouvez pas ça horrible ? On se demande bien qui a bien pu se débarrasser avec une telle désinvolture du cruel Nikos Voultsos. *Nema problema*. Cric-crac, et le voilà réduit en corned-beef. Et il n'est pas resté non plus grand-chose des prostituées. Elles ont tout bonnement disparu. Pof.

— Vous devenez vulgaire, signor Sadestatt. Et l'heure tourne.

— Que faisiez-vous pendant la guerre ?

— Vous avez déjà lu mon dossier. Ne faites pas l'idiot.

— J'aimerais juste vous l'entendre raconter.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. J'ai fui les fascistes en me réfugiant en Suisse. Pourquoi vous intéressez-vous donc à mes tristes expériences de la guerre ?

— Je ne peux hélas pas vous répondre, dit Söderstedt d'un ton indifférent, avant d'ajouter : Comment se fait-il qu'on ne retrouve aucune trace de votre présence en Suisse ?

— Pourquoi remâchez-vous ce que la police ressasse depuis des années ? J'ai vécu sous divers pseudonymes, parce que les fascistes me pourchassaient.

— Les fascistes vous pourchassaient – et vous voilà actif au sein de la Ligue du Nord ? Un parti séparatiste qui collabore étroitement avec les néo-fascistes ?

— C'est un mal nécessaire. Une tactique politique. Nous ne sommes pas des fascistes. Nous ne voulons qu'officialiser une frontière qui existe déjà dans la pratique.

— Entre l'Italie du Nord et l'Italie du Sud ?

— Tout l'argent gagné ici s'écoule là-bas. Nous voulons le garder au nord et devenir un pays aux standards européens.

Arto Söderstedt brandit soudain une photo. Il observa attentivement l'expression de Marco di Spinelli.

— Connaissez-vous cet homme ?

— Non.

— Et celui-ci ? dit Söderstedt en montrant une autre photo.

— Non.

— La première était Leonard Shenkman âgé de quatre-vingt-cinq ans, la seconde Leonard Shenkman à trente-cinq ans.

— Leonard Shinkman ? Je ne connais pas de Leonard Shinkman.

— Bingo, dit Arto Söderstedt.

Marco di Spinelli le dévisagea, interloqué.

— Eh bien, merci, dit Söderstedt, qui vida son calvados et se leva.

— Comment, vous avez fini ? s'étonna Marco di Spinelli.

— Mais vous étiez tellement pressé. Je ne voudrais en aucune façon faire obstacle à votre important voyage à New York. J'ai déjà



tout ce qu'il me fallait. Merci. J'espère que nous nous reverrons.

Et il passa dans l'antichambre avant même que Marco di Spinelli ait eu le temps de se lever. La paire de lunettes, occupée à feuilleter des piles de documents, le regarda passer, stupéfait. Il ressortit dans le couloir. Les trois malabars étaient en train de croquer des pommes. Ils jetèrent immédiatement les fruits à moitié mangés dans une corbeille à papier et portèrent la main vers la bosse de leur veste. Trois gestes parfaitement coordonnés.

Dunk-dunk-dunk, firent les pommes en atterrissant dans la corbeille.

— Du travail d'équipe, dit Arto Söderstedt en s'élançant à travers les magnifiques couloirs.

Un malabar le doubla, les autres se placèrent derrière lui. Si on ne suivait pas la procédure, on était viré. Avec comme cadeau de départ un bloc de ciment aux pieds. Sympathique.

Oui, Arto Söderstedt se comportait bizarrement. Il resta planté sur le trottoir à plisser les yeux en direction du soleil rouge qui disparaissait juste derrière les toits. Il se comportait bizarrement car il pensait – mais c'était très vague, juste une intuition, comme un premier indice – avoir appris ce qu'il cherchait.

La célèbre tactique d'Oncle Pertti avait une fois de plus fait merveille.

Marco di Spinelli avait reconnu Leonard Shenkman. Pas à quatre-vingt-cinq ans peut-être, mais âgé de trente-cinq ans, sans aucun doute.

Et c'était en 1947.

Viggo Norlander devait visionner une vidéo en très bonne compagnie. Seul avec ces dames dans une pièce très étroite qui sentait la sueur, c'est presque égrillard qu'il lança le magnétoscope.

Il avait certes du mal à digérer la brosse verdâtre, mais le visage qu'elle couronnait était un miracle de charme juvénile. L'ébouriffé des cheveux châains était en revanche plus à son goût. Et la femme qui les portait était au-delà de toute description. Il l'imaginait nue sous ses vêtements. C'était fantastique.

— Laisse tomber, Viggo, dit Sara Svenhagen. Ça dépasse.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? dit Viggo Norlander avec une honte mal camouflée.

— C'est vrai, ce qu'on raconte, dit Kerstin Holm. Quand un homme apprend qu'il a engendré, ça le rend queutard comme jamais.

— Mais qu'est-ce que vous avez toutes les deux ? protesta Viggo en rougissant pour la première fois depuis trente ans.

— Allez, vas-y, envoie, dit Sara.

— Mais c'est déjà fait, dit Viggo en pleine confusion.

Comme c'était drôle de rougir. Des souvenirs affluaient, qu'il aurait voulu ignorer. En même temps, ça faisait du bien qu'ils ressortent. Après tout ce temps.

— Là, ça va venir, dit Sara Svenhagen.

Viggo ne put s'empêcher de donner à cette phrase des significations diverses et variées.

De la glace, songea-t-il. N'y a-t-il pas des glaçons à me verser dans le pantalon ?

— L'Agence pour la protection de la Nature avait quatre heures de film, continua-t-elle. Ils ont suivi le braconnier à la trace depuis l'archipel Sankta Anna dans l'Östergötland, où quelqu'un avait signalé un minibus rempli de plumes d'aigle. Quand le bus a embarqué sur le ferry à Karlskrona, ils ont filmé. Quand le braconnier a cassé la croûte à bord, ils ont filmé. Et quand il allait débarquer et se faire poirer par les douaniers polonais, ils ont filmé cette séquence.

L'image sauta, puis finit par se mettre au point. L'avant d'un grand ferry. La porte se relevait. Des bus en sortaient. D'abord deux bus de

tourisme, un allemand, un suédois. Puis un plus petit, assez miteux. Il se dirigeait vers la caméra. La caméra le suivait. La douane intervenait. Des Polonais en uniforme ouvraient sans ménagement la portière, se précipitaient à l'intérieur et en extrayaient le chauffeur. Le braconnier était plaqué sur l'asphalte. La caméra le suivait en passant devant. La porte du bus était toujours ouverte. La caméra montait à bord et tournait à gauche pour s'engager dans le bus. Elle balayait les sièges. Une dizaine d'aigles marins y étaient dispersés. La caméra balayait ensuite le côté gauche du bus. L'image se figea alors.

Sara Svenhagen fit avancer le film le plus lentement possible, jusqu'à ce qu'apparaisse la vitre de l'autre bus. À travers, on apercevait un visage. Nouvel arrêt sur image.

— Voici Svetlana Petrouseva, dit Sara, la Biélorusse de la chambre 226 du Norrboda Motel de Slagsta.

Viggo Norlander et Kerstin Holm regardèrent la photo du passeport de Svetlana Petrouseva et la comparèrent avec la figure un peu floue sur l'écran.

— Oui, dit Viggo, ça lui ressemble.

— On dirait bien, dit Kerstin. Mais est-ce que ça passera comme preuve ?

— Ce n'est pas fini, dit Sara.

Le bus continuait d'avancer au ralenti devant la vitre du braconnier. Au moment où il s'éloignait, la caméra pivota légèrement, saisissant au passage l'arrière du bus. Là, nouvel arrêt sur image.

Deux visages se retournaient pour regarder l'intervention de la douane. Ils reconnurent immédiatement Lina Kostenko, l'Ukrainienne de la chambre 225, la chambre avec laquelle la féministe de choc avait été en contact téléphonique. Le visage d'à côté était inconnu, une jeune femme aux cheveux sombres. Dans sa main, on devinait un téléphone portable.

— Et voilà, dit Kerstin Holm. C'est donc de ce téléphone qu'on a, quelques heures plus tard, appelé un bras arraché à la station Odenplan.

— Voici notre premier et unique portrait d'un membre de cette organisation, dit Sara Svenhagen. Le labo planche là-dessus. Et aussi sur ça.

Le doigt de Sara glissa sur l'écran vers une plaque d'immatriculation très floue, à moitié tronquée.

— Elle est suédoise, dit-elle. On n'en voit pas beaucoup plus pour le moment.

— Immatriculation suédoise..., fit Viggo.

Sara :

— Traverser toute la Suède de Stockholm à Karlskrona avec un bus

immatriculé en Ukraine aurait été délicat. Ça aurait attiré l'attention. Il est probablement loué.

— Peut-on supposer, dit Viggo, que ces dames avaient aussi des passeports suédois ? Qu'elles ont joué les Suédoises de A à Z ? Elles avaient laissé leurs vrais passeports, non ?

— Oui, dit Kerstin en s'étirant. Il est assez vraisemblable qu'on leur ait fourni de faux passeports suédois. En tout cas, ouest-européens. Pour ne pas avoir de problème à la frontière. Dès que le labo a fini, on travaille sur la photo de cette fille et cette plaque d'immatriculation. Et toi, Sara, tu vas malgré tout à Karlskrona ?

— C'est trop tard pour aujourd'hui, dit Sara en regardant sa montre. D'après ce qu'on m'a dit, c'est la même équipe qui rentre de Gdynia demain. Je vais les cueillir à l'arrivée.

— Emmène Viggo, dit Kerstin. Il n'a pas l'air surchargé de travail. Et l'air marin devrait lui faire du bien.

Viggo Norlander opina du chef, impassible – il n'avait pas l'intention de rougir à nouveau d'ici une trentaine d'années.

Le moment était donc venu. Chavez ne comprenait pas bien pourquoi Hjelm en faisait tout un plat. Ils se trouvaient dans une triste garçonnière à Eriksberg, au sud de Stockholm. Leur hôte, qui leur servait le café, ressemblait à n'importe quel autre petit vieux.

Mais, pour Paul Hjelm, l'instant était sacré. Il aurait probablement ressenti la même chose s'il avait été admis dans la légendaire maison de Jan-Olov Hultin au bord du lac Ravalen à Norrviken. Mais il avait travaillé beaucoup plus longtemps sous les ordres d'Erik Bruun.

En fait, il avait tout appris de Bruun : ça ne faisait pas un pli.

Mais il ne le reconnaissait pas.

Ce n'était pas aussi tragique que de croiser une ancienne idole sportive qui se traîne dans un corps menaçant ruine. C'était plus compliqué.

Le commissaire Erik Bruun avait toujours été un homme à la corpulence imposante, barbe rousse et grisâtre semée sur son double menton. Il avait pour caractéristique d'avoir toujours aux lèvres un cigare russe noir et malodorant. Son bureau du commissariat de Huddinge, surnommé « La Chambre Bruune », était régulièrement épinglé par les autorités sanitaires. Seules les entorses qu'il infligeait sans cesse à tous les règlements avaient bridé la carrière d'un policier aussi génial. Si Erik Bruun avait été directeur général de la police ces dix dernières années, on n'en serait pas là, Hjelm en était convaincu.

Voilà qu'il était devenu un vieux monsieur amaigri, sans double menton, sans barbe rousse et grisâtre, sans cigare noir. Il avait l'air en bien meilleure santé – mais aussi un peu plus ennuyeux.

Et la légendaire garçonnière d'Eriksberg ressemblait à n'importe quel appartement de retraité. Et le retraité en question leur servit des brioches à la cannelle.

— Tu sais que je sais précisément ce que tu penses, dit-il en s'asseyant.

— Probablement, dit Hjelm.

— C'était nécessaire, dit Erik Bruun. Je serais mort sinon. La légende aurait survécu, mais je serais mort. Je préfère vivre et que la légende meure.

— Je comprends, dit Paul Hjelm.

— Bien sûr, dit Bruun en se penchant vers lui. Bien sûr que tu comprends. Mais tu ne l'acceptes pas. Tu n'acceptes pas que je sois devenu un retraité ordinaire qui se traîne en pantoufles et sert des brioches à la cannelle moisies réchauffées au micro-ondes. Tu aurais préféré continuer à vivre avec la légende. En fait, tu es en train de regretter que je n'y sois pas resté.

— Tu n'es pas un retraité ordinaire, dit Hjelm en mordant un gâteau. Il ajouta : Mais putain, que c'est moisi !

— Qu'est-ce qu'un retraité ordinaire ? glissa Chavez dans une tentative de participer à ce qui ressemblait à une grand-messe d'admiration à usage interne. Quelque chose comme un immigré ordinaire ?

— Quelque chose dans le genre, dit Erik Bruun avec une neutralité qui fit immédiatement comprendre à Chavez.

Comprendre les racines de Hultin, comprendre les racines de Hjelm. Un moment d'illumination.

Bruun reprit :

— Les enfants, les enfants, votre patron est un ex-retraité. Ce n'est pas donné à tout le monde. Quand Jan-Olov était retraité, on se voyait une fois par semaine à la Maison de la culture pour jouer aux échecs. C'était le moment le plus palpitant de ma vie. C'est fini. Je suis seul comme seul un vieux flic peut l'être. Absolument seul.

Hjelm et Chavez échangèrent un regard : la conversation risquait de devenir pénible.

— N'oubliez pas que je sais ce que vous pensez, continua Bruun avec un petit sourire. Tous les deux.

— Mais vous ne me connaissez pas, s'irrita Chavez. Comment pouvez-vous prétendre savoir ce que je pense ?

— Parce que je sais quel genre de flics vous êtes.

— Allez donc !

— Vous pensiez que j'allais me mettre à me lamenter sur mon sort. Mais non. Je suis absolument seul – et je *veux* être absolument seul. Ça me va parfaitement. J'espère pouvoir aussi mourir absolument seul. Je *veux* qu'on ne retrouve mon corps qu'une fois qu'il aura commencé à puer. Je *veux* qu'on me récupère dans une mare d'asticots blancs.

Ce langage imagé combiné aux gâteaux moisies était assez embarrassant.

— Que veux-tu dire ? dit Hjelm.

— Tu sais très bien. Tu es comme moi, malgré ta femme, tes enfants et ton chat.

— Mon perroquet, précisa Hjelm.

Chavez ricana. Comme un perroquet. Le vieux continuait à l'irriter. Un je-sais-tout, c'était clair.

— Jorge Chavez, dit Bruun en le regardant de travers. Tu trouves que je suis un je-sais-tout, pas vrai ?

— Vrai, dit Chavez en essayant de cacher son trouble.

— Je trouve que le bonheur est devenu un peu trop prévisible. On sait à l'avance de quoi il sera fait – et, en fin de liste, il y a la solitude. Juste après la maladie mentale et la toxicomanie. Les malades mentaux et les toxicomanes, nous pouvons encore les comprendre, dressés à vivre en société comme nous sommes. Mais les solitaires, jamais. La solitude est un désagrément que nous voulons à tout prix éviter. Nous sommes prêts à n'importe quelle souffrance pour ne pas avoir à être seuls.

— Vous faites donc l'éloge de la solitude ? dit Chavez, sceptique.

— Il n'est pas question d'éloge. Nous vivons juste dans une société terrorisée par la solitude – et le silence. Je veux être seul et vivre dans le silence. Je vous connais tous les deux comme j'aime connaître les gens : assez dans le détail, mais de loin.

— Comment ça ? Comment pourriez-vous nous connaître ?

— À quoi crois-tu que nous passions notre temps en jouant aux échecs ? Comme tous les retraités : en parlant du bon vieux temps.

— Donc vous vous amusez, en public, à évoquer la personnalité de policiers en exercice ?

— Vous aviez des noms de code. Toi, Jorge, tu étais Soli. Et toi, Paul, Keve.

— Keve Hjelm, dit Paul Hjelm. Quel code impénétrable !

— Keve Hjelm est l'acteur qui a incarné Martin Beck dans les premières adaptations télé de Sjöwall et Wahlöö, dit Erik Bruun en regardant son ancien disciple.

— Je ne suis quand même pas tout à fait Martin Beck, dit Hjelm, gêné.

— Pas tout à fait, non, fit Bruun, cryptique.

— Et Soli, alors ? demanda Chavez. D'où ça vient ?

— L'œuvre la plus caractéristique du compositeur mexicain Carlos Chavez.

— Vous avez l'air de vous être bien amusés, grimace Chavez. Et vous avez raconté quoi, sur moi, alors, sur... Soli ?

— C'est confidentiel, dit Erik Bruun. Mais vous avez tellement été examinés sous toutes les coutures que je n'ai pas peur d'affirmer savoir en gros ce que vous pensez.

Sans trop y faire attention, Hjelm mordit sa brioche à la cannelle. Il devait longtemps le regretter.

— Et que sais-tu de cette affaire, alors ? demanda-t-il en sentant la bouchée de gâteau moisi se coller à son palais.

Il tentait en vain de la décoller avec la langue.

— Bien trop peu, se désola Erik Bruun. Jan-Olov n'a pas l'air trop dans son assiette. Vous ne croyez pas qu'il est en train de tomber malade ?

— Non, pas du tout. Mais il rumine quelque chose. Et ce n'est pas son genre.

— Non, renchérit Erik Bruun. Ruminer n'est pas son genre.

Jorge Chavez commençait à se lasser de ces parlottes qui tournaient en rond. Il dit :

— Vous savez en tout cas que nous nous intéressons à un homme sans nez.

— Bien sûr.

— Vous avez consulté vos tablettes ?

— Pas la peine, je me souviens de tout.

— On s'en serait douté, lâcha Chavez d'un ton glacial.

Erik Bruun s'esclaffa.

— Soli, Soli, dit-il comme s'il s'adressait affectueusement à un petit-fils désobéissant.

Chavez enfonça le clou :

— Alors, de quoi vous souvenez-vous ?

— En fait, il n'y avait qu'une seule piste valable, dit calmement Bruun. On était en 1981. Le phénomène des taxis clandestins venait d'apparaître. L'un d'eux, un certain Olli Peltonen, a lu les articles sur le meurtre dans *Aftonbladet* et s'est vanté d'avoir conduit ce cadavre sans nez. Une femme l'a entendu et a prévenu la police. Quand nous sommes arrivés, il était parti, mais ses voisins de table le connaissaient. Il s'est avéré que Peltonen dirigeait la première grande centrale d'appels de taxis clandestins. On a montré sa photo partout, sans parvenir à le retrouver.

— Et pourquoi n'y a-t-il pas un mot là-dessus dans le dossier de l'enquête ?

— J'avais inséré un renvoi à l'enquête sur les taxis clandestins, dit Bruun. Je suppose qu'il a disparu lors de l'introduction du nouveau système informatique. Les détails un peu subtils s'évaporent malheureusement toujours. Surtout dans les dossiers qui n'intéressent plus personne.

Erik Bruun marqua une pause en fixant le plafond. Enfin une attitude que Hjelm reconnaissait. Bruun continua alors, toujours la tête en l'air :

— Ça fait presque vingt ans. C'est quand même étrange, cette mémoire des visages qu'on développe dans la police criminelle. J'ai vu Peltonen dans le journal, il y a quelque temps. C'était au moment de cette grève des chauffeurs de taxi à Arlanda, si vous vous rappelez. Un



phénomène social assez intéressant, d'ailleurs. Une bande de petits capitalistes de mèche avec les syndicalistes a lancé une grève sauvage pour protester contre l'exclusivité réservée à trois grosses compagnies des stations de taxis les plus proches de l'aéroport. Des petits capitalistes syndiqués contre des gros. C'est peut-être ça, l'avenir.

— Et donc, lâcha Chavez, de plus en plus impatient.

— L'un d'eux était Peltonen. Une photo le montrait en train de donner un coup de pied à une voiture de Taxi Stockholm. La légende donnait un autre nom qu'Olli Peltonen. Visiblement, il se fait désormais appeler Henry Blom. Il dirige une petite boîte de taxis au nom rassurant de Hit Cab.

— Et pourquoi ne pas avoir prévenu la police ? demanda Chavez.

Erik Bruun se pencha pour le dévisager.

— J'ai pris mes distances, à présent.

\*\*\*

Hjelm voyait que Chavez bouillait. De petits signaux de fumée lui sortaient des oreilles. Il aurait été intéressant de savoir les interpréter.

— Il lui reste quand même quelque chose, dit Hjelm.

— Quoi donc ? grogna Chavez.

— Sa capacité à faire voir rouge.

Chavez murmura un propos inaudible.

Ils se dirigeaient vers le Globe. L'énorme sphère commençait déjà à se profiler comme une balle de ping-pong menaçante.

Une crotte de nez géante.

Hjelm conduisait, Chavez boudait sur le siège passager.

*Soli, Soli*, pensait Hjelm en s'efforçant de ne pas rire.

Ils avaient assez rapidement localisé la compagnie de taxis Hit Cab. Elle avait son siège à côté du Globe. Hjelm avait téléphoné. Henry Blom avait répondu dans un suédois heurté. Hjelm s'était présenté comme Harrysson, directeur des services économiques de ClamInvest AB, une société investissant dans le secteur des crustacés. Harrysson avait prétendu souhaiter s'abonner aux services de Hit Cab. Il avait demandé si Henry Blom serait là pendant la journée. Blom n'était pas libre mais, eu égard à l'importance potentielle de l'affaire, il pourrait peut-être s'arranger avec son emploi du temps. Harrysson avait trouvé l'idée excellente. Lui et son assistant (regard renfrogné de Chavez) seraient là d'ici une heure. Henry Blom avait donné à Harrysson une description détaillée de l'itinéraire avant de raccrocher, plein d'espoir.

— Tu es quelqu'un de très cruel, dit Chavez.

— Parfois, dit Hjelm.

Sur ces entrefaites, le directeur des services économiques de la société de crustacés ClamInvest AB Harrysson arriva avec son assistant dans les locaux de Hit Cab, près du fameux Globe.

Henry Blom était un quinquagénaire chauve qui parlait très mal le suédois avec un fort accent finnois. Il salua bien bas les dignitaires qui s'assirent et qui se virent servir du café par une gamine à peine sortie du collège. Henry Blom avait déjà distribué aux dignitaires plusieurs brochures à la mise en pages médiocre quand ces derniers lui brandirent soudain leurs cartes de police sous le nez :

— Olli Peltonen, je présume, le roi des taxis clandestins ?

Il fixa comme ensorcelé les deux hommes qui venaient de se métamorphoser sous ses yeux.

— Désolé, mais il va nous falloir détruire l'avenir de Hit Cab, dit Harrysson, alias Hjelm. Non seulement tu es depuis longtemps recherché pour avoir fait le taxi sans licence, mais tu as créé ta nouvelle entreprise sous un faux nom et, par-dessus le marché, tu fais travailler une mineure.

— Travail des enfants, renchérit son assistant, alias Chavez. Ça peut aller chercher très loin.

— Mais il y a une alternative, enchaîna Harrysson-Hjelm.

Henry Blom, alias Peltonen, sentit le jet privé de son existence atterrir en catastrophe. On voyait que tout le fuselage accusait le coup.

— Quelle alternative ? balbutia-t-il.

— Que tu nous parles d'un homme sans nez.

Les masques étaient tombés. L'homme qui clignait violemment des yeux devant eux s'appelait Olli Peltonen, et rien d'autre. Il finit par hocher la tête.

— Je comprends, dit-il. Et si je raconte ?

— Alors nous réévaluerons la situation, s'embrouilla Chavez. Et il est probable que ladite situation se sera notablement améliorée.

— Quoi ? dit Peltonen.

— Toi raconter. Nous fermer les yeux.

— Ah d'accord. C'est celui qui a été assassiné, hein ?

— Tout à fait.

— Mille neuf cent quatre-vingt... deux ?

— Un, dit Chavez. Septembre 1981.

— Je l'ai conduit, c'est tout à fait exact. J'en ai un souvenir assez clair. Il faisait peur. Pas beau à voir. Drôle de cicatrice.

— Où l'as-tu pris ?

— Vers Frihamnen. Il devait être arrivé par bateau.

— Comment t'a-t-il trouvé ? Tu n'avais pourtant pas de plaque ?

— Ben non. Un taxi clandestin, ça n'a pas de plaque.

— Quel scoop ! Mais ça s'est passé comment, alors ?

— Je devais tourner par là-bas. On demande aux gens qui attendent un taxi s'ils ont besoin d'un taxi. Ça fonctionne toujours comme ça, je crois bien. Notez que je n'ai plus rien à faire avec ça.

— Et quand était-ce ?

— Je ne me rappelle pas la date.

— Il a été trouvé dimanche 9 septembre. Ça faisait les gros titres ce soir-là. C'est sûrement là que tu es allé claironner au café que tu l'avais chargé.

— Alors ça devait être le vendredi. Vendredi 7. Le soir. Je faisais ça surtout le soir. Après 19 heures.

— Qu'est-ce que tu te rappelles de lui ? Comment était-il habillé ? Quelle impression donnait-il ? Qu'est-ce qu'il parlait comme langue ?

— Il était sur la banquette arrière. La seule impression qu'il faisait, c'était qu'il n'avait pas de nez : ça cache tout le reste, quoi. Tout ce qu'il a dit du voyage, c'est l'adresse où je devais le conduire. Gros accent, si je me souviens bien. Il était encore moins suédois que moi.

— Et où l'as-tu conduit ?

— J'ai oublié.

— Allez, mon petit Olli. Réfléchis.

— Ce n'est pas du travail d'enfant, clama Peltonen. C'est ma petite-fille. Elle fait parfois l'école buissonnière, et alors elle vient ici me donner un coup de main. Plutôt ça que la voir traîner avec les dealers au centre de Högdalen.

— Tu donnes donc dans le social, en somme ?

— Mais c'est ma petite-fille. Je l'adore. Vous n'arriverez jamais à me coincer pour travail d'enfant.

— Nous n'en avons nullement l'intention. Allez, vas-y. Où as-tu conduit l'homme sans nez ? Où t'a-t-il demandé de l'emmener ?

— Il faut que je sois certain que vous n'allez pas m'arrêter. Vous ne pouvez pas me l'écrire sur un papier ?

— Bien sûr que non. As-tu commis le moindre délit sous le nom de Henry Blom ? Réponds franchement, on va contrôler.

— Non, non. Hit Cab était pour moi une façon de renaître. Je suis resté caché si longtemps, ça me minait. C'était insupportable. Puis j'ai eu l'idée de changer d'identité. Ça a été long et pénible, mais ça en valait la peine. Je suis honnête, à présent. Je ne gagne pas des mille et des cents, les grosses boîtes raflent la plupart des courses. Je suis allé à Arlanda protester contre elles.

— Quand as-tu changé d'identité ?

— Il y a trois ans.

— Et tu n'as jamais réfléchi que ton délit était déjà prescrit à

l'époque ?

Olli Peltonen les dévisagea, l'air ahuri.

— C'est assez ironique, dit Chavez. Pour échapper à un délit qui n'était plus un délit, tu as commis un délit plus grave, et c'est le seul pour lequel nous pouvons t'arrêter : avoir usurpé le nom de Henry Blom.

— Non, dites-moi que ce n'est pas vrai !

— Eh si, dit Hjelm. Tu t'es caché assez longtemps pour échapper à la loi. Mais la loi n'oublie pas un meurtre aussi facilement. Pour ça, les délais de prescription sont beaucoup, beaucoup plus longs. Alors tu vas nous aider. Tu pourras continuer à t'appeler Henry Blom jusqu'à la fin de tes jours, personne n'y trouvera rien à redire. Tu as ma parole.

Olli Peltonen resta un moment sans rien dire, à méditer sur l'ironie du sort. Puis il lâcha :

— C'était vers le sud.

Et rien d'autre.

— Allez, dit Chavez. Tu es chauffeur de taxi. Tu connais les moindres ruelles de Stockholm sur le bout des doigts. Où as-tu conduit l'homme sans nez ?

Peltonen réfléchit. Il devait se plonger dans un énorme gouffre temporel. Il marchait en équilibre sur une planche étroite au-dessus de l'abîme. Pas après pas, vacillant, il se reporta en arrière.

Olli Peltonen sauta soudain en l'air.

— Nytorp ! s'exclama-t-il, un accent juvénile dans la voix.

— C'est où ça, bordel ? dit Chavez, qui ne connaissait pas les moindres ruelles de Stockholm sur le bout des doigts.

— Nytorp est à Tyresö, se rengorgea Peltonen.

Tyresö, pensa Hjelm.

— Tu te souviens de l'adresse ? dit-il. La rue ?

Peltonen réfléchit à nouveau. Il prit son temps.

— C'était un nom d'oiseau, dit-il.

Nouveau silence.

— Un oiseau commun. Un oiseau suédois très commun.

Encore une pause.

— Pas un moineau, dit-il. Pas une mésange.

Derechef silence.

Olli Peltonen se leva alors en s'exclamant :

— Rue du Rouge-Gorge !

Paul Hjelm se pencha en arrière.

Il s'y était récemment rendu.

Chez un fils qui avait perdu son père.

Rue du Rouge-Gorge, à Tyresö, où avait vécu Leonard Shenkman.

17 février 1945

*Les explosions sont si fortes à présent. Cela commence presque à sembler réel.*

*Mais ce qui est bien plus réel encore, c'est mon nom en tête de la liste.*

*Aujourd'hui, j'ai cru que le plafond allait s'effondrer. Des morceaux nous sont tombés dessus. On aurait dit des plaques de glace. Tout le bâtiment a tremblé. Je ne sais pas ce qui se passe dehors. Mais je me demande si nous allons survivre.*

*Bien sûr que je sais ce qui se passe. Bien sûr que ce sont des bombes. Les bombes des libérateurs tuent les prisonniers.*

*Est-il permis d'y voir une certaine ironie ?*

*Oui. Il le faut. Comment sinon continuer à respirer ? Il faut rendre son dernier souffle à travers un filtre d'humour. Je ressors toutes les blagues yiddish dont je me souviens. Il n'y en a pas tant que ça. La religion n'a jamais tellement été mon fort. J'avais trop de respect pour l'âme.*

*Ils arpentent le couloir, je les vois par la fenêtre de la cellule, ils errent comme des âmes en peine dans une existence déjà finie. Ils se demandent pourquoi ils sont restés sur la rive du Styx. Comme des bateaux ivres, ils agitent les bras vers le fleuve des morts. Les compresses luisent comme des lanternes sur leurs crânes vidés.*

*Oui. Je n'arrive pas à aborder ce sort qui m'attend. Impossible. C'est au-delà de tout.*

*Je ne devrais pas ressentir de peur. C'est un signe de vie. Je n'ai pas le droit de montrer un signe de vie.*

*Je n'ai pas le droit.*

*La pluie. L'après-midi noyé dans la grisaille. Et on les emmène pour être fusillés.*

*Non. Regarder ailleurs. Je vais parler du temps où...*

*Non. Pas cette fois.*

*En clair. Tu es au seuil de la mort, mon vieux. Parle en clair.*

*Ta femme et ton fils ont été emmenés pour être fusillés. Tu les as vus disparaître au coin du bâtiment. On les traînait au lieu d'exécution du camp pour être fusillés. On allait les tuer. Magda avait volé de la*

nourriture dans la baraque des gardes pour Franz qui était en train de mourir de faim. Pour cela, on tuait ma femme. Et notre fils lui aussi, pour faire un exemple.

Et moi, j'ai atterri ici.

Mais j'étais déjà en enfer.

\*\*\*

18 février 1945

On croit ne jamais plus avoir la force de reprendre la plume. On croit avoir écrit le pire qu'on puisse écrire. À quoi bon continuer ? Et pourtant on le fait. Pourtant il y a toujours un lendemain.

Les bombes tombent de plus belle. J'ai vu le temps lui-même trembler.

Je vais décrire le temps. Je crois l'avoir déjà fait. Le temps est fait de deux choses : une horloge et une tour. La tour est là pour permettre à l'horloge de tourner. L'horloge est là pour magnifier la tour.

L'horloge est notre âme, la tour notre corps.

Sauf que nous sommes là pour prouver que l'horloge n'est que matière. Que l'horloge n'est que le mécanisme qui fait avancer les aiguilles. Le même mouvement, perpétuel.

Jusqu'à ce que la tour s'effondre.

Et je l'ai vue trembler. Une bombe a failli l'abattre. Une bombe a failli abattre le temps.

Décrivons le temps.

Le temps a une base blanche. Cette base blanche est sans doute carrée. Puis vient le noir. Le noir est fait de trois segments. Le segment inférieur est hexagonal. Sur trois de ses six côtés, deux fenêtres superposées. Celle du bas un peu plus grande que celle du haut. Et juste au-dessus commence le segment suivant, celui du milieu. Il est tout aussi noir, en forme de petit bonnet voûté. C'est là que se trouve l'horloge. Enfin vient la flèche. Elle est noire elle aussi, et semble pointue comme une aiguille.

Je suis juif. Je n'ai jamais compris pourquoi les églises devaient être si pointues. Les synagogues ne sont jamais pointues. J'ai toujours pensé qu'elles ressemblaient à un sein. Un sein maternel.

Pourquoi décrire le temps avec tant de détails ? Parce qu'il n'existera bientôt plus. Parce que la prochaine bombe va l'abattre. Parce qu'il vacille déjà dans le faible vent.

Parce que le temps se meurt.

\*\*\*

Erwin est mort. C'était une bonne âme. Un des trois officiers me l'a raconté. Le plus gentil des trois. Il est moins allemand que moi, et très

blond. Et il a l'air très triste.

Il tue avec de la tristesse dans les yeux.

Pas les deux autres. L'un tue par intérêt. Il n'est pas cruel, juste froid. Il regarde, observe, prend des notes. Mais celui qui a un petit grain de beauté sur le cou, en forme de losange, lui est cruel. Il veut tuer. J'ai déjà vu ce regard. Il veut qu'on souffre. Puis qu'on meure. Alors, il est content.

Je ne connais aucun nom. Ils ne donnent aucun nom. Trois assassins anonymes. Mais ils ne se ressemblent pas. Même les assassins ne se ressemblent pas.

Erwin est mort de douleur.

Il ne vit même plus en moi. Je l'ai senti mourir en moi, et en même temps je me suis senti mourir moi aussi.

Demain, si le temps existe toujours, je raconterai ma mort.

\*\*\*

Sa voix me parle chaque nuit. Toujours les mêmes paroles : « Pourquoi veux-tu attendre la mort ? Pense au moins à Franz. »

Je croyais penser à Franz. C'est ma seule défense. Il m'arrivait au nombril. Nous pouvions nous parler. Je lui ai demandé : « Veux-tu que nous fuyions, Franz ? Il faudra tout laisser. » Et lui : « Non. » Et je l'ai écouté.

Je mens, bien sûr. C'est pathétique de mentir un pied dans la tombe. Je ne sais pas pourquoi j'ai écrit cela. Mon Dieu, pourquoi ai-je écrit cela ?

Non. Tu ne réponds pas.

Franz a répondu ce que je voulais répondre. Je lui ai posé la question de manière qu'il ne puisse que répondre « non ». Comment aurait-il pu répondre autre chose ?

C'était moi qui voulais rester. Je ne pouvais pas quitter Berlin. C'était ma ville, mon pays, ma vie.

Et alors je leur ai refusé.

C'est alors que je suis mort.

Mais j'ai promis de raconter aujourd'hui. Je me le suis promis.

Ils ont emmené Magda et Franz pour les fusiller. Magda a été surprise en train de voler à manger dans la baraque des gardes. Ils les ont fusillés.

Et je n'ai pas bougé le petit doigt. Ils m'auraient fusillé moi aussi.

Je ne comprends pas cet étrange instinct de survie. Je savais déjà alors que j'étais déjà mort. Pourquoi avoir choisi cette longue et douloureuse agonie plutôt que de mourir réconcilié avec ma famille ?

Le temps s'effondre. Là, sous mes yeux. À l'instant où j'écris. La tour noire avec sa vieille horloge de précision, ses murs centenaires – tout s'effondre, en ce moment même. Les vitraux de l'église se brisent avec un bruit grêle sous le fracas des bombes et, encadré par la fumée grise

*d'apocalypse qui couvre la ville défaite, monte un nuage multicolore d'éclats de verre.*

*Cela aurait pu être beau.*

\*\*\*

*Mon nom est en haut de la liste. Le temps s'est effondré. Je l'ai vu de mes propres yeux.*

*Le plus gentil des trois officiers est venu me prévenir. J'ai une heure pour me préparer.*

*Bientôt, j'aurai la petite compresse à la tempe. Quelqu'un me regardera par la fenêtre de la cellule et trouvera qu'elle luit comme une lanterne.*

*Je ne sais pas quoi dire. Bientôt arrivera sur moi une douleur dont je n'ai pas idée.*

*C'est le prix de ma trahison.*



Il devait l'avouer : il aimait déjà cette affaire. Deux jours avaient passé, un flot d'informations lui arrivait tant de Milan que de Stockholm, et il commençait à comprendre que ce n'était pas une affaire banale.

Ce n'était pas banal. Le commissaire Marconi non plus. Il avait le regard noir.

— *Vraiment un bon ami ?* dit-il en fixant l'homme qui lui faisait face.

Ce dernier lui répondit :

— C'est l'expression qu'il a employée. Il a bien insisté dessus.

Marconi secoua la tête. Ses moustaches se balancèrent comme des roseaux dans la brise marine.

— Signor Sadestatt, finit-il par dire. Vous croyez donc que je suis un très bon ami de Marco di Spinelli ?

— Pas du tout, dit Söderstedt. Mais il voulait que je le croie. Pourquoi ?

— Parce qu'il a déjà par le passé réussi à me monter contre un collègue, dit Marconi d'une voix triste. Je l'ai accusé d'être vendu. J'avais tort. Ce n'est qu'après son suicide que j'en ai eu la preuve.

— Il aime jouer avec la police, dit Söderstedt en essayant de se mettre à sa place.

Arto Söderstedt accuse Paul Hjelm d'être vendu. Paul Hjelm se suicide. Arto Söderstedt apprend que Paul Hjelm était innocent.

Non, il n'y arrivait pas.

La situation était terriblement différente.

Et il espérait qu'elle le resterait.

— Je suis vraiment désolé, dit-il en trouvant que cela sonnait creux.

— Moi aussi, dit Marconi en se ressaisissant.

— Et donc il ne veut plus jouer avec moi ? dit Söderstedt.

— Apparemment. Il refuse de vous recevoir. Que vouliez-vous obtenir d'une nouvelle rencontre ?

— Je voulais lui mettre un peu plus la pression.

— On ne met pas la pression à Marco di Spinelli.

— Oh si, dit Söderstedt. Mais il faut le faire à son insu.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre ce que vous imaginez avoir obtenu la dernière fois. Il connaissait donc ce vieillard juif, Leonard Shenkman ?

— Je suis presque certain qu'il l'a rencontré pendant la guerre. On n'a vraiment aucune indication sur ce qu'il fabriquait à l'époque ?

— Vous avez vous-même lu son dossier. Sa biographie est très documentée. Sauf pendant la guerre. Et il n'a jamais adhéré au parti fasciste. Assez curieusement. C'est un self-made-man des quartiers pauvres de Milan. Il a été remarqué dans une école religieuse par un prêtre catholique qui l'a poussé et aidé à faire des études. Très jeune, il est devenu banquier et, juste après la guerre, il a pris le contrôle d'une des principales banques de la ville. Le moment précis où cette banque jusqu'alors très respectable a commencé à servir à des visées criminelles n'est pas connu. Nous cherchons des preuves. Nous n'en trouvons pas. Ça nous énerve.

Arto Söderstedt hocha lentement la tête. Puis il dit :

— Il devait vraiment aller à New York ?

— Non, dit Marconi. Il ne quitte jamais son palais, à présent. Voilà plus d'un an qu'il n'en est pas sorti.

— Je m'en doutais, dit Söderstedt.

Il réfléchit un moment, puis reprit :

— J'aimerais un plan du Palazzo Riguardo.

Italo Marconi le regarda d'un air méfiant.

— Vous aimeriez un plan du Palazzo Riguardo ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Vous pouvez peut-être mettre la pression à Di Spinelli à son insu, dit Marconi. Mais pas me tromper à mon insu. Êtes-vous en train de combiner un attrape-nigaud qui va mettre en péril toute mon enquête ?

— Absolument pas, dit Arto Söderstedt, en sentant qu'on se méfiait de lui.

En même temps, il avait l'habitude.

— Mais nom de Dieu, qu'avez-vous besoin d'un plan du palais de Marco di Spinelli ? s'exclama le commissaire, d'ordinaire si retenu.

Ses moustaches se mirent à tourner comme des pales d'hélicoptère. Il s'approcha de la fenêtre. Là, il parut se calmer. Dos tourné à son collègue d'Europol, il continua, d'un ton maussade :

— Je ne sais pas ce que vous mijotez, Sadestatt, et ça m'énerve. J'ai terriblement peur de voir des années de travail balayées à cause de vos erreurs. Qu'est-ce qui vous a pris d'aller révéler à Marco di Spinelli des informations top secrètes ?

— J'ai déjà essayé de vous l'expliquer, répondit patiemment Söderstedt. Il est déjà au courant de tout. Je ne lui ai rien dit de neuf. Nous savons qu'il sait, et nous l'informons que nous savons qu'il sait. Que des assassins inconnus ont jeté aux gloutons l'homme de main de Ghiottone. Qu'il s'apprêtait à mettre en coupe réglée la prostitution à Stockholm pour le compte de Ghiottone. Que ces prostituées ont disparu dans la nature. Tout ça, il le sait très bien. Il est déjà à leurs trousses. C'est bien qu'il sache que nous savons ça aussi.

— Et vous croyez qu'il comprend ça ? dit Marconi en se retournant, tout de suite plus intéressé.

— Bien sûr, dit Söderstedt. Et ça lui fait plaisir. Et je crois justement qu'il vient de comprendre que notre conversation lui a fait plaisir. C'est pour ça qu'il refuse de me revoir. Je lui ai fait plaisir. Maintenant il le regrette. Il se tracasse en se demandant ce qu'il a bien pu me révéler pendant que je lui faisais plaisir. Je pense que cette incertitude est une bonne chose.

— J'ai l'impression que vous jouez son jeu, dit Marconi en se laissant tomber dans son fauteuil.

— Tant mieux si on a cette impression, dit Arto Söderstedt en prenant un air tortueux.

Marconi observa sa mimique, qu'il trouva artificielle. Il hocha la tête en souriant.

— Et c'est pourquoi vous aimeriez un plan de son palais ? Mais c'est parfaitement logique.

Arto Söderstedt sourit à son tour.

— Exactement. Vous ne croyez pas si bien dire.

Marconi continua à hocher la tête :

— Vous pensez donc... ?

— Oui. Je crois qu'il est en danger.

— Marco di Spinelli, en danger ? Connaissez-vous les fabuleux systèmes de sécurité de ce palais ? Savez-vous combien il a de gardes ? C'est Fort Knox.

— Vous êtes d'accord avec moi, commissaire, vous le savez bien. Elles le poursuivent.

— Qui ça ? demanda Italo Marconi, sans vraiment demander.

La réponse d'Arto Söderstedt n'était pas non plus vraiment une réponse :

— Les Érinyes.

C'était vendredi 12 mai. Le temps se traînait un peu. Peut-être un week-end libre en vue.

Le temps était capricieux. Il ne s'écoulait pas comme d'habitude.

Il avait probablement déraillé.

Paul Hjelm supputait qu'il y avait du sable dans le mécanisme. Quand les prémices d'une série d'événements sont claires et nettes, le temps avance normalement. Quand le passé est en ordre, quand les conflits sont identifiés, les injustices dévoilées, quand les anciennes plaies sont cicatrisées, expiées, s'instaure alors une forme de réconciliation, et il devient possible pour le temps de se mouvoir en droite ligne. Mais quand le passé est en quelque façon faux, falsifié, alors le cours de l'histoire pourrit, de la poussière se colle dans l'œil du temps, du sable enraye son mécanisme, et le temps se comporte bizarrement. C'était en tout cas une théorie.

Le temps avait déraillé – et qui était donc Paul Hjelm pour prétendre le remettre sur les rails ?

Et puis ce serait assez douloureux.

Dans les périodes troublées, jadis, on parlait de couvre-feu. On faisait des stocks, on se barricadait chez soi, et on ne laissait aucun pauvre diable traverser le pont. Puis on espérait que les enfants ne naissent pas avec deux têtes.

Sans comprendre que c'était justement parce qu'on ne laissait aucun pauvre diable traverser le pont que les enfants naissaient avec deux têtes.

— Réveille-toi !

*Le temps s'effondre. Là, sous mes yeux. À l'instant où j'écris.*

Les mots de Leonard Shenkman s'étaient profondément ancrés en lui. Paul Hjelm avait sciemment évité de rouvrir son journal. Il savait qu'il ne pourrait pas le lire avec le regard froid, clair et analytique qui était nécessaire.

Cela n'empêchait pas ce journal de le hanter. Des phrases éparées de Shenkman lui venaient sans cesse à l'esprit. Mais seulement éparées. La vue d'ensemble était encore trop difficile.

— Eh oh ! Réveille-toi !

Le destin de Leonard Shenkman...

D'abord, il convainc sa famille de rester en Allemagne plutôt que de fuir. Puis il les voit emmenés pour être exécutés – sans dire un mot. Puis il atterrit dans un service où il doit attendre l'heure d'une mort douloureuse, qu'il voit littéralement approcher. C'est dans cet état qu'il écrit. C'est dans cet état qu'il est libéré. C'est dans cet état qu'il arrive en Suède. Pas étonnant qu'il soit forcé de tourner la page, selon l'expression de son fils lors de leur conversation rue du Rouge-Gorge. Le nouveau venu Leonard Shenkman doit faire table rase du passé. Il doit le refouler. Il devient chercheur. Il apprend à comprendre le fonctionnement du cerveau. Il pratique assidûment une gymnastique cérébrale. Et il parvient à tourner la page. La page sur laquelle il entreprend d'écrire sa nouvelle vie est vierge.

Peut-être aperçoit-il ça et là un texte vague, diffus, inversé, qui transparaît à travers le papier.

— Mais réveille-toi, bordel !

— Quoi ? dit Paul Hjelm.

Le QG au complet le dévisageait. Cela faisait beaucoup d'yeux. Il en compta douze avant de se réveiller.

— Oups, je crois que je suis tombé dans un trou noir.

— Décidément, c'est une épidémie, dit Jan-Olov Hultin d'un ton neutre.

Hjelm avisa un tas sur le bureau de Hultin. Chavez était en faction à côté. Le tas était assez bariolé, mais les teintes rouge et mauve dominaient.

— Voici les contributions qui nous sont jusqu'à présent arrivées de toute l'Europe, dit Jorge Chavez. 40 % des bouts de corde ne sont même pas rouge et mauve. Certains fabricants nous ont envoyé tous les échantillons de leur catalogue. Une société tchèque nous a fourni une amarre de tanker d'un décimètre de diamètre. Elle était blanche, en chanvre, et les frais de port s'élevaient à huit cents couronnes.

— Modèle spécial pour les côtes tchèques, dit Viggo Norlander.

Tout le monde le regarda avec de grands yeux.

— Il n'y en a pas, expliqua-t-il.

Chavez se racla la gorge, un peu désarçonné. Puis il reprit :

— Trois bouts sont des candidats plausibles. Le labo vérifie leur composition chimique pour voir s'il s'agit du même type de matériau que notre corde.

Il rassembla alors ses échantillons dans un sac de hockey et regagna sa place.

— Concision exemplaire, dit Jan-Olov Hultin.

Hjelm regarda sa montre. Il avait toujours les pieds plongés dans le trou noir. Il était 15 heures. 15 heures, vendredi. Bientôt le week-end.

Il essaierait alors de revenir au journal de Shenkman.

— Cela te dérangerait de continuer, Paul ? dit Hultin avec une douceur de mauvais augure.

Hjelm essaya de se ressaisir.

— Vous avez tous entendu parler de Henry Blom, alias Olli Peltonen. Gunnar et moi travaillons comme vous savez depuis un moment sur cette histoire de Frihamnen. C'est donc là que le taxi clandestin de Peltonen a chargé notre ami au nez creux après 19 heures le 7 septembre 1981. Il n'a pas été très facile de retrouver les archives du port. Mais on y est parvenus. Un assez grand nombre de navires sont arrivés ce jour-là. Si cependant nous considérons que Peltonen ne se trompe pas d'heure, le choix se restreint un peu. Nous pouvons supposer que l'homme sans nez, futur Shtayf du cimetière juif, n'est pas resté toute la journée sur le port de Frihamnen à bronzer au soleil d'arrière-saison, mais qu'il est assez vite parti vers sa destination finale. Dans ce cas, trois navires sont possibles. Gunnar ?

Gunnar Nyberg s'était tenu en retrait depuis sa confrontation avec les skinheads d'Åkersberga. Mais ça n'avait pas grand-chose à voir avec eux. Plutôt avec une spécialiste des langues slaves. Il était tout bonnement en train de se demander à quoi rimaient ces sensations bizarres qui enveloppaient son corps gigantesque. L'amour, vraiment ? Ça faisait longtemps et, franchement, il n'était pas certain d'en avoir jamais ressenti. Si, à l'égard de ses enfants ces dernières années, alors qu'ils étaient déjà adultes, mais avant ? Avait-il jamais été amoureux de la pauvre Gunilla ? Excité : oui. Amoureux : non. Peut-être, peut-être était-il aujourd'hui bel et bien amoureux de la professeure Ludmila Lundkvist. Ils étaient allés dans un petit restaurant russe de Drottningsgatan. Gunnar avait pour la première fois de sa vie mangé du bortsch et du steak d'ours. Avec un peu de vodka pour arroser le tout. Puis ils étaient allés chez elle, dans Luntmakargatan : cela allait de soi. Ils avaient passé une nuit merveilleuse. Il ne se rappelait même pas s'ils avaient « couché », comme on le dit si élégamment. De cette nuit-là, il ne lui restait plutôt qu'un sentiment, des sensations qui enveloppaient son corps gigantesque. Puis ils s'étaient revus, chez lui à Nacka cette fois. Là, ils avaient « couché », sans aucun doute possible. Quelque chose de divin. Elle était venue à l'église de Nacka écouter répéter le chœur. À la fin, le chef avait félicité le pupitre des basses pour son timbre pur et clair comme jamais. Puis ils étaient rentrés faire l'amour. Ce fut pur et clair comme jamais.

Non, ils n'avaient pas *couché*. Ils avaient fait l'amour.

Gunnar Nyberg prit la parole, d'une voix distincte comme jamais :

— Les trois navires possibles ce soir-là au port de Frihamnen sont : le *M/S Marie Curie*, français, arrivé du Havre avec une cargaison variée à 16 h 15, le *M/S Cosmopolit*, soviétique, arrivé d'Odessa avec

une cargaison variée à 18 h 15 et le *M/S Mercedes*, allemand, arrivé de Kiel avec une cargaison d'automobiles à 19 h 35. Nous tentons actuellement de localiser ces bateaux vingt ans après, avec une carte d'Europe complètement redessinée. Ça n'a pas l'air simple. Nous pouvons peut-être considérer que l'heure et la géographie plaident en faveur du *Cosmopolit*.

— En provenance d'Odessa, Union soviétique, dit Paul Hjelm.

— Actuellement en Ukraine, dit Gunnar Nyberg.

Il y eut un moment de silence. Un schéma en forme de signe + apparut aux yeux de certains. Une case restée isolée semblait à présent aspirée par les trois autres.

— Passons aux hypothèses, dit Paul Hjelm. Si l'homme sans nez, Shtayf, arrive d'Ukraine et se rend chez Leonard Shenkman, nous avons le lien qui nous manquait. Ça reste assez ténu, mais nous avons en tout cas quelque chose pour relier nos Érinyes ukrainophones et notre professeur émérite. Ce qui est d'autant plus intéressant que Shtayf est assassiné le jour même où il rend visite à Shenkman, et est retrouvé près de la baignade de Strålsjö à Älta, au nord-ouest de Tyresö. Et d'autant plus intéressant que, dix-neuf ans plus tard, Shenkman fait un pèlerinage sur la tombe de Shtayf et rencontre la mort juste au-dessus.

— Non, non et non ! dit Hultin. Bordel, à quoi ça rime ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chaînon manquant ?

— Il est possible que nous raisonnions de travers à un moment, admit Hjelm. J'ai l'impression qu'il y a quelque part une erreur de raisonnement.

— Les impressions, on s'en tape.

— Tu es dur.

— Autre chose ?

— Non, dit Hjelm. Gunnar et moi, on continue avec les bateaux. Prochain objectif, localiser le vieux *Cosmopolit* soviétique. Et puis je vais retourner regarder de plus près le journal de Leonard Shenkman.

— Ce n'est pas encore fait ? C'est toujours *trop dur* ?

— Oui, dit Paul Hjelm.

Hultin poussa un profond soupir et se tourna vers Kerstin Holm.

— Kerstin ?

Elle plongea dans une pile insensée de documents :

— Je continue donc de m'intéresser aux pendaisons en Europe. Je lis des enquêtes dans diverses langues. Nous n'en avons pas reçu davantage, c'est déjà une consolation. En revanche, mon insistance auprès de Robbins à Manchester, Mészöly à Budapest, Sremac à Maribor, Roelants à Anvers, von Weizsäcker à Wiesbaden et Gronchi à Venise a en partie porté ses fruits. De toutes ces villes, Maribor est la

plus petite. C'est aussi là qu'a eu lieu la dernière pendaison de proxénète avant celle de Stockholm, en mars. La police Slovène est jusqu'ici la plus zélée – elle doit chercher à faire figure de bon élève européen. Maribor est donc une assez petite ville. Apparemment, un certain nombre de prostituées y ont bien disparu en mars. Quelques allusions du commissaire Gronchi vont aussi dans ce sens, mais il reste dans le vague. Venise a précédé Maribor. C'était en février. Wiesbaden n'est pas non plus très grand, et l'inspecteur von Weizsäcker est catégorique : aucune prostituée n'a disparu. C'était en décembre. On peut en déduire que c'est cette année que les effectifs des Érinyes ont commencé à se développer. Et dans ce cas, on n'en est qu'au début. Et puis j'ai enfin eu une réponse de l'inspecteur Benziger à Weimar, Allemagne. Le commissaire...

— Ce sont vraiment leurs titres ? demanda Viggo Norlander. Inspecteur, commissaire, comme chez nous, tout simplement ?

— Bien sûr que non, dit Kerstin Holm. Ce sont des traductions approximatives. Pour comprendre les grades, les titres et les hiérarchies des diverses polices nationales, il faut s'accrocher. C'est déjà suffisamment compliqué chez nous. Je sais à peine quel est mon titre – et absolument pas comment le traduire. Je peux continuer ?

— Laisse-moi réfléchir, dit Norlander, taquin. D'accord. D'accord, vas-y.

— Merci. Le commissaire Radcliffe, de Dublin, m'avait donc suggéré de contacter ce Benziger. Il a répondu il y a quelques heures. Je lis : « Chère Fräulein Holm, je suis vraiment désolé de ne pas avoir pu répondre plus tôt à votre mail. J'étais en déplacement. Jimmy a très bien fait de vous adresser à moi. Je veux dire James Radcliffe. Lors d'une conférence internationale, voilà peu, je lui ai mentionné un *modus operandi* auquel nous avons été confrontés, et qui ressemble à votre cas. Je n'en sais cependant pas plus, car il ne s'agit pas d'une affaire policière. Je vous renvoie à ce sujet au professeur Ernst Herschel, à l'institut d'histoire de l'université d'Iéna. Cordiales salutations, inspecteur Josef Benziger, Weimar. »

— Et tu as pu joindre ce Herschel ? demanda Hultin.

— Non, dit Holm. Personne ne répond au téléphone. J'ai envoyé un mail.

— Merci. Autre chose ?

— Pas pour l'instant.

— Alors nous pouvons peut-être finir par une petite projection, non ?

— Et comment ! dit Norlander, guilleret. Ta femme et moi avons fait un petit voyage, Jorge. Une sorte de lune de miel. Nous avons même partagé une chambre d'hôtel à Karlskrona.



— Ce n'est pas vrai, dit calmement Sara Svenhagen.

— Non, peut-être pas, continua Norlander sans se démonter. Mais je l'ai filmée dans toutes les positions.

— Si tu n'arrêtes pas, tu ne seras pas invité à la fête, dit Chavez avec une relative indifférence, en fouillant parmi ses bouts de corde.

— Quelle fête ? dit Viggo.

— Oups, dit Jorge, une main devant la bouche. Il n'était peut-être pas invité.

— Notre pendaison de crémaillère, dit Sara en se levant. Je compte sur vous tous. Demain soir, 19 heures. Ne mangez pas avant. Birkagatan, dans Birkastan. Il est exigé de tous une promesse solennelle : pas un mot sur l'enquête en cours.

— Pourquoi personne ne m'a rien dit ? geignit Viggo. Après avoir tant voyagé ensemble !

— Tu n'es pas invité, Viggo, dit Jorge. C'est aussi simple que ça.

— Pouce, dit Sara. Tu sais très bien que tu es invité, Viggo. Astrid a déjà dit oui. Charlotte en sera. Tout le monde a répondu, d'ailleurs. Jan-Olov, alors ? Ta femme pourra venir ?

— Oui, oui, dit Jan-Olov Hultin, qui se révélait soudain avoir une vie privée. Il ajouta : Elle s'appelle Stina.

— Et on ne savait pas encore combien de personnes du côté de Gunnar...

— Deux, répondit Gunnar d'une voix de basse pure et claire.

— Tout le monde vient ? dit Jorge. Zut alors ! Il faut que j'arrive avant la fermeture pour acheter plus de Duca.

— Qu'est-ce que c'est que cette bibine sud-américaine ? s'enferra Viggo.

— C'est un vin italien très charpenté. Duca d'Aragona 1993. Et ce n'est pas une bibine. Mais ils n'en ont presque plus. Je vais devoir aller jusqu'au magasin du centre commercial de Nacka. Mais pour vos beaux yeux, je le ferai volontiers.

Jorge était devenu un miracle de patience. Hjelm le regarda avec scepticisme. C'était un masque, forcément. Un homme ne pouvait pas changer à ce point.

— Tout le monde ne sera pas là, tenta-t-il. Pas Arto.

— Qui sait ? dit Jorge, d'un air mystérieux.

— Bon, on essaie de finir à temps pour permettre à notre ami d'aller acheter son vin ? dit Hultin. Moteur, Viggo.

D'un coup de télécommande, Viggo lança le magnétoscope. Long, très long panoramique sur une triste zone portuaire. Sara commenta :

— Pendant que le port de Karlskrona défile dans toute sa splendeur sous vos yeux, sachez que Viggo et moi avons une nouvelle fois

visionné l'intégralité de l'épopée du braconnier d'aigles marins Wojciech Bienek, filmée par l'Agence pour la protection de la Nature. Ses clients se sont d'ailleurs avérés être des Allemands, des Japonais et des Américains. Nous avons tout particulièrement analysé les images tournées à l'intérieur du bateau. On n'y voit aucune des fugitives de Slagsta.

Après le panoramique, longue séquence chaotique où défilaient des pavés. On apercevait parfois une chaussure italienne droite toute neuve, maculée de taches bien visibles. On entendait en bruit de fond quelqu'un marmonner : « Mais bordel, où elle est passée, la verdasse ? »

Viggo Norlander se racla bruyamment la gorge.

— Ça, on devait le couper, Sara, grogna-t-il.

— J'ai trouvé que ça valait le coup de le garder, dit calmement Sara.

— Je trouve aussi, dit Hultin d'un ton neutre.

La verdasse en question apparut alors à l'écran. La brosse chlorée de Sara Svenhagen faisait face à un homme au visage tanné, en uniforme, assis dans une cabine exiguë aux cloisons couvertes de cartes marines tachées de gras. Il consulta un papier et dit :

— Non, il n'y a aucune information sur ce bus ou ses passagers. À part qu'ils ont réservé trois cabines.

— Vous voyez qu'il y avait quand même quelque chose, l'encouragea Sara. Combien de personnes ?

Le tanné replongea dans son papier, non sans effort.

— Onze adultes, finit-il par lâcher.

— Des adultes ?

— Pas des enfants, explicita le tanné.

Puis il se figea, une étrange grimace à la commissure des lèvres.

— Merci, Viggo, dit Sara en se tournant vers le public du QG. Onze adultes, soit trois en plus de nos huit fugitives de Slagsta. On en avait déjà compté deux de plus, un chauffeur plus la fille au téléphone. On arrive donc à trois. Le nombre des Érinyes semble croître sans arrêt. On continue, Viggo. Réveillez-vous, maintenant, ça va pulser, façon clip sur MTV.

Norlander pressa sur la télécommande. L'homme tanné disparut avec sa grimace. Plan rapide sur une jeune femme en blanc aux traits slaves, devant pléthore d'ustensiles de cuisine pendus au mur :

— Que des femmes, oui, dit-elle dans un suédois soigné. Trois cabines. À trois dans la première, à quatre dans chacune des deux autres. Des cabines de quatre couchettes. Mais parlez à Wislawa, je crois que c'est elle qui avait ces cabines.

Plan rapide sur une fille encore plus jeune, cheveux sombres, en

train de bronzer en bikini sur le pont. L'image tremblotait, mais le caméraman parvenait à résister à la tentation de descendre le long du bikini.

— D'où venez-vous, Wislawa ? demanda la voix de Sara hors champ.

— Je suis polonaise, dit en bon suédois la fille au bikini.

— Les avez-vous entendues parler, à bord ?

— Oui. Différentes langues. Un peu de russe, un peu de bulgare.

— De l'ukrainien ?

— Je ne fais pas la différence avec le russe. Le bulgare est différent, mais je ne le comprends pas. Le russe, un peu.

— Vous avez entendu de quoi elles parlaient entre elles ?

— Non, elles ne parlaient jamais en ma présence. J'ai entendu leurs voix depuis le couloir. Je n'ai jamais vraiment saisi de mots. Je m'occupais juste du ménage, c'est Jadwiga qui servait.

Nouveau plan sur une jeune fille plus blonde, en T-shirt et pull. Elle s'appêtait à descendre à terre en compagnie d'un type à lunettes de soleil quand on l'arrêta sur la passerelle. L'image bougeait beaucoup, et une respiration haletante faisait le bruit de fond de toute la séquence.

— Vous êtes Jadwiga ?

— Oui, dit la fille en revenant sur ses pas. Eh, toi, arrête cette caméra ! À quoi tu joues, gros dégueulasse ?

— Nous sommes de la police suédoise, dit Sara en montrant sa carte.

— Lui aussi ? fit Jadwiga avec un signe de la tête.

— Étrange, n'est-ce pas ? dit Sara Svenhagen d'un ton neutre.

— Vous êtes forcé de haleter comme ça ? se plaignit-elle.

— Je suis un vieil homme, fit la voix essoufflée.

— Reconnaissez-vous ces femmes ? demanda Sara.

Jadwiga regarda les photos.

— Bien sûr, dit-elle. La plupart étaient là, peut-être même toutes. Dans trois cabines. Je crois qu'elles y sont restées tout le voyage. Jamais sorties. Je leur ai servi le dîner et le petit déjeuner.

— La plus importante, c'est elle, dit Sara en montrant une des photos. Que pouvez-vous nous dire à son sujet ?

— Elle était russe, je crois. Une sorte de dialecte russe. Je ne parle pas très bien le russe.

— Vous n'avez donc pas entendu ce qu'elles disaient ?

— Peut-être un peu. Quand j'étais petite, le russe était obligatoire à l'école. Après quelques années, quand je commençais tout juste à avoir des bases, c'est passé du jour au lendemain à l'anglais.

— En tout cas, vous parlez très bien suédois, dit Sara.

— Merci.

— Bordel ! entendit-on hurler.

Un choc, puis l'image du ciel penché à travers le bastingage.

Autre séquence. Jadwiga à nouveau, un café à la main, des gens attablés à l'arrière-plan.

— Nouvelle tentative, dit la voix de Sara. Tu es sûr que ce n'est pas cassé, Viggo ?

— Viggo ? s'amusa Jadwiga.

— Eh oui, on ne choisit pas son prénom, dit la voix de Norlander, qui avait repris son souffle. Pardon, j'ai glissé.

— Bon, Jadwiga, où en étions-nous ?

— Elle, dit-elle en montrant la photo. Elle parlait un drôle de dialecte russe avec les deux autres filles de sa cabine. J'ai un peu entendu en servant le petit déjeuner. La veille, au dîner, elles n'avaient pas dit un mot.

— Elle a donc dormi dans la cabine de trois ?

— Oui, dit Jadwiga.

— Pourriez-vous décrire les deux autres ?

— Je crois. La trentaine, peut-être. Une apparence slave un peu méridionale. Par rapport à moi, qui suis du Nord.

— Et elles ne sont pas parmi ces photos ?

— Non. Elles, elles partageaient les deux autres cabines. Quatre dans chaque. Elles étaient plus agitées. Des droguées.

— Et les trois de la troisième cabine, vous ne les définiriez pas comme des droguées ?

— Non. J'aurais dit qu'elles étaient assistantes sociales, ou quelque chose comme ça. Qui transportaient un groupe d'anciennes droguées. Voyage de désintoxication.

— Vous pourriez reconnaître ces deux femmes de la cabine de trois ? Ou nous aider en établissant leurs portraits-robots ?

— Peut-être.

— Et que disaient-elles ?

— Comment ça ?

— Qu'avez-vous entendu en servant le petit déjeuner ?

— Je vais essayer de me rappeler. D'abord un truc sur le temps qu'il faisait, que c'était bien d'avoir eu une nuit calme. Puis à propos des filles, qu'elles s'en étaient très bien tirées. Une des trois a dit qu'elle était fière d'elles. Puis une phrase au sujet de quelqu'un à contacter une fois passées. Puis elles m'ont demandé s'il n'y avait pas de pain de seigle. Puis une des trois a demandé quand elles avaient été contrôlées pour la dernière fois. Une autre a répondu que ça faisait dix

minutes. Puis on m'a demandé si j'étais passée dans les cabines voisines. J'ai dit que oui. Elles m'ont alors demandé si elles avaient été gentilles avec moi. J'ai dit que oui. Puis une des trois m'a demandé un autre café. Je l'ai servie. Et je suis partie.

— Ouah ! s'exclama la voix de Sara. Quelle mémoire !

— Merci.

— Elles devaient donc contacter quelqu'un une fois passées ? C'est ce qu'elles disaient ?

— Vous aussi, vous avez bonne mémoire.

— Qui ? Est-ce qu'elles ont dit un nom ?

— Oui. Mais je ne m'en souviens pas.

Nouveau plan. Jadwiga, devant un ordinateur. Un gros policier en uniforme pianotait et maniait la souris. On apercevait une demi-Sara assise à côté de lui.

— Oui, je ne sais pas, dit Jadwiga en montrant l'écran. Quelque chose comme ça. Des yeux un peu plus bridés, peut-être.

— Viggo, dit Sara avec une certaine lassitude dans la voix. Il n'y a aucune raison de filmer ça.

— Mais si, dit hors-champ une voix masculine reconnaissable entre toutes, tandis que la caméra zoomait sur Jadwiga énervée qui lui adressait un geste obscène.

— Ne la dérange pas, dit Sara, encore plus lasse.

— On dirait Magdalena Forsberg, dit l'homme en uniforme dans le dialecte de Karlskrona, en regardant l'écran d'un air désappointé.

Jadwiga, elle, parut soudain très perturbée.

— Il n'y a pas de raison de vous inquiéter, dit la voix. Personne ne pense que vous avez identifié la coureuse de biathlon la plus célèbre du monde.

Jadwiga se leva. La caméra la suivit.

— Mais c'est ça ! s'exclama-t-elle.

Sara Svenhagen apparut à ses côtés :

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Jadwiga ?

— Ce nom, dit la jeune Polonaise. La personne qui devait être contactée.

— Magdalena Forsberg ? dit la voix hors-champ.

— Magda, dit Jadwiga.

Puis un plan rapide sur ce qui ressemblait aux abords d'un garage. Un homme moustachu avec une casquette Shell essuyait ses mains pleines de cambouis ; à l'arrière-plan, une enfilade de bus plus ou moins défectueux. Il regardait la caméra d'un air méfiant.

— Qu'est-ce que c'est encore ? dit-il en dialecte smålandais. *Sind sie deutsch ? Photographieren verboten !*

— Pardon, dit la voix de Sara. — Sa main apparut dans le champ, brandissant sa carte de police. — C'est bien le garage Anderstorp, ici ?

— Oui. Arrêtez de filmer. Il ne vous faut pas une autorisation ?

— Là, il n'a pas tort, dit tout haut Jan-Olov Hultin.

— Chut ! souffla Sara, tandis qu'à l'écran elle disait : Et vous êtes Anders Torp ?

— Oui, dit le moustachu, toujours méfiant, mais à présent avec une certaine fierté. Anders Torp, d'Anderstorp.

— Vous louez des bus ?

— Oui, dit Anders Torp d'Anderstorp. Ça arrive.

— Avez-vous loué un bus avec cette plaque d'immatriculation ?

Un carnet entra dans le champ. Anders Torp se pencha et hocha la tête.

— Un vieux minibus Volvo, dit-il. Loué pour un mois. Ça devait être il y a environ deux semaines.

— Magnifique ! dit une voix masculine reconnaissable entre toutes.

— Il est flic, lui aussi ? dit Anders Torp en pointant le doigt droit sur la caméra. Je me demande vraiment si vous avez le droit de filmer comme ça sans autorisation. Je crois que je vais arrêter de répondre à vos questions.

— Si vous avez quelque chose à cacher, je vous suggère de le faire, dit Sara.

— Exemple, commenta Hultin.

— Chut, souffla Sara.

— Je n'ai rien à cacher, s'indigna Anders Torp.

— *Alors on continue le voyage*, comme on dit dans *Yellow Submarine*.

— Vous avez entendu ça, vous aussi, les paroles subliminales en suédois dans la chanson des Beatles ? dit Anders Torp, dont le visage s'éclaira. Dans le foutoir général, on entend tout à coup Lennon lancer en suédois d'opérette ses ordres foutraques d'avancer en reculant, puis ils balancent cette voix de speaker : « Alors on continue le voyage ». C'est grandiose.

— Qui a loué ce bus ? demanda Sara.

Anders Torp lui adressa un regard admiratif. Visiblement, elle avait gagné sa confiance.

— Une fille, dit-il. Pas suédoise.

— D'où était-elle ? D'Europe de l'Est ?

— Non, sinon je ne lui aurais pas loué. Là, on était sûr que le bus allait disparaître.

— Elle doit bien avoir montré son permis de conduire...

— Et son passeport, dit Anders Torp. C'est obligatoire pour les étrangers. Je crois qu'elle était allemande. Je peux vérifier.

Il s'absenta un moment. La caméra se tourna vers Sara :

— *Yellow Submarine* ?

Sara montra du doigt le mur du garage. La caméra zooma sur une affiche un peu déchirée aux motifs psychédéliques, jusqu'à ce que les mots « Beatles » et « Yellow Submarine » apparaissent. Puis elle revint sur Sara.

— Bien joué !

— Mouais, fit Sara, l'air assez contente d'elle.

Anders Torp d'Anderstorp revint. Avec un papier, qui s'agitait très fort dans le vent.

— Là, dit-il en montrant sur le papier qui ne tenait pas en place. Les numéros du permis de conduire et du passeport.

Sara hocha la tête, puis dit :

— On copiera ça plus tard. Est-ce que c'était une de ces personnes ?

Elle lui présenta les photos. Anders Torp examina lentement les neuf photos. Il secoua la tête.

— Non.

Sara lui en présenta deux autres, un peu plus grandes.

Anders Torp regarda la première photo. Puis passa à la seconde, et son visage s'illumina, comme quand Sara avait mentionné la chanson des Beatles.

— Ça lui ressemble beaucoup, dit-il en hochant la tête.

Sara Svenhagen leva le pouce en direction de la caméra.

Qui tressauta et s'orienta vers le sol. Le soleil passa derrière un nuage, puis la neige envahit l'écran.

Un moment de silence dans le QG. Puis Jan-Olov Hultin :

— Je ne suis pas certain que la vidéo soit vraiment un bon outil dans le cadre d'un interrogatoire de police...

Sara Svenhagen leva le pouce en direction de Viggo Norlander. Il répondit gaiement par le même geste. Cette fois, aucun risque de lâcher la caméra.

Il en était intimement convaincu : sa contribution avait été décisive.

Sara dit alors :

— Notre fameuse féministe de choc a enfin un prénom. Magda.

— Et puis nous avons ça, dit Viggo Norlander.

Il montra trois photos en éventail. L'une était une vraie photographie – la version nettoyée par le labo de la femme au téléphone portable qui apparaît dans le film de l'Agence pour la protection de la Nature. Les deux autres des portraits-robots assez détaillés, des reconstructions par ordinateur.

— Ces deux-là, dit Viggo, sont donc l'œuvre d'un gros policier de Karlskrona en collaboration avec Jadwiga, la serveuse du *M/S Stena Europe*.

Il posa un des deux portraits-robots et continua en brandissant l'autre :

— C'est à cette femme qu'Anders Torp d'Anderstorp a loué son bus. On peut supposer que c'est la chauffeuse des Érinys.

— Le passeport et le permis sont allemands, dit Sara. Il ne fait aucun doute que ce sont des faux. Devinez à quel nom ?

Perplexité générale.

— Eva Braun, lâcha Sara Svenhagen.

— Malheureusement, la caméra est tombée en panne quand Anders Torp a dit ça, déplora Viggo de sa voix masculine reconnaissable entre toutes.

— Mauvaise qualité, commenta Jan-Olov Hultin d'un ton neutre.

À ce moment, le téléphone sonna. Hultin répondit.

— Oui. Oui, oui. Comment ça, difficile ? Ah bon. OK. Bien. Merci.

Puis il raccrocha et dit :

— C'était le chef de la police scientifique Brynolf Svenhagen. Dans tous ses états.

— Ouille, ouille, ouille, fit Jorge Chavez d'un air sardonique, tout en lorgnant sa montre.

Pour acheter le vin avant la fermeture, ça semblait compromis.

— Une réponse est arrivée au sujet de l'homme sans nez, annonça Hultin.

L'assemblée quelque peu dissipée tendit soudain l'oreille, comme des enfants le premier jour d'école.

— Et pourquoi Olfie est-il donc dans tous ses états ? demanda Paul Hjelm, ce qui lui valut un regard noir de Sara Svenhagen.

— Parce que la réponse est très vague. Ils prétendent ne pas avoir d'accord de coopération avec Europol. Ils refusent de communiquer le nom et exigent que nous envoyions quelqu'un.

— Envoyer quelqu'un ? dit Chavez. Ils n'ont pas entendu parler d'Internet ?

— Tout juste, dit Hultin en composant un long numéro. Nous avons déjà un voyageur européen. Arto ira après le week-end.

— Mais ira où ? dit Paul Hjelm. D'où vient notre nez ?

— C'est bien pour ça que je ne mégote pas, dit Jan-Olov Hultin en levant les yeux. Shtayf venait d'Odessa. En Ukraine.



Samedi soir en Toscane. La famille Söderstedt était attablée sur la véranda tandis que le soleil rougissant déclinait lentement au-dessus des collines. Les rangs de vigne y dessinaient des rayures d'or. L'arôme de dix-sept sortes de basilic montait du jardin et ce qui restait de la chaleur du jour faisait un peu trembler dans le crépuscule l'air au parfum de pinède. Le fabuleux pesto spécial qu'Anja préparait avec des jeunes pousses de basilic pourpre finissait de descendre dans les gosiers, parfaitement accompagné d'un brunello capiteux.

Et tout – vraiment tout – allait très bien.

Arto Söderstedt regarda les convives. Parmi les têtes toutes plus blanches les unes que les autres, des cheveux noirs. Ils appartenaient au fils d'un viticulteur, Giorgio, dix-sept ans. C'était lui qui avait dépucelé son aînée. Mikaela l'avait un jour présenté. Arto était ému, fier d'une certaine façon d'avoir réussi à la convaincre qu'il n'y avait aucune raison d'avoir honte. Il espérait que cette idée l'accompagnerait toute sa vie.

Il ne fallait avoir honte que quand on avait fait quelque chose de mal.

Seulement.

Giorgio était un gamin assez timide, persuadé que le père de sa bien-aimée était par définition furieux. Que c'était son devoir d'être furieux. De son côté, le père de Giorgio semblait tout à fait à l'aise. Un soir, les Söderstedt l'avaient invité avec son épouse. Ils étaient tous deux nerveux, comme convoqués devant un tribunal. Les parents de la fille que leur voyou de fils avait pénétrée. Les époux Söderstedt s'étaient ingéniés à les convaincre que tout allait bien et lentement, très lentement, les viticulteurs s'étaient détendus et tout avait fini dans une surenchère de libations à la gloire de l'amour, du vin et de la vie.

Il y avait à cette table une femme enceinte.

Paf – tout à coup, il en eut la conviction.

Il y avait quelque chose dans l'air. Cette télépathie silencieuse spécifique aux femmes émettait ses ondes autour de la table. Il avait déjà connu ça. Cinq fois, pour être précis : il faisait partie des experts.

Son regard passa d'abord sur Linda, sa deuxième fille, quatorze ans. Peu probable : elle engloutissait ses pâtes en regardant par en

dessous, égale à elle-même. Avant tout extrêmement curieuse de Giorgio. Un petit sourire aux lèvres, il se demanda à quoi elle pouvait bien penser. Ce qu'elle avait derrière la tête.

Puis vint le moment critique. Il prit son courage à deux mains et se tourna vers Mikaela. Elle était rayonnante. Mais c'était l'amour, et rien d'autre, il en était presque certain.

Bon, pensa-t-il en soufflant. Je m'étais trompé. J'avais cru ne jamais plus aller chercher d'enfant à la crèche. Faux.

D'ici deux ans, je m'y recollerai.

Il se tourna alors vers Anja, qui dégustait ses pâtes au pesto avec du basilic pourpre. Elle était resplendissante.

Rayonnante, resplendissante, il y avait une différence. De taille.

— Alors comme ça tu es enceinte ? dit-il en buvant un peu de vin.

La sauce au pesto resta en travers de la gorge d'Anja. Il dut se lever, passer derrière elle et exécuter la bonne vieille méthode Heimlich. Il la saisit sous la poitrine et comprima vigoureusement. Elle recracha généreusement la sauce sur la nappe. Giorgio fit la grimace. Mikaela était morte de honte – elle avait encore à apprendre.

Anja essuya ses larmes avec une serviette dont elle se servit ensuite pour essuyer les taches de pesto sur la table. Elle était décomposée. Puis elle se rassit, le regard perdu à l'horizon du couchant. Arto se rassit à son tour. Il l'observa pour voir si les ondes télépathiques allaient recommencer d'émettre.

Giorgio regardait d'un air partagé son assiette de pâtes au pesto à moitié mangée.

— *You don't have to eat it*, dit Anja sans cesser de fixer l'immensité.

Les ondes étaient absentes quand Mikaela et Giorgio s'éclipsèrent discrètement pour critiquer dans l'intimité le monde des adultes, absentes quand Linda et Peter partirent en vadrouille dans la nuit tombante jouer à se faire peur, absentes enfin quand Stefan prit la petite Lina par la main pour s'installer avec elle devant une chaîne italienne pour enfants.

Mais quand les époux se retrouvèrent seuls sur la véranda, une fois la nuit tombée, comme les cigales chantaient de plus belle, à faire des étincelles avec leurs pattes, les ondes télépathiques revinrent. Le regard d'Anja quitta enfin les lointains et croisa l'œil obstinément inquisiteur d'Arto. Elle resta quelques secondes à observer son étrange mari. Puis elle secoua la tête avec un petit sourire et disparut.

Oui, il y aurait encore un rejeton.

Il se translata dans le coin de véranda qui lui était réservé et alluma son ordinateur – qui crachota et toussota. Il avait la peur constante de le voir rendre l'âme sous ses yeux. Tous ces CD-ROM dont il l'avait gavé, toutes ces informations qui s'amoncelaient dans le

disque dur – combien pouvait-il encore en supporter ?

Arto Söderstedt sortit le plan du Palazzo Riguardo, que le commissaire Marconi lui avait procuré avec une certaine réticence. En traînant les pieds, le bon commissaire lui avait indiqué les points critiques de la bâtisse de trente-cinq pièces. Pour finir, il s'était campé devant lui, mains sur les hanches, et avait déclaré d'une voix impérieuse :

— Il faut me dire pourquoi vous voulez ça, signor Sadestatt.

Et signor Sadestatt de répondre :

— Quelle est la meilleure façon de s'y introduire ?

Marconi en resta bouche bée. Söderstedt précisa :

— Pas pour moi, je pensais aux Érinyes.

Marconi le dévisagea. Sa mâchoire reprit sa place.

— On ne peut pas l'approcher ailleurs que chez lui, continua Söderstedt. Il n'a pas quitté son palazzo depuis – combien disiez-vous ? Un an ?

Marconi hocha la tête sans rien dire, l'air attentif.

— Donc il faut s'introduire dans le Palazzo Riguardo pour arriver jusqu'à lui.

— Et vous êtes vraiment sûr que ces... Érinyes sont après lui ?

— De plus en plus sûr, oui.

— Pourquoi ?

— Parce que cette histoire de gloutons est on ne peut plus claire. Parce qu'il y a une sorte de lien direct entre Leonard Shenkman à Stockholm et Marco di Spinelli à Milan. Parce que la combinaison glouton plus vieillard le désigne clairement. Parce que Di Spinelli tire les ficelles. Tous les fils mènent à lui. Il a lui-même tissé la toile où il va se faire prendre. Il a lui-même créé ce qui va causer sa perte.

— Tout cela est très convaincant, fit Marconi sur un ton encourageant.

Puis la douche froide :

— Mais y a-t-il vraiment un lien qui tienne la route entre Shenkman et Di Spinelli ?

— Il l'a reconnu.

— Selon vous. Tout ceci se base uniquement sur une simple impression. Et puis, dans ce cas, Shenkman serait la victime et Di Spinelli le bourreau, non ? Pourquoi alors vouloir assassiner l'un et l'autre ?

— Rien ne dit que Di Spinelli était un bourreau. Ils étaient peut-être compagnons d'infortune.

— Marco di Spinelli, prisonnier à Buchenwald ? Vous plaisantez !

— Votre manière de parler, signor Marconi, suggère que vous

pensez l'inverse, malgré votre apparente neutralité.

— Mais regardez Marco di Spinelli, signor Sadestatt. Est-ce un homme torturé par un séjour dans un camp de concentration, humilié par des nazis pratiquant le meurtre à l'échelle industrielle ? Un homme toujours forcé, un demi-siècle plus tard, de prendre des calmants pour pouvoir dormir ne serait-ce qu'une heure chaque nuit ? Un homme ayant subi les plus horribles expériences médicales ?

Cet emportement mit la puce à l'oreille d'Arto Söderstedt. Le distingué commissaire, d'ordinaire si étonnamment maître de lui, avait un bref instant dévoilé les motivations profondes de son obstination.

C'était personnel.

D'une façon ou d'une autre.

— Votre père ? risqua Söderstedt.

— C'est toute mon enfance, dit Italo Marconi en le regardant droit dans les yeux. Tout entière rassemblée dans une coquille de noix. Ils ne peuvent pas dormir. Jamais.

Söderstedt se tut. Il laissa le temps qu'il fallait à Marconi pour se ressaisir et reprendre, d'une voix tremblante :

— Buchenwald était le plus grand camp de concentration de l'Allemagne nazie. Vers la fin de la guerre n'y étaient détenus presque que des étrangers. Les juifs allemands avaient déjà été transférés pour être exterminés en Pologne, ceux qui n'avaient pas servi de cobayes pour des expériences médicales, et Buchenwald était peu à peu devenu un camp d'internement pour prisonniers étrangers. Mon père était un communiste italien. On faisait des recherches sur la circulation du sang dans la masse musculaire par l'observation *in vivo*. Dissection du bras droit vivant. Sans anesthésie, bien sûr. Mon père a passé presque un an avec son bras disséqué en train de pourrir avant que des unités de la 3<sup>rd</sup> US Army ne libèrent Buchenwald le 11 avril 1945.

Arto Söderstedt le regarda. C'était délicat.

— Je suis désolé, dit-il bêtement.

— Moi aussi, dit Marconi en touchant les papiers posés sur son bureau. Toute mon expérience me dit que Marco di Spinelli n'a jamais été prisonnier dans un camp de concentration. J'en mettrais ma main au feu.

— Vous avez bien sûr raison, dit Söderstedt. C'était juste une idée comme ça.

— Mais allez malgré tout au bout de votre raisonnement, dit Marconi, redevenu lui-même.

— Celui qui tue un ancien déporté de quatre-vingt-huit ans en le pendant par les pieds et en lui touillant le cerveau avec un fil de fer est par définition un fasciste. Je trouve mes collègues de Stockholm un peu légers d'avoir pris pour argent comptant l'idée que ces Érinyes

seraient en train d'accomplir une sorte de mission. Qu'elles libèrent des femmes exploitées. Moi, je les trouve plutôt particulièrement fascistoïdes. Même si ce sont des femmes.

Italo Marconi opina du chef. Puis :

— Il y a une façon d'entrer.

Arto Söderstedt le regarda se pencher sur le vieux plan déroulé sur tout le bureau. La moindre pièce y était cartographiée avec minutie.

— Nous connaissons le moindre recoin du Palazzo Riguardo, continua Marconi. On y conduit une action qui est en train de couler notre pays et notre continent. Ce que pratique Marco di Spinelli, c'est tout simplement l'économie de marché à l'état pur. L'économie de marché échappant à tout contrôle, contenue dans les murs d'un palais où les meilleurs artistes occidentaux se sont pressés à travers les siècles pour décorer les allées du pouvoir. C'est un concentré de beauté parfaite, de culture, d'histoire – et c'est le pouvoir dans sa pure brutalité.

Söderstedt commençait à comprendre pourquoi ce palais était aussi soigneusement cartographié. On comprenait tout le mécanisme – sans pouvoir rien faire pour l'empêcher.

— Le palais est conçu un peu comme un oignon, continua Marconi avec des gestes concentriques de la main au-dessus du plan. À la différence près qu'il a un noyau : le bureau de Marco di Spinelli. Il faut traverser toutes les couches pour y parvenir. Quand la famille Perduto a fait construire le bâtiment, au seizième siècle, la menace venait de partout. Le palais est donc constitué d'une série de murailles concentriques. On ne remarque rien quand on traverse les couloirs, mais on ne cesse de traverser des ponts-levis susceptibles d'être relevés à tout moment et de vous précipiter dans les douves, si vous autorisez ce langage imagé. Le palais a beau sembler ouvert et spacieux, chaque enveloppe n'a qu'une seule porte, défendue par un pont-levis bien gardé qui peut rapidement être relevé. Vouloir franchir ces enveloppes par ces portes n'a pas de sens. Mais il y a un chemin alternatif. Nous l'avons surnommé *la porte étroite*.

Söderstedt fit entendre un petit rire. Il récita :

— « Entrez par la porte étroite. Car large est la porte, spacieux est le chemin qui mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par là. Mais étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent. »

Marconi échangea un rapide regard avec lui. Un bref sourire passa sur ses lèvres. Il hocha la tête :

— Évangile selon saint Matthieu, septième chapitre, treizième verset. C'est en effet un chemin étroit, et bien peu le trouvent. Nous le gardons comme un as dans notre manche. Au cas où il nous faudrait

entrer d'urgence. C'est ici.

Söderstedt suivit la ligne tracée par Marconi sur l'écran de son ordinateur. Elle se détachait sur fond de campagne toscane plongée dans l'obscurité, comme la trace que laissent les lucioles sur la rétine. Il lui sembla que ce trait formait un texte illisible.

Quand Marconi avait fini de le tracer, Söderstedt lui avait demandé :

— Et vous, que pensez-vous que Marco di Spinelli a fait pendant la guerre ?

Marconi avait reposé son crayon et regardé son collègue nordique droit dans les yeux :

— Mais c'est clair comme de l'eau de roche, non ? Il était nazi.

Comme convoqué par la métaphore, un vol de lucioles entra alors dans le jardin et effectua une danse brève dont la trace resta longtemps, longtemps après leur disparition. Un écheveau de lignes lumineuses impossible à effacer de sa rétine empêchait de distinguer la porte étroite de Marconi.

Arto Söderstedt se tint un long moment là, les yeux dans le vague, à essayer de déchiffrer les écrits des lucioles. Si longtemps que le texte lentement s'effaça sous ses yeux.

Finalement, il ne resta que la ligne lumineuse de Marconi. Elle zigzaguait à travers tout le plan, comme le trait de crayon que tracent les enfants dans les labyrinthes de leurs illustrés.

Il imagina les Érinnyes en cet instant même penchées sur le même plan, en train de suivre du doigt le même itinéraire. Elles étaient en route, il le sentait. Soudain, il eut l'impression que le jardin frissonnait, visité par une sorte de présence glissante. Du coin de l'œil, il vit une ombre glisser derrière un arbre. Et une autre. Puis la nature tout entière parut habitée d'ombres glissantes, les arbres semblèrent se mouvoir, la forêt approcher.

Arto Söderstedt s'ébroua en essayant de chasser ce malaise.

Qui étaient-elles donc, ces créatures sorties des tréfonds oubliés de la mythologie ?

La civilisation pensait les avoir apprivoisées depuis deux millénaires.

Elles approchaient en cachette. Avec une grande précision, elles conduisaient leurs victimes de plus en plus terrorisées vers le lieu prévu pour l'exécution. Quand elles y parvenaient, les victimes étaient mûres, terrifiées jusqu'au fond de leur âme. Elles les remuaient dans leurs tréfonds oubliés, refoulés, puis les pendaient à l'envers et leur enfonçaient une horrible aiguille dans le cerveau.

À ce stade, leurs victimes étaient déjà folles de peur.

Toutes, sauf Leonard Shenkman. Il leur avait même parlé. Très

calmement.

Comme s'il les attendait.

Comme s'il les avait longtemps attendues.

Comme s'il avait toujours su que tôt ou tard elles viendraient.

Qu'attendait-il donc ? Quelque chose qu'il avait vu au camp de concentration ? Sa propre trahison, dont Paul Hjelm avait parlé après la lecture de son journal ? Sa double trahison ?

Attendait-il les âmes vengeresses de sa femme et de son fils ?

Non. Sa trahison n'était pas de cet ordre. Bien sûr, il aurait pu fuir en Amérique avec sa famille – ne pas l'avoir fait était certes une forme de trahison. Bien sûr, il aurait pu protester haut et fort quand on a exécuté sa femme et son fils, mais ça n'aurait pas fait une réelle différence.

Non. Il s'agissait d'autre chose. Plus grave. Sur ce point, il était parfaitement d'accord avec Paul Hjelm. « J'ai la vague impression qu'il y a quelque part une erreur de raisonnement », comme il le lui avait dit au téléphone.

Puis était arrivé cet autre appel.

De Hultin :

— Qu'est-ce que tu penses du charme fantomatique d'Odessa ?

Il devait partir le lendemain. Il allait quitter son paradis quelque peu négligé ces derniers temps pour se jeter dans la gueule du loup. Il allait devoir éviter de se faire dévaliser, chasser les mendiants agressifs et tirer les vers du nez à des policiers réticents ne connaissant pas l'usage de l'ordinateur.

Mais il l'avait voulu.

Et il ne le regrettait pas un instant.

Il regarda sa montre. C'était l'heure. Il referma le document contenant le plan du Palazzo Riguardo et inséra un nouveau CD-ROM qu'il venait d'acheter. Il commença l'installation d'un programme puis ouvrit un petit carton posé à côté de l'ordinateur. Les cigales chantaient dans la nuit noire.

Il déballa un appareil qui ressemblait à une petite lampe de poche. Il connecta l'appareil à l'ordinateur et le fixa au bord supérieur de l'écran pliable, noir d'encre.

Il déplaça la lampe qui était derrière lui pour qu'elle éclaire son visage. Qui apparut alors à l'écran. Un bref instant, il eut l'impression que c'était Oncle Pertti qu'il voyait, jeune, la main sur la poignée de son sabre. Tellement semblable à Söderstedt, à en rire. Que faisait-il là ? Un frisson le traversa.

Arto lui tira la langue. Sur l'écran, Oncle Pertti lui tira aussi la langue.

Le charme était rompu.

Arto Söderstedt revint à l'aspect technique. Le dispositif semblait fonctionner.

Il effaça son image de l'écran. C'était bien la sienne, et celle de personne d'autre.

Tandis qu'il lançait Internet, les insectes commencèrent à se rassembler autour de cette source lumineuse isolée. Son visage était couvert d'insectes volants non identifiés quand il distingua enfin à l'écran un visage autre que le sien, mais tout aussi familier. Il s'exclama alors :

— Salut, les fonctionnaires !



C'est pleine d'impatience que Cilla franchit l'élégant porche du quartier de Birkastan. Elle conserva la même expression tandis que le vieux couple s'engageait dans l'escalier en pur style Art nouveau et, devant la porte qui arborait fièrement le seul nom étranger du quartier, Paul Hjelm commença lui aussi à ressentir la même impatience.

Il était presque 19 h 30.

Elle lui prit le bras comme dans leur jeunesse. Elle ne l'avait pas fait depuis si longtemps qu'il en fut presque ému.

— Enfin, je vais les rencontrer tous, dit-elle, tandis qu'il déplaçait soigneusement le papier d'emballage du bouquet qu'ils avaient acheté au Seven Eleven du coin.

— Mais ce n'est quand même pas la première fois ? s'étonna-t-il.

— Si, dit-elle en serrant son bras.

Il sonna.

C'est Sara qui vint ouvrir. Maquillage à peine perceptible sous sa brosse verdâtre plus ébouriffée qu'à l'ordinaire, robe bleu marine simple et moulante qui ne prétendait cacher aucune de ses formes. Elle les embrassa et leur souhaita la bienvenue. Le bouquet à moitié fané était heureusement accompagné d'une bouteille de malt whisky.

En l'apercevant, elle hocha la tête et chuchota à Paul :

— Tu n'oublies pas ta promesse solennelle, hein ?

Paul eut un petit rire et secoua la tête.

Pas un mot sur l'enquête en cours.

Il allait faire tout son possible pour tenir cette promesse. Mais ce ne serait pas facile.

Jorge vint à leur rencontre du fond de l'appartement. Il portait une chemise bleue et un costume beige en lin tout neuf. Sauf qu'il était identique à l'ancien.

— Et voilà, c'est trop cuit, dit-il en leur mettant deux verres de Martini rosso dans les mains.

— Aïe, dit Cilla en ôtant sa veste. Nous sommes en retard ?

— Ah, dit Jorge. Cilla, tu es resplendissante.

— Resplendissante ? dit-elle en l'embrassant.

Il jeta un œil sur la bouteille de whisky que lui remit Sara.

— Cragganmore ?

— Parfait quand on s'est lassé des excès, dit Paul.

— Mais entrez donc, venez voir, dit Jorge en adressant au couple retardataire un geste engageant. Dire que tu n'étais pas encore venu, Paul. Ça, c'est ce que j'appelle de la misère sociale.

Ils quittèrent le vestibule par un rideau de perles.

— C'est chilien, dit Jorge.

Un fumet de nourriture fortement aillée les attira vers le séjour. En passant, Paul jeta un œil dans la cuisine. Elle était vaste, ancienne, une pièce agréable à vivre. Le parquet y semblait un peu incongru. Des cocottes mijotaient sur la cuisinière à gaz.

— Du gaz ? dit-il avec un geste.

— Imbattable, dit Jorge. Mais ce n'est pas le moment de fouiner.

Les dames étaient déjà entrées dans le séjour. Elles se penchaient vers les convives assis autour d'une table basse indienne. Tous avaient à la main un verre rempli d'un liquide rougeâtre.

Tous sauf une, qui tenait un biberon. Sur les genoux de Viggo Norlander.

Paul se fendit d'un salut collectif et balaya rapidement le séjour du regard. Il était vaste et assez abondamment meublé. Peu d'espace – principalement à cause de la table ronde, tellement grande que c'en était absurde, dressée au centre de la pièce. Un nombre surprenant de livres. Aux murs quelques tableaux qui semblaient originaux. Une impression de bon goût, quoiqu'un peu chaotique.

Ce qui convenait bien à Jorge et Sara.

Il caressa distraitemment la chevelure blond sombre de la petite Charlotte. Puis tendit la main à la femme assise à côté de Viggo. Elle avait la même couleur de cheveux que sa fille, portait une robe à fleurs roses assez stricte et semblait approcher de la cinquantaine à grands pas.

— Paul, se présenta-t-il.

— Astrid, dit-elle avant de poursuivre : Vous êtes donc le fameux Paul Hjelm, le roi des détectives ?

Paul jeta un regard étonné à Viggo, qui haussa les épaules de manière sibylline avant de faire sauter en l'air Charlotte, hilare.

— Félicitations, dit Paul.

— À quel sujet ? dit Astrid.

Nouveau regard vers Viggo, plus inquiet cette fois, mais Viggo se contenta de continuer à faire sauter en l'air sa fille.

— Pour le prochain heureux événement, dit-il.

— Ah, je vois, dit Astrid, étonnée mais pas fâchée. Bien sûr. Merci.

Il se tourna vers Viggo, désigna du doigt la petite Charlotte et dit :

— Elle, je suis sûr que tu l'as filmée sous toutes les coutures.

— Mais c'est sur elle que je me suis entraîné, dit Viggo le plus sérieusement du monde.

Paul se dirigea vers le canapé. Du coin de l'œil, il aperçut Cilla en grande conversation avec Kerstin Holm : c'était un peu bizarre.

Un petit bout de femme aux cheveux noirs lui tendit la main.

— Ludmila.

Il ne parvint pas tout de suite à la remettre. Il se sentit empoté. Un poisson hors de l'eau.

— Paul, dit-il en agitant les ouïes. Salut.

Un rayonnement coulissa et un corps énorme s'extirpa de l'ouverture.

— Fichues toilettes minuscules ! s'exclama Gunnar Nyberg en venant vers eux.

Il se dirigea droit vers Cilla, qu'il salua avec la politesse vieux jeu d'un officier à la retraite.

— Eh oui, dit Jorge à haute voix. C'est le problème de cet appartement. On n'arrive pas à caser un lave-linge.

Ce n'est qu'en voyant Gunnar que Paul fit le rapprochement. Il s'exclama, la main de la petite brune toujours dans la sienne :

— Bien sûr. Ludmila. Professeur Lundkvist.

— Vous avez raison, les titres sont très importants, inspecteur Hjelm, dit Ludmila avec une touche d'ironie.

Il rit de sa propre maladresse. Sans mal.

Gunnar Nyberg éclata de rire de sa puissante voix de basse. Paul se demanda en son for intérieur ce que Cilla avait pu raconter pour provoquer un tel rire. Lui-même avait rarement l'occasion d'en provoquer.

Il arriva au renforcement du canapé. Une femme d'un certain âge avec des cheveux à moitié gris et des ridules autour des yeux lui tendit la main d'un air neutre. Cela lui suffit pour comprendre qui c'était. Il se sentait plus à l'aise. Il commençait à avoir chaud.

— Madame Hultin, je présume, dit-il, vieux jeu.

— Stina, dit-elle d'un ton neutre.

— Paul, dit-il, en ajoutant, superflu : Hjelm.

C'était le problème avec les noms et prénoms. Il avait toujours un mal ridicule à appeler Hultin autrement que Hultin. Sa femme était donc inévitablement « Madame Hultin ». À moins d'un gros effort sur lui-même. Il aurait vraiment voulu comprendre pourquoi. Sans doute un sens de la hiérarchie dont il ne pourrait jamais réellement se libérer.

L'heure de vérité avait sonné. Hultin était comprimé dans un coin,

avec à la main un verre désespérément vide. L'avait-il léché ? Ils se saluèrent.

— Jan-Olov, dit-il avec un gros effort sur lui-même. Ton verre est vide, à ce que je vois.

— Nous sommes là depuis trois quarts d'heure, dit Hultin. Je ne crois pas au principe « dernier arrivé, premier servi ».

— Moi non plus, dit Paul. Et pourtant j'arrive toujours en dernier.

Sara apparut alors à la porte de la cuisine en claquant des mains comme une maîtresse de maison à l'ancienne.

— Chers invités, lança-t-elle à la cantonade, veuillez passer à table. Jorge, viens me donner un coup de main.

— Un coup de main, il faut le dire vite, dit Jorge en quittant à contrecœur les convives. C'est moi qui ai fait la cuisine.

— Et moi je suis la reine d'Angleterre, dit Sara en disparaissant du côté de la cuisine.

Les invités se levèrent, un peu hésitants, car personne n'aime s'installer le premier. Surtout quand il n'y a pas de plan de table, ce qui était le cas.

En chemin, Paul rejoignit Cilla et Kerstin, qu'il embrassa. Cilla les regarda. Les années écoulées avaient beau avoir jeté un voile apaisé sur le paysage du passé – pour faire une orgie de clichés – cela lui faisait toujours une drôle d'impression.

— Tout va bien, Kerstin ?

— Ça baigne.

L'échange en resta là. Gunnar grimpa sur une chaise – qui fit l'impossible pour prouver qu'elle battait en brèche toutes les lois de la physique. Et elle y parvint : elle ne cassa pas.

Du haut de sa chaise, le grand gaillard compta à haute voix :

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six dames. Sept avec Charlotte. Un, deux, trois, quatre, cinq messieurs. C'est clair, la parité n'est pas atteinte.

— On peut s'asseoir côte à côte, dirent Kerstin et Cilla.

Paul les regarda d'un air méfiant.

— Alors on va faire comme ça, dit Gunnar qui, dans sa toute nouvelle euphorie, semblait atteint d'une chéfitie aiguë. À côté de moi Astrid, puis Jan-Olov, Sara, Paul, Stina, Viggo, Ludmila, Jorge, Cilla, Kerstin. Et Charlotte s'assoit avec... ?

— Astrid, dit Viggo.

— Viggo, dit en même temps Astrid.

— Parfait, dit Gunnar, en sautant de la chaise avec la toute nouvelle liberté de mouvement de celui qui a fait un régime. Ça, c'est fait.

Charlotte passa donc tout le dîner sur les genoux de Viggo. Au menu, un ragoût chilien avec une impressionnante quantité d'ail. Le vin, un Duca d'Aragona 1993, s'accordait parfaitement à la dose d'ail et fut par conséquent consommé en quantités bachiques.

— La consommation de vin est un signe d'eupéanisation, dit Ludmila à la fin du repas, sur un ton qui laissait peu de place à la contradiction.

— Que voulez-vous dire ? dit Hultin, qui avait étonné la compagnie avec sa descente.

De vin, s'entend.

— Quand je suis arrivée ici, continua Ludmila, vous faisiez autant que nous autres les Russes partie de la zone vodka – mais quand même pas au même point. Puis vous êtes passés au vin. Du brandevin au vin.

— Ça rime, dit Viggo en passant la main dans les cheveux de sa fille endormie depuis longtemps.

Ludmila l'ignore totalement.

— En Russie, en revanche, et en fait dans toute l'Europe de l'Est, la zone vodka ne fait que se renforcer. Nous sommes en train de devenir une nation perdue.

— Mais pas pour cette seule raison, n'est-ce pas ? dit Paul en écornant sa promesse solennelle.

Ce qui lui valut quelques regards obliques. Des regards de femmes.

— Je suis absolument convaincue, continua Ludmila, que l'état d'un peuple peut se mesurer à la part du vin dans la consommation générale d'alcool. Plus elle est importante, mieux l'âme du pays se porte.

— Mais il y a aussi la partie immergée de l'iceberg, dit Gunnar, qui semblait parfaitement tenir le vin. Je crois que la Suède bat tous les records dans ce domaine.

— Tu veux dire la distillation clandestine ? dit Paul.

— Et l'alcool de contrebande. Mais surtout le brandevin maison.

— Pourquoi ça s'appelle brandevin ? demanda Viggo sans cesser un instant de caresser les cheveux de sa fille. Rien à voir avec le vin, pourtant ?

Ludmila puisa avec succès dans sa banque de données linguistiques :

— Le mot a été introduit au Moyen Âge. Du bas allemand « bernewin », qui signifie vin cuit, c'est-à-dire distillé. En néerlandais « brandewijn », qui s'est peu à peu transformé en « brandy ».

Paul vit que Gunnar était impressionné par sa compagne. Après toutes ces années, voilà donc à quoi ressemblait son goût en matière de femmes.

— Mais ce n'est pas une réponse, ça, s'obstina Viggo. On piétine au point de départ ! Pourquoi appeler ça « vin » alors que c'est de la gnôle ?

— Parce que le mot suédois consacré, « sprit » n'existait pas à l'époque, dit Ludmila. Il n'est arrivé en Suède qu'au dix-huitième siècle, et c'est une importation française, et non allemande. Le mot vient directement du français « esprit ».

— Donc « vin » signifiait « sprit » et « sprit », bernique ? lâcha Viggo avec une agressivité inattendue.

— La langue évolue sans cesse, Viggo, dit calmement Ludmila.

— Et tu ne parles pas à ma femme sur ce ton-là, dit de même Gunnar.

Ce n'est pas l'église Gustav Vasa sonnait lourdement neuf coups au loin qui interrompit cette conversation en train de tourner à l'aigre, mais l'arrivée de Jorge qui plaça soudain un ordinateur portable au centre de la table.

Pour Paul, en revanche, ces neuf coups résonnèrent aux tréfonds de sa conscience. Chacun renforçait une intuition aussi abrupte qu'absurde. À la fin, il en était à ce point submergé qu'il dut engloutir un verre entier de Duca d'Aragona pour ne pas rompre sa promesse solennelle.

Jorge fixa un appareil qui ressemblait à une petite lampe de poche au bord supérieur de l'écran pliable. Puis il tourna l'ordinateur vers lui, s'installa et battit le rappel :

— Rassemblement !

Les troupes se levèrent à contrecœur, mollement. Hultin tituba élégamment en faisant la grimace. Sa femme Stina le soutint en commentant d'un ton neutre :

— Il paraît que le vin rouge prévient les attaques. Je me permets d'en douter.

Gunnar pencha son corps gigantesque au-dessus de la chaise de Ludmila et lui caressa doucement la nuque. Kerstin se démancha le cou en se serrant contre Cilla, qui s'esclaffa très fort et, selon Paul, sans aucune raison. Astrid vint tapoter tendrement le crâne de Viggo, qui continua à caresser les boucles rares de sa fille endormie. Paul vint en traînant les pieds se placer tout au fond. Sara le rejoignit et lui posa le bras sur l'épaule. Il le remarqua à peine.

L'écran grésilla, puis un être étrange apparut.

— Salut, les fonctionnaires ! dit l'être étrange.

— Non mais ça alors ! s'exclama Viggo. Le Finlandais de service !

— Arto, dit Jorge, qui sembla un instant parfaitement sobre. Comment vas-tu ? On pend une crémaillère, ici.

— C'est ce que j'avais compris, dit l'avatar un peu tressautant

d'Arto Söderstedt. De mon côté, je pense renoncer à mon vino santo quotidien. Je commence aujourd'hui. Après trois verres, j'ai pris cette décision drastique.

Un brouhaha se répandit dans l'appartement. Jorge le fit taire d'un chut très autoritaire.

— Et toi, comment vas-tu ? répéta-t-il.

— Très bien, merci. À part un voyage imminent. On ne se fait pas régulièrement dévaliser, quand on va en Ukraine ?

— Tu as fait une promesse solennelle, toi aussi, non ?

— Bien sûr. Pardon. Non, en tout cas tout va bien. À part que ma fille a perdu sa virginité, qu'on m'a fait un enfant dans le dos et que des déesses de la vengeance se cachent dans le jardin derrière les plans de basilic.

Kerstin et Sara se raclèrent bruyamment la gorge. L'avatar söderstedtien se mit la main devant la bouche, l'air confus.

— Désolé. Ma langue a fourché.

— Un enfant dans le dos ? Eh ben mon cochon ! Au fait, nous aussi, on en a un en route.

— À cochon, cochon et demi ! Félicitations. Tu as l'air de t'en tirer pas mal, avec le baby-sitting.

— Et la petite famille ? demanda Jorge.

— Bien, merci, dit Söderstedt. Nous avons eu un petit syndrome de Heimlich il y a quelques heures, mais sinon tout va bien. Montre un peu l'appart !

Jorge détacha la petite caméra de l'écran du portable et lui fit faire un tour complet.

— Oh, dit Arto. La belle verte.

— Vingt longueurs tous les dimanches, dit Sara, laconique.

— Bon, pour demain, on verra, dit Jorge.

— Dites donc, ça a l'air très bien. La chambre d'enfant est prête ?

— On est forcé de mettre ça sur le tapis ? dit Jorge.

Sara se tourna vers l'objectif :

— Bientôt.

Le sujet fut abandonné rapidement et sans autre incident. Tous les présents défilèrent pour saluer Arto. Anja apparut un bref instant à l'écran en lâchant, d'un air dubitatif :

— Les merveilles de la technique...

À cet instant, l'image disparut, remplacée par un assemblage improbable de carrés multicolores, donnant à l'écran un air de vitrail.

C'était en tout cas la vision de Paul, encore secoué par l'écho des cloches de l'église.

Il était à son point de rupture.

L'assemblée bachique gagna alors dans un certain désordre le canapé et les fauteuils autour de la table en verre indienne.

En chemin, Paul s'attarda devant une bibliothèque. Il oublia un bref instant le son des cloches. Il saisit un livre. *Le Grand Nulle Part*. L'auteur : Ellroy.

Jorge était en train de tirer sur une cigarette qu'il tenait comme une écolière débutante. Il éclata de rire.

— Les voilà, tes gloutons. James Ellroy.

— Sauf que ce ne sont pas des gloutons, dit Kerstin en tirant une bouffée avec maladresse, tandis qu'une dose de tabac à chiquer bombait légèrement sa lèvre supérieure.

— *Wolverine Blues*, dit Jorge en donnant à Sara un baiser humide et enfumé.

On déboucha, la bouteille de Cragganmore fraîchement arrivée, et les vagues inégales de la conversation emplirent l'appartement jusqu'à ce que de la salsa sorte d'invisibles haut-parleurs et que des piétinements arythmiques commencent à faire trembler le plafond des voisins du dessous. Hultin et Stina dansèrent une valse au son de la salsa. On aurait dit un couple de lemmings blessés approchant du bord de la falaise. Jorge invita Cilla dans les règles de l'art et navigua à travers la pièce avec l'aisance d'un danseur professionnel. En quelques minutes, le boulet blond se transforma en brune dancing queen latino. Peut-être était-ce tout simplement un effet de la lumière tamisée. Gunnar et Ludmila dansèrent un slow : elle semblait en danger de mort. Une chatte dans les bras d'un grizzly. Un poisson rouge dans la gueule du requin. Un agneau dans l'étreinte de l'anaconda. Viggo et Astrid abandonnèrent à contrecœur Charlotte à Sara, qui la couvrit de longues caresses, et se lancèrent sur la piste comme un couple de médiocres amateurs de danses folkloriques.

Seuls Paul et Kerstin restèrent bras ballants, à regarder de loin le spectacle.

Il eut soudain la vision d'une civilisation à l'agonie esquissant un dernier pas de danse au bord du précipice, de coquilles vides, sans histoire, exécutant comme des marionnettes leurs pirouettes gauches au-dessus d'un gouffre dont elles n'approchaient pas, à moins que le marionnettiste ne lâche leurs fils et que, disloquées, elles ne trébuchent dans l'abîme. Et alors il était déjà trop tard.

Cette vision ne dura qu'un instant et, au fond, elle ne rimait à rien. La distance n'est que de la lâcheté, pensa-t-il confusément. Il prit alors la main de Kerstin, la conduisit jusqu'au centre de la pièce, et elle se laissa conduire. Sauf qu'en fait c'était sûrement elle qui conduisait, et il ne faisait qu'imaginer la conduire. Lorsqu'il enfouit sa joue dans ses cheveux sombres ébouriffés et sentit des parfums qu'il n'avait plus



sentis depuis bien des années, les cloches qui s'obstinaient à sonner dans son crâne disparurent et, quand il pressa son oreille contre la fine, si fine paroi crânienne de sa tempe gauche, il eut l'impression d'entrer en connexion directe avec ses pensées. Il avait connu pire.

Sans savoir comment, il se retrouva dans un taxi, les cheveux redevenus blonds de Cilla épars sur son épaule, et l'entendit dire :

— Je sais que vous avez eu une liaison.

Il aurait dû s'en émouvoir. Mais non. Il se contenta de lui caresser doucement les cheveux, sans rien dire.

— Mais c'est OK, dit Cilla. Je sais que c'était il y a longtemps.

— C'est elle qui te l'a dit ?

— Elle m'a beaucoup parlé. Je m'entends très bien avec Kerstin.

— Tu le savais depuis longtemps ?

— Je m'en doutais. Mais j'avais aussi compris que c'était fini.

— C'est toi qui lui as demandé ?

— Non. C'est venu d'elle. On dirait qu'elle est en train de régler ses comptes avec le passé. Raccorder les accrocs du temps, comme elle dit.

Paul sourit. Il avait déjà été en contact direct avec ses pensées, autrefois. Peut-être pensait-il les pensées de Kerstin. Peut-être était-ce la raison pour laquelle sa paroi crânienne avait été amincie à ce point. Pour que ses pensées sages lui arrivent plus facilement.

Cilla reprit :

— C'est OK, Paul. Moi aussi, j'ai eu une liaison. À l'époque.

Et là ? songea-t-il. Est-ce que ce ne serait quand même pas le moment ou jamais de m'émouvoir ?

— Quand nous nous étions séparés ? se contenta-t-il de demander.

Histoire de mettre un peu d'ordre dans tout ça.

— Oui, ce printemps-là, je ne sais plus exactement. Ça a été aussi bref que votre histoire. Mais assez curieusement, je ne regrette pas.

— Moi non plus, dit Paul.

— Tu n'as pas remarqué que quelque chose était en train de lui arriver ?

— Qui ça, Kerstin ? Non, pas franchement.

— Elle m'a raconté qu'elle traversait une crise. Une métamorphose. Elle a dit aussi qu'elle n'osait pas vraiment se l'avouer.

— Elle a dit de quoi il s'agissait ?

— Pas vraiment. Mais je crois qu'elle est en train de devenir croyante.

Ils se turent. Voilà, fini le contact direct, songea Paul en sentant la vie quotidienne envahir le taxi.

Croyante ?

Une fois au lit, tous deux trop fatigués et préoccupés pour mettre en œuvre ce qui avait été envisagé dans le taxi, les cloches revinrent de plus belle à l'esprit de Paul. Juste avant de s'endormir, il se dit qu'il n'était plus tenu au devoir de réserve. La promesse solennelle n'avait plus cours.

Il raconta à Cilla. Qu'elle soit déjà profondément endormie et ronfle importait peu.

C'était surtout pour éviter d'exploser.

Peut-être s'était-il à son tour endormi quand il dit :

— Mais il n'y avait pas d'église à Buchenwald.

Comme des raisons humanitaires nous obligent à passer sous silence la journée du dimanche, nous sautons directement au lundi.

Lundi 15 mai.

Il y a lundi matin et lundi matin. Pour certains, c'est une vraie joie que de retourner au travail après un long week-end de solitude ou de misère conjugale. Pour d'autres, c'est une souffrance infinie de s'arracher péniblement à son lit avec devant soi toute une semaine absurde et mortifère, sans créativité. Pour d'autres encore, c'est un tourment de penser que tous les autres partent au boulot, tous ceux qui ont déjà la chance insigne d'en avoir un.

Et il y a une dernière catégorie. Les chanceux qui, malgré un week-end particulièrement réussi, retournent travailler avec une impatience presque puérile.

C'était le cas de Paul Hjelm.

Il allait retrouver le journal tenu par Leonard Shenkman en cette terrible semaine de février 1945. Le texte était resté à l'hôtel de police – sans quoi ce dimanche n'aurait pas pu être passé sous silence.

Car il y fit quelques trouvailles.

Cela commença pourtant mollement – mais « mollement » n'était pas le mot juste. Cela commença plutôt dans le mépris de soi.

Il se sentit comme un violeur.

La dizaine de pages jaunies du journal étaient étalées sur son bureau. Les endroits où le crayon avait touché le papier formaient un texte. Ce texte ne se contentait pas de contenir des informations sur un événement du passé objectivement reconstituable. C'étaient des paroles venues des confins de la vie et de la mort, qui avaient résonné en lui et l'avaient précipité dans l'abîme. Ces mots l'avaient fait pleurer, des pleurs sortis des recoins les plus reculés de son âme. Ces mots avaient fait revivre une époque et une expérience en train de s'estomper. Ils avaient en quelque sorte une dimension sacrée.

Ce texte s'étalait donc sous ses yeux, vulnérable comme la victime d'un viol, et il allait se jeter dessus avec tout l'arsenal de structures rationnelles sur lequel était bâtie la société progressiste occidentale : précision logique, méthode analytique, pénétration rationnelle.

Il s'apprêtait tout simplement à violer le texte.

En bon Européen blanc et hétérosexuel.

Le laisser intact dans son cocon revenait d'un autre côté à se voiler la face, renoncer à savoir, accepter l'effroyable comme un état de choses mystérieux et inaltérable, retourner dans une ère d'obscurantisme et ouvrir la voie à l'avènement de forces sombres et inhumaines.

N'existait-il pas une forme d'analyse froide et incisive qui n'empêche cependant pas – et peut-être même permette – de préserver en vie le mystère taraudant ?

Cela semblait bien la question décisive. Et pas seulement pour le journal de Leonard Shenkman, ni pour cette affaire dans sa totalité, ni même pour son métier dans sa totalité, mais aussi pour la société dans sa totalité.

Était-ce ce que Kerstin Holm avait découvert ?

Avait-elle compris que, sans mystère, nous n'étions que des coquilles vides ?

À cet instant, Paul Hjelm se ressaisit (comme on a l'habitude de dire quand les choses reprennent leur cours ordinaire) et se plongeait dans le texte. Avec précision logique, méthode analytique et pénétration rationnelle, il prit à bras-le-corps le journal tenu par Leonard Shenkman en cette semaine cruciale de février 1945, peu avant la fin de la guerre.

Leonard Shenkman n'était pas à Buchenwald, le plus grand camp de concentration d'Allemagne, construit en 1937 à sept kilomètres de Weimar, sur la colline déserte d'Ettersberg. Là-bas, c'était certain, on ne pouvait pas apercevoir de clocher par la fenêtre.

Il y avait deux possibilités : soit le clocher n'était qu'une image, une image permettant de « voir le temps », ce dont Shenkman n'arrêtait pas de parler, soit il existait réellement, tout en servant d'image pour « voir le temps ». Ce qui faisait pencher pour cette dernière possibilité, c'était la description détaillée de ce clocher, parallèlement à celle des bombardements alliés, qui en effet s'étaient intensifiés en février 1945.

Tout indiquait que Shenkman se trouvait dans une ville, et non sur une colline déserte.

Pourquoi avait-il donc toute sa vie prétendu avoir été à Buchenwald ? Pourquoi avoir raconté à ses enfants que c'était à Buchenwald qu'il avait été détenu ?

Là aussi, deux possibilités : soit ce qu'il avait subi dans cette ville était si effroyable qu'il préférait encore se projeter dans un lieu aussi cauchemardesque que Buchenwald, soit il avait quelque chose à cacher.

Paul Hjelm remit cela à plus tard. Tout comme la ville en question,

qui n'était pour le moment pas identifiable. Il préféra se concentrer sur le lieu en lui-même.

Il s'agissait visiblement d'une institution. Les détenus sont dans des sortes de cellules. Il y a une liste et, quand on arrive en tête de liste, on subit un traitement horrible. Le résultat est d'une façon ou l'autre l'effacement de la personnalité. C'est bien ce qui arrive à son camarade Erwin : *Quand je m'adresse à lui, il n'est plus là. Une coquille vide. Là où son crâne s'est vidé de son contenu a été placée une innocente compresse.* Cette compresse revient : *Les compresses luisent comme des lanternes sur leurs crânes vidés.* Puis : *Bientôt, j'aurai la petite compresse à la tempe.*

La tempe, pensa Paul Hjelm en fermant les yeux.

Forcément.

\*\*\*

Une fine cloison séparait Paul Hjelm de Kerstin Holm. De l'autre côté avait lieu une conversation avec l'Europe. Plus précisément avec Ernst Herschel, professeur à l'institut d'histoire de l'université d'Iéna.

Il était très réticent.

C'était ce qu'on appelait un défi.

— C'était une erreur de ma part d'en parler à Josef, dit-il dans un anglais académique.

Un fort accent, mais une grammaire irréprochable.

— Josef ? dit Kerstin Holm.

— Josef Benziger, de Weimar. Il a été quelque temps mon étudiant. Il était très prometteur. Je ne comprends pas comment il a pu devenir policier.

— Dans quelles circonstances lui en avez-vous parlé ?

— Nous nous étions retrouvés pour prendre une bière, et je lui reprochais d'avoir abandonné sa thèse. C'est alors que j'ai commis la maladresse de lui parler de mon nouveau projet de recherche. Juste pour lui montrer à côté de quoi il passait.

— Il s'agit donc de votre nouveau projet de recherche ?

Silence à Iéna. Kerstin reprit :

— Qu'est-ce qui vous empêche d'en parler ?

— Plusieurs raisons, Frau Holm.

— Fräulein, dit Kerstin Holm, en se rajeunissant.

— C'est un projet très sensible, Fräulein Holm. D'ici quelques années, j'espère que mon équipe sera en mesure de publier ses résultats. Mais actuellement, l'état de cette recherche est encore très peu satisfaisant d'un point de vue scientifique.

Chasse gardée universitaire, songea Kerstin. Il s'agissait maintenant

de bien peser ses mots. Il y avait peut-être à la clé un poste grassement payé de professeur invité dans une université américaine, que Herschel n'était pas prêt à sacrifier.

Même pour contribuer à une enquête criminelle internationale.

Elle pouvait le contraindre. Se procurer un mandat et, sans prendre de pincettes, le contraindre à parler. Elle s'y refusait : non seulement cela prendrait trop de temps, mais ces choses très importantes qu'on ne révélait que dans une relation de confiance seraient à jamais perdues. Il fallait ruser pour lui tirer les vers du nez.

— Nous ne révélerons aucun résultat scientifique, dit-elle.

Le professeur Ernst Herschel s'esclaffa.

— Voyons, chère Fräulein Holm ! Nous sommes tous les deux des fonctionnaires. Nous savons combien notre salaire est ridicule par rapport à celui du premier crétin venu travaillant dans le privé. Le monde actuel est extrêmement injuste, et je ne vous blâmerais même pas de vendre l'information au *Bild-Zeitung* pour cent mille Deutsche Marks. Mais nous savons tous deux que les institutions publiques fuient comme des passoirs. Il n'y a rien que sache la police que les médias n'apprennent pas en quelques heures.

— Vous avez parfaitement raison, dit Kerstin Holm. Comment faire, alors ? Avez-vous une proposition ?

Nouveau silence à Iéna. Mais différent cette fois. Un silence pensant.

— Il y a autre chose, dit Herschel. Je sais que vous pensez qu'il ne s'agit que d'une histoire de chasse gardée universitaire. Je l'entends à votre voix. Mais il y a plus important. Avez-vous visité le bunker d'Hitler, à Berlin ?

— Non, dit Kerstin Holm.

— Très peu l'ont visité. C'est aussi l'idée. Il ne faut à aucun prix qu'il devienne un lieu de pèlerinage pour le néonazisme en pleine expansion. Il faut être réaliste : que pèsent dans la balance l'Histoire et la vérité scientifique ? C'est une question de pragmatisme. Qu'est-ce qui profite le plus à la démocratie ? La vérité, ou le silence ?

— Donc ce dont vous parlez pourrait devenir un lieu de pèlerinage pour néonazis ?

— Oui, dit Ernst Herschel.

— Je comprends, dit Kerstin Holm.

Un moment de silence. Herschel songea à la rapide expansion des néonazis dans l'ex-RDA, privée de culture démocratique. Holm songea aux Érinyes. Elle se demanda si l'image qu'elle s'en faisait n'était pas en train de changer. Elle finit par dire :

— Je comprends vraiment votre inquiétude, professeur Herschel. C'est un souci de l'avenir parfaitement justifié. Mais il faut aussi

mettre dans la balance l'avenir et le présent. Et votre devoir de réserve face au mien. Je vais maintenant vous dire quelque chose de hautement confidentiel.

Nouveau silence à Iéna. Un silence attentif.

Kerstin Holm reprit :

— Je collabore actuellement avec plusieurs pays européens dans le cadre d'une enquête unique. Jusqu'à présent, sept personnes ont été assassinées en l'espace d'un an en Suède, Hongrie, Slovaquie, Angleterre, Italie et Allemagne. Toutes pendues par les pieds avant qu'une aiguille très spécifique ne soit introduite à travers leur temple pour fouiller le centre de la douleur dans le cortex.

Nouveau silence à Iéna. Un silence de lente acceptation.

— Je comprends, finit par dire Ernst Herschel. L'avenir est déjà là.

— On peut le dire comme ça.

— Qui est derrière ?

— Nous ne savons pas. Nous les avons baptisées les Érinyes.

Nouveau silence à Iéna. Silence pour se préparer. Puis tout déferla :

— Weimar était une gloire déchue de la RDA à la chute du Mur, commença le professeur. Dix ans plus tard, la ville – avec ses soixante mille habitants – a été capitale européenne de la culture. C'est là qu'ont travaillé Cranach, Bach, Goethe, Schiller, Herder, Wieland, Liszt, Strauss, Böcklin, les architectes du Bauhaus. C'est là qu'est née la première démocratie allemande. C'est là que le parti nazi a tenu son tout premier congrès. C'est là qu'a été fondée la Hitlerjugend. C'est là qu'a été établi Buchenwald, camp de concentration allemand, puis soviétique. C'est là qu'on trouve le meilleur et le pire de la culture européenne.

Le professeur marqua une pause et reprit :

— Quelques années après la chute du Mur, un bâtiment décrépit et inhabité a été ouvert, dans les faubourgs de Weimar, pas très loin de Weimarahallen Park. Il n'avait pas été ouvert depuis la guerre. Dans ses caves, on a découvert ce qui restait d'un institut de recherche médicale. Il avait visiblement été abandonné à la hâte. On avait fait tout son possible pour ne pas laisser de traces. Les archives étaient déchirées et partiellement brûlées. Il y avait des cellules avec des fenêtres aux vitres très épaisses et quelques pièces centrales insonorisées, des laboratoires. J'ai immédiatement été mis au courant. J'ai veillé à ce que rien ne filtre dans les médias et j'ai rassemblé un cercle de chercheurs. Nous avons passé au peigne fin chaque mètre carré du bâtiment. Cela a pris plusieurs années. Nous sommes actuellement en train d'exploiter les résultats. Le bâtiment est entièrement rénové depuis deux ans.

— Et qu'était cette institution ? se hâta de demander Kerstin Holm.

— On l'appelait le Centre de la douleur, dit Ernst Herschel.

\*\*\*

De l'autre côté de la fine cloison, Paul Hjelm continuait à lire le journal de Leonard Shenkman.

Les choses se clarifiaient.

Les prisonniers du bâtiment attendaient leur tour pour subir une expérience qui vidait leur âme par un petit trou pratiqué dans la tempe, qu'il suffisait d'une compresse pour cacher.

*Erwin est mort de douleur.*

Pendant ce temps, les bombes alliées tombent au coin de la rue. Leonard Shenkman remonte vers le haut de la liste. Son tour finit par arriver. Son journal s'interrompt au moment même où on va l'emmener. Mais il est délivré. Sauvé par le gong. Il émigre en Suède et fait table rase de ce terrible passé.

Deux éléments importants sont nommés, pensa Paul Hjelm avec une logique occidentale acérée. L'église et ses tortionnaires.

Ses tortionnaires semblent au nombre de trois. Shenkman parle d'eux le 19 février. Ils diffèrent un peu par leur caractère, semble-t-il. *Je ne connais aucun nom. Ils ne donnent aucun nom. Trois assassins anonymes. Mais ils ne se ressemblent pas. Même les assassins ne se ressemblent pas.*

Shenkman entre en contact avec l'un d'eux. *Le plus gentil des trois. Il est moins allemand que moi, et très blond. Et il a l'air très triste. Il tue avec de la tristesse dans les yeux. C'est le premier.*

Puis il continue : *Pas les deux autres. L'un tue par intérêt. Il n'est pas cruel, juste froid. Il regarde, observe, prend des notes. C'est le second.*

Et puis il y a le troisième. *Mais celui qui a un petit grain de beauté sur le cou, en forme de losange, lui est cruel. Il veut tuer. J'ai déjà vu ce regard. Il veut qu'on souffre. Puis qu'on meure. Alors, il est content.*

Paul résuma systématiquement :

« Tortionnaire n° 1 : Très blond, non allemand, triste. Tortionnaire n° 2 : Glacial, scientifique dans l'âme. Tortionnaire n° 3 : Cruel, sadique, grain de beauté en forme de losange dans le cou. »

On n'arrivait pas à en tirer davantage.

Mais il y avait aussi l'église. La ville. Où sont tués sa femme et son fils ? C'est un camp : *On les traînait au lieu d'exécution du camp pour être fusillés.* Très vraisemblablement, il s'agit bien de Buchenwald. Ensuite on le transfère : *Et moi, j'ai atterri ici.*

Il raconte par la suite que c'est à Buchenwald qu'il a été détenu. S'il s'avère qu'il n'a pas été déplacé très loin, il peut très bien penser être toujours à Buchenwald. Dans une annexe du camp.



À Weimar.

L'église. Le 18 février. Cette curieuse description de l'apparence concrète du temps. *Le temps a une base blanche. Cette base blanche est sans doute carrée. Puis vient le noir. Le noir est fait de trois segments. Le segment inférieur est hexagonal. Sur trois de ses six côtés, deux fenêtres superposées. Celle du bas un peu plus grande que celle du haut. Et juste au-dessus commence le segment suivant, celui du milieu. Il est tout aussi noir, en forme de petit bonnet voûté. C'est là que se trouve l'horloge. Enfin vient la flèche. Elle est noire elle aussi, et semble pointue comme une aiguille.*

Paul Hjelm tapa « Weimar » sur Internet. C'était en effet en février 1945 que les bombes alliées étaient tombées sur la ville. Il trouva une liste des églises de Weimar. Il y avait des photos.

La cathédrale était un grand bâtiment détruit pendant la guerre, mais ce n'était pas ça. Rien ne collait. La seconde église de la ville était un peu plus au nord. Jakobskirche. Une église blanche avec un clocher noir en trois segments, d'abord un hexagonal dont une face sur deux était décorée de deux fenêtres superposées, celle du bas légèrement plus large que celle du dessus. La section suivante avait la forme d'un petit bonnet voûté, orné d'une horloge. Tout en haut, la flèche, très pointue.

Il n'y avait aucun doute.

C'était bien la Jakobskirche de Weimar que Leonard Shenkman avait vue par la fenêtre et avait identifiée au temps.

\*\*\*

De l'autre côté de la mince cloison, Kerstin Holm continuait sa conversation de plus en plus fructueuse – et terrible – avec Ernst Herschel, de Iéna.

— Le Centre de la douleur ? dit-elle.

— Ils l'appelaient comme ça, *Schmerz-Zentrum*, dit-il. Le but était d'atteindre la perception maximale de la douleur chez le cobaye. La procédure a été expérimentée progressivement. Apparemment, cela a débuté par des tests de douleur simples à Buchenwald. Les résultats en étaient si prometteurs qu'une annexe a été installée, sans doute sur ordre direct de Himmler. Là, les expérimentations sont passées à la vitesse supérieure. Peu à peu, on s'est rendu compte qu'une irrigation sanguine supérieure du cerveau augmentait la douleur, suite à quoi les cobayes ont commencé à être pendus par les pieds. On a alors expérimenté la longue aiguille. On était visiblement à deux doigts d'une grande avancée quand les troupes américaines sont entrées dans Weimar. Les archives s'interrompent brutalement fin mars. Les Américains sont arrivés début avril. La fin approchant, on a fermé boutique et disparu dans la nature. Aucun responsable n'a jamais été

inquiété. De fait, l'existence même de ce centre était inconnue jusqu'à ce que nous en franchissions le seuil. Toute autre trace avait été effacée.

— Les responsables sont-ils identifiés ? demanda Kerstin Holm.

Elle ne reconnaissait pas sa propre voix d'alto d'ordinaire si joliment timbrée.

— Pas tout à fait, dit Ernst Herschel. Tout ce que nous savons a été transmis à l'institut Wiesenthal pour les études sur l'Holocauste. Vous savez, à Vienne.

— Oui, dit Kerstin avec la même étrange voix rauque. Et que savez-vous ?

— Qu'il y avait trois responsables et des gardes. Tous de la SS.

— Des noms ?

— Seulement deux sur trois, malheureusement.

— Ceux que vous connaissez ?

— Laissez-moi d'abord vous exposer la hiérarchie. Deux des trois étaient médecins. Des médecins SS, si vous comprenez ce que cela implique. Médecins – et officiers, bien sûr. Le troisième n'était pas médecin. C'était lui le chef. Tout l'institut, tout le Schmerz-Zentrum était son œuvre. Il s'appelait Hans von Heilberg. Il a naturellement veillé à brûler tous les documents le concernant, et on ne trouve de lui que des mentions sporadiques dans les autres archives de la guerre. Après la guerre, il a disparu sans laisser de traces. Nous n'aurions seulement jamais connu son existence, jamais su qu'il était le chef de l'institut, s'il n'avait été traité par un des médecins. Un de ses grains de beauté avait commencé à saigner, et il craignait un cancer de la peau. C'était en août 1944. Le médecin a conclu à une « hypocondrie chronique ».

— Un grain de beauté ?

— Un grain de beauté au cou. En forme de losange, d'après cette source. C'est tout ce que nous savons sur l'apparence de Hans von Heilberg.

— Et les médecins ?

— Sur l'un d'eux, on sait très peu de chose. Il a veillé à détruire toute trace écrite. Mais assez curieusement, il a oublié une photo. Nous avons donc son image. C'est la seule d'ailleurs que nous ayons.

— Et l'autre ?

— Je vous ai fait attendre, et vous l'avez remarqué, Fräulein Holm. C'est que celui-là va vous poser un problème, à vous et à la fameuse neutralité suédoise. Car ce deuxième médecin SS était suédois.

— Suédois ?

— C'est sur lui que nous en savons le plus. Il n'a pas effacé ses traces avec le même soin que les deux autres. Peut-être ne pensait-il

pas devoir survivre. Peut-être tout lui était-il indifférent. Il s'appelait Anton Eriksson.

— Mon Dieu, dit Kerstin.

— Je sais que vous avez enfin commencé à réévaluer votre héritage de la Seconde Guerre mondiale, Fräulein Holm. Vous avez reconnu un peu de chair à canon suédoise dans la Waffen-SS et ailleurs. Mais un SS suédois de ce grade, c'est une première. C'était aussi une des raisons de ma réticence du début. Je me demandais s'il ne valait pas mieux soulever la question à un plus haut niveau. Mais maintenant, c'est dit. Faites-en ce que vous voudrez.

— Je n'y manquerai pas, dit Kerstin Holm.

— Je vous faxe la documentation, dit Herschel.

\*\*\*

Ils se retrouvèrent dans le couloir au niveau de la mince cloison qui séparait leurs bureaux. Ils se montrèrent tous les deux du doigt.

— Weimar, firent-ils en chœur.

Puis ils s'installèrent tous les deux chez elle. Ils échangèrent rapidement leurs dernières découvertes. Puis regardèrent un document que le fax venait de cracher. Il s'agissait d'Anton Eriksson. Et il y avait aussi une photo très floue, presque entièrement noire, du troisième homme.

— Trois hommes, dit Paul Hjelm. Le tortionnaire n° 3 semble identifié : « Cruel, sadique, grain de beauté en forme de losange dans le cou. » Hans von Heilberg. Le chef en personne.

— Cette photo n'est pas très parlante, dit Kerstin Holm. Mais d'après ton résumé, ton tortionnaire n° 1 pourrait bien être le suédois Anton Eriksson : « Très blond, non allemand, triste. » Que le triste soit celui qui néglige par la suite d'effacer ses traces semble plausible. Il doit sans doute déjà être tiraillé par sa conscience.

— Devons-nous donc considérer que le tortionnaire n° 2, « glacial, scientifique dans l'âme », est cette photo non identifiée ? Le fait d'avoir soigneusement effacé toutes ses autres traces suggère une certaine rationalité glacée, non ?

Ils restèrent un moment à réfléchir chacun de leur côté. Et pourtant, leurs pensées étaient communes. Comme si aucun os ni aucun cartilage ne séparaient leurs cerveaux.

— Mais à quoi ça rime, tout ça ? finit par dire Paul Hjelm. Comment les Érinyes ont-elles eu vent de cette méthode d'exécution ? Pourquoi l'utiliser justement pour supprimer des maquereaux ? Et que diable vient faire Leonard Shenkman dans le tableau ? Il aurait dû être exécuté. Il était le premier sur la liste. Et il s'en est sorti. Comment a-t-il fait son compte ?

Kerstin enchaîna :

— Et pourquoi n'en a-t-il jamais parlé ? S'il avait rendu publique l'existence de ce centre, les trois responsables auraient pu être arrêtés. Ou du moins activement recherchés juste après la guerre. Au lieu de quoi, il a gardé le secret un demi-siècle durant.

— Il avait tourné la page, dit Paul Hjelm. Fait table rase du passé. Il ne voulait plus en entendre parler. Il l'avait amputé. Comme une tumeur.

— C'est sûrement Herschel qui leur en a parlé, dit Kerstin en se levant.

— Qui ça ?

— Les Érinys ne peuvent avoir eu qu'une source d'information sur la pendaison à l'envers et l'aiguille dans le cerveau : cet institut de recherche de Weimar.

— Appelle pour savoir qui pouvait en avoir connaissance. Tous, sans exception. Qui a été le premier à entrer dans le bâtiment ? Qui a-t-il mis au courant ? Comment l'information est-elle arrivée à la connaissance de Herschel ? Comment s'y est-il pris pour former son équipe de recherche ? Qui en faisait partie ? Quel autre personnel y avait-il ? Comment a eu lieu la rénovation totale du bâtiment ?

— Tu as raison, dit Kerstin en décrochant son téléphone.

— Et en même temps, non. Il y a d'autres sources possibles. Si Shenkman a survécu, il y en a peut-être d'autres. Des gardes du Schmerz-Zentrum. Et bien sûr les trois tortionnaires.

— Trois criminels de guerre passés dans la clandestinité voilà plus de cinquante ans, dit Kerstin en hochant la tête.

— Appelle quand même, dit Paul.

Kerstin Holm s'entretint un moment avec Ernst Herschel. Il promit d'essayer de dresser une liste complète de tous les noms imaginables, où et quand ils avaient pu entendre parler de cette méthode.

— Une dernière chose, dit Kerstin dans le combiné. Y avait-il un registre des cobayes ?

— Oui, dit Ernst Herschel. Mais seulement des combinaisons de lettres. Pas de noms. Pas d'individus. Juste des lettres. C'était plus simple comme ça.

— Probablement, dit Kerstin Holm. Merci encore pour votre aide. Et attendez-vous à une visite.

— Comment ça ? s'étonna le professeur.

— Nous envoyons quelqu'un, dit Kerstin en raccrochant.

— Arto ? dit Paul.

— Notre voyageur aux cheveux blancs, dit Kerstin.

Puis ils se plongèrent – avec une seule paire d'yeux et quatre lobes

cérébraux interconnectés – dans le dossier du médecin SS suédois Anton Eriksson.

Le Centre de la douleur.

Odessa était *une beauté fanée*. On aurait dit une citation de brochure touristique.

Arto Söderstedt ressentait une certaine déception à voir tous ses préjugés confirmés. Il voyait un agresseur potentiel dans chaque ivrogne effondré sur sa bouteille de vodka – et ils étaient nombreux – et était sans cesse assailli par des mendiants, surtout des enfants, qui essayaient de lui vendre des cartes postales ensoleillées à des prix prohibitifs. Et la ville avait un parfum très particulier. Comme une putain sur le retour, pensa-t-il brutalement. Parfum bon marché pour masquer la décrépitude.

En revanche, on ne lui avait pas encore donné l'occasion de tirer les vers du nez à des policiers réticents ne connaissant pas l'usage de l'ordinateur. Il attendait toujours l'heure de l'ouverture. « Peut-être plus tard », avait ânonné dans un allemand pâteux un voisin du commissariat.

Il n'avait pas très envie de retourner à son hôtel qui, avec son mélange de clinquant et de ruine, symbolisait à lui seul Odessa d'une façon si appuyée que c'en était lassant. Il partit donc se promener. Il se dirigea vers le bord de mer – qui n'existait pas : ville portuaire, Odessa avait la petite particularité d'être perchée une centaine de mètres à la verticale au-dessus de la mer. Le seul lien entre la ville et la mer était finalement le fameux escalier, celui que dévale le landau du *Cuirassé Potemkine*. Ce n'est qu'après sa construction, au dix-neuvième siècle, qu'Odessa avait été reliée au rivage de la mer Noire.

L'escalier avait jadis été majestueux, et faisait sans doute encore forte impression depuis la mer. Mais une fois dessus, il faisait plutôt pitié : relique de fastes révolus. Les marchandises qui arrivaient dans le plus grand port d'Ukraine empruntaient naturellement d'autres voies mais, jadis, l'activité avait dû être fébrile sur cet escalier. Ce n'était pas un hasard si Eisenstein l'avait choisi pour symboliser l'économie capitaliste.

C'était en tout cas l'interprétation personnelle d'Arto Söderstedt.

Aujourd'hui, l'escalier était le repaire de marginaux, mendiants et drogués de tout poil, et s'y aventurer semblait représenter un risque immédiat pour la santé. Avant de s'y engager, il se glissa sous un

buisson et se cassa un bâton. Cela ressemblait à une canne de promenade – mais c'était en fait une arme. Il était prêt à se défendre. Sans en avoir l'air.

Il descendit et remonta. Il dénombra pas moins de dix-sept assauts de mendiants déguisés en vendeurs de cartes postales. À quoi s'ajoutèrent – malgré ses tentatives de se dégager à l'aide de son bâton – trois projections de vodka sur ses vêtements. Heureusement, pas de vomi.

Une fois remonté, il se figea, le bâton à la main. Dans la vitrine voisine se reflétait Oncle Pertti, la main sur la poignée de son sabre. Arto le dévisagea, fasciné. L'autre le dévisagea à son tour. Arto lâcha son bâton. Oncle Pertti lâcha son sabre. Arto tira la langue. Oncle Pertti tira la langue.

Le charme était brisé.

Que lui voulait donc le vieux bonhomme ? se demanda Arto Söderstedt en l'abandonnant parmi les bottes de la vitrine. À quoi rimait cette obstination ?

Il flâna sur la curieuse corniche perchée cent mètres au-dessus de l'eau, en contemplant la surface d'huile de la mer Noire qui scintillait magnifiquement dans le soleil de l'après-midi. Il remarqua qu'il se faisait peu à peu à cette ville. Elle avait une certaine beauté, sans l'onction italienne. Une beauté qui ne cherchait pas à cacher ses failles. Elle semblait plutôt dire : je suis comme je suis, à prendre ou à laisser. Un peu comme Oncle Pertti.

Il passa devant le fameux Opéra et l'université, vraiment de beaux bâtiments. Il n'était même plus certain que cette décrépitude soit tragique. Peut-être fallait-il laisser le temps agir sur les œuvres d'art. Peut-être fallait-il renoncer à les restaurer, les décorer, les maquiller et essayer d'en faire autre chose que ce qu'elles étaient : rongées par le temps – comme tout en ce monde. L'art devait-il vraiment être détaché du temps et se voir conférer une valeur éternelle, fondamentalement fausse ? Et si l'alternative était l'anéantissement ? Et si le temps n'était qu'un saboteur, un destructeur de valeurs éternelles ? Ne fallait-il pas dans ce cas le contrer ?

L'argument du chirurgien esthétique...

Au moment où il sentait qu'il touchait là du doigt quelque chose d'essentiel, il constata qu'il était – sans l'avoir vraiment cherché – de retour au commissariat. Et la porte était ouverte.

Il erra à travers des couloirs décrépits en remarquant qu'il utilisait un peu trop souvent le mot « décrépiti ». Pour les mêmes couloirs, en Suède ou en Finlande, aurait-il pensé au mot « décrépiti » ? Ou ce mot était-il tout simplement indissociable d'Odessa ?

Il réalisa alors qu'Odessa n'était pas seulement une ville. C'était

aussi une organisation. Très désagréable. Un sigle : *Organisation Der Ehemaligen SS-Angehörigen*. L'organisation des anciens de la SS. Fondée en 1947 pour aider d'anciens dignitaires nazis à se réfugier sous de nouvelles identités en Amérique du Sud ou au Moyen-Orient. En 1952, l'organisation avait été dissoute et remplacée par les bonnes œuvres de la *Kameradenwerke*.

Il ne voyait pas bien le rapport, mais il y en avait sûrement un. Il le sentait très clairement au moment où il sonna à la porte où des caractères cyrilliques annonçaient quelque chose comme « Commissaire Svitlytchny ». C'était lui qu'il devait voir.

Alexei Svitlytchny l'attendait derrière son bureau, prévenu de son arrivée. Exactement comme Söderstedt s'y attendait, pas d'ordinateur sur la table majestueuse. En revanche, une cigarette bizarrement roulée semblait comme collée à la commissure des lèvres de l'homme imposant à l'uniforme impeccable. Il ressemblait à ceux que portaient les dirigeants soviétiques pour saluer d'un geste raide les parades militaires depuis leur balcon sur la place Rouge. Arto Söderstedt les avait toujours soupçonnés d'être empaillés et téléguidés.

Ce que n'était pas Svitlytchny. Il était par contre assez mou. Son anglais était pourtant d'un niveau inattendu.

— J'ai vérifié avec notre ministère de la Justice, dit-il une fois les présentations faites. En tant que représentant d'Europol, vous pouvez sans aucun problème avoir accès à nos dossiers. Mais nous hésitions à l'envoyer au hasard à la police suédoise, à l'autre bout de l'Europe.

— Vous avez donc identifié notre homme sans nez ? dit Söderstedt.

Svitlytchny hochait lourdement la tête, comme un vieil ours brun.

Comment appelait-on ces peluches qui dodelinent de la tête à l'arrière des voitures ?

— Affirmatif, finit par dire Svitlytchny en lui tendant mollement un dossier brun élimé orné d'une faucille et d'un marteau. Ça date de l'époque soviétique, ajouta-t-il. Cela a contribué à la problématique de la divulgation de ces informations.

Söderstedt ouvrit le dossier et plongea le regard dans une broussaille cyrillique impénétrable.

— C'est du russe, dit-il imprudemment.

— Pas du tout, dit Svitlytchny. C'est de l'ukrainien. Une langue parlée par sept fois plus de personnes que le suédois.

— Pardon, fit de bonne grâce Söderstedt.

— Tournez la page, dit Svitlytchny. Vous trouverez une photo.

Söderstedt s'exécuta. Un personnage très étrange le fixa d'un regard sombre.

Il n'avait pas de nez.

— Il s'appelle Kouzmine, dit le commissaire en tirant une bouffée



sur la cigarette inamovible qui ne devait pas à ce stade dépasser les quatre millimètres de longueur.

Söderstedt s'en inquiéta. Quel suspense ! Parviendrait-il à en tirer encore une bouffée ? À suivre.

— Koutchmine ? s'essaya-t-il à prononcer.

Svitlytchny dodelina de la tête en agitant mollement la main.

— Plus ou moins. Franz Kouzmine. Son casier judiciaire ne va pas bien loin. C'est surtout un alcoolique invétéré. Des broutilles. Cambriolages, recel, état d'ivresse. Il n'a rien d'un gros délinquant. Déclaré disparu par sa fille en septembre 1981. Il était visiblement veuf.

— Il y a quelque chose sur son nez ? demanda Söderstedt.

— Ah, ce nez..., dit Svitytchny en se levant – ce qui prit environ une demi-minute. Et si nous passions dans la salle informatique ?

Un mystère, se dit Söderstedt. La microscopique cigarette avait disparu sans laisser de traces. Une nouvelle, tout allumée, l'avait remplacée dans la même commissure. Cela s'était produit sans qu'il se soit aperçu de rien, lui, le détective expérimenté.

— Vous avez une salle informatique ? demanda-t-il distraitemment en se levant.

Svitlytchny s'esclaffa et tira une profonde bouffée.

— Vous n'auriez pas cru, hein ?

Ils sortirent dans le couloir et marchèrent à n'en plus finir.

— Nous sommes en train de numériser toutes nos anciennes archives, dit le commissaire. Nous en profitons pour traduire en anglais tous les documents. Il faut le temps. Nous en sommes à la lettre L. Vous avez de la chance.

— Alors, ce nez ? insista Söderstedt.

— Ah, ce nez..., insista Svitytchny en ouvrant une porte.

Ils entrèrent dans le paradis du hacker. Équipement informatique dernier cri. Des hommes et des femmes pianotaient devant des terminaux clignotants. On aurait dit une agence boursière américaine.

— Vous avez l'air assez bluffé, sourit Svitytchny.

— Mais où avez-vous trouvé l'argent ? s'exclama peu diplomatiquement Söderstedt.

— La mafia, répondit très sérieusement le commissaire.

Provoquant l'hilarité générale.

— Laissez-moi vous montrer, reprit calmement Svitytchny.

Arto Söderstedt put ainsi lire tranquillement – et dans un anglais parfait – le dossier de Franz Kouzmine.

Sa fille de douze ans, qui vivait dans un foyer, avait signalé sa disparition fin septembre, à l'occasion de sa visite mensuelle. Sa

femme était visiblement morte d'un cancer deux ans seulement après la naissance de sa fille et, son alcoolisme empirant, son enfant lui avait été retirée et placée dans un foyer. Il y avait un extrait de son audition. Elle y déclarait : « Et Papa qui venait d'arrêter de boire. Depuis un mois, il n'y touchait plus. Et il était content, content. » Mais elle ne savait pas pourquoi.

Bon, pensa Söderstedt en se ressaisissant. Kouzmine avait cessé de boire et se réjouissait, plein d'espoir. Comme avant de partir en voyage. Pour la Suède. Il avait visiblement fait une découverte, qui l'avait poussé à se défaire de son alcoolisme invétéré et à embarquer à bord du *M/S Cosmopolit* à destination du port de Frihamnen, près de Stockholm.

Il reprit sa lecture.

La question du nez trouva son explication. Il aurait dû s'en douter. Lui, et tous les autres.

Franz Kouzmine avait été adopté par une Ukrainienne qui s'était occupée de lui à Buchenwald, où ses parents étaient morts. Il avait lui-même fait l'objet d'une expérimentation médicale relative à la respiration. Quelle était l'importance des voies nasales dans la respiration humaine ?

Pour avoir une réponse à cette question, les médecins SS de Buchenwald avaient scié le nez du petit Franz.

Il s'était avéré qu'on pouvait vivre sans nez.

C'était bon à savoir.

Par la suite, les choses s'étaient compliquées. Si quelqu'un m'avait scié le nez, songea Arto Söderstedt, moi aussi, je serais devenu alcoolique.

Puis vint ce qu'il attendait.

Un nom.

Il se figea et appela instinctivement Stockholm depuis son téléphone portable.

Le commissaire Jan-Olov Hultin répondit. Il dit :

— Tu tombes bien, Arto, j'allais t'appeler. Il faut que tu ailles à Weimar.

Arto Söderstedt l'ignore royalement :

— Écoute-moi bien, maintenant, dit-il en fixant l'écran qui était devant lui.

— Je suis tout ouïe, dit Hultin.

— « Shtayf », l'homme sans nez du cimetière, s'appelait Franz Kouzmine. Mais il est né dans une famille juive à Berlin, en 1935, sous un autre nom : Franz Shenkman.

Silence à l'autre bout du fil.

— Nom de Dieu ! dit Hultin.

— Je ne te le fais pas dire, dit Söderstedt.

— Raconte.

— Il était veuf, alcoolique, et venait de cesser de boire. L'esprit allègre, il quitte l'Union soviétique et se rend en Suède, plus précisément chez son père, Leonard Shenkman, rue du Rouge-Gorge à Tyresö. Il s'est débrouillé pour dénicher son adresse. Cela l'incite à cesser de picoler. Son père le croit mort, tué en même temps que sa femme à Buchenwald. Mais ce n'est pas le cas. Il a en revanche été soumis à une expérimentation médicale au cours de laquelle on lui a scié le nez. Au soir du 7 septembre 1981, il arrive au domicile de son père. Nous ne savons pas ce qui se passe alors. Tout ce que nous savons, c'est qu'il est le soir même poignardé puis retrouvé près d'une baignade des environs.

— Je comprends, dit Hultin.

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Que tu as fait un excellent boulot. Tu peux envoyer le dossier par mail ? Est-ce qu'ils l'autorisent ?

— Je crois, dit Söderstedt en jetant un coup d'œil à l'imposant Svitlytchny.

Sa cigarette était à nouveau réduite à la portion congrue, mais il dut s'avouer que ça ne l'intéressait plus.

— Alors il faut maintenant que tu partes pour Weimar, dit Hultin. Retrouver un certain professeur Ernst Herschel, de l'institut d'histoire de l'université d'Iéna. Pars dès que possible. Nous pourrons te transmettre d'autres instructions en route.

— Dis-moi juste en gros, supplia Söderstedt.

— L'institut de recherche où la méthode de l'aiguille dans le cerveau a été expérimentée.

— Ah, dit Söderstedt, avant de raccrocher.

Svitlytchny aspira dans sa bouche le microscopique mégot, l'éteignit rapidement avec un peu de salive, le cracha et sortit aussitôt une autre cigarette toute roulée, qu'il alluma tandis qu'il se penchait sur le clavier cyrillique pour aider Arto Söderstedt.

Et le dossier Franz Kouzmine-Shenkman vola à travers l'Europe.

Söderstedt fut traversé par l'idée qu'on ne l'avait fait venir à Odessa que pour y admirer le matériel informatique et améliorer la réputation de l'Ukraine au sein de la communauté policière européenne.

Il dit :

— Je souhaiterais également copier le dossier pour mon usage personnel.

On lui donna une disquette. L'ordinateur lui demanda : « Save

Kouzmine ? »

Il répondit un « Yes » appuyé.

Anton Eriksson est né en 1913 dans la petite localité d'Örbyhus, au nord d'Uppsala. À tout juste vingt ans, il s'est inscrit à l'université d'Uppsala où, après avoir entre autres étudié médecine, allemand et anthropologie, il a rejoint un institut indépendant très en vue dans la vénérable ville universitaire. En 1922, l'année même où les socio-démocrates avaient ordonné la stérilisation des handicapés mentaux en raison des « dégâts pour l'hygiène de la race causés par la reproduction des débiles mentaux », avait été créé à Uppsala le premier Institut de biologie raciale au monde, qui devait par la suite servir de modèle au Kaiser Wilhelm Institut für Rassenhygiene de Berlin.

Lequel a joué un rôle important aux origines de la Shoah.

Mais cette histoire remontait bien sûr plus loin. Au début du vingtième siècle, le pays avait connu de grands changements. La Suède paysanne s'était alors industrialisée. Dans les périodes de bouleversements se manifeste le besoin de boucs émissaires. En l'occurrence, les juifs faisaient très bien l'affaire, puisqu'on pouvait les accuser aussi bien de bolchevisme que de capitalisme ou d'antipatriotisme, c'est-à-dire de sionisme – il y avait l'embarras du choix. Cette pensée raciale était liée au développement de sciences à la mode comme l'anthropologie ou la génétique. La Société suédoise pour l'hygiène raciale avait été fondée en 1909, et il existait aussi une Société internationale de biologie raciale, qui discutait des moyens de créer un surhomme. À son congrès mondial tenu avec faste à Londres en 1912, son président n'était autre que Winston Churchill. En 1918, un professeur de l'hôpital Karolinska avait proposé la création d'un institut Nobel pour la biologie raciale, en vain : l'époque n'était pas encore mûre. En 1921, pourtant, une motion signée par les représentants des principaux partis, préconisant la création d'un Institut national de biologie raciale, avait été déposée au Parlement et votée à une large majorité. L'institut avait ouvert ses portes le jour de l'an 1922. Son directeur, Herman Lundborg, disposait de sept employés et d'un budget de soixante mille couronnes.

Herman Lundborg considérait la race nordique comme supérieure à toutes les autres et, au fil des ans, il avait de plus en plus

explicitement dérivé vers des prises de position antisémites. L'institut était par ailleurs imprégné de la germanophilie de Lundborg. Plusieurs Allemands y avaient enseigné, dont Hans F. Günther, qui devait bientôt devenir l'idéologue des nazis sur les questions raciales. En 1932, la Société internationale de biologie raciale avait tenu son congrès à New York. Lundborg y était, ainsi que toute la haute société américaine, avec au premier rang des familles comme Kellog, Harriman et Roosevelt. Le président de ce congrès était Ernst Rüdin, bientôt appelé à diriger le vaste programme de stérilisation d'Hitler.

À cette époque, pourtant, l'Institut national de biologie raciale d'Uppsala avait commencé à stagner, malgré sa solide réputation internationale. Son budget avait été réduit à trente mille couronnes et, à sa tête, Lundborg devenait de plus en plus intenable. En juin 1936, il avait été remplacé par Gunnar Dahlberg qui, dans une certaine mesure, avait réorienté l'institut vers la génétique humaine et l'ingénierie sociale. Ce qui devait progressivement déboucher sur ces fameuses stérilisations forcées de handicapés mentaux.

Anton Eriksson est entré à l'institut à la fin de l'ère Lundborg, dont il a visiblement adopté les idées. Il a vécu l'arrivée de Dahlberg et le changement d'orientation qui a suivi comme une trahison de l'héritage de Herman Lundborg. Ce qui l'intéressait, c'était la biologie raciale dans ses aspects médicaux et chirurgicaux.

Dans le dossier transmis par Weimar figurait un court texte d'Anton Eriksson, publié au printemps 1936 dans le journal du soir *Aftonbladet*, propriété du pro-allemand Torsten Kreuger. Dans cet article, Eriksson s'efforçait de démontrer par une méthode purement clinique l'infériorité biologiquement déterminée des juifs. Pour appuyer sa thèse, il utilisait les célèbres profils humains schématisés par Lundborg.

Début 1937, Anton Eriksson a quitté le pays pour étudier la médecine à Berlin. La dernière chose que l'on sait de lui est son rattachement au Kaiser Wilhelm Institut für Rassenhygiene et son admission dans le cursus interne de formation des officiers de la SS.

Puis c'est le silence sur ce jeune homme de Örbyhus si doué pour les études. Un grand silence.

Kerstin Holm et Paul Hjelm lurent ensemble le dossier. Absolument silencieux, absolument proches.

Ils sentaient l'histoire suédoise se transformer sous leurs yeux. Que leur avait-on donc raconté à l'école ? Qui leur avait révélé la face cachée de ce pays nordique neutre et humanitaire ?

Personne.

Ce trou noir dans le continuum spatio-temporel commençait à se combler.

On approchait du grain de sable qui enrayait le mécanisme, de l'erreur fondamentale.

Le temps commençait à se remettre sur les rails.

En particulier grâce aux dernières informations qu'Arto Söderstedt venait d'envoyer d'Odessa.

Rien de tout ce qu'on savait d'Anton Eriksson n'indiquait chez le futur médecin SS la moindre tendance au regret et au cas de conscience. Au contraire, il apparaissait bien « glacial, scientifique dans l'âme ».

Le tortionnaire n° 2.

Pourquoi cet antisémite rationnel, clinique, avait-il laissé tant de traces derrière lui au Schmerz-Zentrum de Weimar ? Pas de photographies, bien sûr – mais quantité de documents.

Pourquoi ?

Il n'y avait qu'une raison plausible.

Il avait une issue de secours béton.

— Quand le journal de Leonard Shenkman s'arrête-t-il ? demanda Kerstin.

— Le 21 février 1945, dit Paul en hochant la tête.

— Et quand les Américains sont-ils entrés à Weimar ?

— Buchenwald a été libéré le 11 avril.

Kerstin Holm se pencha, se glissa une portion de chique sous la lèvre et dit :

— Il se passe un mois et demi entre le jour où Leonard Shenkman est conduit dans la salle d'opération pour y être pendu par les pieds et se faire enfoncer une aiguille dans le crâne et le jour de la libération de Weimar. À sa sortie, pourtant, il n'a pas l'air d'avoir été lobotomisé. Au contraire, il apprend le suédois en un temps record, change son fusil d'épaule en un temps record, le poète devenant spécialiste du cerveau, professeur et candidat au prix Nobel.

— Que se passe-t-il donc pendant un mois et demi, entre le 21 février et le 11 avril ?

— Leonard Shenkman meurt, évidemment, dit Kerstin Holm. Le poète juif de Berlin meurt dans d'atroces souffrances au fond d'une cave de Weimar. En plein cœur de la culture européenne.

Paul Hjelm s'installa devant l'ordinateur et se mit à pianoter.

— C'était sous nos yeux depuis le début ! finit-il par s'exclamer en montrant l'écran. Le rapport imbuvable de Qvarfordt sur l'autopsie de Leonard Shenkman. L'erreur dans le raisonnement. « Tendance à la spondylose cervicale. Circomcisio post-adolescent. Arthrite rhumatoïde à l'état initial dans les articulations de la cheville et du poignet. »

— *Circumcisio post-adolescent*, répéta Kerstin Holm d'un air sombre. Circumcision à l'âge adulte.

— C'était noyé dans tout ce latin, dit Paul.

— La confusion des langues, dit Kerstin.

Ils restèrent un moment silencieux tandis que tout leur tombait dessus. Ils mesuraient les conséquences grotesques de ce qu'ils venaient de comprendre.

Le glacial antisémite et tortionnaire de juifs Anton Eriksson participe à la torture expérimentale du poète juif Leonard Shenkman. La première fois le 21 février 1945. Peut-être Shenkman survit-il d'abord et erre-t-il dans les couloirs comme une âme en peine. Peut-être meurt-il aussitôt. En tout cas, il est mort depuis longtemps quand le personnel fuit l'institut fin mars, début avril. Le glacial Eriksson a sans doute conscience dès février que les jours de l'institut et de toute l'Allemagne nazie sont comptés. Il a probablement déjà choisi une victime convenable avec qui changer d'identité à la fin de la guerre. C'est Leonard Shenkman, qui a le même âge que lui.

L'antisémite devient juif.

L'assassin usurpe l'identité de sa victime.

À la mort de Shenkman, Eriksson conserve ses papiers, si tant est qu'il en ait, ou s'en fabrique de nouveaux. Il se fait tatouer à l'avant-bras le matricule de Shenkman, et se fait circoncire. Il faut tout colmater. Il sait, en particulier grâce au journal de Shenkman, dont il s'est évidemment emparé, que son fils et sa femme sont morts à Buchenwald – il n'a pas de famille. Il subit sans doute aussi quelques opérations de chirurgie esthétique pour éviter d'être reconnu en Suède. Mais dix ans et une guerre mondiale ont passé depuis son départ, et le risque est minime. Il atterrit en Suède, réussit à apprendre la langue à une vitesse record, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il s'agit de sa langue maternelle. Il réussit ses études de médecine en un temps record, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il est déjà médecin. Il devient chercheur spécialiste du cerveau à une vitesse record, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il a longtemps pu expérimenter directement sur le cerveau humain. Et personne ne le reconnaît. Il s'en est tiré. Il a réussi sa métamorphose et vit désormais en juif. Il va à la synagogue, fête shabbat, Pessah, Souccot, Hanoukka, Yom Kippour, et épouse une femme juive.

Et le nazi a des enfants juifs.

Tout cela n'appelait qu'une seule question :

— Comment a-t-il pu vivre avec ça ?

Ils se regardèrent.

— Je crois que c'était impossible, dit Paul Hjelm. Je crois qu'il a volontairement entraîné son cerveau à le refouler. Je crois qu'Anton



Eriksson est *réellement* devenu Leonard Shenkman. Je crois qu'il a même réussi à s'autopersuader d'avoir lui-même écrit ce journal.

— Mais à *deux* reprises, ce passé lui est rappelé, dit Kerstin Holm. La première fois le 7 septembre 1981. Il a alors presque soixante-dix ans. Sur le seuil de sa coquette maison de la rue du Rouge-Gorge à Tyresö se présente un juif ukrainien ivre de joie, qui a cessé de boire et se prétend son fils. Franz Shenkman. C'est fou. Il le tue avec un couteau de cuisine. Deux énormes coups chargés de toute la force de ses actes, du poids de sa conscience. Il conduit le corps en forêt et le largue près d'une petite baignade des environs.

— La seconde fois est quand il perçoit la présence des Érinyes, continua Paul Hjelm. Tout revient alors avec une puissance extraordinaire. Il est forcé de tourner à nouveau la page de sa vie. Il est forcé de lire le texte de l'autre côté de la feuille, qu'il pensait avoir effacé. Cela le pousse vers la tombe anonyme de Franz Shenkman. « Shtayf ». La stèle est brisée. Par des néonazis. Il a dû trouver ça presque ironique. C'est alors que les Érinyes prennent corps. Les déesses de la vengeance sorties des profondeurs immémoriales. Avant qu'elles ne le tuent avec la méthode qu'il a lui-même expérimentée en tuant d'innombrables victimes au Schmerz-Zentrum de Weimar, il leur parle. Il a alors sans doute été confronté à l'immense étendue de sa culpabilité et dit quelque chose comme « Enfin » ou « Vous avez mis le temps ». Exactement comme Nikos Voultsos au Skansen, il les prend pour de vraies déesses de la vengeance, de vraies Érinyes.

Dans leurs deux cas, il y avait matière à vengeance.

— Reste pourtant la question de savoir ce qui relie ces deux sortes de vengeance. La vengeance des prostituées contre leurs maquereaux et celle des victimes des camps contre leurs bourreaux. Où est le lien ?

— On va voir les noms que le professeur Herschel va nous dégotter à Weimar, dit Paul Hjelm.

Puis ils ne dirent plus grand-chose.

Les mots leur semblaient assez futiles.

Arto Söderstedt avait toujours voulu voir Weimar. Cela faisait partie de ses rêves secrets, que l'argent d'Oncle Pertti devait aider à réaliser. Il l'avait prévu dans un avenir plus ou moins proche.

Il ne s'attendait pas à devoir y aller si vite.

Arrivé la veille à Leipzig par le vol direct d'Odessa, il était descendu à l'hôtel Fürstenhof, où il avait dormi sans profiter du charme du vieux palais patricien. En voyant la note que lui avait présentée le lendemain une magnifique blonde, il avait failli s'étouffer, sans pourtant avoir le cœur de la houspiller. Il avait payé rubis sur l'ongle en espérant que les comptables de la Criminelle ne grincerai pas trop fort des dents. Aurait-il plutôt le culot d'envoyer la douloureuse à Europol, à La Haye ?

Après avoir fait quelques pas le long de Tröndlinring dans la lumière formidablement douce d'un matin de printemps d'Europe centrale, il avait sauté dans un train pour Weimar, qui filait à présent à travers la plaine, passant de Saxe en Thuringe, ex-RDA.

En traversant les localités de Bad Kösen, Bad Suiza, Apolda, il lut le dernier mail de Hultin, qu'il avait réceptionné à l'hôtel Fürstenhof de Leipzig moyennant une modeste facture de quarante-cinq Deutsche Marks pour l'accès à Internet. L'enverrait-il aussi à La Haye ? Dans la coopération européenne, où passait la frontière du détournement de fonds publics ?

Il cessa d'y penser et se plongea dans la lecture.

Leonard Shenkman n'était donc pas Leonard Shenkman.

C'était un médecin SS suédois – chose assez désagréable – répondant au nom d'Anton Eriksson.

Les masques tombaient.

Dans son *Faust* – qu'il a d'ailleurs composé à Weimar – Goethe appelle Leipzig « le petit Paris » : en arrivant en gare de Weimar, Leipzig faisait indubitablement figure de métropole.

Weimar n'était qu'un trou de province.

Et pourtant la ville avait été capitale européenne de la culture l'année précédente. Goethe en avait profité pour fêter son deux cent cinquantième anniversaire.

Du solide.

Sur le quai l'attendait une petite femme brune d'à peine trente ans. Elle tenait une pancarte manuscrite : « Herr Söderstadt ».

Ça s'améliore, se dit-il en traînant vers elle sa valise inutilement lourde. Il lui serra la main. Elle lui adressa un coup d'œil rapide, incisif et farouche.

— Je m'appelle Elena Basedow, dit-elle en anglais d'une voix étonnamment sombre. Je fais partie de l'équipe des assistants du professeur Herschel.

— Arto Söderstedt.

— Pas « stadt » ? s'étonna Elena Basedow en regardant sa pancarte.

— Pas tout à fait, dit-il. Plutôt comme un petit village, « stedt ».

Elle sourit intérieurement.

— Comme Weimar, dit-elle avec un geste de la main.

— J'espère bien, répliqua-t-il, un peu raide.

Ils se mirent en route. C'était un très beau matin de printemps d'Europe centrale.

— Équipe ? dit Söderstedt. Le professeur a donc beaucoup d'assistants ?

— Pas directement, dit Elena Basedow. À présent, nous formons une vraie équipe de recherche. Les assistants sont des doctorants. Avant, il y avait beaucoup plus de monde.

— Pendant l'exploration du Schmerz-Zentrum ?

— Tout à fait. Jusqu'à l'automne 1998, il y avait de nombreux volontaires. Des étudiants en histoire ou en archéologie, bénévoles.

— Hmm, fit Arto Söderstedt.

Ils arrivèrent devant une vieille Volkswagen Vento qui les attendait face à la gare. Elena Basedow lui ouvrit la portière et hissa elle-même sa valise inutilement lourde dans le coffre.

— Nous y allons en premier, dit-elle en claquant le coffre à faire sauter la voiture. Il nous y attend.

La phrase semblait un peu mystérieuse, aussi Söderstedt demanda :

— Où ça ?

— Au Schmerz-Zentrum. Il est désormais complètement rénové. Une entreprise de nouvelles technologies a repris le bâtiment sans avoir la moindre idée de ce qu'on y a fait pendant la guerre. Et quand bien même, pas sûr qu'ils s'en seraient souciés.

— Mais vous, oui, n'est-ce pas ? dit Söderstedt tandis que la voiture sortait de la gare et se dirigeait vers le petit centre-ville, au sud.

Elle lui jeta un coup d'œil un peu farouche.

— Oui, dit-elle. Je m'en soucie.

— Vous êtes juive, dit Söderstedt.

— Je suis tout ce qu'on veut. Je descends d'un côté du pédagogue

rousseauiste du dix-huitième Johann Bernhard Basedow. D'un autre, je suis à moitié grecque. Et d'un autre encore juive. En effet.

— Un mélange des plus réussis, dit Söderstedt en se sentant d'une pureté raciale repoussante.

Elle lui jeta un autre de ces coups d'œil farouches.

— C'est là, dit-elle avec un geste.

Dans une petite rue discrète un peu au nord du centre proprement dit, le bâtiment semblait presque plastifié, comme confit, recouvert d'une glaçure luisante. Plus loin, la Jakobskirche dressait son clocher noir, hexagonal, entièrement rénové.

*Je vois le temps.*

Depuis les caves du bâtiment glacé, par les soupiraux, le clocher était parfaitement visible.

Devant le bâtiment confit, où une enseigne en verre affichait : « OUD-data », attendait un homme élégant, raide dans son costume. Il se dirigea droit vers la portière de la Vento et l'ouvrit à son visiteur.

— Professeur Ernst Herschel, dit-il en tendant la main.

À la vue d'Arto il se figea – un bref instant, mais assez pour faire réagir le détective qui ne sommeillait jamais chez Söderstedt. Comme le professeur reprit aussitôt une expression normale, il décida d'attendre.

Mais quelque chose clochait.

Récemment, il s'était entendu dire : « Je dois avouer que j'ai eu une sorte de choc en vous voyant entrer, signor Sadestatt. »

Un vague pressentiment derrière la tête, il s'extirpa de la voiture et suivit l'index du professeur pointé vers le bâtiment confit.

— Voilà à quoi cela ressemble aujourd'hui, dit Ernst Herschel d'un ton décontracté. Les temps nouveaux arrivent et couvrent tout de la feuille d'or de l'oubli.

Puis il s'installa sur la banquette arrière. Söderstedt se reglissa à l'avant et la Vento démarra.

— Nous nous dirigeons vers l'école d'architecture, au sud de la ville, expliqua Herschel. J'y ai toujours mon ancien bureau. Je suis de Iéna, la ville universitaire à une vingtaine de kilomètres plus à l'est. À Weimar, il n'y a pas d'université proprement dite, mais plusieurs facultés de plus petite taille. L'une d'elles nous a prêté des locaux.

La voiture passa devant l'énorme château, qui semblait appartenir à une ville beaucoup plus importante. Ou pourquoi pas à un empire ?

Ils arrivèrent à l'école d'architecture. Tandis qu'ils gravissaient les degrés d'un escalier d'aspect vénérable, Arto Söderstedt se demanda ce qu'à l'école d'architecture on pouvait bien penser d'un certain bâtiment confit du voisinage.

Ils pénétrèrent dans un bureau assez froid mais très élégant. Elena

Basedow mit immédiatement et comme instinctivement en route la cafetière. Puis elle s'éclipsa.

L'équipe des assistants, songea Söderstedt en s'asseyant dans le fauteuil qu'on lui indiquait. Herschel s'installa derrière son bureau.

— Je viens très rarement ici, désormais, dit-il. La fin du travail sur le Schmerz-Zentrum a lieu à l'institut d'histoire de l'université d'Iéna.

Il tendit une liste à Söderstedt.

— Je l'ai faxée à Stockholm. C'est une liste de tous ceux qui, à l'époque de l'équipe de recherche à Weimar, ont pu d'une façon ou d'une autre entendre parler du... type d'expérimentation en question. Voici votre exemplaire.

— Merci, dit Söderstedt. Et merci, en général, pour votre collaboration. Elle a été inappréciable.

— Votre collègue Kerstin Holm a réussi à me convaincre de collaborer. J'étais un peu sceptique au début. Mais je ne suis pas certain d'avoir bien compris. Il y a donc une sorte de bande qui sévit partout en Europe avec ce genre d'aiguilles ?

Herschel ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit une aiguille rouillée, longue, fine et rigide qu'il tendit à Söderstedt.

— Mon Dieu, dit-il en la prenant.

Elle portait un lourd héritage, cela se sentait. Il avait presque du mal à la soulever.

— Oui, continua-t-il en tournant l'aiguille dans tous les sens. C'est cela, en effet. Mais nous avons des difficultés à les cerner.

— Les Érinées, dit Ernst Herschel.

Söderstedt le regarda. Kerstin lui en avait-elle vraiment parlé ? Avaient-ils eu un aussi bon contact ?

Herschel reprit :

— D'après le mythe, elles deviennent les Euménides une fois civilisées par Athéna. Elles sont intégrées à un État de droit moderne. Pensez-vous que quelque chose d'analogue va avoir lieu ?

— Existe-t-il un État de droit moderne auquel les intégrer ? demanda Arto Söderstedt.

Herschel le dévisagea un instant. Puis éclata de rire.

Une fois calmé, il dit :

— Il y a une information que j'ai oubliée de raconter à la charmante Fräulein Holm. À propos d'État de droit moderne. Savez-vous ce que les trois dirigeants du Schmerz-Zentrum recevaient en prime ?

Söderstedt n'en avait aucune idée.

— Des dents en or, dit Herschel.

Il fit une pause, et reprit :

— Ils se partageaient les biens de leurs victimes. L'or dentaire était leur rente principale. Ils semblent en avoir amassé une grande quantité. Plus ils tuaient de juifs, plus ils avaient d'or. C'est scientifique.

Söderstedt se sentit mal. Il finit par reprendre :

— Quelque chose m'a frappé. Vous avez faxé une documentation assez abondante sur Anton Eriksson. Mais vous aviez aussi beaucoup d'informations sur Hans von Heilberg, le directeur du centre. À ma connaissance, ces documents-là ne sont pas arrivés à Stockholm. En tout cas, ils ne sont pas arrivés jusqu'à moi.

Herschel hocha la tête.

— Vous avez tout à fait raison, dit-il. Je n'ai envoyé que ce qui concernait Eriksson. Mais voici le dossier de Hans von Heilberg.

Il arriva comme sur commande.

Söderstedt attendit un instant avant de l'ouvrir. Il était assez certain de ce qu'il allait y trouver.

Il prit son souffle et plongea dans le texte.

Ce fut immédiat. Si simple, si limpide.

« Heilberg, Hans von. Né le 18.07.08 à Magdebourg. Père issu de l'aristocratie allemande, mère issue de l'aristocratie italienne. Bilingue. »

Le reste semblait superflu.

Hans von Heilberg était Marco di Spinelli.

Ça, c'était réglé.

Arto Söderstedt était déjà en route pour Milan. Au grand étonnement de Herschel, il repoussa vers lui le reste du dossier, sur le point de se lever. Il se souvint pourtant d'un détail.

— J'oubliais, dit-il. À Stockholm, ils trouvent que la photo du troisième homme est très mal passée au fax. Ce serait bien que je puisse la voir.

Un bref instant, il vit Herschel se figer. Le même mouvement que devant la voiture. La voix de Marco di Spinelli résonna en lui : « Je dois avouer que j'ai eu une sorte de choc en vous voyant entrer, signor Sadestatt. C'est que vous me rappelez quelqu'un que j'ai connu voilà une éternité, à l'origine des temps. » Il vit alors une image, la photographie d'un homme imposant au visage pâle, comme ancré dans une congère, la main sur la poignée de son sabre. Et cette image n'était pas seulement impressionnante, elle était familière.

Étrangement familière.

Il poussa un profond soupir tandis qu'on lui tendait la photo du troisième homme du Schmerz-Zentrum. Il comprit qu'il allait être confronté à lui-même.

Et c'est ce qui arriva.

L'homme sur la photo était Arto Söderstedt lui-même.

Un frisson le traversa.

— Curieuse ressemblance, dit Ernst Herschel.

Arto Söderstedt se leva et quitta précipitamment la pièce.

Dans l'avion entre Leipzig et Milan, il parvint enfin à mettre un peu d'ordre dans ses idées. Son accès de colère et d'effroi était passé.

Tout était très clair.

Il n'y avait pas d'échappatoire.

Il se sentait chassé du paradis.

En Finlande, les anciens de la SS jouissaient des mêmes droits que les autres vétérans. Dans leur lutte contre l'invasion soviétique, les combattants finlandais s'étaient tout naturellement tournés vers l'Allemagne, adversaire de l'Union soviétique. Bien des vétérans de la guerre d'Hiver étaient ensuite passés dans la SS. On honorait toujours abondamment leur mémoire.

Un an auparavant, un scandale international avait éclaté quand l'Association pour la mémoire des combattants avait voulu ériger un monument aux SS finlandais et allemands tombés en Ukraine et, très récemment, la communauté juive d'Helsinki avait protesté contre une initiative très particulière. Pour une cérémonie, des vétérans finlandais de la SS avaient invité leurs collègues allemands. La Finlande allait-elle vraiment inviter des vétérans allemands de la SS, de vieux nazis issus de l'organisation qui avait mis en œuvre l'extermination systématique de millions de juifs en Europe ?

Il n'y avait donc rien d'inhabituel à voir des combattants finlandais rejoindre la SS. Ils étaient officiellement reconnus comme des vétérans par le gouvernement.

L'oncle maternel de la mère d'Arto Söderstedt était un jeune médecin de campagne enthousiaste, entraîné dans la guerre d'Hiver finlandaise après l'attaque assez abrupte de l'Union soviétique. S'étant découvert un faible pour la guérilla dans les forêts enneigées, il était rapidement monté en grade. Devenu un héros après quelques batailles décisives, il avait disparu dans les bois après la victoire des Russes, en guérillero classique. Après la guerre, il était revenu plus ou moins brisé. Il buvait de plus en plus, peinait à garder ses postes de médecin dans des trous de plus en plus reculés, et avait fini par revenir à Vasa, pour y vivre en original le restant de sa triste existence, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

À présent, Arto Söderstedt savait à quoi Oncle Pertti s'était



consacré après la victoire de l'Union soviétique.

Le jeune médecin de campagne était devenu officier SS.

Il était devenu un des responsables du Schmerz-Zentrum de Weimar. Et il ressemblait beaucoup, beaucoup à son petit-neveu.

Il n'aimait pas ça. Tortionnaire n° 1, dans le schéma de Paul Hjelm : « Très blond, non allemand, triste. » Selon les mots de Leonard Shenkman, peu avant sa mort : *Il est moins allemand que moi, et très blond. Et il a l'air très triste. Il tue avec de la tristesse dans les yeux.*

Oncle Pertti n'aimait pas ce qu'il faisait, mais il avait pris l'or. Et l'avait transmis.

C'était sur des dents en or arrachées à des juifs suppliciés qu'Arto Söderstedt avait aujourd'hui bâti son paradis toscan.

Il se sentit pâlir.

Son paradis était payé avec les dents arrachées à des Leonard Shenkman par centaines.

Il dut se précipiter dans les toilettes de l'avion pour vomir. Ça sortait par baquets. Il vomit tout son dégoût, tout son effroi, toute son angoisse, toute sa conscience mise en pièces.

Je piétine leurs cadavres, criait son vomi. Il hurlait : je piétine leurs cadavres pour sortir le nez de cette merde. Je sens que ça pue, glapissait son vomi. Il criait : je sens que ça pue et je regarde au loin et je fais semblant de trouver ça beau et que ça sent dix-sept sortes de basilic, et pas la merde, la mort et le cadavre.

Puis ce sentiment d'anéantissement se transforma en autre chose. Ce qui montait en lui n'était plus le mépris de soi à en vomir. Ce n'était plus l'effroi devant la transformation d'Oncle Pertti de héros de la guerre en tortionnaire et en assassin. Ce n'était plus le dégoût de sentir le sang mauvais d'un criminel de guerre, d'un nazi circuler dans ses veines. Ce n'était plus le haut-le-cœur d'utiliser l'argent volé par un salaud.

C'était de la colère.

Une colère à l'état pur, dirigée contre une seule personne.

Hans von Heilberg, alias Marco di Spinelli.

Arto Söderstedt regagna sa place. Une brève turbulence secoua l'appareil.

Il traversait lui-même une forte zone de turbulences.

Il regarda l'écran de son ordinateur. Un plan s'y affichait. Le plan d'un palais. Avec un trait lumineux qui zigzagait à travers le bâtiment.

Il allait lui demander des comptes. C'était aussi simple que ça.

Il se souvint de la fin de sa dernière rencontre avec le commissaire Italo Marconi. C'était étrange.

Le commissaire avait fini son trait en zigzag en travers du plan. Il ressemblait au trait de crayon tremblant que tracent les enfants dans les labyrinthes de leurs illustrés. Söderstedt lui avait demandé :

— Et vous, que pensez-vous que Marco di Spinelli a fait pendant la guerre ?

Marconi avait reposé son crayon et regardé son collègue nordique droit dans les yeux :

— Mais c'est clair comme de l'eau de roche, non ? Il était nazi.

Söderstedt l'avait à son tour regardé droit dans les yeux. Il avait lentement hoché la tête :

— Mais mon Dieu, Italo. Vous *voulez* que j'aille le chercher.

— Je voudrais que vous tiriez au clair qui il est vraiment, oui. Vous réussirez peut-être mieux que moi, Arto, avec un autre angle d'attaque et moins de restrictions.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Vous voulez que j'aille le chercher *en passant par là*.

Marconi lui avait jeté un très rapide coup d'œil, s'était lissé les moustaches et avait dit, le doigt sur le plan :

— D'un point de vue purement théorique – c'est là que je me place pour le moment –, c'est clairement un boulot en solo. On entre par une bouche d'aération dans le local des poubelles. La bouche d'aération donne dans une ruelle derrière le palais. Là, les ordures sont vidées une fois par semaine par aspiration. La bouche d'aération est verrouillée au moyen d'un très puissant cadenas. De plus il faut faire vite et suivre un parcours bien défini, car les caméras de surveillance sur le mur opposé bougent selon un schéma bien particulier.

— Cela semble insurmontable.

— Ça le serait, si nous ne connaissions pas ce schéma, si nous n'étions pas familiarisés avec son timing et ne disposions pas d'une copie récente de la clé du cadenas.

Une enveloppe brune avait été placée sur le bureau : à l'intérieur, un léger bruit métallique. Söderstedt l'avait regardée d'un œil méfiant :

— Vous songez de sang-froid à mettre la tête d'un policier suédois tombé de la dernière pluie dans la gueule du lion ?

— Ça fait beaucoup de clichés en une seule phrase, avait dit Italo Marconi avec un faible sourire, presque imperceptible.

— Continuez, avait rétorqué Söderstedt, impassible.

— Une fois dans le local des poubelles, tout devient plus simple. En tout cas, plus de caméras de surveillance. Les ordures sont jetées de trois endroits du palais et dévalent par de gros conduits jusque dans le container.

— Dites-moi si j'ai bien compris, d'un pur point de vue théorique, bien sûr. Ce container à ordures est donc entièrement couvert ?

— Tout à fait. Un couvercle avec quatre tuyaux. Le tuyau d'aspiration va vers la ruelle : c'est par là qu'on entre. On arrive alors dans le container couvert.

— Couvert, puant et plongé dans l'obscurité complète.

— Contre l'odeur et l'enfermement, il n'y a hélas rien à faire. Une lampe de poche règle le problème de l'obscurité. Une fois dans le container, il y a donc trois conduits qui mènent par trois puits différents vers trois endroits du palais. Le premier mène à la cuisine, beaucoup trop loin du centre de l'oignon. Le dernier à l'antichambre du grand salon, également beaucoup trop loin, mais de l'autre côté. Le puits central, en revanche, débouche dans une kitchenette attenante à la pièce la plus secrète de Marco di Spinelli. Seuls ses trois gardes du corps – ceux que vous avez rencontrés – la connaissent, et bien sûr aussi son secrétaire privé.

— Les grosses lunettes.

— Tout à fait. La pièce secrète est l'endroit où Di Spinelli reçoit des prostituées. Son nid d'amour. À part la kitchenette, ce nid d'amour n'a qu'une seule porte, qui donne dans son bureau.

— Je n'ai vu qu'une seule porte dans son bureau, et elle donne dans l'antichambre, chez son secrétaire. C'est par là que je suis arrivé.

— La porte dont je vous parle est cachée derrière les tapisseries du seizième.

— Et donc pour s'y rendre, il faut grimper dix mètres à la verticale dans un conduit à ordures ?

— Sept. Sept à la verticale et une dizaine en pente au début et à la fin. D'un point de vue purement théorique, je préconiserais de solides chaussures d'escalade et un pull très épais, ajusté et renforcé aux coudes. Le couvercle du vide-ordures devra être ouvert de l'intérieur avec une clé anglaise.

— Et que diable irais-je y faire ?

— Vous ? avait dit Marconi en regardant Söderstedt dans les yeux. Qui diable a parlé de vous ?

Il avait alors marqué une pause, soupiré puis continué :

— Vous avez réussi ce que personne n'avait réussi depuis longtemps. Destabiliser Marco di Spinelli. Je ne sais pas comment, mais vous l'avez fait. Nous avons besoin de changer la donne. Vous pourriez nous aider en mettant les pieds dans le plat. D'un point de vue purement théorique, bien sûr.

— Et les Érinyes, dans tout ça ?

— Bon. Pour nous, elles restent encore très abstraites. C'est peut-être aussi l'occasion de préciser les choses de ce côté-là.

En quittant le bureau d'Italo Marconi, ce jour-là, Arto Söderstedt n'avait aucune intention de se procurer de solides chaussures d'escalade et un pull très épais, ajusté et renforcé aux coudes – tout ça, c'était pour les Viggo Norlander, Gunnar Nyberg et autres gros durs.

Aujourd'hui, il en allait autrement. Dès Leipzig, il s'était procuré de solides chaussures d'escalade et un pull très épais, ajusté et renforcé aux coudes.

Et il comprenait aussi à présent comment il avait pu déstabiliser Marco di Spinelli. Le mérite ne lui revenait qu'en partie : son apparence avait aussi joué un certain rôle. Il avait débarqué chez Hans von Heilberg – qui n'avait plus été Hans von Heilberg depuis un demi-siècle – et lui avait fait voir ses deux compères du Schmerz-Zentrum de Weimar : d'abord en sa propre personne, Pertti Lindrot, puis en la personne de Leonard Shenkman, Anton Eriksson. Tels qu'ils étaient à l'époque.

Bien sûr qu'il avait été déstabilisé.

Marco di Spinelli réunissait en sa personne deux motifs de vengeance. En tant que Hans von Heilberg, directeur du Schmerz-Zentrum de Weimar, il avait tué et avili sans compter. En tant que Marco di Spinelli, à la tête de l'organisation criminelle Ghiottone, il avait également tué et avili sans compter.

C'était une personne profondément détestable.

Les Érinyes elles aussi se vengeaient sur les deux tableaux. Mais comment ? Ce qui manquait, c'était une femme qui par deux fois avait eu à souffrir du leader de Ghiottone. D'abord comme Hans von Heilberg, puis comme Marco di Spinelli.

Cette femme savait en outre que le vieux professeur de Stockholm ne s'appelait pas Leonard Shenkman, et que le vieux mafieux de Milan ne s'appelait pas Marco di Spinelli.

À la tête des Érinyes, il y avait une ancienne prostituée juive ukrainienne liée à l'équipe de recherche de Weimar.

Arto Söderstedt resta un instant immobile. Le temps que tout s'emboîte.

Puis il hocha la tête et inséra une disquette dans son ordinateur portable.

Une disquette d'Odessa.

Le dossier Kouzmine. La triste vie de Franz Kouzmine s'afficha à l'écran, et Söderstedt en combla lui-même les lacunes.

Kouzmine, Franz. Né Franz Shenkman dans une famille juive à Berlin le 17 janvier 1935. Au camp de concentration de Buchenwald à partir de 1940. Travail forcé dans l'industrie de guerre. Mère exécutée en novembre 1944. Père transféré au Schmerz-Zentrum de Weimar où il meurt en février 1945. Franz, neuf ans, est utilisé pour des

expériences médicales. On lui fait subir une ablation du nez en janvier 1945. Une Ukrainienne, Elena Kouzmine, le prend en charge et, par la suite, l'adopte et le ramène chez elle, dans Odessa ravagée par la guerre. La famille vit dans la misère. Franz connaît une enfance d'enfant adopté, juif, sans nez, pauvre. Il subit évidemment des brimades à l'école et sombre rapidement dans l'alcoolisme. En 1967, à trente-deux ans, il épouse une autre alcoolique. En 1969, il a une fille. En 1971, sa femme meurt d'un cancer de la gorge lié à l'alcool. En 1974, sa fille est placée dans un foyer.

Vers le début des années 1980, Franz se ressaisit et commence à rechercher en Europe des membres de sa famille ayant survécu. Au cours de l'été 1981, il trouve le nom de son père. En Suède. En août, il embarque à bord du *M/S Cosmopolit* et se rend en Suède pour renouer avec son père – avec probablement l'intention d'aller aussitôt après sortir sa fille de son foyer. Il se souvient vaguement de son père comme d'une figure empreinte de bonté (c'est ce qui ressort du journal tenu à Buchenwald), enfouie dans le passé le plus profond. À 18 h 25, le *Cosmopolit* jette l'ancre à Stockholm, au port de Frihamnen. Franz débarque et trouve un taxi clandestin conduit par le Finlandais Olli Peltonen. Il le conduit rue du Rouge-Gorge, à Tyresö. Il sonne à la porte de son père. Son père lui ouvre. Ils ne se reconnaissent pas. Ce n'est pas si étonnant. Cinquante ans qu'ils ne se sont pas vus. Fou de joie, Franz entre dans la maison cossue de son père. L'homme qu'il pense être son père lui plante un couteau de cuisine dans le dos. Ce qui lui traverse l'esprit pendant les dernières secondes de sa vie est à peine imaginable. À Odessa, sa fille vient le voir fin septembre. La maison est vide. Elle signale cette disparition à la police. Le dossier s'achève sur la déclaration de sa fille de douze ans, recueillie par la police : « Et Papa qui venait d'arrêter de boire. Depuis un mois, il n'y touchait plus. Et il était content, content. »

Le dossier aurait dû s'arrêter là. Rien d'autre n'aurait dû être ajouté sur le triste destin de Franz Kouzmine.

Mais le document avait encore quelques pages.

« Save Kouzmine ? » « Yes. »

C'était *une autre* Kouzmine. Le dossier suivant avait suivi automatiquement lors de la sauvegarde.

Magda Kouzmine.

Sa fille.

Kouzmine, Magda, née en mars 1969 à Odessa, fille de Franz Kouzmine, né Shenkman, et de Lizavieta Kouzmine, née Chatova. Décès de la mère en 1971, en foyer à l'âge de cinq ans. Décès du père quand elle a douze ans. Très vite : drogue, alcool. Première arrestation pour prostitution en 1984, à quinze ans, puis une trentaine de fois

jusqu'en 1997. Victime d'une vingtaine d'agressions ayant nécessité des soins hospitaliers. Entre en 1987 dans une écurie fournissant en prostituées des fonctionnaires du Parti. Très appréciée des apparatchiks. Citation d'un témoin : « Incroyablement douée. Je n'ai jamais ressenti une telle jouissance. » À la chute du Mur, son écurie est reprise par la mafia ukrainienne en pleine expansion qui, à son tour, tombe en février 1996 sous la coupe d'une organisation internationale, Ghiottone, inconnue des autorités ukrainiennes. Brutalisée à sept reprises entre février 1997 et août 1997. Signalée disparue en compagnie de deux autres prostituées par son maquereau Artemy Tolkatchenko, en août 1997. Tolkatchenko déménage à Manchester, Angleterre, en 1998, où il est assassiné près du stade d'Old Trafford le 13 mars 1999. Le destin ultérieur de Magda Kouzmine est inconnu.

Magda. Baptisée d'après la mère de son père, la femme de Leonard Shenkman.

Magda. Qui reçoit un appel de Lublin à la station de métro Odenplan à Stockholm.

Magda. La chef des Érinyes.

Magda. La petite-fille de Leonard Shenkman.

En février 1996, l'écurie de Magda est reprise par Ghiottone. Visiblement, son enfer empire, si la chose est possible. Sept agressions signalées à la police en signifient au moins vingt en réalité. En août, elle en a assez. Ce n'est plus possible. Elle fuit avec deux collègues. Elle a vingt-huit ans, elle est très mal en point. L'alternative est simple : mourir, ou tourner la page. Elle tourne la page – mais sans oublier la page précédente. Au contraire, elle détermine tout son avenir. C'est ce qui la motive tandis qu'elle se désintoxique et s'entraîne. Ses deux anciennes collègues sont avec elle tout ce temps-là. Elles s'entraînent avec acharnement un an durant. Puis sonne l'heure de la vengeance. Elles se lancent aux trousses de leur ancien tortionnaire Artemy Tolkatchenko, le maquereau de Ghiottone à Odessa. Il a été transféré en Angleterre, probablement – comme Nikos Voultsos un an plus tard – pour prendre le contrôle d'une écurie de prostituées. Elles le tuent. Elles sauvent sans doute déjà quelques collègues.

Des possibilités se font jour. Elles réalisent combien de souffrances génère l'industrie de la prostitution en Europe. Et elles peuvent vraiment agir. Elles deviennent des déesses de la vengeance. Des Érinyes.

Mais pourquoi utiliser dès le premier meurtre la méthode d'exécution de Weimar ? Magda Kouzmine a-t-elle déjà fait le rapprochement entre Ghiottone et le Schmerz-Zentrum ?

Connaît-elle déjà l'existence de Marco di Spinelli ?

Il a dû se passer quelque chose entre la fuite en août 1997 et le premier meurtre en mars 1999. Elle a appris ce qui avait eu lieu au Schmerz-Zentrum de Weimar. Elle reprend la méthode. Comment en a-t-elle eu connaissance ? Fait-elle déjà le lien avec ce qui était arrivé à son père ? Elle l'apprend probablement plus tard, peut-être cette année. Quand elle part à la recherche du faux Leonard Shenkman.

Comment Magda Kouzmine s'est-elle emparée de la méthode avant mars 1999 ?

Il n'y a qu'une façon. L'équipe de recherche du professeur Ernst Herschel.

Arto Söderstedt avait reçu de ce dernier une liste. Il la sortit de la sacoche de son ordinateur. Que lui avait-on dit à Weimar ? « Jusqu'à l'automne 1998, il y avait de nombreux volontaires. Des étudiants en histoire ou en archéologie, bénévoles. »

Magda a quitté sa vie de prostituée en août 1997. Elle peut difficilement jouer au débotté les étudiantes bénévoles. La situation est chaotique : elles ont fui une terrible organisation mafieuse, et doivent rester cachées. Elles doivent en outre se désintoxiquer et prendre en main leur avenir. Elles n'y arrivent sans doute pas avant fin 1997, début 1998. Les étudiants bénévoles ont fait partie de l'équipe de recherche jusqu'à l'automne 1998. Cela réduisait la période possible à, disons, la première moitié de 1998.

Söderstedt éplucha la liste. D'après la note de Herschel, les bénévoles n'avaient pas accès à grand-chose, mais ça devait pouvoir s'arranger. Elle pouvait difficilement se faire passer pour une chercheuse en histoire.

Qui trouvait-on parmi les bénévoles de la première moitié de 1998 ?

Sept avaient commencé au printemps 1998 et disparu quand le bâtiment avait fermé à l'automne 1998 pour être rénové de fond en comble en style pâtissier. Parmi eux, cinq femmes : Steffi Prütz, Maryann Rollins, Inka Rothmann, Elena Basedow et Heidi Neumann.

Arto Söderstedt considéra un moment ces noms.

Elena Basedow, il l'avait rencontrée. Elle travaillait toujours dans la soi-disant « équipe d'assistants » de Herschel. Le brin de fille énergique qui l'avait accueilli à la gare de Weimar.

« Herr Söderstadt. »

Elle, il pouvait la rayer.

Tandis qu'il regardait les quatre autres noms, quelque chose se produisit pourtant. C'était cette histoire de prénoms. Magda, comme sa grand-mère paternelle. Mais il y avait une autre grand-mère. Cette Kouzmine qui avait pris en charge l'orphelin Franz Shenkman à

Buchenwald. Comment s'appelait-elle, déjà ?

Elena Kouzmine.

Arto Söderstedt se figea.

Elena.

Il l'avait rencontrée.

Voilà seulement quelques heures.

Une vague glaciale déferla en lui.

La chef des Érinyes l'avait conduit. En Volkswagen Vento. À Weimar.

Elena Basedow était Magda Kouzmine.

La femme qui avait jeté Nikos Voultsos en pâture aux gloutons, poussé Hamid al-Jabiri comme une brouette sur le quai du métro Odenplan et pendu Anton Eriksson alias Leonard Shenkman à un chêne au cimetière juif.

Il appela Ernst Herschel et demanda :

— Cette Elena Basedow qui est venue me chercher à la gare – elle travaille pour vous depuis longtemps ?

— Elle ne travaille pas pour moi.

— Comment ça ?

— Je suis arrivé à Weimar dès la journée d'hier pour travailler à mon bureau. J'ai passé la nuit à l'hôtel. Nous nous sommes rencontrés par hasard dans la soirée, et je me suis souvenu d'elle, de l'époque des bénévoles au Schmerz-Zentrum. Ce matin, je lui ai demandé si elle pouvait aller vous chercher à la gare avec ma voiture, car j'avais à faire.

— Et comment était-elle ?

— Comment ça ?

— Comment était-elle au lit ?

— Mais enfin, je...

— Je suis sérieux, dit Söderstedt. Comment était-elle au lit ? C'est important.

Un instant de silence.

— Je n'ai jamais ressenti une telle jouissance, dit le professeur Ernst Herschel.

Söderstedt remercia et raccrocha. Il resta un instant à patauger.

Que faisait-elle donc là ?

De quelles informations complémentaires avait-elle besoin ?

Il se remémora tout ce qui s'était passé entre eux. C'était moins de cinq heures plus tôt. Comment était ce regard, sur le quai ? Ce premier regard ? Un coup d'œil rapide, incisif et farouche.

Si – comme Di Spinelli et Herschel – elle avait reconnu Pertti Lindrot en Arto Söderstedt, elle l'avait très, très bien caché.



Et elle l'avait naturellement reconnu.

Quelle était la prochaine étape ?

Une voix de femme indignée arriva jusqu'à lui :

— Maintenant, nous commençons à en avoir assez.

Arto Söderstedt leva les yeux et avisa une hôtesse de l'air furibonde, les mains sur les hanches.

— Pardon ? s'étonna-t-il.

Et l'hôtesse de l'air :

— Voilà une demi-heure que l'avion a atterri !

Arto Söderstedt portait de solides chaussures d'escalade et un pull très épais, ajusté et renforcé aux coudes. Ainsi qu'un grand pantalon militaire vert avec beaucoup de poches.

Il était descendu dans un hôtel voisin du Palazzo Riguardo. Il attendait. Il regarda sa montre : 4 heures. Il sortit alors dans la nuit milanaise.

Il faisait nuit noire. Milan était encore assoupie. On n'entendait que quelques véhicules isolés passer dans l'obscurité. Les étoiles pointaient dans les profondeurs du ciel, où la lune se réduisait à une minuscule faucille.

Il traversa un petit parc et se retrouva à l'extrémité d'une ruelle. D'un côté, une façade parfaitement lisse. Un peu en hauteur, deux caméras de surveillance. De l'autre côté, l'arrière du Palazzo Riguardo. Les rares fenêtres donnant par là étaient situées tout en haut.

On voyait bien la bouche d'aération circulaire fermée par un gros cadenas. Elle était profondément enfoncée dans l'épaisse muraille rose.

Söderstedt observa les deux caméras qui, lentement, très lentement pivotaient sur leur axe. Il attendit.

Quand les caméras arrivèrent en bout de course, il se précipita dans la ruelle et alla se plaquer contre la façade opposée au palais. Il regarda l'heure et attendit. Les caméras repartirent dans l'autre sens, chacune de son côté.

La clé pendue à sa main tremblait un peu dans la nuit printanière.

Son regard était fixé sur sa montre. Quatre, trois, deux, un.

Zéro.

Il se lança. À travers la ruelle. Vite, la clé dans le cadenas. Vite, grimper dans la bouche d'aération. Et il plongea. Droit dans l'inconnu.

Tandis qu'il glissait dans un tuyau obscur en pente, il entendit la bouche d'aération se refermer sur la ruelle. Puis il tomba avec fracas dans le container.

La puanteur était épouvantable. Poisson pourri. Il faisait aussi noir que dans un four, on étouffait. Il resta étendu sur les ordures comme un tas informe et s'efforça de respirer calmement. Il rangea la clé dans une des poches à scratch de son pantalon. Il posa la main sur une

autre poche où il sentit les contours d'un petit pistolet que contenait l'enveloppe de Marconi. « Un pistolet purement théorique, si je comprends bien », avait commenté Söderstedt. Il le lâcha et glissa la main vers une autre poche encore. Il en sortit une petite lampe torche. L'alluma.

Il était au sommet d'une montagne d'immondices. Des fourmis patrouillaient sur de vieux restes de poisson. Quelques petits asticots noirs entraient et sortaient des orbites vides d'une tête de maquereau. Il sentit un haut-le-cœur qu'il ne put que refouler. Il n'avait pas le choix.

Il dirigea le puissant faisceau vers le plafond du container. Y débouchaient en effet quatre conduits de cinquante centimètres de diamètre. Il localisa le conduit par lequel il était arrivé. Il était derrière lui. Il se leva lentement. Il tenait debout en se cassant le dos. Il passa un premier conduit. S'arrêta sous le suivant et y glissa la tête. Il introduisit la lampe et éclaira vers le haut.

Le conduit se transformait en puits, d'abord incliné à environ soixante degrés. Environ huit mètres plus loin, il vit qu'il montait d'un coup à pic. Il y avait donc là-bas dans les sept mètres à la verticale.

Il espérait que personne n'irait jeter des ordures dans la petite kitchenette le matin à 4 heures.

En revanche, on pouvait très bien l'entendre.

Le conduit était en métal, une sorte de tôle d'aluminium. Tout geste maladroit s'y entendrait probablement très bien, même si l'épais mur de pierre étouffait en partie les bruits.

Il sentit qu'il puait.

Ils le trouveraient immédiatement à l'odeur.

Marconi : « Essayez d'emmener un change complet. Choisissez un pantalon avec beaucoup de grandes poches. D'un point de vue purement théorique, bien sûr. »

Le plus dur était de se hisser dans le tuyau. Il lui arrivait au-dessous des épaules. Il fallait donc sauter le plus haut possible, s'accrocher, puis jouer laborieusement des coudes jusqu'à ce que les pieds soient entrés. La pente facilitait un peu les choses.

Il sauta, s'accrocha. Il joua laborieusement des coudes jusqu'à ce que les pieds soient entrés. Voilà.

Il était à présent solidement verrouillé dans le puits en pente. Il éclaira au-dessus de lui. Les huit mètres en semblaient huit cents. Il s'agissait à présent de ménager ses forces. Il en aurait besoin pour la partie verticale.

Ceci n'était qu'un prélude.

Il mit du temps. Il rampa lentement, très lentement vers le haut de la pente. Il sentait qu'il usait ses forces plus qu'il n'aurait dû.

Ces huit mètres lui prirent presque un quart d'heure. Il s'assit pour souffler dans le coude où le puits devenait vertical. Il ouvrit une autre des nombreuses poches de son pantalon et en sortit une bouteille de boisson énergétique. Il l'engloutit, la remit dans sa poche et attendit que sa respiration se calme. Les substances énergétiques du liquide passèrent dans le sang. Ses forces se renouvelèrent.

Il éclaira le haut du puits. Après une verticale vertigineuse, qui lui sembla longue d'au moins sept cents mètres, le puits faisait un nouveau coude et continuait en pente.

Le sprint final du marathon.

Il commença alors à se hisser. C'était pénible, mais il trouva assez vite un rythme viable. Il se donnait un mal de chien, mais ne faisait pas trop de bruit. Entre deux halètements sonores, il se félicitait de ne pas faire trop de bruit.

C'est alors qu'arriva le sac-poubelle.

Il entendit s'ouvrir le couvercle du vide-ordures, et put se préparer. Il retint son souffle et se pressa de toutes ses forces contre la paroi du puits. À l'approche du bruit, il contracta les muscles de sa nuque. Et reçut bruyamment le sac-poubelle sur la tête.

Il sentit l'odeur.

Des restes de crustacés.

Dans cette position pénible, il parvint à raisonner. Il ne voulait pas laisser passer le sac, de peur qu'il ne se coince au niveau de son visage ou de son torse. Mieux valait le hisser sur sa tête jusqu'au coude puis se débrouiller pour le dépasser. Il y avait toujours davantage d'espace dans un coude.

Il grimpa donc les trois derniers mètres le sac sur la tête, telle une porteuse d'eau africaine d'opérette.

Au niveau du coude, il parvint en effet à dépasser le sac. Arc-bouté contre la paroi verticale du puits, il tint le sac suspendu dans le vide.

Oserait-il le lâcher ? Si on l'entendait tomber, plusieurs minutes après, ce temps de retard attirerait l'attention. D'un autre côté, la muraille tout autour était assez épaisse.

Il le lâcha. Il tomba sans trop de bruit jusqu'au container.

Il éclaira alors vers le haut. C'était à nouveau en pente, cette fois plutôt dans les soixante-dix degrés. À environ six mètres, il aperçut le couvercle du vide-ordures. Quelques minutes plus tôt, il s'était ouvert. Si cela se reproduisait, il serait très probablement découvert, abattu, et tomberait dans le container comme un vulgaire déchet.

On venait peut-être de remplir un nouveau sac-poubelle.

D'un autre côté, il ne pouvait plus vraiment reculer.

Il se hissa, centimètre par centimètre. Les coudes de son gros pull commençaient à s'user. Il sentait la pierre grossière des parois mordre

de plus en plus avidement sa peau nue.

Il était à présent arrivé assez haut pour voir le couvercle du vide-ordures sans courbature à la nuque. Il ouvrit le scratch de la poche du pistolet. Il se demanda combien de temps il mettrait à dégainer. Sans lâcher prise et dégringoler au fond du puits.

Centimètre par centimètre, millimètre par millimètre, plus près, toujours plus près. Ses coudes s'écorchaient. Il sentait son sang y affluer. Et pourtant il continua, centimètre par centimètre, millimètre par millimètre, jusqu'au couvercle.

Il posa doucement le bout des doigts sur la surface métallique, sortit une clé anglaise d'une dernière poche et l'approcha avec autant de précision qu'il le put de la partie interne du mécanisme de la poignée. Ses mains tremblaient beaucoup. Quelques secondes, la clé anglaise heurta un peu au hasard la poignée, puis se fixa.

Il inspira profondément et tint la clé absolument immobile.

Puis il la tourna dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Tout en tournant, il songea aux conséquences. Un quart d'heure plus tôt, quelqu'un était venu jeter des ordures. Qui sait si ce quelqu'un n'était pas encore là ? Certes, on n'entendait aucun bruit, mais il suffisait que Di Spinelli soit dans son nid d'amour, c'est-à-dire la pièce d'à côté. Ce n'était bien sûr pas sa chambre à coucher ordinaire, mais il avait peut-être eu une prostituée cette nuit. Ils avaient peut-être mangé du homard et bu du champagne. Heureusement qu'il n'avait pas reçu la bouteille sur la tête.

Il n'avait pas de souci à se faire.

Il entrouvrit le couvercle. Il vit la silhouette d'une cuisinière à plaques électriques. Sinon rien.

Le couvercle s'ouvrit alors brutalement et il se retrouva un très gros calibre enfoncé dans la bouche. La lumière de la kitchenette s'alluma et l'éblouit. Il se sentit violemment tiré du puits et jeté à terre.

— Un nouveau parfum ? demanda Marco di Spinelli.

Söderstedt reçut un coup de pied dans le ventre, fut soulevé par les cheveux et jeté sur une chaise. Les trois malabars l'encadraient. L'un d'eux lui fourra à nouveau son gros calibre dans la bouche. Arto Söderstedt songea : Là, juste là, quand le portable a sonné au restaurant du Piazzale Michelangelo à Florence, là, tout était possible. Là, juste là, alors que le vin était versé et que tu profitais de la brise printanière en contemplant l'Arno et que toute la ville de Florence se déployait devant toi comme un paradis créé de la main de l'homme, juste là, tu avais la possibilité de t'abstenir de répondre à ton téléphone.

Alors, tu aurais préservé ton paradis intact.

Un peu ennuyeux, peut-être, mais d'un ennui paradisiaque.

On retira le pistolet de sa bouche. Derrière les malabars, Marco di Spinelli se tenait droit, dos au mur. Quatre-vingt-douze ans et persuadé de la supériorité de ses gènes.

— Marrant, non, le coup du sac-poubelle ? dit-il avant de continuer en fronçant le nez : Non, vraiment, vous ne sentez pas bon, signor Sadestatt.

Un des malabars prit possession de son petit pistolet et le tendit à Marco di Spinelli, qui l'examina avec intérêt.

— Le genre que les flics utilisent quand ils veulent éviter d'avoir trop l'air de flics. Je ne sais pas pourquoi, c'est toujours le même modèle.

Il rendit l'arme au malabar et ajouta avec nonchalance :

— Je suppose que c'était dans l'enveloppe.

Arto Söderstedt ferma les yeux en comprenant. Il sentit le sang couler de sa bouche et se demanda combien il avait de dents cassées.

Et il réalisa avec une clarté glaciale qu'il ne verrait jamais son dernier rejeton.

— Mais vous imaginez bien, continua Marco di Spinelli, que nous filmions depuis des années cet incorruptible et pénible Marconi. Nous vous avons suivi à Odessa, à Leipzig, à Weimar, et de retour à Milan. Il aurait pu vous arriver malheur.

— Hans von Heilberg, siffla Söderstedt.

— Oui, oui, fit Di Spinelli, très peu intéressé. Mais Marconi a tout à fait raison : vous m'avez en effet surpris lors de votre première visite. J'avais bien visionné votre entretien dans le bureau de Marconi, mais vous tourniez le dos à la caméra, et je n'avais pas pu voir votre visage. Ça, ça m'a surpris. Et puis vous sembliez plus médiocre que la moyenne. Après, j'ai compris que ce n'était qu'un masque. Vous n'étiez pas plus médiocre que la moyenne, juste médiocre. Et d'une certaine façon ce n'en était que plus triste.

— Et les Érinyes ? souffla Söderstedt.

— La concurrence européenne, dit Marco di Spinelli en haussant les épaules. Il y en a beaucoup, de nos jours. Mais ce n'est pas bien compliqué à gérer. On va vite s'en débarrasser. Ils finissent toujours par perdre leur calme. Mais nous avons une question plus importante à éclaircir, signor Sadestatt.

— Pourquoi je ressemble tant au médecin SS Pertti Lindrot, du Schmerz-Zentrum de Weimar ?

— Oui, pourquoi ?

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, dit Söderstedt. Ils sont morts tous les deux. Pertti Lindrot a passé sa vie à boire à en crever. Anton Eriksson est devenu un respectable professeur juif, et a fini pendu par les pieds, une aiguille enfoncée dans le cerveau.

— Tiens donc, dit Marco di Spinelli. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Et je n'en ai pas l'intention, dit tout simplement Arto Söderstedt.

Soudain, il sentit comme une présence glissante dans le palais. Et il se fendit d'un large sourire devant les pirouettes maladroites de Marco di Spinelli au bord du gouffre.

— Dans ce cas, le moment est venu de raviver quelques vieux souvenirs, dit Hans von Heilberg en saisissant un petit écrin comme ceux où l'on garde les colliers précieux. Pièce de choix pour collectionneur, dit-il en sortant de la boîte une aiguille métallique, longue, fine et rigide.

Il la ploya un peu, comme un maître d'escrime ploie son fleuret avant un combat.

Alors moururent ses trois gorilles.

L'aiguille se redressa en vibrant et Marco di Spinelli regarda avec étonnement les trois montagnes de viande abattues.

Des glissements dans l'embrasure de la porte du nid d'amour. Comme des mirages. Il n'y avait plus rien là-bas. On ne perçut qu'un mouvement étouffé.

— Vous êtes rapide, Magda, dit Arto Söderstedt en s'adressant au vide.

Tout resta vide et silencieux. Marco di Spinelli écarquilla les yeux vers les ténèbres muettes de cette chambre où pendant des décennies il avait reçu des prostituées. Il y avait peut-être une trace d'effroi au fond de ses yeux gris acier. Il saisit le gros calibre d'un des gorilles et se glissa lentement vers le nid d'amour.

Söderstedt l'entendit.

Il l'entendit mourir.

Il ne cria pas, cela aurait été contraire à sa dignité, mais il laissa entendre un râle, et ce râle proclamait qu'il avait trop longtemps vécu.

Bien trop longtemps.

Il était pendu la tête en bas dans son magnifique bureau. Telle une œuvre d'art conceptuelle entre les chefs-d'œuvre de Leonard de Vinci et de Piero della Francesca et les grandes tapisseries du seizième. Un très faible clair de lune entrait par la fenêtre devant laquelle le marquis Perduto avait rédigé ses fameux sonnets à la petite Amelia, qu'il avait rencontrée âgée de huit ans et n'avait jamais pu oublier.

Arto Söderstedt était près de lui. Le petit pistolet pendait dans sa main comme Marco di Spinelli à son lustre. Il se balançait. Il n'y avait rien à viser. La pièce était vide. À l'autre bout du palais, des gardes jouaient aux cartes. Ils ne savaient pas encore qu'ils étaient au chômage.

Il se pencha pour examiner le visage de Hans von Heilberg. Tout

comme ce dernier avait examiné des centaines de victimes, dont l'ordinaire avait jeté les bases de son activité bancaire à Milan, qui à son tour avait jeté les bases de son empire du crime.

Tout se tenait.

Le col du polo de Hans von Heilberg était arraché. Un grain de beauté violet, en forme de losange, se détachait sur sa peau blanche.

De sa tempe sortait une aiguille longue, fine et rigide. Ses yeux gris acier avaient éclaté sous la douleur.

Le temps lentement se remettait sur ses rails.

— Tu es là, Magda ? dit Söderstedt en regardant le gris qui avait coulé dans le blanc des yeux.

Un léger glissement derrière lui confirma sa présence.

Elles étaient toutes là.

Mais quand il se retourna, il n'y avait plus personne.

Il sourit.

Puis il dit, face à la pièce vide, à l'inexplicable :

— Merci.



Plein été à Stockholm. Le soleil était bas et le ciel bleu inhabituellement sombre. Pourtant, ce n'était pas comme si un scénographe d'opéra avait cherché à imiter la nature.

Ce n'était peut-être pas la nature, mais cela y ressemblait en tout cas plus qu'avant.

Deux semaines plus tôt.

Car la nature est la vérité dans toute sa cruauté.

La dernière fois que Paul Hjelm était venu rue du Rouge-Gorge à Tyresö, il avait eu une longue, profonde et franche conversation avec le fils de Leonard Shenkman. Sauf que le fils unique de Leonard Shenkman était mort vingt ans plus tôt. Celui avec qui il avait parlé n'était pas le fils de Leonard Shenkman. C'était le fils du criminel nazi Anton Eriksson. Un juif, Harald Shenkman, à qui il allait falloir dire ce qu'il en était.

Que son père n'était pas juif, mais nazi.

Que son père n'était pas victime, mais bourreau.

Que son père n'avait pas écrit son journal, mais l'avait volé et utilisé pour se fabriquer un passé et à des fins d'autosuggestion.

Que son père avait cherché à expérimenter la pire douleur possible en détruisant cobaye après cobaye dans une cave cauchemardesque de Weimar.

Que son père avait assassiné des femmes et des enfants.

Jusqu'où pouvait-on pardonner ?

Schmerz-Zentrum.

Les notes de Miles Davis roulaient dans la vieille Audi. *Kind of Blue*. Voilà exactement comment se sentait Paul Hjelm.

*Kind of Blue*.

Il dit :

— Et toi, tu en es où ?

Kerstin Holm se tourna vers lui.

Sa crise personnelle s'était mise en veilleuse. Les Érinées occupaient toutes ses pensées. Il n'y avait pas de place pour grand-chose d'autre.

Elles exerçaient la justice, à leur manière. Une justice faite de

vengeance, ni plus ni moins. Elles vengeaient des méfaits restés impunis.

Mais quelle différence avec la peine de mort ?

Elle ne savait pas. Tantôt elles lui semblaient fascistoïdes. Tantôt des vengeuses légitimes. Tantôt les seules authentiques combattantes de la liberté aujourd'hui. Tantôt de pures terroristes. Tantôt des forces mystérieuses refoulées mais vitales.

Une seule certitude : les Érinyes ne deviendraient jamais des Euménides. Elles ne se laisseraient jamais neutraliser à la légère par notre société.

Car voilà à quoi ressemblait désormais la vie occidentale : vie à la légère, digestion légère, baise légère. L'insoutenable légèreté de l'être. Une existence *light*, à l'américaine. Avec des édulcorants chimiques qui tuent infiniment plus vite que du vrai sucre.

Et voilà aussi à quoi ressemblait sa crise. Sa... métamorphose. Même si le mot lui semblait un peu fort. Prétentieux – et s'il y avait bien quelque chose à éviter, c'était la prétention. Une limite que personne ne voulait franchir.

Ce qu'elle recherchait, c'était cette zone franche où les forces immémoriales pouvaient librement remonter à la surface, comme une bulle d'air – cette bulle qu'on veillait toujours à crever avant qu'elle ne soit trop grosse. Ce quelque chose dont elle sentait la présence virtuelle chaque fois que dans le chœur, à l'église, la musique montait jusqu'à la haute voûte et qu'elle se laissait envelopper comme dans une chaude, chaude étreinte. Croyante ? Pas vraiment. Mais sans le sentiment du sacré meurt aussi le sentiment du *profane*. Et lui, il fallait le conserver. Sans lui, nous sommes morts.

C'était à peu près ça. Mais comment l'exprimer, tant bien que mal ? Cela donna :

— C'est un peu difficile à expliquer. Mais rien de grave. Je ressasse des trucs dans mon coin.

Paul Hjelm éclata de rire.

— *The story of my life* !

Ils restèrent un moment silencieux. Entre eux la distance n'était pas si grande. Aucune paroi étanche. Ça fuyait de partout. Non, décidément, on ne pouvait pas entièrement se comprendre l'un l'autre. Mais pouvait-on soi-même entièrement se comprendre ?

*So what* ? comme le chantaient les haut-parleurs.

Les images qui défilaient sur leurs paupières étaient en tout cas identiques. Le tableau blanc de Hultin. D'abord cinq noms : tout en bas, celui des deux femmes qui avaient fui Ghiottone à Odessa avec Magda Kouzmine en août 1997. Tout en haut, en majuscules rouges, trois noms : Magda Kouzmine, Magda Shenkman, Elena Basedow.

Trois noms, une seule personne. À côté, un portrait-robot établi par Arto Söderstedt et Ernst Herschel. En privé, Arto avait suggéré que Herschel aurait été sans doute plus à même de décrire son vagin que son visage, mais on était quand même arrivé à une image. Un visage, et rien d'autre. On avait aussi montré l'image à Adib Tamir, et il l'avait validée. Oui, elle ressemblait à ça, la nana qui avait coupé en deux Hamid.

Arto Söderstedt s'en était donc bien tiré. Bien sûr, quatre dents s'étaient déchaussées, il portait toujours un appareil dentaire bizarre et ne pouvait siroter son vino santo qu'à la paille. Sa prononciation aussi était curieuse. Mais sinon, il était plus gai que jamais.

On se demandait s'il allait rentrer un jour.

À côté du portrait-robot de Magda, quatre photos, ou plutôt trois portraits-robots et une vraie photo. Seule une des Érinys avait été fixée sur une image, celle qui téléphonait dans le bus à Gdynia. Deux des portraits-robots avaient été établis par Jadwiga à bord du *M/S Stena Europe* et le troisième avait été bricolé par le vendeur d'un supermarché de Bromma, où Jorge, après de subtiles recherches, avait fini par localiser l'origine de la corde rayée rouge et mauve. Le vendeur se souvenait d'une femme en noir, une fille de l'Est qu'il avait essayé de peloter. Elle lui avait donné cent vingt couronnes et un coup de pied dans l'entrejambe. Pour cette raison, il se souvenait bien d'elle, et ce n'était aucune des quatre autres connues. Ce devait donc être une de celles qui avaient participé aux pendaïsons du Skansen et du cimetière. Et probablement aussi du Palazzo Riguardo.

Le coup de pied dans l'entrejambe paraissait soudain très doux, presque une caresse.

Elles étaient en tout cas là au complet, cinq visages de femmes aux traits saillants, avec une légère touche slave.

Toutes, à part Magda Kouzmine, non identifiées.

L'Europe entière était désormais à leurs trousses, et c'était leur faute.

La faute du groupe A.

Ni Paul ni Kerstin n'étaient vraiment certains du bien-fondé de la chose.

Dans cette affaire, beaucoup de coupables avaient été identifiés, et pas un seul arrêté. En revanche, les pendules avaient été un peu remises à l'heure. Et Jan-Olov Hultin semblait en pleine forme. Pas d'attaque en vue. Pas de trou noir dans le continuum spatio-temporel. Peut-être un sentiment nouveau de clairvoyance, mais on pouvait vivre avec. Même Hultin.

L'opérateur téléphonique ukrainien avait fini par répondre, en traînant les pieds. Le téléphone mobile d'Odenplan avait à plusieurs

reprises appelé deux numéros à Milan. Celui du Palazzo Riguardo, sans doute des appels de menace, et une chambre d'hôtel des environs – une ou deux des Érinées y étaient peut-être en planque pour surveiller Di Spinelli. Sinon, quantité d'appels entrants et sortants à Slagsta. Et rien d'autre d'intéressant.

— On entre, alors ? demanda Paul Hjelm. On entre ravager la vie de Harald Shenkman juste au moment où il vient de repartir d'un bon pied ?

C'était leur mission.

Ils regardèrent la belle villa de Tyresö. Ils imaginèrent un homme sans nez traverser presque en sautillant le joli jardin en caressant au passage les rosiers et en humant par le trou qu'il avait à la place du nez les parfums des fleurs, puis arriver devant la jolie porte en pensant : « Dire que Papa s'en est si bien sorti et moi si mal. Mais maintenant, les blessures de ma vie vont guérir. Dès que j'aurai retrouvé Papa, que j'aimais tant quand nous vivions à Berlin, qui me consolait tous les soirs dans cet horrible Buchenwald. Après, je rentrerai à Odessa sortir Magda de cet affreux foyer où elles deviennent toutes des droguées et des putes, et nous nous installerons en Suède pour former enfin une vraie famille. »

Quelques secondes plus tard, il était mort.

Laisserait-on Anton Eriksson détruire aussi la vie de ses propres enfants ? À titre posthume ?

— Et merde ! dit Kerstin Holm en rattachant sa ceinture.

— Et la vérité, alors ? dit Paul Hjelm en rattachant sa ceinture.

— Il y a des limites à tout, dit Kerstin Holm.

Paul éclata de rire, mit le contact et quitta la rue du Rouge-Gorge à Tyresö.

Anton Eriksson pouvait bien rester ce qu'il avait cru être un demi-siècle durant. Le professeur émérite Leonard Shenkman.

Candidat au prix Nobel.

On pouvait espérer pour lui qu'il ait eu le temps d'expier sa vie falsifiée avant de mourir.

Paul accéléra et monta le volume.

Voilà comment ils se sentaient. Tout à fait ça.

*Kind of Blue.*

Se produisit alors ce dont il n'avait que rêvé.

Elle vint lui rendre visite. « Un rayon de soleil », devait déclarer Anja le soir venu.

Elle arriva comme ça. Arto était sur la véranda à se la couler douce en sirotant du vino santo à la paille, et Anja alla ouvrir.

Elle revint sur la véranda le prévenir :

— Quelqu'un de la police italienne.

Marconi ? se dit-il. Mais on s'est pourtant déjà dit au revoir.

Il se tourna alors et elle était là.

Elle n'avait pas changé depuis Weimar. Elle semblait un peu inquiète, cramponnée à un petit sac à main.

— Herr Söderstadt, fit-elle doucement.

Il resta bouche bée. C'était vraiment elle.

Magda Kouzmine.

Magda Shenkman.

Elena Basedow.

Il ne put s'empêcher de rire un peu, un tout petit peu.

Elle n'avait pas l'air bien méchante. Une Érinie en civil.

Il l'invita à s'asseoir. Ce qu'elle fit. Il ne savait pas par où commencer. Elle non plus, visiblement. Ils restèrent un instant à observer les enfants qui galopaient dans la verdure. Ils ressemblaient à un échiquier en mouvement. Cinq pièces blanches et maintenant quatre noires. La bande de copains croissait lentement mais sûrement.

— Je vous envie, dit-elle. Vous vivez. Moi, c'est différent.

— L'oncle maternel de ma mère a assassiné votre grand-père, dit Arto Söderstedt.

Il y avait façon et façon d'engager la conversation.

Elle se tourna vers lui en souriant.

— J'avais compris que vous étiez parents.

— Il est mort très récemment. J'ai hérité de lui. Ce que vous voyez là est un paradis factice. C'est votre argent, à vous, et à beaucoup, beaucoup d'autres. Je ne sais toujours pas si je dois ou non rendre public que le héros de la guerre Pertti Lindrot était un salaud. Je ne sais pas – dois-je sacrifier pour ça le bonheur de mes enfants ?

— Je n'en sais rien, dit-elle. Pertti Lindrot ?

— Oui. De Finlande.

— Le troisième homme, dit-elle en hochant la tête. On n'arrivait pas à l'identifier. Impossible. J'ai fini par apprendre qu'il existait une photographie de lui, chez Herschel, à Weimar. J'y suis allée, j'ai couché avec lui et j'ai scanné la photo. Juste après, je suis allée chercher à la gare l'homme que je venais de voir sur une photo vieille de soixante ans. C'était assez étrange.

— Je comprends, dit Söderstedt. Il s'est tué à force de boire, lentement, mais sûrement. Ça a été sa façon d'expier.

— Peut-être, dit Magda Kouzmine, après un temps de silence. Au fait, j'en ai profité pour vérifier cette histoire de grain de beauté au cou.

— Comment êtes-vous entrées au Palazzo Riguardo ?

— Par le même chemin que vous, l'une après l'autre, bien gentiment. Deux heures plus tôt. Ils n'étaient absolument pas sur leurs gardes. C'est vous qu'ils attendaient, pas nous. C'est vous qu'ils suivaient. Ils vous ont tout le temps surveillé.

— Comment le savez-vous ?

— Nous les surveillions, eux.

— Donc ils me suivaient et vous les suiviez ?

— C'est ça. Il y a une chose que j'aimerais savoir : comment avez-vous fait pour m'identifier ?

Il l'observa. Était-elle malgré tout ici en mission ? Ça ne lui plaisait pas trop.

Elle s'en aperçut aussitôt.

— Pardon, dit-elle. Je n'avais pas l'intention de venir fouiner. En fait, je venais surtout pour récupérer le journal de Grand-Père.

— Il devrait en effet vous revenir, dit Söderstedt. Mais je n'en ai ici qu'une copie. Elle est pour vous.

— Merci.

Puis il lui raconta. Malgré tout.

— Je vous ai retrouvée en enquêtant sur votre père, dit-il. C'est à cette occasion que j'ai pu mesurer les épreuves que vous avez traversées.

— Mon destin n'a rien d'unique, dit-elle. Il est... européen.

Il eut un petit rire amer et dit :

— À mon tour d'entrer dans les détails. Comment avez-vous eu vent de cette méthode ? Pourquoi êtes-vous entrée dans cette équipe de chercheurs à Weimar ?

— Ghiottone avait mis la main sur l'écurie d'Odessa. C'était à l'époque où Marco di Spinelli sortait encore de son palais. Il est venu

nous rendre visite. Pour « tester les filles », comme il disait. Il m'appréciait tant que, dans le feu de l'action, il s'est vanté de crimes de guerre vraiment dégoûtants. C'était ça qui l'excitait le plus. Et il a parlé de Weimar. C'est à ce moment que j'ai décidé de lui administrer son propre traitement. C'est comme ça que tout a débuté. Éliminer Di Spinelli. C'était l'origine. Et la méthode qu'il avait décrite me plaisait bien. Par la suite, nous avons tout le temps été brutalisées par son répugnant homme de main Artemy Tolkatchenko, de sorte qu'après, une fois bien décidées, il nous a semblé logique de commencer par lui. Où qu'il soit. Ça s'est trouvé être en Angleterre, à Manchester. Puis nous avons ciblé des maquereaux vraiment pourris, et voilà. Mais tout le temps, nous gardions Marco di Spinelli en tête.

— Donc c'est fini ? Les Érinyes deviennent des Euménides ?

— On verra, dit Magda avec un sourire intérieur. Après avoir quitté Odessa, une fois désintoxiquée, je me suis rendue à Weimar pour essayer de savoir ce qu'il avait fait pendant la guerre. Tout était gardé dans le plus grand secret, mais, avec de faux diplômes, j'ai fini par atterrir dans l'équipe de chercheurs bénévoles au Schmerz-Zentrum, où on m'a fait faire diverses corvées. J'ai compris que c'était là qu'il avait été enfermé. Pendant ce temps, j'ai mené mes recherches. J'y allais souvent seule la nuit. J'ai fini par trouver une de ces aiguilles, et j'ai compris comment l'utiliser. J'ai aussi trouvé un document dans des archives. Ça a été un sacré choc. Le nom de Leonard Shenkman y était mentionné, à propos d'un carnet. Il était clairement indiqué qu'il était mort et que « le Suédois » avait récupéré son carnet. J'ai su alors qu'il s'agissait de mon vrai grand-père. Papa m'avait raconté qu'il s'appelait Shenkman autrefois, et que son père avait été transféré hors de Buchenwald. J'ai mémorisé ce document, puis je l'ai brûlé. La mémoire, c'est tout ce que j'ai. C'est avec la mémoire que je travaille. Plus tard, je suis allée chercher l'héritage de Papa, juste quelques feuilles de papier. Dessus, des notes sur un bateau, à destination de Stockholm. Dans l'annuaire, j'ai trouvé le nom d'un Leonard Shenkman, à Stockholm. J'ai compris que celui qu'on appelait « le Suédois » avait usurpé l'identité de Grand-Père. Et il avait tué Papa. Papa et Grand-Père. Le même homme les avait tués tous les deux.

— Vous l'avez pendu au-dessus de la tombe de votre père. Il s'y rendait.

— Ah oui ? Je ne savais pas, dit Magda, l'air sincèrement étonnée. Il avait passé plusieurs jours dans le métro, comme s'il se rendait quelque part. Il se poursuivait donc lui-même, lui et ses crimes.

— À propos de métro, dit Arto Söderstedt. Vous avez assassiné de grands criminels, des assassins, des violeurs. Les trois malabars du Palazzo Riguardo avaient eux aussi un lourd casier, vous le saviez ?

— Oui.

— Mais dans le métro de Stockholm ? À Odenplan ? Ce type, cet immigré qui fauchait des téléphones. Hamid al-Jabiri. Est-ce qu'il avait mérité d'être réduit en bouillie ?

— Non, dit lourdement Magda. C'est arrivé, c'est tout.

— L'adrénaline ?

— Probablement.

— Ne voyez-vous pas que tout ceci est en train d'échapper à votre contrôle ? La violence va bientôt devenir une valeur en soi. Vous allez bientôt être autant aveuglée par elle que la bande à Baader, l'ETA ou l'IRA. Vous verrez des ennemis partout. Tout le monde, à part vous, méritera de mourir.

Arto Söderstedt s'interrompt et posa sa main sur celle de Magda. Il s'efforça d'être clair. Des vies en dépendaient peut-être :

— Restez-en là. Ce n'est plus la peine. Vous avez eu Marco di Spinelli. Toutes les personnes impliquées dans la mort de votre grand-père ont disparu. Vous m'avez sauvé la vie, et je vous en supplie à présent : arrêtez-vous là. On va basculer dans un autre type de société. La société et ses opposants deviennent de plus en plus antidémocratiques. C'est tout ce qui arrivera. Votre seule victime en fin de compte sera la démocratie. Elle est fragile, et nécessaire. Malgré tout. Stop.

Arto Söderstedt se sentait dans le rôle d'Athéna s'adressant à la meneuse des Érinyes à la fin de *L'Orestie* :

*Je ne me laisserai point de te conseiller ce qu'il y a de mieux, afin que tu ne dises jamais que toi, une antique déesse, tu as été dépouillée de tes honneurs et honteusement chassée de cette terre par une déesse plus jeune que toi et par le peuple qui habite cette ville.*

Et la chef des Érinyes finit par dire : « Je suis apaisée et je rejette ma colère. »

Et les Érinyes deviennent les Euménides.

Mais, ça, c'est dans la pièce.

La réponse ici fut différente :

— Je ne crois plus que ce soit possible, dit Magda avec un faible sourire. Même si je le voulais.

Il hocha la tête.

— En tout cas, j'aurai essayé.

Ils restèrent un moment silencieux. Il y avait à nouveau un mur entre eux.

— Je vais chercher le journal, dit-il en se levant.

Magda demeura sur la véranda. Elle laissa son regard glisser sur le



paysage paradisiaque et personne, personne au monde ne pouvait savoir ce qu'elle pensait.

Il revint et lui remit le journal. Ils se séparèrent sans un mot. Il la regarda s'éloigner sur le chemin étroit et raide qui descendait en zigzaguant vers Greve.

Le Chianti se montrait sous son meilleur jour. Le soleil jouait sur son dos, rendant presque phosphorescents ses vêtements noirs. Elle disparut au détour de la colline, morceau d'ombre lumineuse.

Il lui sembla que son ombre s'attardait bien trop longtemps.

Elle ne disparaîtrait peut-être jamais.

Il resta à humer le parfum de dix-sept sortes de basilic. Un vent chaud lui caressait la joue. Les vignerons vaquaient doucement sur les collines gorgées de soleil. Les enfants couraient de plus belle en une danse toujours plus sauvage, où le noir ne se distinguait plus du blanc, ni le blanc du noir, et le son de leurs voix montait comme un chant joyeux vers les pelotes phosphorescentes des nuages dans le ciel bleu clair.

Tout était magnifique. Et tout était faux.

Il piétinait des cadavres pour entrevoir le paradis.

Et il n'était pas le seul. C'est ce que faisait un continent entier.

Anja surgit au milieu de ses plants de basilic comme une citrouille mal placée. Elle le rejoignit sur la véranda et aspira un petit coup sa paille plongée dans le vino santo.

— C'est magnifique, hein ? dit-elle.

— Oui, dit-il en lui caressant le ventre.

Ils restèrent ainsi un moment.

Puis il finit par dire :

— Et comment elle va, la petite crevette ?

Anja éclata de rire et lui donna une petite tape avec ses gants de jardinage.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? s'exclama-t-elle. Je ne suis *pas* enceinte !

RÉALISATION : NORD-COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2012. No 92766 (120176)  
*Imprimé en France*